

R-119222

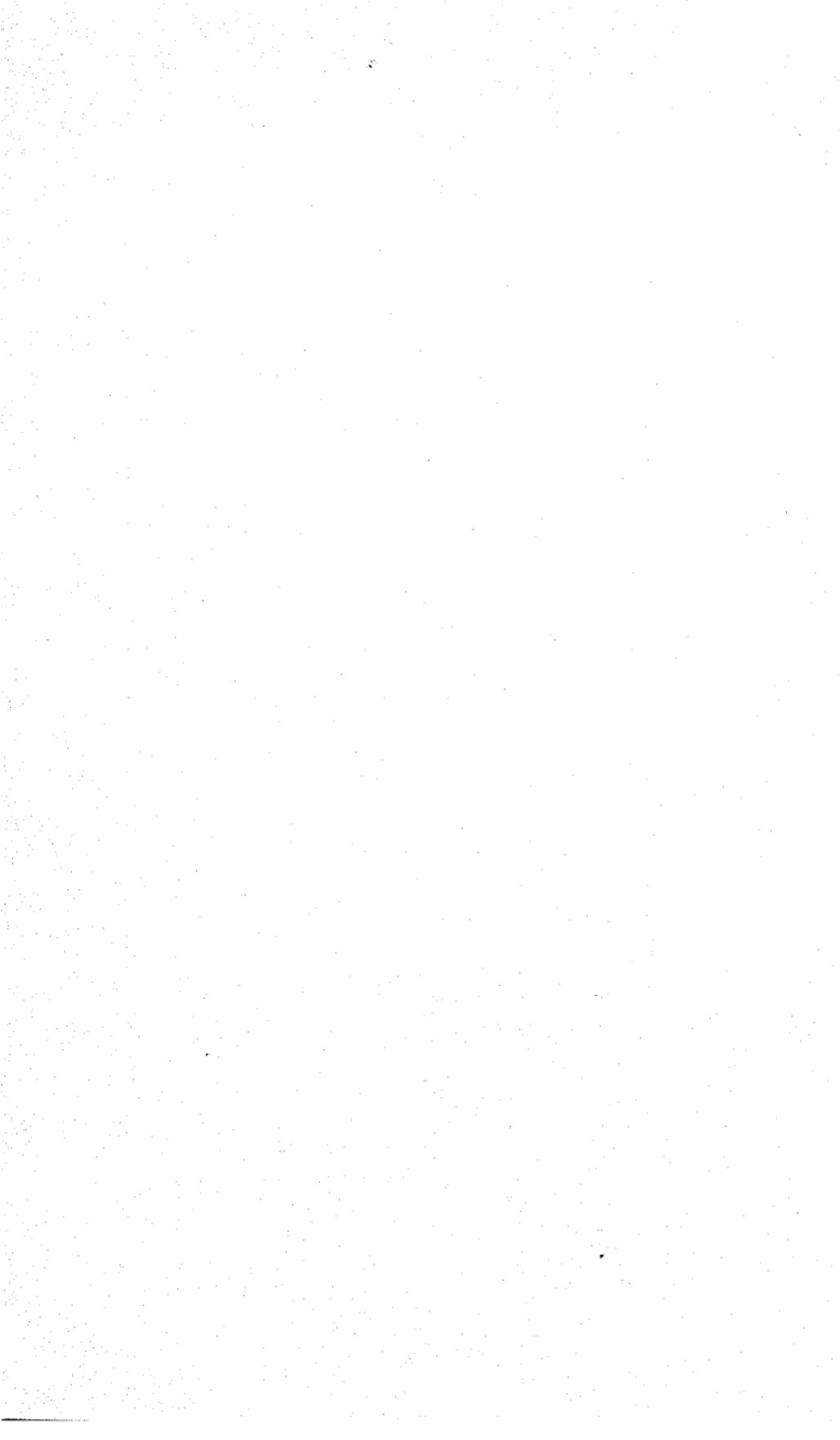
6500

7677

ANT

XIX

2305



P. A. DE ALARCON

LE SCANDALE

ROMAN TRADUIT DE L'ESPAGNOL

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

A. FOURNIER



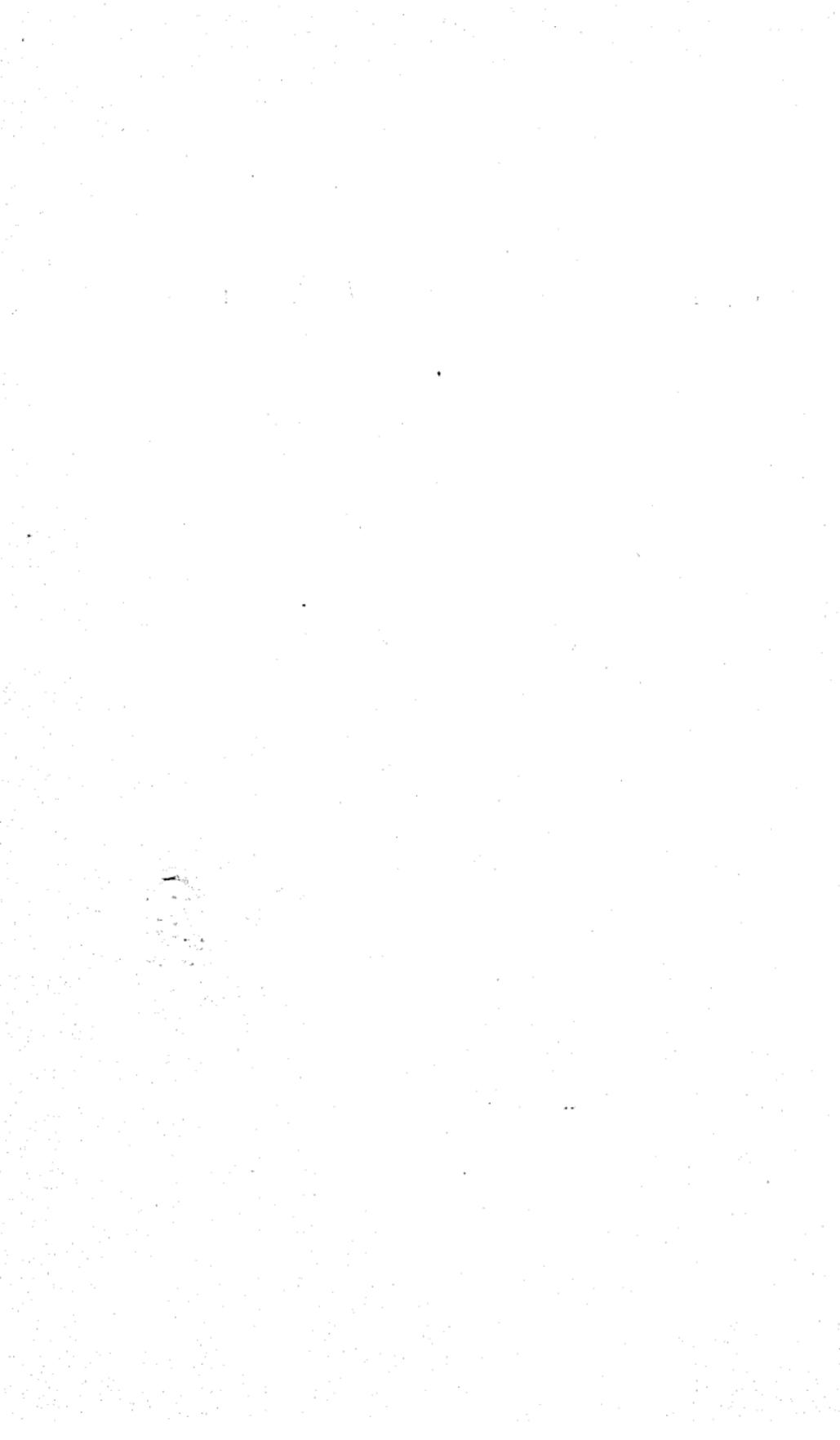
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890

Tous droits réservés.



A LA MÉMOIRE

De l'éminent poète, philosophe, orateur et homme d'État

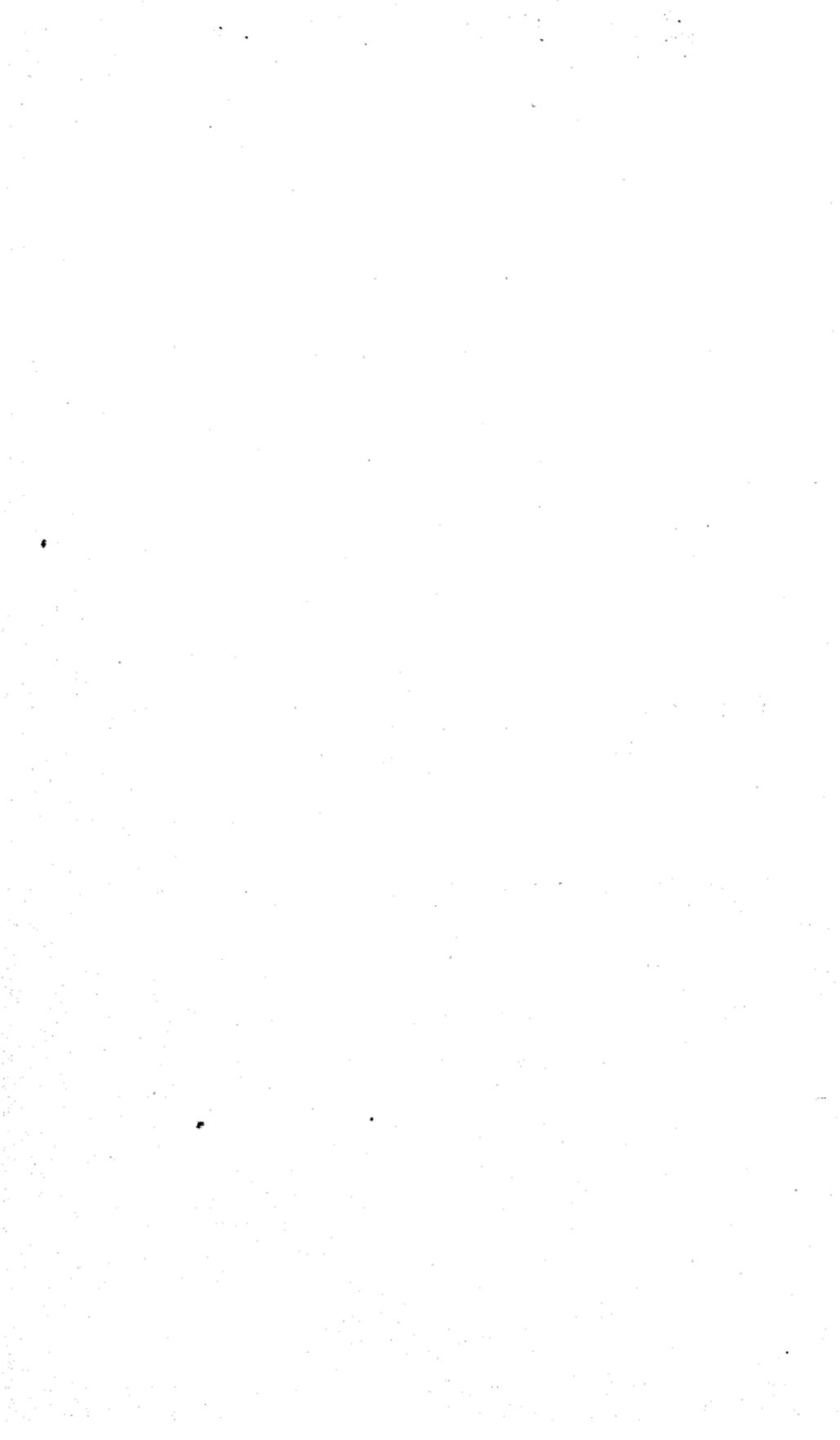
DON NICOMEDES PASTOR DIAZ

Qui fut Ministre de Fomento, d'État et de Grâce et Justice,
Membre éminent de la Royale Académie espagnole,
Recteur de l'Université de Madrid, etc., etc.

A dédié ce livre, en témoignage de son inaltérable amour filial, de son admiration et de sa gratitude.

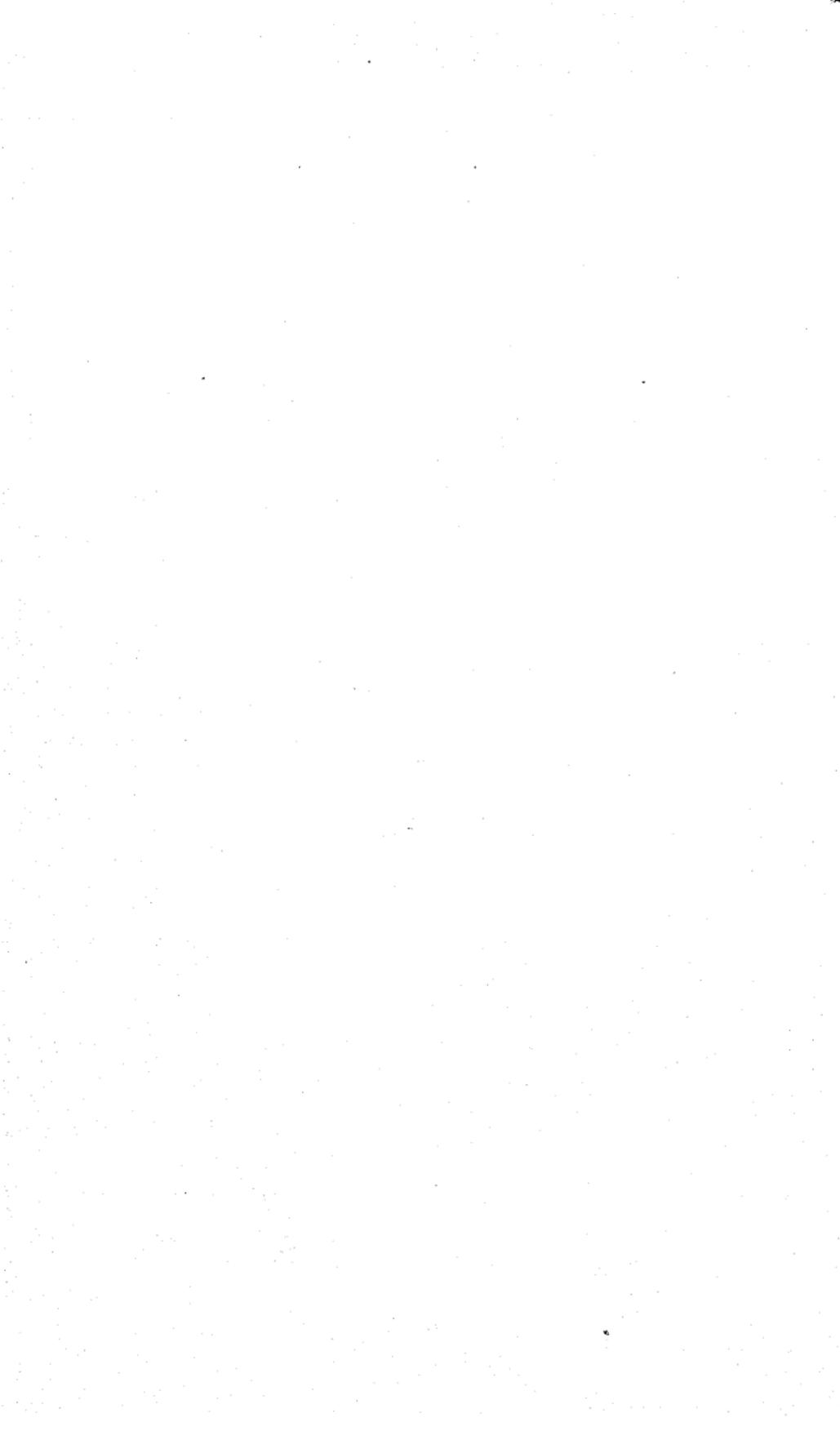
Son inconsolable ami,

P. A. DE ALARCON.



Scandale : l'action ou la parole qui est cause que quelqu'un agisse mal ou parle mal concernant un autre. Ordinairement il se divise en actif et passif entre les parties. L'actif est le dit ou le fait répréhensible qui est une cause de dommage ou de ruine morale pour le prochain. Le passif est la même ruine morale ou la faute dans laquelle tombe le prochain par suite du dit ou du fait d'un autre.

(Dictionnaire de la langue castillane par l'Académie espagnole.)



LE SCANDALE

LIVRE I

FABIEN COMTE

I

L'OPINION PUBLIQUE

Le lundi du carnaval de 1861 — précisément à l'heure où Madrid était un enfer rempli de mascarades plus ou moins plaisantes et décentes, de joyeuses étudiante¹, de quémandeuses souris, de comparses, de danseuses, d'allégories empilées sur de riches chariots, de superbes voitures particulières avec leurs cochers vêtus en dominos, de petites femmes travesties en homme et de jeunes gens de la haute société travestis en femme — c'est-à-dire vers les trois heures et demie du soir, — un élégant et beau jeune homme qui conduisait lui-même une petite voiture, de celles qu'on appelle paniers, traversait la Porte du Soleil (*Puerta del Sol*), venant de la rue de *Espoz y Mina* et dans la direction de celle des *Preciados*, faisant de grands efforts pour ne renverser personne dans sa marche contre le courant de cette multitude pressée qui s'acheminait, de son côté, vers la rue de *Alcala*

1. Compagnies d'étudiants ou d'écoliers de toute nature; ces sociétés étant bien connues en France et tendant à se former dans le Midi, où il en existe déjà quelques-unes, s'occupant surtout de musique, nous n'avons pas hésité à franciser le nom d'*estudiantina*.

ou vers le cours de *San Jeronimo*, en vue de la promenade du *Prado*, foyer d'animation et de réjouissance dans un pareil moment.

Ce remarquable automédon pouvait avoir vingt-six ou vingt-huit ans. Il était grand, fort, bien qu'il ne fût pas gros ; admirablement proportionné et d'un air résolu et audacieux qui contrastait, en ce moment, avec la profonde tristesse peinte sur son visage. Il avait de beaux yeux noirs, le teint pâle, les cheveux courts et bouclés comme ceux de l'Antinoüs, peu de barbe, mais soyeuse et fine comme celle des Arabes nobles, et une grande régularité dans le reste de la physionomie. Disons enfin qu'il était à peu près, plus ou moins, le prototype de la beauté virile, telle qu'on l'apprécie dans le temps actuel, c'est-à-dire comme le préfère et le couronne, de roses ou d'épines, le grand jury du beau sexe, unique tribunal compétent en la matière. Dans l'Athènes de Périclès, ce jeune homme n'aurait point passé pour un Apollon, mais dans l'Athènes de lord Byron il eût bien pu servir de don Juan. Il ressemblait, en effet, à tous les héros romantiques du grand poète du siècle, ce qui veut dire qu'il ressemblait beaucoup au poète lui-même.

Assis, ou plutôt cloué à sa gauche, était un petit laquais (*groom* en anglais), qui avait à peine douze ans, grave, immobile, paré comme un milord, ridicule et gracieux comme une caricature de porcelaine de Sèvres, espèce d'affiquet animé, dont l'unique occupation sur la terre paraissait être de porter, comme il portait en effet entre ses bras croisés, la canne aristocratique de son maître, pendant que son capricieux seigneur tenait le fouet plébéien.

La livrée du groom et les ornements du cheval montraient, sur les boutons et les boucles, quelques douzaines de couronnes de comte. Au contraire, celui qui sans doute était investi d'une si haute dignité était vêtu d'un costume très simple et sévère, peu en rapport avec le jour et avec sa verte jeunesse, toutefois élégant, comme tout ce qui tenait à sa personne. Il était en noir, bien qu'il ne fût pas en deuil (car les gants étaient de couleur moyenne), avec une grande redingote boutonnée jusqu'en haut, et sans abri ni couvre-pied qui le préservassent du froid subtil de cet après-midi

serein, en apparence, mais qui n'en était pas moins un après-midi du 27 février... dans Madrid.

Indubitablement ce jeune homme ne traversait pas la *Puerta del Sol* en vue des plaisirs du carnaval. Quelque triste devoir l'avait fait sortir de sa maison : il portait quelque peine poignante clouée dans son cœur,... à tel point qu'il ne répondait à aucune des plaisanteries que, de près ou de loin, lui adressaient, avec des cris étourdissants, tous les masques de bon ton qui le remarquaient. Au début il recevait ces plaisanteries avec un visible déplaisir, avec peine et presque avec crainte, sans regarder du moins ceux qui l'appelaient par son nom ou faisaient allusion à quelque circonstance de sa vie....

Plusieurs de ces plaisanteries le rendaient impatient et l'irritaient d'une manière évidente. Des éclairs de colère brillèrent plus d'une fois dans ses yeux et on le vit même lever son fouet avec menace, en deux ou trois occasions. Mais ces accès de courroux se terminaient toujours par un sourire amer et par un soupir de résignation, comme s'il se rappelait promptement quelque chose qui l'obligeait à contenir l'impétueuse audace que révélait son visage. On voyait que la douleur et l'orgueil se livraient un cruel combat dans l'esprit de cet homme. Toutefois il est bon de dire que les masques les plus insolents avaient soin de l'apostropher de loin et à l'abri de la foule immense et pressée.

« Adieu, Fabien ! » lui avait dit un jeune homme habillé en grande dame, en le saluant avec le mouchoir et l'éventail et en faisant en même temps des gambades ridicules.

« Voyez ! voyez ! celui-ci est Fabien Comte ! s'était écrié un autre (le montrant au public avec son doigt comme s'il le signalait avec ignominie), Fabien Comte, qui est revenu d'Angleterre !

— Adieu, comte Fabien ! avait criailé un troisième en passant à son côté et en lui faisant de grossières révérences.

— C'est un comte ! » murmurèrent quelques voix dans la foule.

« Mais où en sommes-nous, Fabien ? interrompit alors à certaine distance une voix aiguë et pénétrante comme le

son d'un clairon : es-tu comte en titre ou de nom, ou ne l'es-tu d'aucune manière? »

L'auditoire se mit à rire à gorge déployée.

Auditoire terrible, le peuple,... masse anonyme,... le jury-frère,... l'opinion publique!

Fabien trembla en entendant ce rire formidable.

« Tais-toi! c'est un comte postiche! dit une certaine femme bien laide qui vendait des journaux.

— Mais c'est un superbe garçon! » objecta une autre, assez jolie, qui vendait des oranges et des limons.

Le jeune homme la regarda avec reconnaissance.

« Eh bien, il aurait pu passer par d'autres rues, puisqu'il ne va pas au *Prado*, comme tout le monde! répliqua la première, remplie de jalousie.

— Eh! monsieur le petit-maitre, voyez donc où vous passez! » cria un drôle, regardant avec un air de défi celui qu'on appelait Fabien.

Celui-ci se mordit les lèvres, mais fit semblant de n'avoir pas entendu, et suivit, en avançant lentement, avec plus de soin que jamais, refrénant avec beaucoup de peine son cheval, qui paraissait aussi désireux de refouler cette troupe dévergondée.

« Adieu, illustre Ténorio, terrible Byron! As-tu fait de nombreuses victimes à Londres? s'écriait en même temps un autre masque; comme je suis habillé en femme, je ne me hasarde pas à m'approcher de toi : tu es si heureux en amour! »

« Place! place! vociféra plus loin un autre de ces hermaphrodites. Place au comte Fabien, au César, au Gengiskan, au Napoléon des dames! »

Le public applaudit, croyant que ses applaudissements lui seraient comptés.

« Miracle, ami, miracle! ajouta un pierrot en faisant mille singeries : Fabien Comte ne s'est pas déguisé ce carnaval!... Les maris sont bien heureux!

— Qu'en sais-tu? dit en s'approchant un mandarin chinois : il ira se faire voir avec son vêtement de velours rouge à la dame de la berline bleue! »

Nouveaux applaudissements dans la foule, qui ne savait en aucune façon ce dont il s'agissait.

« Fabien ! Fabien ! vociféra enfin de loin un magicien, non avec une voix de pitre, mais avec le grave et fatidique accent qu'emploient les comédiens lorsqu'ils remplissent le rôle de la statue du Commandeur : Fabien ! qu'as-tu fait de Gabrielle ? Qu'as-tu fait de cet ange ?... Tu vas te dénoncer ! Fabien Comte ! pour la première fois je t'invite, je te cite et je t'assigne ! »

Ces dernières paroles causèrent une certaine impression d'horreur parmi ceux qui l'entouraient, et un sourd murmure de pitié courut autour de Fabien comme une immense vague de douloureuse réprobation.

Le jeune homme, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait supporté à grand peine les attaques précédentes, ne put tolérer cette dernière,... il bondit sur son siège aussitôt qu'il entendit le nom de Gabrielle, et chercha parmi tout ce monde, avec des yeux furibonds, l'insolent qui l'avait prononcé.

« Attends, dit-il, et tu verras comme je vais t'arracher la langue ! »

Mais il s'aperçut que le public faisait cercle, se disposant à jouir d'un grand spectacle *gratis* ; il vit de plus que le magicien fuyait vers la rue de *Alcala*, se plaçant dans un labyrinthe compliqué de voitures ; il comprit que tout ce qu'il ferait ne servirait qu'à augmenter le scandale, et, revenant à sa première attitude de douloureuse résignation, bien que sa patience ne fût pas illimitée, il fouetta son cheval à tout événement, il s'ouvrit un passage au milieu de la foule, non sans produire des troubles, des courses et de violents mouvements, et réussit enfin à arriver à un espace libre et à mettre son cheval au galop.

« Fabien ! Fabien Comte ! comte Fabien ! » criaient pendant ce temps à ses côtés vingt ou trente voix du peuple, qui lui parurent être vingt ou trente mille et même une clameur universelle par laquelle le maudissaient tous les humains....

« Gabrielle ! Gabrielle ! Qu'as-tu fait de Gabrielle ? » brailaient en même temps, courant derrière lui, les gamins qui avaient entendu l'apostrophe du nécromant.

« Arrête ! arrête ! » crièrent d'autres plus loin, croyant

qu'il s'agissait d'un voleur ou d'un assassin et en le poursuivant avec acharnement.

A la fin, quelques chiens sortirent aussi et s'élançèrent après la rapide voiture, unissant leurs aboiements stridents aux sifflements aigus dont la foule assaisonnait ses excommunications; et cette suite ignoble poursuivit Fabien jusqu'au milieu de la rue des *Preciados*, comme une sombre légion de démons exécuteurs des hautes œuvres.

Une fois là, et désespérant de le dépasser, les enfants s'arrêtèrent et lui lancèrent quelques pierres, qui passèrent très près de la voiture fugitive, pendant que les chiens faisaient également halte et lui envoyaient leurs derniers et leurs plus solennels aboiements de réprobation.

Alors, se voyant sans témoins et délivré de cette battue infernale, le malheureux jeune homme donna les guides au groom, se couvrit le visage de ses mains et poussa un sanglot semblable au rugissement d'un lion mourant.

« Où allons-nous, monsieur? » lui demanda ensuite le petit laquais, dont la terreur et l'épouvante peuvent s'imaginer.

« Donne! » lui répondit le comte, saisissant de nouveau les rênes.

Et il releva son front, empreint cette fois d'une complète tranquillité, mais assombri par le souvenir; pour se rassérer de cette manière, il avait dû faire un effort véritablement surhumain. Une larme attardée roula néanmoins, lentement, sur son visage.

De la rue des *Preciados*, le jeune homme alla à la petite place de *Santo Domingo*, qu'il traversa au pas, sans que les masques de mince étoffe qui s'y trouvaient lui adressassent la parole; il prit ensuite par la rue solitaire des *Leganitos*, laquelle, par sa situation *extra muros*, jouissait d'un calme peu en harmonie avec ce jour vertigineux, jusqu'à ce que, arrivé à l'antiquissime¹ et misérable rue du *Duqué de*

1. Nous avons francisé le superlatif espagnol, mais nous n'avons pas rendu l'expression de *ruinosa* qui, dans ce cas, veut dire remplie de ruines; le qualificatif que nous avons employé ne donne qu'imparfaitement l'idée que l'auteur a voulu exprimer; nous prions le lecteur d'y suppléer.

Osuna, il arrêta sa voiture devant une petite maison délabrée et vieille dont la porte était fermée comme s'il n'y habitait personne.

C'était le couvent.... Je veux dire, c'était la maison de la congrégation appelée *los Paules* (que le lecteur pourra traduire par *les Paulistes* ¹).

Fabien mit pied à terre; il s'approcha rapidement de cette porte, saisit le heurtoir en fer avec la folle anxiété du naufragé, et frappa.

II

LA PORTE DE L'AUTRE MONDE

L'édifice, qui existe encore aujourd'hui dans la rue du *Duqué de Osuna*, sous le non de *los Paules*, n'abrite plus des religieux de cet ordre : l'intolérance libérale a passé par là; mais en 1861 c'était une espèce de couvent dissimulé et presque honteux qui luttait contre la *loi de Suppression des ordres religieux d'hommes*, en alléguant son titre modeste de *Maison de la Congrégation de Saint-Vincent de Paul*, sous lequel elle s'était fondée le 6 juillet 1828.

Ainsi continuaient à vivre en communauté, tolérés par les gouvernants de cette époque, divers pères *Paules*, sous la dépendance immédiate d'un recteur ou supérieur provincial, qui, à son tour, dépendait du supérieur général résidant à Paris; voués à l'étude, à la méditation ou aux exercices de piété, réglés par les sons de la cloche qui les appelait aux prières collectives, au réfectoire ou à la retraite dans leur cellule, et éloignés du monde et de ses nouvelles, de ses modes et de ses erreurs.... Avec cela, il arrivait que de temps en temps avait pris coutume de se loger là, plutôt que d'aller dans un hôtel garni du monde, quelque évêque,

1. Nous avons cru devoir conserver en espagnol les noms propres et les dénominations des rues, places, etc., la traduction, souvent impossible, ne pouvant remplacer les appellations du texte.

quelque prédicateur illustre ou quelque autre ecclésiastique de marque, arrivé à Madrid pour des affaires particulières ou de son ministère.

Telle était la maison où avait frappé Fabien Comte.

Il se passa quelques secondes de funèbre silence, et déjà le jeune homme allait frapper une autre fois, lorsqu'il entendit des pas lourds et flasques qui s'approchaient lentement; ensuite eut lieu quelque moment d'immobilité, pendant lequel il reconnut qu'on l'observait par un certain judas qui existait au bas du heurtoir de fer, jusqu'à ce qu'enfin la serrure grinça aigrement et que la porte s'entr'ouvrit un peu....

De l'autre côté de cette ouverture, Fabien vit alors un vieillard qui ne ressemblait en rien aux hommes qui vivent dans le monde : c'était un demi-geôlier, un demi-sacristain, vêtu d'une veste, d'un pantalon et de souliers de drap noir, coiffé, quoique au milieu du jour, d'un bonnet de nuit en pointe, également noir, qui, à la vue, faisait l'effet d'une perruque : d'une physionomie triste et craintive comme celle des oiseaux qui n'aiment pas la lumière du soleil, et pour laquelle paraissaient écrites presque toutes les béatitudes évangéliques et toutes les pages des journaux carlistes. On pouvait se dire, en effet, qu'il était naturellement pacifique, doux, pur de cœur et simple d'esprit, qu'il pleurait, qu'il avait faim et soif de justice, et qu'il avait déjà souffert pour elle quelque persécution; son attitude, au contraire, lorsqu'il vit ce jeune homme, ce groom et une si profane voiture, n'eut rien de miséricordieux.

« Vous vous êtes trompé! dit-il avec quelque emportement, sans achever d'ouvrir la porte et en fermant avec son corps la partie ouverte.

— Ce n'est pas le couvent des *Pauls*? demanda Fabien avec douceur.

— Non, monsieur!

— Comment, non? Je jurerais....

— Vous feriez mal en le jurant! Il n'y a plus de couvents! Cette maison est la congrégation des Missionnaires de Saint-Vincent de Paul.

— Bien! c'est la même chose....

— Non, ce n'est pas la même chose! C'est bien différent!...

— Enfin; le père Manrique habite ici?

— Non, monsieur!

— Diable! s'écria Fabien.

— *Ave Maria purissima!* » murmura le portier, s'apprêtant à fermer.

— Pardonnez-moi,... continua le jeune homme en l'arrêtant avec douceur,.... vous savez bien de qui je vous parle,... du célèbre jésuite,... du fameux....

— Il n'y a plus de Jésuites! interrompit le concierge. Le roi don Carlos III les a expulsés de l'Espagne,... et ce père Manrique, après qui vous demandez, ne vit pas ici, et encore moins;... seulement, il s'y trouve de passage comme hôte,... et cela pour quelques jours, rien de plus!

— Grâce à Dieu! dit Fabien Comte.

— Qu'elle soit rendue à Dieu! répliqua le vieillard, en ouvrant un peu plus la porte.

— Et en ce moment est-il dans la maison?

— Oui, mon cher monsieur.

— Et est-il visible?

— Je le crois; aussi visible que vous et moi....

— Je veux dire si je pourrai le voir?...

— Quant à ce qui est de pouvoir le voir, ne vous ai-je pas dit qu'il est dans la maison?

— Alors faites-moi le plaisir de lui remettre ce message.

— Je ne le peux!... Montez si vous voulez.... Ma charge se réduit à veiller à cette porte. » Et, en parlant ainsi, le bienheureux concierge l'ouvrit complètement et laissa le passage libre à Fabien.

« Cellule,... je veux dire chambre n° 5,... continua-t-il en grommelant.... Par là vous verrez l'escalier!... Au premier étage....

— Bien des remerciements,... répondit le jeune homme en ôtant son chapeau jusqu'aux pieds.

— Je ne les mérite pas!... répliqua le concierge, jetant un autre regard sur le groom et sur la petite voiture et se faisant un plaisir de fermer la porte de suite et de les laisser dans la rue.

— Hum! hum! murmura-t-il ensuite, ces renégats sont ceux qui sont cause de tout! »

Sur cela, il s'enferma dans la loge, en se signant et en ruminant quelques oraisons.

Fabien montait pendant ce temps le large escalier, ayant son chapeau à la main, s'arrêtant plusieurs fois, aspirant avec anxiété (si l'on peut parler ainsi) la paix et le silence de cette hôtellerie, et fixant ses regards, avec le bonheur de celui qui rencontre d'anciens amis, sur les tableaux mystiques qui ornaient les murailles, sur les petites croix de bois noir qui formaient entre elles une voie sacrée, et sur le bassin d'eau bénite qui garnissait l'angle du palier, bassin dans lequel il ne se crut pas autorisé, par sa conscience, à mettre ses doigts, car, bien qu'il manifestât l'intention de le faire, en définitive il ne put se résoudre à le mettre à exécution.

Enfin, il arriva au premier étage, et, après avoir parcouru une longue galerie seule et abandonnée, dans laquelle se voyaient plusieurs portes fermées, il lut sur l'une d'elles : N° 5.

Il s'arrêta; il passa sa main sur toute l'étendue de son front brûlant et poussa un soupir de satisfaction qui semblait dire : « Je suis arrivé! »

Ensuite il avança avec timidité et frappa contre cette porte un léger coup avec les jointures de ses doigts.

« Entrez! » répondit de l'intérieur une voix grave, mélodieuse et calme.

Fabien tourna le loquet et entra.

III

LE PÈRE MANRIQUE

La chambre qui apparut à la vue du jeune homme était aussi modeste qu'agréable. Elle était tapissée de sparte¹ de couleur naturelle. Quatre chaises, un brasier, un fauteuil et un bureau composaient son ameublement. Près du bureau

1. *Esparto*, sorte de jonc très abondant en Espagne.

était une fenêtre, à travers les carreaux de laquelle verdoyaient quelques plantes en pots et entraient les rayons horizontaux du soleil couchant. Deux rideaux de percale à ramages fermaient la petite porte de l'alcôve. Sur le bureau il y avait un crucifix d'ébène et d'ivoire, beaucoup de livres, différents objets pour écrire, un vase garni de fleurs d'hiver et un rosaire.

Assis dans le fauteuil, les bras appuyés sur la table et les mains étendues sur un in-folio ouvert, relié en parchemin et dont il venait d'interrompre la lecture, se tenait un ecclésiastique d'un âge avancé, vêtu d'un balandran¹ et d'une soutane de drap noir avec un rabat entièrement blanc. Sa figure et sa tête n'étaient pas moins blanches. Aucun léger soupçon de couleur ni d'ombre ne nuançait la peau de son visage ni les courts et rares cheveux qui entouraient la tonsure étendue. On aurait dit que le sang ne circulait plus déjà sous cet épiderme; que les nerfs ne frémissaient plus sous cette chair; que cette chair était celle d'une momie. Cette tête froide et blanche aurait pu être prise pour celle d'un cadavre placé sur un tombeau recouvert de drap noir.

Même les yeux du prêtre, qui étaient grands et sombres, manquaient de toute expression, de toute clarté, de tout signe de passion ou de sentiment.

Leur couleur noire ressemblait à celle de l'oubli. Toutefois cette tête n'était ni antipathique, ni effrayante. Au contraire, la belle forme du crâne, la délicatesse des traits du visage, la douceur et l'air aristocratique de l'ensemble et je ne sais quel vague reflet de l'âme (quoique ce ne fût pas de la vie) qui se dégageait par tous ses pores, faisaient qu'il inspirait la vénération, l'affection et une confiance filiale, comme les figures des saints. Fabien crut être en présence de saint Ignace de Loyola lui-même.

L'ecclésiastique se leva un peu, sans quitter son siège, ni même sa position, en voyant paraître le jeune homme.

« Est-ce à l'illustre père Manrique que j'ai l'honneur de parler? demanda révérencieusement le comte en se tenant à la porte.

1. Vêtement en usage dans le clergé espagnol.

— Je suis l'indigne serviteur de Dieu qui porte ce nom », répondit le vieillard avec gravité.

Et, désignant une chaise qui se trouvait de l'autre côté du bureau, il ajouta avec une exquise courtoisie :

« Faites-moi le plaisir de prendre un siège et de m'expliquer en quoi je peux vous être utile. »

En parlant ainsi, il se rassit lui-même, et ferma le livre après en avoir marqué la page.

Fabien n'avait pas quitté la porte. Ses yeux ardents parcouraient, point par point, toute l'habitation et se posaient enfin sur le prêtre avec un mélange d'angoisse, de reconnaissance, de crainte rétrospective et de tranquillité recouvrée qui ne lui permettait pas d'avancer, ni de parler, ni presque de respirer. Il y avait quelque chose d'enfantin et de honteux dans son attitude, née d'une immense émotion ou d'émotions multiples jusqu'alors contenues et qui allaient éclater en larmes et gémissements.

Sans aucun doute le jésuite reconnut qu'il en était ainsi, puisqu'il quitta son siège, s'approcha de Fabien et l'étreignit entre ses bras en lui disant :

« Calmez-vous, mon fils....

— Mon père ! mon père ! s'écria de son côté Fabien, je suis bien malheureux ! Je veux mourir ! ayez pitié de mon âme ! »

Et, appuyant sa jeune tête contre la tête blanchie du père Manrique, il poussa de douloureuses lamentations.

« Pleurez, mon fils ! pleurez ! » disait le vieux prêtre avec la douce tranquillité du médecin qui est certain de guérir une douleur. « Probablement tout cela ne sera rien.... Nous allons voir.... Asseyez-vous là, vos pieds près du brasier.... Vous êtes gelé et cependant vous avez un peu de fièvre.... »

Et, joignant l'action aux paroles, il plaça Fabien près du feu, qu'il remua un peu avec la palette.

Ensuite il entra dans l'alcôve et revint au bout d'un moment portant un verre d'eau.

« Prenez ceci pour le corps,.... lui dit-il avec affabilité.... Ensuite,.... quand vous serez calme, nous nous occuperons de l'esprit, pour lequel il y a aussi une eau très salutaire, que Dieu ne refuse jamais à ses vrais serviteurs.

— Merci, mon père ! soupira Fabien après avoir bu.

— Vous n'avez pas à me remercier,... répliqua le prêtre. Dieu est la grâce, *et gratis datur*¹. C'est à cette eau de l'âme que je faisais allusion il y a un moment.

— Dieu!... » soupira Fabien, inclinant son front sur sa poitrine, avec une tristesse indéfinissable.

Et il ne dit plus rien.

Le jésuite se tut aussi pendant un moment. Il prit une autre chaise, il s'assit en face du comte et remua de nouveau le brasier.

« Continuez,... mon fils,... ajouta-t-il ensuite doucement; vous alliez parler de Dieu.... »

Fabien leva la tête, passa ses mains sur ses yeux pour finir de les essuyer et dit :

« Vous êtes bien bon, mon père! Mais je ne veux pas vous tromper, ni vous retenir trop longtemps et je vais vous dire qui je suis — chose que vous ignorez encore — et vous expliquer l'objet de ma visite....

— Vous vous trompez, jeune homme,... répliqua le père Manrique. Bien que je ne vous connaisse pas, je sais déjà qui vous êtes et pourquoi vous venez. En entrant, vous me l'avez dit complètement, en me disant seulement que vous étiez malheureux.... Cela est plus que suffisant, actuellement, pour que je vous considère comme un ami, comme un frère, comme un fils.... Pour le reste, j'ai beaucoup de temps libre. Aujourd'hui c'est la grande fête du monde, comme hier et comme demain.... Après-demain, mercredi des cendres, commenceront à venir les blessés de la grande bataille que Satan livre aux âmes dans ce moment.... Vous pouvez, conséquemment, parler de ce que vous voudrez,... et surtout de Dieu, Notre Seigneur....

— Sans doute,... répondit le comte, éludant la question. Mon histoire doit être très longue et je dois y entrer résolument. Maintenant ce que je ne sais,... c'est de quelle manière je dois vous raconter certaines choses.... Mon langage mondain me semble indigne d'être écouté par vous.

— Parlez-moi comme lorsque vous vous confessez, insinua le jésuite avec la plus grande simplicité.

1. Et il se donne pour rien.

— Mon père, je ne me confesse jamais,... balbutia Fabien en rougissant.

— Mais vous avez déjà commencé la confession ; continuez, mon fils. »

La confusion du jeune homme était chaque fois plus grande.

« Je me suis mal expliqué,... s'empressa-t-il d'ajouter. Je me suis confessé quelquefois,... avant d'avoir péché,... quand j'étais encore enfant. Ma mère, ma sainte mère, m'amenaît alors à l'église.... Mais depuis....

— Depuis?... Quoi donc ?

— Ma mère est morte ! gémit Fabien avec douleur.

— Elle nous écoute ! » prononça le père Manrique, en élevant les yeux au ciel et remuant ses lèvres comme lorsqu'on prie.

Fabien ne pria pas, mais il se sentit remué jusqu'au fond des entrailles en voyant l'ecclésiastique prier pour sa mère.

« Ainsi, nous disions..., poursuivit ce dernier lorsqu'il eut terminé sa prière, que, par suite de ce que vous êtes resté sans mère, vous vous êtes cru dispensé de revenir à l'église....

— Ce n'est pas là la véritable cause,... répliqua Fabien avec un plus grand trouble ; sans doute cette perte eut une grande influence sur ma manière de vivre.... Mais de plus....

— De plus.... Quoi ? Allons, faites un autre effort, et dites-le-moi avec franchise. Je peux l'entendre entièrement sans m'effrayer.

— Je sais que vous êtes le confesseur favori de nos aristocrates,... répondit le jeune homme étourdiment. Pour cela, votre nom, joint à la renommée de vos vertus et de votre talent, remplit les salons de Madrid,.... pendant que votre réputation comme orateur....

— Courtisan ! lui dit le prêtre en réprimant un sourire de pitié. Voulez-vous me suborner par des flatteries. »

Fabien lui prit une main et la baisa respectueusement en lui disant :

« Je ne suis plus qu'un malheureux à qui il ne reste d'autre ressource que votre bonté et qui se réjouit de plus en plus d'être venu dans votre cellule.... Ici on respire.... Ici on peut pleurer....

— Soyez tout entier à Dieu ! poursuit l'ecclésiastique, dont le sourire s'adoucit malgré lui. Vous disiez donc que depuis... ? Nous en étions à parler de l'Eglise de notre divin Jésus....

— Oh ! on s'engage en vous écoutant ! s'écria douloureusement le comte. Eh bien, mon père, ce n'est pas ma faute, c'est la faute de ces temps !... C'est la maladie de mon siècle !... Si vous saviez avec quelle ardeur je cherche cette croyance ! Si vous saviez combien je donnerais pour ne pas douter !...

— Mais enfin..., vous confessez-vous ou ne vous confessez-vous pas ?

— Oui, mon père, je me confesse, balbutia Fabien lugubrement. Je ne crois pas en Dieu.

— Ce n'est pas vrai ! interrompit le jésuite, dont les yeux lancèrent d'abord deux éclairs et ensuite laissèrent échapper deux larmes de pitié.

— Comment, ce n'est pas vrai ?

— Au moins, ce n'est pas certain, bien que vous vous l'imaginiez follement. Et sinon, dites-moi, malheureux : Qui vous a conduit en ma présence ? Que cherchez-vous ici ? En quoi puis-je vous servir, s'il n'y a pas de Dieu ?

— Je viens en quête d'un conseil,... balbutia le comte ; un cas de conscience m'amène auprès de vous.... »

Le vieillard s'écria tristement :

« Un conseil ! Mais est-ce que votre monde n'est pas rempli de savants, de philosophes, de jurisconsultes, de moralistes, de politiques ? Vous devez, selon que l'indique votre personne, vivre très près de toutes ces lumières du siècle qui nous ont enlevé la foi que vous inspira votre mère.... Pourquoi venez-vous donc consulter un pauvre scolastique de l'ancien temps, un partisan de ce que vous appelez l'*obscurantisme*, un homme qui ne connaît d'autre science que la parole de Dieu ?

— C'est peut-être vrai !... répondit Fabien ingénument. Maintenant je m'en rends compte, je suis venu ici en appel des jugements des hommes.... Je suis venu dans cette maison comme à un tribunal suprême. — Sans doute,... distinguons.... Ce n'est pas parce que je crois en ce tribunal, mais parce qu'on dit que vous y croyez....

— Admirable logique ! s'écria le prêtre. Vous venez demander la lumière à l'erreur manifeste ! vous venez pour trouver votre chemin dans les ténèbres de ma superstition !... Ne serait-il pas plus juste de dire que vous venez doutant de votre propre jugement, vous défiant de vos opinions athées, admettant la possibilité de l'existence du Dieu auquel je crois ?

— Oh non ! mon père.... Non ! vous me supposez moins malheureux que je ne le suis. — Je ne doute pas : je nie. Ma raison se refuse, malgré moi, à croire à ce qui ne s'explique pas !

— Vous vous trompez du tout au tout ! répliqua le vieillard dédaigneusement. Vous croyez à beaucoup de choses inexplicables. Vous commencez par croire à l'infaillibilité de votre raison, bien qu'elle soit si bornée qu'elle ne se connaît pas elle-même ! Et si cela n'est pas, dites-moi, pauvre jeune homme, savez-vous *pourquoi* vous pensez, et *comment* vous pensez ? Savez-vous *comment* la matière peut arriver à *discourir* ? Et si, par hasard, vous n'êtes pas matérialiste, savez-vous ce qu'est l'esprit ? Savez-vous comment l'immatériel peut communiquer avec le physique ? Savez-vous quelque chose enfin de l'origine et de l'objet de cette même *raison* à laquelle vous croyez tant et à laquelle vous permettez parfois de nier que les effets aient une cause, de nier que le monde ait un créateur, de nier qu'il puisse exister dans l'univers infini un être supérieur à l'homme ? Savez-vous autre chose que vous rendre compte de ce que nous ignorons beaucoup de choses dans cette vie ? *Je sais seulement* que je ne sais pas,... a dit le plus grand philosophe des siècles.

— Mon père, vous m'éclairez, mais vous ne me convainquez pas, répondit Fabien avec découragement.

— Vous vous convaincrez peu à peu, répliqua le père Manrique en se reposant. Mais allons au fait. Vous disiez qu'un cas de conscience vous amène vers moi.... Exposez-le-moi, et voyons si votre propre histoire nous met sur la voie pour arriver à la connaissance de ce pauvre Dieu dont le saint nom ne tombe jamais des lèvres de ceux qu'on appelle athées, comme s'ils ne pouvaient parler d'autre chose que de leur malheur de l'avoir offensé.... Vous m'avez

cherché pour quelque chose de plus que parce que je porte une soutane et un manteau, au lieu d'aller chez un médecin ou un jurisconsulte! Et je parle du médecin parce que je suppose que la *conscience* figurera dès aujourd'hui dans les traités d'anatomie!... Avec qui parlez-vous?

— Ah oui!... murmura le jeune homme comme s'il était seul, je vous ai cherché pour quelque chose! La science du monde n'a pas de remèdes pour mon mal, ni de solution pour l'horrible problème qui me tourmente.... La société m'a enfermé dans un cercle de fer qui ne me laisse sans doute libre que le chemin de la mort.... Oh! s'il me le laissait!... Si, en me suicidant, je pouvais sortir de l'abîme dans lequel je me vois, qu'il est certain que depuis trois jours tout serait terminé!

— Non, pas tout! interrompit le père Manrique. Il resterait toujours en suspens le *compte de l'âme*,... qui est sans doute ce qui vous empêche de vous suicider.

— Le compte de l'âme! répéta le jeune homme. Vraiment cela est certain? Je l'appelais le compte des autres,... le compte des innocents,... mais je vois qu'au fond....

— Au fond, c'est la même chose,... proclama le prêtre, et tout cela signifie le *compte avec Dieu*.... Vous convenez déjà que vous n'êtes pas athée! Si vous l'étiez... (vous n'avez pas besoin de vous efforcer de me le démontrer), vous vous seriez donné tranquillement un coup de pistolet, sûr de mettre ainsi un terme à vos maux et de les oublier.... Je lis tout cela sur votre tragique visage.... Mais, mon ami, vous n'avez pas cette *sécurité*. Vous craignez sans doute de ne pas tuer votre âme en même temps que votre corps; vous craignez de voir ou de retrouver autre part les infortunes de la terre; vous craignez que là-bas on ne vous demande compte de vos actions.

— Plût à Dieu que je crusse que là-bas on puisse en rendre compte! J'aurais déjà volé aux royaumes de la mort pour me justifier de la vile calomnie.

— Il n'est pas nécessaire d'aller si loin, ni par un si mauvais chemin, pour se mettre en communication avec Dieu! Dans ce monde il vous est facile de vous justifier aux yeux de Celui qui voit tout!... répondit le disciple de saint Ignace.

— Mais c'est que je ne peux vivre dans ce monde ! Ce qui m'arrive est horrible, épouvantable, bien au-dessus des forces humaines !

— Jeune homme ! vous avez une pauvre idée des forces humaines, répliqua le jésuite : il n'y a rien ici-bas qui leur soit supérieur, quand le vrai courage de l'âme se retrempe dans les eaux tranquilles de la résignation. Je n'admets pas que vos maux n'aient un facile remède. J'en ai vu de si grands se changer promptement en un ineffable recueillement ! Mais sachons enfin ce qui vous arrive. Nous traiterons le reste après.... D'ailleurs, j'ai la confiance que notre amitié doit être de longue durée.... Avec un jeune homme si brave, de si noble physionomie, qui pleure si facilement et qui fait pleurer ceux qui l'écoutent, il est bien aisé de s'entendre !... Attendez un peu : je vais ôter la clef de la porte, afin que personne ne nous interrompe. Ensuite je vous mettrai là un autre verre d'eau, puisque le premier vous a si bien calmé.... Oh, la vie ! la vie !... la vie se réduit à deux ou trois crises comme celle-ci.... »

Ainsi parla le père Manrique, et, après avoir fait tout ce qu'il avait indiqué, il s'assit une autre fois en face du jeune homme ; il croisa ses bras sur sa poitrine, ferma les yeux et ajouta solennellement : « Parlez ! »

Fabien, qui avait suivi, avec un ravissement d'enfant gâté ou de malade bien soigné, le discours et les opérations du jésuite, s'étonnant chaque fois davantage de se trouver non seulement tranquille, mais encore presque content, eut à se recueillir quelques instants pour revenir au sentiment du poids de ses malheurs et pour coordonner sa narration.

Le ciel de son âme ne tarda pas à se couvrir de nouveau de nuages, et alors il commença à parler en ces termes :

LIVRE II

HISTOIRE DU PÈRE DE FABIEN

I

PREMIÈRE VERSION

« Mon père, je suis Antonio-Louis-Fabien Fernandez de Lara et Alvarez Comte, comte de la Umbria.... »

Le jésuite ouvrit les yeux, regarda attentivement Fabien et les referma de nouveau.

« Je crois remarquer, s'écria le jeune homme en changeant de ton, que ce titre ne vous est pas inconnu.... »

— Je le connais... comme tout le monde, répondit avec douceur le père Manrique.

— Vous faites allusion à l'histoire de mon père?

— Oui, monsieur.

— Alors je dois commencer à vous dire que, si vous connaissez seulement son histoire comme tout le monde, vous l'ignorez bien... complètement,... et pardonnez-moi la vivacité de ces expressions.

— Je connais également la réhabilitation de monsieur votre père (que Dieu lui fasse grâce!) proclamée par le Sénat, il y a peu de temps, ajouta le prêtre sans ouvrir les yeux.

— Celle-ci fut sa seconde histoire, non moins fausse que la première, répliqua Fabien avec un douloureux accent.

— Ah! dans ce cas, je n'ai rien dit, murmura le vieillard respectueusement.... Continuez, mon fils.

— Je vous conterai bientôt l'histoire certaine et positive, poursuivit Fabien; mais avant il me faut vous dire par quels degrés et sous quelle forme j'ai été instruit de la tragédie

qui a coûté la vie à mon père, tragédie qui est mêlée complètement avec mes infortunes actuelles.

« J'avais à peine quatorze ans et je vivais dans une maison de campagne du royaume de Valence, sans me rappeler avoir jamais résidé en aucun autre endroit, lorsque la sainte femme qui m'avait porté dans ses entrailles et qui était tout pour moi dans le monde, comme j'étais tout pour elle, voyant s'approcher le moment de sa mort prochaine, dont ses peines furent la cause, m'appela à son lit d'agonie, après s'être confessée et avoir communié, et là, en présence du confesseur lui-même, qui était le curé d'une petite population voisine, me tint ce langage terrible :

« Fabien, je m'en vais!... Je dois te laisser seul sur la terre.... Dieu le commande!... Le temps est arrivé, enfin, de te parler comme on parle à un homme; tu le seras dès demain, malgré ton jeune âge : un homme... libre,... maître de tes actions,... sans personne pour te conseiller et te garder dans l'océan de la vie.... Fabien, jusqu'à présent tu es resté dans la croyance que ton père, mon défunt époux, fut un obscur marin qui mourut en Amérique, nous laissant une modeste fortune.... Mais rien de tout cela n'est vrai! La vérité est une chose horrible, que je dois te révéler, afin que jamais il ne t'arrive que le monde te la dise avec de cruels mépris... ou bien pour que tu ne montres jamais une impudente ostentation de ta noble origine, que tu pourrais peut-être apprendre avec le temps, alors même que je ne t'eusse rien conté. Fabien, mon mari fut le général D. Alvaro Fernandez de Lara, comte de la Umbria.... Pendant la guerre civile il était bloqué dans une place forte de la province dont il était commandant général, *et il la vendit aux Carlistes pour de l'argent*. Pour cela il se servit d'un inspecteur de police, appelé Gutierrez, qui avait des relations avec le camp du prétendant. Mais la trahison des deux fut inutile.... Pendant que ton père sortait de la place à minuit, et livrait les clefs à l'ennemi, le chef politique de cette province, averti de ce qui se passait, barricada les portes, les défendit héroïquement, à la tête de la garnison, et parvint à repousser les Carlistes, bien qu'il eût le malheur de voir mou-

rir son épouse frappée par une balle partie des rangs des ennemis et qui pénétra dans la maison du gouvernement. Les Carlistes, voyant qu'au lieu de se rendre maîtres de la ville, ils avaient subi de nombreuses pertes dans une lutte si stérile, assassinèrent ton père et Gutierrez et reprirent la somme qu'ils leur avaient donnée. Le gouvernement nomma le chef politique *marquis de la Fidélité*, et déclara le comte de la Umbria *traître à la patrie*, séquestra tous ses biens, qui étaient libres par substitution, et supprima son titre de comte pour éteindre jusqu'au souvenir de cette félonie.... Tu peux juger ce que j'ai souffert depuis lors,... qu'il te suffise de voir que j'ai trente-deux ans et que je me meurs!... J'étais alors à Madrid quand arriva la disgrâce de ton père, disgrâce incompréhensible, en considérant les grandes preuves qu'il avait données jusque-là de noblesse, de fermeté de caractère, d'adhésion à la cause libérale et d'indomptable valeur.... Je n'ai pas eu beaucoup de renseignements sur cette catastrophe. Je ne pensais qu'à toi et à ton avenir. Je me hâtai d'abord de te cacher aux yeux du monde, afin que personne ne te reconnût comme le fils du malheureux dont le nom inspirait une universelle horreur, et je vins avec toi dans cette maison de campagne, que j'achetai à cette intention et où personne n'a soupçonné qui nous étions.... Seul le sait, sous le secret de la confession, le vertueux ecclésiastique qui nous écoute et auquel nous devons, toi, d'avoir reçu une éducation lettrée dans cette solitude, et moi, les conseils et les secours d'un véritable père.... En son pouvoir se trouve toute notre fortune,... je veux dire toute ta fortune,... bien plus grande que tu ne te l'imagines, car elle s'élève à deux millions de réaux¹, en or, billets de banque ou en effets mobiliers. Tu peux en jouir sans scrupules et sans remords d'aucune nature! J'en ai hérité de mes parents. C'est le produit de la vente de tous mes biens, que j'ai aliénés dès mon veuvage, pour qu'il ne restât pas de trace de ma personne. J'ai vécu en disant que tu étais le fils du marin Jean Comte,... qui n'a jamais existé. Personne ne pourra te contredire, car il y a dix ans

1. Le réal est la huitième partie de la piastre, qui vaut environ 5 francs : sa valeur est donc de 62 centimes et demi de notre monnaie.

que le monde entier croit morts le fils et la veuve du comte de la Umbria.... Le nom de Fabien Comte que tu es déjà accoutumé à porter, je te l'ai formé de ton dernier nom de baptême et du nom de ma mère, et, derrière ce nom, personne ne devinera celui qui, pendant les premiers quatre ans de sa vie, s'est appelé *Antonio Fernandez de Lara*. Mon désir et mon avis est que, dès que je serai morte, tu ailles à Madrid avec M. le curé, qui te fera entrer dans un collège ou académie, où tu puisses terminer ton éducation littéraire et placer ta fortune dans une maison de banque.... Ne la dissipe pas, Fabien,... pense à l'avenir, étudie beaucoup d'abord; voyage ensuite, travaille, quoique tu n'en aies pas besoin, crée-toi un nom par toi-même; oublie celui de ton père... et sois aussi heureux dans cette vie que j'y ai été malheureuse. »

Le jeune homme fit une pause en arrivant à ce point; et bientôt il ajouta, avec une voix si sourde qu'elle ressemblait à l'écho d'anciens sanglots :

« Ma mère mourut cette même nuit. »

Le père Manrique éleva les yeux au ciel, et peu d'instants après il les détourna avec tristesse.

Il régna un nouveau et court silence.

II

UN HOMME SANS NOM

« Onze ans après la mort de ma mère, continua Fabien, j'étais à Madrid ce que l'on a coutume d'appeler un *homme à la mode*; j'avais été quatre ans dans un collège, où j'appris les langues, la musique, quelque peu de mathématiques, l'histoire, la littérature profane, l'équitation, le dessin, l'escrime, la gymnastique et autres choses de bon genre : en échange de quoi, j'oubliai presque complètement le latin et la philosophie classique dont j'étais redevable au vieux prêtre. J'avais fait un voyage de trois années, en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie, me bornant, surtout dans

cette dernière nation, à étudier l'art de la sculpture, qui a toujours été ma distraction de prédilection et dans laquelle j'ai, dit-on, obtenu quelques succès. J'étais enfin revenu en Espagne et m'étais fait connaître dans cette ville et à la cour comme homme de bon genre, comme duelliste redoutable, comme tireur consommé, comme beau joueur, comme diseur fin et mordant, dont les sarcasmes contre les faiblesses du prochain couraient de bouche en bouche, et comme un des galants les plus heureux dont faisait mention la chronique des salons. Pardonnez-moi mon style mondain : je vous parle la langue du monde et non celle de ma conscience d'*aujourd'hui*....

J'avais à cette époque vingt-cinq ans et j'avais déjà dépensé la moitié de mon avoir, outre ses importants revenus. De temps en temps, les gens se demandaient qui j'étais.... La calomnie, le caprice, ou le parti-pris, c'est-à-dire mes nombreux ennemis, émules ou rivaux, la petite cour d'adulateurs de mes vices, ou les femmes qui se vantaient de mes préférences, inventaient alors telle ou telle histoire fantastique, sombre ou brillante, horrible ou glorieuse, qui en peu de temps était démentie, et je continuais d'être reçu partout, grâce à la facilité qu'a, dans Madrid, quelque homme que ce soit, bien mis, pour pénétrer dans les régions les plus élevées. Je me rappelle que je fus successivement le frère bâtard d'un petit souverain allemand, le fils sacrilège d'un cardinal romain, le chef d'une société européenne d'escrocs, l'agent secret de l'empereur de France, un second Monte-Cristo, possesseur de mines de diamants, etc., etc., et en résumé on continuait à m'appeler *Fabien Comte*, qui était ce que mes cartes indiquaient.

III

UN AUTRE HOMME SANS NOM

Dans cette situation — il y a de cela un an — il se présenta chez moi, un jour, une espèce de chevalier fanfaron, ayant

à peu près cinquante-cinq ans, vêtu avec plus de luxe que d'élégance et portant plus de diamants que d'usage sur le plastron brodé de sa chemise. Grossier et commun de sa nature et par manque d'éducation, mais hardi et résolu comme toutes les personnes qui ont plusieurs fois changé de vie et d'habitudes; un homme enfin qui paraissait rôti par le soleil de tous les climats, tanné par l'air de toutes les mers et familiarisé avec toutes les polices du monde. Il me dit qu'il était arrivé depuis peu de temps d'Amérique, et qu'il avait à me faire des révélations importantes....

Je frémis en entendant cette simple annonce, devinant de suite que ce personnage de visage si suspect était possesseur de mon secret et allait mettre son doigt dans la plaie vieillie de mon cœur. Quelles révélations pouvait avoir à me faire quelqu'un sans connaître mon véritable nom?

« Attendez-moi un moment », lui dis-je en le laissant dans la salle.

Et je passai dans ma chambre; je pris un revolver, je le mis dans ma poche, je revins chercher le faux chevalier ¹, je le conduisis dans la chambre la plus reculée de la maison, je fermai la porte à clef et au verrou et je lui dis rudement :

« Asseyez-vous et parlez, en m'expliquant, avant tout, qui vous êtes et pour qui vous me prenez !

— Toutes ces précautions me paraissent fort bien », répondit l'inconnu, en s'étendant sur une causeuse avec la plus grande tranquillité.

Je restai debout en face de lui, pensant — je dois enfin tout vous confesser — à ce que je ferais de son cadavre, dans le cas où mes craintes se confirmeraient, ou dans l'hypothèse où il me conviendrait mieux de me tuer moi-même, en me contentant des vingt-cinq ans que j'avais passés sans que le monde s'occupât de mon malheur....

« S'il résulte que cet homme est seul à savoir la vérité,

1. Nous ne croyons pouvoir mieux traduire l'expression de *caballero*; en espagnol, ce titre a le sens que lui donne le ton du langage; estime, affection, mépris ou haine, gentilhomme ou chevalier d'industrie, il exprime tous ces sentiments; aujourd'hui, en France, il a acquis à peu près les mêmes significations; la chevalerie prend toutes les allures.

arrétai-je en moi-même, je dois le tuer.... Mais s'il se fait que d'autres la connaissent, c'est moi qui dois mourir. »

« Mon nom ne signifie rien quant à présent, dit pendant ce temps l'étranger. Mais si monsieur tient à en savoir un, je lui dirai n'importe lequel, l'un de ceux que j'ai portés, en Asie, en Amérique, en Afrique et en Europe. Quant à ce qui concerne *pour qui je vous prends*, je vous prends pour vous-même, c'est-à-dire pour Antonio Louis Fabien....

— C'est assez ! m'écriai-je en sortant mon revolver, disposez-vous à mourir.

— Bravo ! jeune homme », répondit l'homme aux diamants, sans s'émouvoir, ni cligner les yeux, « je reconnais votre bon sang ; le comte de la Umbria n'aurait pas agi d'une autre façon !

— Comment savez-vous mon nom ? Qui le sait en dehors de vous ? criai-je, hors de moi. Répondez et dites la vérité ! Considérez que dans ceci il y va de la vie !

— Calmez-vous et gardez votre arme pour une meilleure occasion, répliqua l'inconnu. Je vais répondre aux questions de monsieur, non par crainte, mais par pitié de l'état dans lequel il se trouve et parce qu'il me convient qu'il recouvre sa tranquillité avant de lui parler d'affaires. Personne que moi ne connaît son véritable nom, et si je le connais, c'est parce que je découvre toujours ce que je me propose de découvrir.

« Il y a quatre mois que je suis arrivé en Espagne, sans autre objet que celui de savoir la résidence de l'épouse du comte de la Umbria, et je dois déclarer à monsieur que tout autre que moi eût désespéré de l'obtenir, aussitôt après avoir fait les premières démarches.... Vous aviez si habilement effacé la trace de vos pas !... « Ils ont dû mourir peu de « mois après le comte », me disaient les uns. « Ils ont dû « aller en Russie, aux Philippines ou au centre de l'Afrique », répondaient quelques autres. « Personne n'a pu rien savoir « d'eux », ajoutaient ceux qui restaient plus loin. « La veuve « a vendu ses propres biens et a disparu avec son fils ; les « parents même du comte, et les siens propres, ont déses- « péré de découvrir s'ils sont morts ou vivants ; sans doute « ils ont fait naufrage dans quelque navigation qu'ils ont

« entreprise sous des noms qui n'étaient pas les leurs ».... Ainsi me répondaient les mieux informés....

« Mais je ne me désespérai pas, pour ma part, et je m'établis au milieu de la *Puerta del Sol*, c'est-à-dire au centre de toute l'Espagne, ayant le nez aux quatre vents, espérant que mon très subtil odorat finirait par me mettre sur votre piste.... Je me fis l'ami de tous les policiers de Madrid et je passai les jours et les nuits à les interroger; dès que je voyais une femme de quarante ans et un jeune homme de vingt-cinq : « Quelle est celle-ci? Quel est celui-là? » et dès que j'avais remarqué quelque chose de douteux dans l'histoire des personnages, je m'attachais à l'éclaircir par moi-même.

« Dans ces circonstances, j'entendis parler du *mystérieux Fabien Comte* et de toutes les extravagantes généalogies que l'on inventait.... Je cherchai l'occasion de le voir.... Je le vis au Prado et je le trouvai assez ressemblant au défunt comte de la Umbria.

« C'est lui!... me dis-je sans hésiter.... Alors je fis appel à ma mémoire et elle me rappela que le fils du général Fernandez de Lara s'appelait aussi Antonio-Louis, qu'il accomplissait ses années le 20 février, jour de *saint Fabien* et de *saint Sébastien*, et que le second nom de madame était *Comte*. Mais cela ne suffisait pas, et je m'efforçai de rechercher comment et quand vous aviez paru dans Madrid. Je sus promptement que ce fut à l'âge de quatorze ans et dans un certain collège de la rue *Fuen Carral*.... J'allai au collège, et là j'appris que *Fabien Comte* y était entré comme cousin et pupille d'un vieux curé d'un certain village. Je m'acheminai vers ce village. Le curé était mort, mais tout le monde me rendit un compte détaillé de l'enfance de *Fabien Comte*, passée dans une maison de campagne, seul avec sa mère, très vertueuse dame, qui mourut là et dont j'avais entendu parler par le comte.... Je demandai alors un certificat de son extrait de sépulture et j'y trouvai le nom de baptême et le nom paternel de la comtesse, suivis d'une grande tache d'encre, accidentelle, selon ce qu'il semblait, mais qui ne nous permit pas, au nouveau curé et à moi, de lire de qui était veuve cette dame.... Mais pourquoi en demander plus? Je ne voulais pas gagner un procès, je ne voulais que me

convaincre d'une chose, et j'étais déjà convaincu de cette chose ! Fabien Comte, ... je veux dire *vous*, était le fils du comte de la Umbria.

« Je vous le répète, monsieur, baissez ce revolver.... Remarquez que sinon, vous resterez sans savoir ce qui vous intéresse le plus.... »

— Dites-le-moi promptement, lui répondis-je en l'ajustant de nouveau avec mon arme.

— Quelle sottise !... continua l'inconnu sans se troubler ni plus ni moins. Eh bien, ce que j'ai à ajouter pour que ce revolver tombe à vos pieds, en vous remplissant de remords et de honte, c'est que le nom du comte de la Umbria peut se prononcer le front très haut, à la face de l'univers, et que vous serez le premier à proclamer demain que c'est votre nom. Je ne suis pas venu d'Amérique, à votre recherche, pour autre chose. »

Je m'abstiens de vous dire avec quelle joie et quelle surprise j'entendis ces dernières paroles. Cet homme d'un aspect si repoussant me parut aussitôt un ange du ciel.

« Qui êtes-vous ? Que dites-vous ? Expliquez-vous, de grâce ! Ayez pitié d'un malheureux ! »

Ainsi criai-je, sans pouvoir vaincre mon émotion, et je tombai à moitié évanoui dans les bras de l'étranger, qui se levait pour me secourir.

Il me plaça sur une autre causeuse, et dès qu'il m'eut fait revenir à moi, il poursuivit :

« Suspendez votre jugement en ce qui concerne ma personne et ne me remerciez pas, ni ne me couvrez de caresses. Moi seul, je sais si je mérite votre haine ou votre mépris. Bien plus, le bien que je fais aujourd'hui n'est pas désintéressé.... Hélas ! Plût à Dieu qu'il le fût. Je viens de comprendre qu'il doit être bien doux de contribuer au bonheur de quelqu'un.... Mais je ne suis pas né pour pratiquer cette vertu, ni aucune autre.... Chaque homme a sa destinée !... Enfin, entrons en matière et écoutez-moi, monsieur, sans répugnance, car l'histoire nous intéresse tous les deux extrêmement.

IV

SECONDE VERSION DE L'HISTOIRE DU COMTE DE LA UMBRIA

« Le comte de la Umbria, descendant de l'une des plus anciennes maisons de Valladolid, possesseur de grandes richesses, général à trente ans, marié à une très digne dame, et homme de belle figure, ce qui me semble être à considérer, d'une valeur et d'une force seulement comparables à la fermeté de son caractère et à son enthousiasme pour la cause libérale, n'avait qu'une faiblesse, que peu de grands hommes n'ont pas manqué d'avoir également,... et cette faiblesse, c'était les femmes!

« Pendant son commandement dans la province dont il était le commandant général, il devint éperdument amoureux de la femme du gouverneur civil (ou chef politique, comme on disait alors), très belle dame, qui ne tarda pas à répondre à son amour, de l'âme et du corps, sans que son mari, qui était très jaloux, parût concevoir le moindre soupçon. Celui-ci se nommait D. Philippe Nuñez et sa femme doña Béatrix de Haro.

« Pendant ce temps, une véritable armée de factieux envahit cette province, et votre père, qui disposait d'un très petit nombre de troupes, dut s'en tenir à la défensive, avec grand héroïsme assurément, jusqu'à ce qu'il se vit obligé de s'enfermer dans la capitale, qui, heureusement, était une place forte, non de premier ordre, mais à peu près. Une grande muraille fortifiée entourait la ville, principalement défendue par un château ou citadelle, en assez bon état et dont on ne pouvait se rendre maître sans en faire le siège dans toutes les règles.

« Les Carlistes se contentèrent donc, pour le moment, de bloquer étroitement la place, attendant des renforts pour l'assiéger, et votre père ordonna bientôt que tous les fonds publics et toutes les administrations fussent transportés au château, déterminant que les autorités y passeraient la nuit, « afin, dit-il, de pouvoir tenir conseil, dans le cas où la ville « serait inopinément attaquée ».

« Mais le véritable objet de l'amoureux général en donnant cet ordre fut de forcer à dormir hors de sa maison le chef politique, et de se faciliter ainsi le moyen de passer librement la nuit aux côtés de la belle et soumise doña Béatrix. Pour lui, dès que tout le monde était couché dans le château, notre comte en sortait par une poterne qui donnait sur la campagne; il marchait tapi contre les murs qui entouraient la ville, il arrivait à une petite porte de fer appartenant au jardin du gouverneur civil (dont l'habitation était un très fort édifice qui avait été un couvent de religieux), et là il se rencontrait avec la personne qui servait d'intermédiaire et de confident à leurs amours.

« Cette personne était un certain Gutierrez, inspecteur de police et homme d'entière confiance pour le chef politique, mais plus affectionné à votre père et à sa digne amie (desquels il recevait de grands présents) qu'au pauvre époux abusé.

« D'ailleurs personne n'aimait ce dernier, parce qu'il était cruel et orgueilleux, orgueil et cruauté qui s'alliaient à une lâcheté absolue et à un caractère rusé, fallacieux et intrigant, basé sur l'envie et l'impunité. Sa femme le méprisait; Gutierrez l'abhorrail; le général se moquait de lui à chaque instant.

« De nombreuses nuits s'étaient déjà passées dans les conditions du manège indiqué. Gutierrez, chargé par le chef politique de la garde de sa femme et de sa maison, ouvrait la petite porte de fer au général et le conduisait à l'appartement de doña Béatrix, à l'insu de toute la domesticité, et avant l'aurore il l'accompagnait de nouveau, jusqu'à ce qu'il l'eut laissé hors du jardin.

« Les choses en étaient là, lorsque un jour le chef politique fit appeler Gutierrez, s'enferma avec lui, et lui dit :

« — Je sais tout; j'ai suivi moi-même le général pendant une nuit de lune et je l'ai vu entrer par la porte que vous lui ouvriez!... Je crois que nous nous connaissons assez déjà pour qu'il ne soit pas nécessaire de beaucoup de paroles. Vous calculerez ce que je suis capable de faire et ce qui vous attend, sans aucun remède, si vous vous écarterez en un seul point de mes instructions, et je sais, pour ma part, tous les

prodiges dont vous êtes capable, à la dernière extrémité, pour éviter votre perte, le bague et même la mort, et, en plus, pour gagner en quelques heures la somme de vingt-cinq mille piastres ¹.... Ainsi donc, je laisse les détours et je vais droit au but. L'armée carliste se trouve campée à moins d'une lieue d'ici.... Ce soir, dès qu'il sera nuit, et après avoir dit au général que ma femme l'attend sans faute à l'heure accoutumée, vous monterez à cheval, et vous irez vous aboucher avec le chef des factieux ; vous lui direz de la part du général Fernandez de Lara, comte de la Umbria, que la proposition que celui-ci a repoussée, la semaine passée, de livrer le château pour un demi-million de réaux, lui semble aujourd'hui admissible, non pas précisément par envie de la somme, mais parce que le comte est dégoûté du gouvernement de Madrid, et qu'il reconnaît d'ailleurs que les idées de ses aïeux, favorables au régime absolu, commencent à germer dans son âme. Le traité conclu, vous apprendrez au chef des Carlistes que le général sortira de la forteresse dans cette même soirée, à minuit, ayant avec lui la clef de la poterne.... Je laisse à votre sagacité le soin de régler les autres articles de la convention, que vous saurez bien arranger de manière à ne pas laisser vous échapper les vingt-cinq mille piastres... avec lesquelles vous irez en un lieu où je ne vous revoie jamais et où ne puissent vous atteindre les serres de la justice.... Nous sommes d'accord ?

« Gutierrez qui, pendant ce discours, avait pesé le pour et le contre de tout, Gutierrez qui comprit que, s'il se refusait à cette infamie, le chef politique serait aussi furieux et aussi implacable avec lui qu'il continuait à être lâche et dissimulé avec l'intrépide général, auquel il ne se hasarderait jamais à demander compte de son honneur, le pauvre Gutierrez qui, d'un côté, se voyait perdu misérablement et, de l'autre, pouvait s'approprier un demi-million, au prix de risques plus ou moins grands,... Gutierrez, dis-je, accepta ce qui lui était proposé.

« A quoi bon vous affliger en vous indiquant les répu-

1. La piastre, comme nous l'avons déjà dit, vaut environ 5 francs.

gnants préparatifs de l'événement qui s'accomplit pendant cette nuit? Il suffit de vous dire que, lorsque le comte de la Umbria s'acheminait, à peu près à une heure, complètement seul, vers la petite porte de fer de la maison du gouverneur, ayant dans sa poche la clef de la poterne par laquelle il était sorti du fort, il ne remarqua pas deux hommes qui l'observaient à la lueur de la lune, et qui étaient cachés parmi les herbes du fossé; il ne découvrit pas non plus qu'à deux cents pas de là il y avait trois autres hommes à cheval et cachés au milieu des arbres; enfin il ne vit pas qu'un peu plus loin, dans la dépression du sol que formait le lit de la rivière, étaient étendus par terre huit cents factieux, dont les capotes blanches et les fusils reluisants paraissaient de vagues réflexions de l'astre de la nuit.

« Les deux embusqués, à pied, étaient deux officiers carlistes qui connaissaient beaucoup le général. Les trois sous les arbres étaient : Gutierrez (qui avait déjà les vingt-cinq mille piastres enfermées dans une petite valise assujettie à la selle de son cheval) et deux colonels des factieux qui, le pistolet au poing, surveillaient le policier, attendant, pour lui permettre de fuir en liberté avec l'argent, qu'un certain signal convenu leur apprît que les deux officiers avaient bien reconnu le général Fernandez de Lara....

« Il retentit enfin, dans le fossé, un chant de caille, parfaitement imité avec un appeau de chasse, et bientôt un autre et après un troisième, chacun d'un certain nombre de coups....

« — Nos amis nous font connaître que le comte de la Umbria a tenu sa parole et qu'il est hors du château,... dirent alors à Gutierrez ses gardiens en désarmant leurs pistolets : vous pouvez partir quand vous voudrez. »

« Gutierrez n'attendit pas qu'on lui répétât l'observation; il mit ses éperons aux flancs de son cheval et disparut à toute bride, se dirigeant vers une chaîne de montagnes escarpées qui n'était pas éloignée de cet endroit.

« Pendant ce temps, les deux colonels d'un côté et les deux officiers de l'autre s'avançaient vers la petite porte de fer de la maison du chef politique, lieu où Gutierrez leur avait dit que les attendrait le général....

« Celui-ci, à en juger par son attitude, n'avait rien soupçonné en entendant le chant de la caille, ni aperçu aucune ombre de corps ; mais, en arrivant à la petite porte qui donnait entrée à l'éden de ses amours, ne la trouvant pas ouverte et ne voyant pas Gutierrez l'attendant, suivant son habitude, il comprit sans doute qu'il survenait quelque chose de grave,... événement qui devait arriver de suite, en entendant le piétinement des chevaux.

« C'est ce que virent les officiers carlistes — ils me l'ont dit à moi-même — qui alors l'aperçurent se détourner lentement, relever son manteau, prendre de la main gauche son épée nue qu'il avait jusque-là portée sous son bras, et saisir un pistolet de la main droite.... D'ailleurs, il est utile de remarquer que votre père, quoiqu'il s'habillât en civil pour ces sortes d'échappées, y allait toujours bien pourvu d'armes, pour défendre, non pas tant sa personne, que la clef de la poterne, par crainte de quelque embûche dans des parages si solitaires.

« Ainsi prêt à la lutte, il tenta de reprendre le chemin parcouru et de retourner au château ; mais il n'avait pas fait vingt pas dans cette direction (et il passait précisément au-dessous de quelques-uns des hauts balcons de la maison du chef politique qui avaient vue sur la campagne) lorsque les deux colonels et les deux officiers carlistes, ceux-ci à pied et ceux-là à cheval, s'avancèrent à découvert à sa rencontre, en lui faisant des signaux avec des mouchoirs blancs, et en lui disant à voix basse et avec circonspection :

« — Eh ! général,... général!... nous sommes là ! »

« La réponse du général fut deux coups de pistolet qui abattirent par terre les deux colonels.

« — Trahison ! crièrent d'une seule voix les factieux.

« — Trahison ! trahison ! Barricadez la poterne ! » s'écria, de son côté, le comte de la Umbria en attaquant, l'épée à la main, les deux officiers.

« Des deux colonels, l'un était déjà mort et l'autre luttait contre l'agonie.

« — Trahison ! trahison ! répétaient pendant ce temps mille et mille voix au dedans du château et de la ville.

« — Trahison ! répéta, en même temps, dans le camp, une immense clameur.

« — Barricadez la poterne ! continuait de crier le comte de la Umbria, avec une voix de stentor.

« — Vive Isabelle II ! vive Marie-Christine ! acclamait-on dans les murs.

« — En avant ! Feu ! feu ! Vive Charles V ! répondaient les factieux en avançant vers le château.

« — Général, donnez-nous la clef et nous vous mettrons en sûreté, disaient en cet instant les deux officiers à votre père, en l'ajustant avec leurs pistolets, tout en reculant devant sa terrible épée.... Nous ne voulons pas vous tuer !... Nous avons servi sous vos ordres.... Remettez-nous la clef.... Nous sommes les mandataires chargés de la recevoir !

« — Tirez ! lâches ! leur répondit le comte, les poursuivant, tantôt l'un, tantôt l'autre, sans pouvoir en atteindre aucun. Cette clef ne me sera arrachée qu'avec la vie !

« — Ainsi vous êtes deux fois traître, monsieur le comte ! répliqua l'un des officiers : traître envers les vôtres et envers nous ! car, il faut le dire, vous avez fait feu sur nous, non par erreur, mais par perfidie....

« — Je ne suis traître envers personne ! répondit votre père. Les traîtres, c'est vous ! Tirez vos épées et venez tous deux contre moi !

« — Mourez donc ! » répondit un des officiers en lui tirant deux coups de pistolet en même temps.

« Le général tomba sur ses genoux, mais sans quitter son épée.

« — Rendez-vous ! lui dit l'autre officier. Vous expliquerez votre conduite, et notre roi vous pardonnera !

« — Achève de me tuer, chien ! ou approche-toi de moi l'épée à la main ! répondit le comte, en se remettant sur pied avec un prodigieux effort.

« — Ah ! ne le tuez pas !... » cria, dans ce moment, rcontent les officiers, une voix de femme, là-bas, des hauts balcons de la maison du gouverneur.

« Mais ils ajoutent que, bien qu'ils y eussent tourné la vue, ils ne virent personne sur ces balcons. Sans doute, celle qui avait crié s'était enfuie.

« — Assassins ! lâches ! poursuivait le général, sentant que son haleine lui manquait.

« — Tiens donc!... puisque tu t'entêtes à mourir! » dit alors le second officier.

« Et il tira, à trois pas, sur le comte de la Umbria, en le frappant au milieu du cœur.

« — Bien!... » dit votre père.

« Et il tomba mort.

« Les deux officiers examinèrent ensuite le cadavre, s'emparèrent de la clef de la poterne et coururent se réunir à leurs hommes en s'écriant :

« — En avant! enfants! Voilà la clef! Le château est à nous! »

« Mais l'infâme chef politique ne s'était pas endormi pendant ce temps; seulement il mettait à exécution l'indigne comédie qui lui a valu le titre de marquis de la Fidélité.

« La poterne, une fois barricadée avec solidité — et il ordonna de la barricader aussitôt, — le château était inexpugnable,... au moins pour huit cents hommes d'infanterie.... Par conséquent, toute la défense qu'il dirigea cette nuit, et que vantèrent tant quelques personnes payées par *lui*, se réduisit, pour le chef politique, à rester à l'abri, dans une tour, pendant que les troupes tiraient quelques coups de fusil aux Carlistes qui s'approchaient de la poterne.

« Ceux-ci ne tardèrent pas à reconnaître que cette petite porte était barricadée et mieux défendue qu'aucune autre, par cela même qu'ils en possédaient la clef, et, après avoir perdu quelques hommes dans d'infructueuses tentatives, ils se retirèrent vers leur campement, emportant, comme unique trophée, le corps du général, qui leur avait coûté si cher.

« Au contraire, le chef politique avait eu la chance en tout. Doña Béatrix, instruite, par un mot que Gutierrez avait pu lui dire avant de partir, que son mari était dans le secret de tout ce qui s'était passé entre le général et elle, et sachant de plus que son amant idolâtré avait perdu la vie et l'honneur à cause d'elle, se suicida cette même nuit, pendant la fusillade entre Libéraux et Carlistes, en se tirant un coup de pistolet au cœur.

« C'est ce que racontèrent, le lendemain matin, deux domestiques qui accoururent au bruit, et virent l'arme encore fumante dans les mains de la malheureuse femme.... Mais, après, le chef politique arrangea ce récit de façon que

ce fût une balle carliste qui l'avait fait veuf; il jeta un nouveau voile sur les causes de ce suicide, pour lui déshonorantes, et il capta de plus en plus la compassion généreuse et la gratitude productive de ses concitoyens, représentés par le gouvernement et par les Chambres.

« Les tragiques événements de cette nuit ne furent pas moins défigurés. Des versions contradictoires qui coururent dans le camp des Carlistes, et des bruits que propagea habilement le chef politique, il se forma une *histoire officielle* se réduisant à ce que le comte de la Umbria avait vendu en effet la place et avait reçu l'argent, et à ce que les Carlistes, se croyant trompés en voyant que la garnison se défendait, avaient tué le général et Gutierrez et avaient repris les vingt-cinq mille piastres.

« Les factieux niaient bien cette dernière action, mais comme les deux colonels étaient morts, l'un sur le coup et l'autre peu d'heures après, sans pouvoir articuler aucune parole, on ne put rien vérifier relativement à Gutierrez.

« Quant aux deux officiers, honteux de la peur que leur avait causée jusqu'au dernier moment l'intrépide comte de la Umbria, ils se gardèrent bien de raconter les nobles et courageuses paroles qu'ils lui avaient entendu prononcer et qui, sans doute, eussent évité la marque d'infamie qui a déshonoré sa tombe....

« Finalement, Gutierrez disparut de l'Espagne, sans que, depuis, on ait rien pu savoir de lui, et, par suite, il n'y a eu, jusqu'à présent, aucun moyen de contredire ce que les journaux, le gouvernement, les Chambres et tout le monde ont raconté, pour flétrir la mémoire de votre père et à l'honneur et gloire du chef politique, lequel est aujourd'hui marquis, grand d'Espagne, sénateur du royaume, candidat au Ministère de Hacienda et un des hommes les plus riches de Madrid, ce dernier avantage, pour s'être marié en secondes noces avec une vieille femme qui lui a apporté plusieurs millions et qui l'a laissé son héritier.

« Vous savez donc maintenant l'histoire de la mort du comte de la Umbria. Pensez, à présent, au parti que nous pouvons en tirer.

V

TROISIÈME VERSION. — PROJET DE CONTRAT

« Lorsque l'inconnu eut cessé de parler, continua Fabien, je sortis de l'espèce de prostration et de somnolence dans lesquelles m'avaient plongé de si épouvantables révélations.... Plus d'une fois, durant ce récit, la tragique figure de mon père m'avait arraché de bien douces larmes ; pour la première fois elle apparaissait devant mes yeux dépouillée de sa robe d'ignominie... et digne de ma pitié filiale et de mon respect.... D'autres fois j'avais pleuré de colère et animé d'une soif de vengeance, en considérant l'infâme conduite de celui qu'on appelait marquis de la Fidélité. Ensuite j'avais frémi en voyant mourir doña Béatrix de Haro et les deux colonels, par suite de ces terribles amours, qui me rappelaient justement la malheureuse destinée de ma mère adorée,... et, comme résultat de si profondes émotions, j'éprouvais une féroce joie qui renfermait un grand égoïsme.... Aujourd'hui je pouvais être fier ! Aujourd'hui j'avais un nom, aujourd'hui j'avais l'honneur, aujourd'hui j'avais un père !... Que m'importait tout le reste ?

Néanmoins de nouvelles inquiétudes s'éveillèrent bientôt dans mon esprit. Qu'était cet homme ? Qui me répondait que son récit fût la vérité ? Et alors même qu'il serait vrai, comment le prouver aux yeux du monde ? Comment séparer l'histoire militaire et politique de mon père, si pure et si lumineuse, de ce drame obscur qui avait coûté la vie à doña Béatrix ? Comment justifier le comte de la Umbria en ce qui touchait à la patrie, sans le dénoncer pour ce qui concernait la famille, sans révéler ce double adultère qui ne laisserait pas de le rendre odieux au public et aux juges, et sans déshonorer les cendres de la pauvre femme qui se suicida par suite de sa faute ?...

L'inconnu, devinant mes réflexions, les interrompit par ce surprenant épilogue :

« Que monsieur ne se tourmente pas davantage.... J'ai

tout arrangé convenablement, en prévision des nobles scrupules contre lesquels il lutte en ce moment. Je suis un homme pratique! Votre père sera réhabilité sans que rien vienne faire connaître la véritable cause de sa mort.

« — Mais alors... comment?

« — Vous verrez!... Les deux officiers carlistes qui l'ont tué pour lui prendre la clef de la poterne furent compris plus tard dans la convention de Vergara; ils sont aujourd'hui généraux de brigade et se trouvent à Madrid....

« — Et je les tuerai aujourd'hui même! m'écriai-je. Dites-moi leurs noms!...

« — Je vous les dirai, mais ce sera pour que vous alliez les remercier. Ces deux braves militaires, qui ne firent autre chose que leur devoir, sont disposés à dire la vérité,... c'est-à-dire à affirmer, sous serment, que pendant qu'ils se battaient avec le général Fernandez de Lara, ils l'entendirent crier plusieurs fois : « Trahison! Aux armes! Barricadez la poterne! Vive Isabelle II! » Je compte de plus sur quelques individus qui étaient alors soldats de la reine et sur d'autres qui étaient parmi les factieux, qui tous prirent part à cette fusillade et qui déposeront... selon ce que je leur dirai.... Avec de l'argent tout s'arrange! Enfin Gutierrez lui-même attestera....

« — Gutierrez! interrompis-je frappé d'un soupçon subit. Gutierrez est donc vivant! Je sais alors qui vous êtes! Vous êtes Gutierrez! »

Et je contemplai cet homme avec l'horreur que vous pouvez imaginer.

L'inconnu me regarda tristement, sortit des papiers de sa poche et poursuivit de cette manière :

« Là vous avez un extrait de sépulture duquel il résulte que Gutierrez est mort il y a un an à Buénos-Ayres, et ici j'apporte de plus une lettre de lui, écrite la veille de sa mort et adressée au fils du comte de la Umbria, dans laquelle il s'accuse d'avoir été l'unique cause de la triste fin et du déshonneur posthume et immérité d'un si digne soldat. Cette lettre, dictée par les remords, sera la pierre fondamentale de l'enquête qu'ouvrira le Sénat.... Gutierrez cache, dans cette lettre, tout ce qui concerne le chef politique et

son épouse, afin que la défense du général ne soit pas accompagnée de scandaleuses révélations qui aliéneraient à l'homme les sympathies du public et celles de la Chambre. Ainsi, il se borne à dire qu'instruit, comme chef de la police, que le général sortait depuis quelques nuits du château par la poterne, déguisé et seul, pour voir si dans la ville il ne se tramait pas quelque trahison, car il ne se fiait à personne, et pour examiner si l'ennemi ne tentait pas quelque surprise, il avait imaginé ce diabolique complot, pour escroquer, comme il escroqua en effet aux Carlistes, la somme de vingt-cinq mille piastres; il ajoute qu'il vit votre père mourir en héros; il indique les témoins qui peuvent tout déclarer, et il termine en vous demandant pardon... afin que Dieu puisse lui pardonner! Certes il pleurait en écrivant ces dernières phrases.

— Je lui pardonne! répondis-je solennellement. Je lui pardonne... et je le remercie du bien qu'il me fait en ce moment.... De plus, il n'a pas agi contre mon père par haine, ni avec sa liberté d'esprit.... Ce qu'il a fait,... il l'a fait pour se sauver lui-même et tenté par une forte somme d'argent. Il est pardonné, le misérable! »

L'inconnu devint je ne dis pas pâle, mais couleur de terre, pendant que je prononçais ces paroles,... jusqu'à ce qu'enfin il tomba à genoux devant moi et murmura d'une voix sourde :

« Grâce! monsieur le comte, grâce!... Je suis Gutierrez!... »

Je renonce à vous décrire la scène qui se passa ensuite. Je restai plus d'une heure sans pouvoir parler, ni regarder cet homme qui se traînait à mes pieds, se justifiant à sa manière, me rappelant que je lui avais pardonné et m'offrant de réhabiliter mon père dans le délai de huit jours....

Cette dernière idée finit par surmonter en moi toutes les autres pensées, et alors..., seulement alors,... je dis à Gutierrez, sans le regarder :

« Pour vingt-cinq mille piastres vous avez causé la mort et le déshonneur de mon père!... Combien me demandez-vous pour sa réhabilitation? »

— A vous, rien, monsieur le comte, si vous ne voulez

me le donner,... répondit Gutierrez en se levant et allant se placer derrière ma causeuse pour me délivrer de sa présence. Je suis pauvre,... j'ai perdu au jeu cette somme,... j'ai une famille en Amérique;... mais à vous, je ne vous réclame rien — sinon ce qui viendra de votre volonté — pour vous rendre, comme je vais vous les rendre, le titre de comte et les biens séquestrés de monsieur votre père,... capital qui, soit dit entre nous, s'élève à plus de huit millions.

— Mais qui pourra vous payer ces nouveaux services, en supposant que je m'y refuse?

— En premier lieu, vous-même ne résisterez pas, d'une façon quelconque, quand vous serez possesseur, grâce à moi, d'une fortune si énorme.... Je vous connais... et pour cela il n'y a qu'à vous regarder en face! En second lieu, je me trouverai toujours assez bien récompensé par votre pardon et en me voyant délivré de remords qui... en vérité... me tourmentent beaucoup depuis que je me suis marié et que j'ai eu des enfants.... Vous vous étonnez? Ah! monsieur le comte, je ne suis pas bon,... mais je ne suis pas non plus une bête féroce,... et Dieu sait bien que j'ai toujours eu de l'affection pour votre père et pour doña Béatrix.... Enfin, faute d'autre récompense — voyez si je suis franc — je compte déjà faire payer cher mon retour en Europe au vrai coupable,... au vrai Judas....

— A qui?

— A l'auteur de tout! au marquis de la Fidélité! ma réapparition va lui coûter quinze mille piastres!

— Cela, ne l'espérez pas! Le marquis de la Fidélité, je l'aurai tué demain à cette heure!

— J'espère bien que monsieur ne fera pas non plus une pareille folie, répliqua Gutierrez, car cela aboutirait à rendre impossible la réhabilitation du général Fernandez de Lara; seul l'illustre marquis de la Fidélité peut y parvenir; lui seul, candidat au Ministère de Hacienda, a l'autorité et l'influence nécessaires pour obtenir que les Chambres réforment la loi et les décrets qu'elles ont fulminés contre le coupable supposé d'une haute trahison!

— Mais c'est que le marquis de la Fidélité ne se prêtera pas à défendre mon père, l'amant de son épouse!

— Précisément, parce que votre père fut l'amant de son épouse, il se prêtera à le défendre, ou pour mieux dire il est déjà résolu à le faire!

— Je n'en vois pas la raison....

— Rien de plus simple. Avant de venir ici, j'ai eu avec lui plusieurs entrevues et je lui ai parlé... comme je sais parler aux malfaiteurs; résultat : le marquis promet de déclarer, en faveur du comte de la Umbria, et à dire en plein Sénat qu'en effet, cette nuit, il crut reconnaître sa voix qui criait : « Trahison!... Barricadez la poterne »; à user de son crédit auprès du Président du Conseil des Ministres pour obtenir le vote, et à me donner, de plus, quinze mille piastres; tout cela pour que je ne publie pas, comme je le ferais dans le cas contraire, même au prix de mon sang, sa propre ignominie, c'est-à-dire les amours de sa défunte femme avec le général Fernandez de Lara, l'insigne lâcheté qui lui fit refuser de demander à celui-ci raison de son honneur, la perfide mission dont il me chargea pour aller chercher les Carlistes, la ridicule comédie de la défense du château, la mort héroïque de votre père, conséquence de ces infamies, le suicide de doña Béatrix de Haro et enfin tant et tant d'indignités qui ont donné naissance au singulier marquisat de la Fidélité! J'ai des témoins de tout et pour tout, en commençant par ses domestiques, qui assistèrent à la mort de doña Béatrix.... Vous voyez déjà que je n'ai pas perdu mon temps durant les quatre mois que j'ai passés en Espagne.... De plus, j'ai dit au marquis que le fils du comte de la Umbria existe — tout en lui cachant que ce fût vous — et je l'ai menacé, s'il se refusait à nous complaire, d'avoir affaire avec une épée non moins terrible que celle de cet illustre seigneur,... avec l'épée de l'héritier de sa valeur et de ses injures; ne doutez donc pas que l'ancien chef politique ne dise du haut de la tribune ce que je voudrai;... bien plus il me connaît et il sait que je n'hésiterais pas à dévoiler mon nom et à me livrer à la justice. Je marche toujours avec sûreté.

— C'est bien! Concluons! m'écriai-je enfin avec une impatience fébrile, fatigué de la logique, du style et de la compagnie de cet homme sinistre auquel me liait le malheur. Que dois-je faire, moi?

— Vous? presque rien! répondit Gutierrez en me tendant un papier par-dessus le dossier de la causeuse. Signer cette pétition et la remettre au Sénat. Le marquis de la Fidélité l'appuiera quand il en sera question. Il sera ouvert une enquête parlementaire; vous présenterez alors les documents du *défunt Gutierrez* et les témoins que je vous indiquerai, et, l'affaire à ce point,... notre marquis fera le reste.

— Bien, laissez ici ce papier et revenez demain,... répondis-je avec une plus grande fatigue.

— C'est-à-dire que... vous acceptez?

— Je vous répète de revenir demain!... J'ai besoin de réfléchir.... Je suis malade.... J'ai la fièvre.... Je vous supplie de vous retirer! »

En lui parlant ainsi, je ramassai par terre la clef de la chambre.

Gutierrez la prit sans prononcer une parole, il ouvrit la porte et disparut en marchant sur la pointe des pieds.

Je restai étendu sur la causeuse, jusqu'à ce que les ombres de la nuit m'avertirent qu'il était déjà six heures et que je me trouvais là, seul, livré non seulement à mes réflexions, mais encore au délire de la fièvre.... J'étais réellement malade.

Et cependant, qu'était cette contrariété comparée avec les tribulations qui m'entourent aujourd'hui?

Alors, bien qu'avec peine, je franchis promptement et sans grande difficulté ce premier abîme qui s'ouvrait devant ma conscience.... Mais, aujourd'hui, comment sortir du gouffre profond dans lequel je suis tombé? Comment me sauver, si vous ne me sauvez pas?

— N'intervertissons pas les faits.... interrompit le père Manrique en arrivant à ce point : l'essentiel à présent est de savoir comment s'arrangea votre conscience — ce mot d'*arrangement* m'a plu — pour franchir ce *premier abîme*. »

Fabien ne dut pas comprendre le sens de ces paroles, car il répliqua simplement :

« Vous ne nierez pas que la proposition de Gutierrez méritait d'être examinée et vous ne vous étonnerez pas non plus qu'il me répugnât de traiter avec cet homme!.... Ah! ma situation était effrayante, très difficile!... »

Le jésuite répondit :

« Effrayante,... cela n'est pas douteux..... Difficile, cela ne l'était en aucune manière.

— Que voulez-vous dire, mon père ?

— Plus tard vous me comprendrez.... Mais je remarque que la nuit est arrivée et que nous sommes dans l'obscurité.... Avec votre permission je vais allumer une chandelle. Ah ! les jours sont à présent fort courts,... ils ressemblent à la vie.... Mais je possède là de quoi avoir de la lumière.... Loué soit le très saint sacrement de l'autel ! »

Fabien porta sa main à son front en entendant cette salutation ; mais il la retira en rougissant, comme s'il n'osait pas se signer.

Le père Manrique, qui le regardait de côté, sourit avec la plus exquise bienveillance et lui dit avec une apparente indifférence :

« Vous pouvez continuer votre histoire, monsieur le comte. »

Fabien se signa alors vivement et ensuite salua le vieillard d'une légère inclinaison de tête.

Il régna un solennel silence.

« Bien des remerciements,... s'écria au bout de ce silence le père Manrique. Vous êtes très poli,... très attentionné....

— Pourquoi dites-vous cela ? murmura le jeune homme.

— A cause de la courtoisie et du respect dont vous m'avez donné les preuves en vous signant *contre votre volonté*. Certainement j'aurais préféré vous voir saluer avec âme et avec ardeur, en cette heure solennelle, Celui qui a donné la lumière au monde et qui a versé son sang pour nous.... Mais, enfin, c'est quelque chose ! Puisque vous avez répété mon action, cela ne vous semble pas du tout une mauvaise chose,... et peut-être pourra-t-il se faire qu'avec le temps vous rendiez spontanément hommage à notre divin Jésus.... Le genre humain lui doit tant de bien !

— Mon père ! s'écria le comte en devenant rouge jusqu'aux yeux et en se redressant avec fierté. En entrant ici je vous ai dit ingénument....

— Je le sais !... Je le sais bien ! interrompit le jésuite. Vous n'êtes pas religieux.... Ne parlons plus de cela.... Vous

n'avez pas à vous en préoccuper.... Ma pensée n'a pas été et ne sera jamais de faire violence à votre *conscience*.

— J'aime et je révère la morale de Jésus-Christ,... continua Fabien, mais je serais un hypocrite, je serais un imposteur, si je disais....

— Rien! rien! jeune homme! Comme il vous plaira!... insista le vieillard en lui coupant encore la parole avec des gestes expressifs. Il n'est pas temps aujourd'hui de parler de ces choses.... Continuez.... Nous en étions au *premier abîme*. Voyons comment vous avez pu vous *en sortir*. »

Fabien baissa la tête humblement, et au bout d'un moment il poursuivit en ces termes :

LIVRE III

DIÉGO ET LAZARE

I

FOLIES HUMAINES

« Cependant, au risque de vous voir taxer ma narration d'incohérence, j'ai besoin en ce moment de retourner quelque peu en arrière, afin de vous donner une idée exacte de deux personnes très singulières avec lesquelles je confèrai cette nuit, relativement à la grave affaire que m'avait proposée Gutierrez....

Et je reprends assez loin ma narration à l'égard de ces deux personnes, parce que ce sont elles qui figurent le plus dans ma vie ; ce n'est pas pour la puérile envie de vous surprendre et de vous émerveiller par le récit d'histoires extraordinaires d'êtres mystérieux.... Un semblable passe-temps serait indigne de vous et de moi et plus propre à un feuilleton de journal qu'à cette sorte de confession.... En conséquence, quelque dramatique que vous paraissent les faits que je vais vous raconter, ne croyez pas qu'en eux réside le véritable intérêt de la tragédie qui me conduit ici.... Cette tragédie est d'ordre intime, personnel, subjectif — comme on dit aujourd'hui, — et les événements et les personnages que je vais présenter à vos yeux sont comme l'échafaudage dont je me sers pour élever mon édifice, échafaudage que je retirerai bientôt pour laisser seulement en vue le problème moral contre lequel lutte ma conscience. Écoutez-moi donc sans vous impatienter....

— Ne vous inquiétez pas, dit le père Manrique. Il y a déjà

un moment que je me figure, plus ou moins, où nous allons arriver.... ConteZ-moi l'histoire de ces deux personnes.... Nous avons, pour tout, plus de temps qu'il ne nous en faut.... »

Le jeune homme hésita un moment; il devint encore plus sombre qu'il ne l'était auparavant et il dit avec tristesse :

« Diégo et Lazare.... Les deux seuls amis que j'ai possédés en ce monde et desquels aucun ne me reste aujourd'hui.... Diégo et Lazare,... noms que je ne peux prononcer, dans cette cellule, où l'on a foi en mes paroles, sans que mon cœur les accuse d'ingratitude et d'injustice envers mon amié.... Ce sont les personnes en question.... Ah! mon père! Voyez ces larmes qui coulent de mes yeux, et dites-moi si j'ai jamais pu être déloyal envers ces deux hommes!

— La conscience humaine est un abîme profond! murmura le père Manrique, attristé de ce nouveau flot d'amertume qu'il découvrait dans l'âme de Fabien. Que de grandeur et que de misère se trouvent réunies dans votre cœur! Que de larmes vous ai-je vu déjà verser pour de futiles motifs! Et combien vous vous montrez insensible dans les circonstances où vous devriez pleurer! Poursuivez.... poursuivez,... et voyons quelles étaient ces deux créatures de Dieu qui exercèrent tant d'empire sur cet esprit incroyant dont vous vous êtes fait gloire en entrant ici! »

Ces sévères paroles calmèrent de nouveau Fabien.

« Vous avez raison, mon père, dit-il avec un sourire de dédain. Je donne trop d'importance à mes ennuis! Du reste, il n'est pas encore question de l'état actuel de mes relations avec Diégo et Lazare : il s'agit du temps où je les ai connus, de savoir comment ils étaient alors, pourquoi je pris de l'amié pour eux, et il s'agit surtout de la conférence que j'eus avec eux pendant la nuit qui suivit ma conversation avec Gutierrez.

— C'est cela! répondit le père Manrique en s'arrangeant sur sa chaise. Assurément j'ai grande envie de vous voir arriver à cette conférence.

— Eh bien, continua Fabien, Diégo, Lazare et moi, nous avions fait connaissance, deux années avant, précisément dans un lieu lugubre et très triste,... dans la salle de dissection de la faculté de médecine de cette ville, c'est-à-dire au milieu

des cadavres disséqués qui servent d'enseignement pratique aux élèves de l'ancien collège de San Carlos.

« Diégo y allait pour cause de service, c'est-à-dire comme médecin; Lazare, par amour de la mort, comme preuve certaine que c'était une analyse de la vie, des passions, des rapports de l'âme avec le corps et de tous les mystères de notre nature; et moi, pour me perfectionner dans l'anatomie des formes, en raison de mon amour pour la sculpture.

« Je crois encore mieux : je crois que nous allions là, tous les trois, principalement entraînés par une triste loi de notre caractère, ou bien par un malheur qui nous était commun et qui servit de base à l'amitié que nous contractâmes ensemble en très peu de temps. Tous trois nous n'avions ni famille ni amis; tous trois nous étions en guerre contre la société; tous trois nous étions misanthropes, et moi, qui paraissais peut-être le moins ennuyé, parce que j'avais l'habitude d'aller dans ce qu'on appelle le monde et qui étais toujours entouré d'intrigues amoureuses, je passais cependant des semaines entières de solitude et de mélancolie, enfermé dans ma maison, reniant mon être et caressant des idées de suicide. Sans aucun doute le contact des cadavres nous plaisait et servait, en quelque sorte, d'aliment à l'inhumanité de nos caractères; ce mépris philosophique que nous inspirait la vie vue à travers le voile de la mort; cette contemplation de la jeunesse, de la force et de la beauté changées en froid, inertie et pourriture; cet aigre craquement de la chair de malheureux vieillards sous le scalpel dont Diégo et Lazare se servaient pour rechercher dans des entrailles raidies la cause de nos propres souffrances, et cette rigidité de glace que je trouvais sous ma main quand je palpais les formes déjà insensibles et muettes qui, peu de temps auparavant, avaient été peut-être l'objet de convoitises, de faveurs et de transports de la part de leurs adorateurs....

— Et vous ne pensiez pas à autre chose? s'écria le père Manrique. C'était là tout ce qui se présentait à l'esprit d'un homme comme vous, en présence des restes inanimés de la beauté terrestre?

— Eh! quoi de plus?

— Et vous me le demandez? Vous ne connaissez donc

pas l'histoire de la conversion du duc de Gandia? Vous n'avez pas entendu parler de San Francisco de Boya?

— Oui, monsieur, j'ai lu qu'on le considère comme le second fondateur de....

— De la société de Jésus,... ajouta le jésuite, c'est cela; de ma sainte maison.... Eh bien, cet homme a vu l'immortalité et le ciel dans les dépouilles fétides d'une femme qui, pendant sa vie, fut comparée aux trois grâces du paganisme : *Hæc habet et superat*¹,... disaient d'elles les poètes.

— On raconte que saint François de Boya était amoureux de l'impératrice, observa Fabien.

— Lors même que cela fût — ce que j'ignore, — cette même idolâtrie pécheresse viendrait à l'appui de mon interruption. Ce que j'ai voulu vous faire remarquer, c'est que cet homme, après avoir été « un grand pécheur » — ainsi qu'il le confesse lui-même, — est parvenu à être « un grand saint », et tout cela pour s'être arrêté une fois à la vanité des idoles de la terre. Vous, au contraire, vous vous éloignez de plus en plus de Dieu, en vous fiant aux tromperies de cette vie. »

Fabien ferma les yeux un instant devant ce redoutable athlète, de corps si débile et si caduc, et bientôt il poursuivit :

« Avec le temps, mes idées parvinrent à être moins sombres,... et en ce qui touche à la période dont je parle, je crois que ma tristesse et mon désespoir méritaient quelque excuse. Je n'ai pas besoin de vous en expliquer la véritable cause.... Vous comprendrez suffisamment, avec votre grand talent et votre excessive indulgence, que l'histoire de mon père, cachée au fond de mon cœur pendant des années et des années, était comme un aigre levain qui altérait tous mes plaisirs. Je ne pouvais regarder en moi-même sans soumettre à d'horribles tortures la fierté et l'orgueil qui constituaient le fond de mon caractère. Je savais *qui j'étais!* et je me répétais à toute heure mon exécration nom!

— Jeune homme, s'écria le père Manrique sans pouvoir se contenir, il y a au ciel des saints qui étaient les fils de scélérats!

1. Elle les égale et les surpasse (traduction libre).

« Mais nous aurons le temps de parler de toutes ces choses et d'autres encore,... ajouta-t-il ensuite. Pardonnez-moi tant d'interruptions et parlez comme si vous étiez seul.... »

— Ainsi ferai-je, mon père, répondit Fabien, mais vos conseils commencent à me montrer le monde et ma propre vie sous un jour si nouveau et si étrange, que je crains d'en venir à ne pas me connaître moi-même et à ne pas savoir presque expliquer ce qui m'arrive. »

Le jésuite sourit en lui-même et garda le silence.

Le jeune homme continua de cette manière :

II

PORTRAIT DE DIÉGO

« Diégo était plus malheureux que moi.... Si je détestais mon nom, lui ignorait entièrement le sien. Diégo était un enfant abandonné,... circonstance que je ne connus que quelques mois après et qu'il me révéla lui-même. Mais lorsque je fis sa connaissance, il me dit qu'il était né dans la province de Santander et que son nom de famille était aussi Diégo. « Un caprice de mes parents, disait-il naturellement; ils me portèrent sur les fonts baptismaux pour m'appeler Diégo « Diégo! » et le malheureux riait!

Mais ici je dois vous faire une autre observation, afin de vous éviter d'inutiles préoccupations. Ne vous imaginez pas, même pour un moment, que le fait, pour Diégo, d'être un enfant abandonné ait eu un rapport quelconque, matériel ou dramatique, avec l'histoire que je vous raconte, et qu'il donne lieu à des reconnaissances, des complications et des péripéties théâtrales.... Non!... Ne vous arrêtez pas à penser que ce malheureux se trouvera à la fin être mon parent ou celui de quelque autre des personnages que je vous ai déjà fait connaître ou que vous connaîtrez plus tard,... et si j'ai tenu quelque compte de sa triste condition, c'est seulement comme une donnée morale nécessaire pour mieux comprendre son caractère et ses actions.

Quant à Lazare — arrêtez-vous à cette fatale coïncidence de nos trois existences, — sa famille fut-elle quelque chose, la connaissait-il ou ne la connaissait-il pas? Toujours est-il qu'il ne parlait jamais ni de lui-même, ni de ses parents, ni de sa ville natale, et que, lorsqu'on lui demandait comment il s'appelait, il répondait toujours avec une extrême simplicité : « *Lazare tout sec* » ; il semblait être, lui, le véritable enfant abandonné ; mais, comme vous le verrez plus tard, nous avons des raisons pour soupçonner, au contraire, qu'il savait trop bien qui il était, et qu'il avait des motifs pour ne pas le dire.

Revenant à Diégo, je dois ajouter que sa tristesse et son mépris pour l'espèce humaine provenaient d'autres causes, en plus de celles déjà indiquées. De son aveu, dans son enfance il avait souffert de la faim et de la pauvreté, et, pour suivre sa carrière, il avait dû travailler, en premier lieu, d'un métier mécanique, bientôt comme infirmier dans plusieurs hôpitaux, obtenant ses inscriptions et ses grades au concours, à force d'incessantes études, et en se voyant quelquefois obligé de soutenir des luttes gigantesques contre les recommandations puissantes du crédit, du pouvoir ou de la richesse. Par suite de tous ces déplaisirs, il avait contracté cette terrible maladie physico-morale qui s'appelle *souffrance de l'âme* et il était sujet à de fréquentes ictériques qui le mettaient à la mort. Quand je le connus, il venait de recevoir ses titres de docteur en médecine et en chirurgie, et déjà il comptait une certaine clientèle dans les classes pauvres. Il savait beaucoup, bien qu'il fût si isolé dans sa profession, et il continuait d'étudier incessamment.... « Je ne serai satisfait que lorsque je serai un second Orfila », nous disait-il habituellement, comme la chose la plus naturelle du monde.

Du reste, à cette époque, c'était un homme de vingt-sept ans ; très fort quoique mince, plutôt grand que petit, avec des muscles d'acier ; son teint pâle, tirant sur le vert, annonçait qu'il coulait dans ses veines plus de bile que de sang. Il portait toute la barbe, assez fournie, inculte et brune ; il était chauve, ce qui le favorisait et donnait d'ailleurs une certaine assurance à son visage sombre ; il avait de grands

yeux bleus, pleins de feu plus que d'éclat, des sourcils bruns et épais, le rire hardi mais très agréable, et une denture solide et blanche qui égayait, pour ainsi dire, cette physiologie ascétique. On aurait dit qu'une figure si sombre avait été créée exprès pour refléter le bonheur, mais que la douleur l'avait couverte de funestes nuages.

Hélas! personne n'était plus sympathique, dans ses moments de fugitive expansion et d'espérance passagère, que mon ami Diégo.... Rien de plus âpre et de plus féroce que sa tristesse!... Rien de plus violent et de plus extrême que sa colère!

Je compléterai son portrait physique en vous disant que Diégo ne tenait aucune élégance ni de la nature ni de l'art. Il avait mauvaise grâce; il avait les pieds grands, de fortes mains et de larges oreilles; il ignorait à peu près toutes les règles de la vie sociale, et il était vêtu avec quelque recherche, mais avec très peu de goût, à force de vouloir démentir sa pauvreté. Il lui eût coûté moins d'argent de s'habiller comme la généralité des hommes convenables,... et à la fin je lui appris à le faire ainsi; mais, en lui donnant de pareilles leçons, je fis en sorte qu'il ne s'aperçût pas de ce que je le corrigeais relativement à un sujet si délicat.... Jamais il ne me l'eût pardonné!... La pensée de paraître ridicule le rendait fou! — N'oubliez pas cette circonstance, mon père; et maintenant passons à Lazare.

III

PORTRAIT DE LAZARE

Ce fut lui qui attira le premier mon attention au collège de San Carlos, non seulement par sa remarquable beauté, mais encore par la profonde et universelle instruction que révélait — j'ignore encore si c'était à dessein ou contre sa volonté — ses modestes et sombres paroles. Personne ne nous présenta l'un à l'autre, ni je ne sais comment nous en vinmes à échanger les premiers mots. Ce qui advint, c'est qu'un

jour — à propos d'une belle main de femme que nous vîmes détachée et roulant par terre — nous entrâmes en conversation,... et, quand nous voulûmes nous arrêter, nous reconnûmes qu'il y avait plus de trois heures que nous causions comme les meilleurs amis du monde.

Lazare était alors — et il continuera de l'être, s'il vit — un de ces hommes qui ne ressemblent à aucun autre et qui, une fois connus, ne peuvent jamais être oubliés : physionomies sans égales, qui appartiennent à un sujet déterminé, d'une façon si particulière et si intime, qu'il semble qu'ils lui communiquent l'être et la vie, plutôt qu'ils ne la reçoivent de l'entité qu'ils représentent. La fermeté morale — je l'ai toujours cru, — la fixité des idées, l'opiniâtreté dans les propos, un grand génie, une vertu inattaquable, ou une perversité incorrigible doivent modeler ces types, si authentiques et si consubstantiels, de l'esprit qui les anime.

— C'est le sculpteur qui parle ! dit le père Manrique en saluant Fabien avec gracieuseté.

— Puisque mes réminiscences d'artiste ne vous déplaisent pas, répondit le jeune homme, je vous dépeindrai avec quelque détail la physionomie de Lazare, avec d'autant plus de raison que, de cette manière, vous comprendrez bien mieux que je sois resté longtemps sans savoir si cet homme, avec sa figure d'ange, était un scélérat excessivement hypocrite ou un véritable modèle de vertus.

Lazare avait, quand je l'ai connu, à peu près vingt-trois ou vingt-quatre ans ; mais son visage enfantin le faisait paraître encore plus jeune, pendant que la calme profondeur de ses yeux semblait recéler dix ou douze autres années de méditations. Ses yeux étaient bleus comme le ciel, tristes et affables comme l'effet d'une paix chèrement acquise, et beaux... autant que peuvent l'être les yeux de la jeunesse, dans lesquels ne brillent jamais des éclairs d'amour. — Lazare était petit, fin, blond, blanc et pâle, mais de cette pâleur mystérieuse qui ne provient pas des souffrances du corps, mais bien des douleurs de l'âme. Une autre des singularités de ce visage consistait en son caractère décidé, viril et sans rapport avec la suavité de ses traits purs et corrects. A tel point que le léger duvet doré qui ombrail sa bouche et

entourait de légères frises l'ovale de sa figure, lui donnait cependant un air plus énergique et plus mâle qu'à Diégo sa barbe inculte, épaisse et brune. C'est-à-dire que si, par hasard, ce jeune homme ressemblait à un ange, c'était à un ange robuste comme celui qui accompagna Tobie, ou à l'ange des batailles qui vainquit Lucifer, ou à Lucifer lui-même, tel que le décrit Milton.

Et maintenant, en style plus simple, je terminerai en vous disant que Lazare était élégant au delà de toute expression, avec la plus grande simplicité, comme celui qui doit à la nature une organisation noble et exquise, dont ses petits pieds et ses mains incomparables étaient des indices évidents.

Quant à ce qui a trait à la partie morale, l'impression que me fit Lazare après avoir eu notre première conversation — où nous parlâmes de toutes les choses du monde et non de nous-mêmes, — je peux seulement la comparer à cette surprise subite que produit au paresseux l'idée du travail. Il y avait un tel ordre dans ses pensées, une telle logique dans ses raisonnements, une telle promptitude dans sa mémoire, tant de clarté et de précision dans son langage, tant de rigueur dans ses principes de morale et il regardait en face, avec une intrépidité si simple, les devoirs les plus pénibles, que je compris dès lors que ma pauvre âme ne pourrait jamais concourir avec un assez grand nombre de qualités, ni ma vie suffire à la quantité de temps et d'attention nécessaire pour défrayer de longues communications avec cet intransigeant orateur. Je dois ajouter qu'en même temps je conçus, pour la première fois, le soupçon que Lazare pouvait être un grand hypocrite ou au moins quelqu'un de ces moralistes purement spéculatifs et théoriciens qui tombent bientôt dans les mêmes faiblesses dont ils accusent les autres hommes.... Cependant je suspendis mon jugement, et je rendis hommage, tout au moins, à l'incontestable talent et à la vaste érudition de Lazare. »

Le père Manrique ne fermait plus les yeux, mais les tenait fixés sur Fabien avec une extraordinaire fixité.

Indubitablement cette lucidité psychologique et cette sagacité dans l'analyse avaient appelé sérieusement l'attention du

jésuite, en lui faisant comprendre qu'il n'avait pas devant lui un vulgaire personnage, affligé de disgrâces matérielles, mais bien la vive personnification d'une grande tragédie intime, spiritualiste et ascétique dans le fond, bien que revêtue de formes si mondaines.

Pendant ce temps, Fabien continuait en disant :

IV

COMMENT IL SE TROUVE AUSSI DES AMIS ACHARNÉS

« Le jour qui suivit notre rencontre, Lazare me présenta à Diégo, auquel il venait lui-même de parler il y avait quelques jours, dans le même endroit, et dont il me fit, à l'entendre, de grands éloges, pour ses nobles qualités de cœur, sinon pour son intelligence; il les résuma enfin par cette phrase : « Il a, me dit-il, le génie de la passion et l'intuition du sentiment. Quand il s'irrite, il sait tout. »

Malgré ces recommandations, Diégo ne me plut, au commencement, sous aucun aspect, et, lui-même, il avait coutume de me considérer avec fierté et avec déplaisir, comprenant sans doute qu'il m'était désagréable; mais Lazare, toujours tenace dans ses desseins, persistait à l'admirer et à me faire son éloge, lui appliquant le microscope de sa minutieuse critique jusqu'à ce qu'il finit par m'inculquer son opinion, m'imposer son inclination et me faire attacher quelque importance à ce demi-sauvage qui avait si peu de rapports avec moi.

Diégo accueillit avec une profonde satisfaction mes premières démonstrations d'amitié et de confiance. Une gaieté inexprimable et de tous points inusitée en lui, et encore plus en moi-même, commença à régner dans nos relations. Sur sa proposition, il fut convenu entre nous trois que nous nous tutoierions, faveur que nous n'avions jamais accordée à aucun homme. Il m'emmena dans sa pauvre maison, où il demeurait seul, avec une vieille femme, à laquelle il donnait le nom de mère et qu'il me dit avoir été sa nourrice. Il me

raconta, quelques jours après, sans pleurer, mais en tremblant, et comme s'il accomplissait un pénible devoir, qu'il était un enfant exposé, ... confidence qui me toucha et me causa une certaine crainte, parce qu'il me sembla que par cet aveu il m'enchaînait à tout jamais à sa tragique désespérance, comme les serpents qui entourent le groupe de Laocoon. Enfin, dans ce même temps, il me révéla un autre secret — qu'alors je jugeai de moindre importance et qui, aujourd'hui, est le vrai serpent qui m'étouffe. Il me dit qu'il connaissait, à Correjon de Ardoz, une demoiselle qui s'appelait Grégoria, qui avait l'habitude de venir à Madrid à certaines époques et avec laquelle il finirait par se marier; qu'il n'était pas fiancé avec elle, mais qu'elle pensait bien elle-même qu'un jour elle serait son épouse; qu'il ne lui avait encore rien dit, parce qu'il ne l'aimait pas encore assez, et que cependant c'était une personne qui lui convenait, pour plusieurs raisons, et, en somme, il m'assura que lorsqu'il prendrait cette décision, il commencerait par me la faire connaître, afin que je lui dise mon opinion, parce qu'il voulait que sa femme fût bien appréciée d'un homme aussi instruit que moi dans la matière....

Quel était le but de Diégo en me faisant des révélations si graves et si peu nécessaires? A Lazare, il ne lui avait pas confié et il n'en vint jamais à lui confier ces secrets!... Pourquoi m'en faisait-il le dépositaire, surtout celui de sa triste naissance?... Pourquoi m'en parler si promptement? Était-ce pour m'obliger à aimer, à prendre en pitié et à n'abandonner jamais celui qui me faisait cet honneur de mettre son infortune sous la sauvegarde de ma générosité et de mon amitié? Pour se délivrer de la crainte que je ne découvrisse quelque jour la vérité et que je ne m'éloignasse de lui, indigné contre un enfant exposé, pour ne pas m'avoir dit qui il était? Était-ce pour se laver de cette vilaine marque, aux yeux de sa conscience, au moyen de cette confession, et pouvoir être plus tard avec moi — comme il le fut en effet — hautain, exigeant et difficile à satisfaire, par suite de la tendre amitié qu'il me témoignait? Mystère profond que vous m'aidez ensuite à déchiffrer!

Diégo me dit beaucoup d'autres choses, dans les pre-

mières effusions de notre confiance. Il m'avoua entre autres sujets qu'il y avait déjà quelques mois qu'il avait entendu parler de moi, de mon arrogance dédaigneuse envers les hommes les plus redoutés et les plus respectés, de ma bonne fortune auprès des femmes, de mes succès comme sculpteur, de mes duels retentissants et dont j'étais toujours sorti vainqueur, etc., etc. Que l'un des objets qu'il avait le plus désiré dans sa vie, malgré son caractère misanthropique, avait été de faire ma connaissance et d'avoir des rapports avec moi, bien qu'il n'espérât jamais y parvenir, étant lui-même une personne si bas placée, et, enfin, qu'il avait été extraordinairement heureux de me rencontrer au collège de San Carlos et que Lazare m'ait présenté à lui, ... bien qu'il s'en cachât dans le principe.... Il applaudit sans réserve à tout ce qu'il savait sur mon compte et à tout ce que je lui racontai, et moi — hélas ! c'est triste à dire, — alléché par ces louanges, je me laissai aller à lui raconter certaines choses ; il n'y eut pas d'honneur de femme faible, ni d'ignominie de mari trompé que je n'aie livrés à la raillerie de sa misanthropie ; je n'omis pas même de nommer mes victimes, ni les circonstances aggravantes de mes abus de confiance du foyer étranger, ... et je restai en conséquence lié à cet homme par mes confidences, comme je l'étais déjà par les siennes.

L'unique chose que je ne lui révélai pas fut mon véritable nom, pas plus que la mortifiante histoire que ma pauvre mère m'avait contée au moment de sa mort, et que je continuais alors à croire certaine.... Je craignais que Diégo ne fût pas aussi élément envers moi que je l'avais été envers lui, et qu'il me méprisât en apprenant mon malheur !... parce que Diégo était trop personnel pour être juste.

Pour tous ces motifs, il avait, en différentes occasions, excité mon admiration, mon enthousiasme et mes plus affectueux sentiments, en justifiant en grande partie la haute idée que je conçus bientôt de son cœur ardent et de son extrême sensibilité.... Non pas une, mais plusieurs fois, il donna devant moi des preuves d'un courage indomptable, en intervenant avec extravagance dans des querelles oiseuses et qui lui étaient étrangères, et se mettant toujours du parti du plus faible contre le plus fort, contre les autorités et même contre

le public, sans considérer ni le nombre, ni la qualité de ses adversaires... D'autres fois, je lui vis faire des aumônes bien au-dessus de sa position, pleurer devant les misères les plus communes de la vie, servir de soutien à des vieillards, relever ceux qui étaient tombés, sauver des hommes enveloppés par les flammes et donner asile dans sa pauvre demeure à des enfants vagabonds, pendant les cruelles nuits de l'hiver, et leur distribuer son médiocre souper, ... les abriter avec ses propres vêtements, ... et de tout cela il ne se souciait plus un autre jour s'il était de mauvaise humeur; alors il cherchait querelle à quelque brave homme, seulement pour l'avoir regardé en face, et soit qu'il fût cruel et irrité jusqu'à l'inhumanité contre l'insensé inoffensif, le malheureux difforme, le pauvre, le bossu, le paria....

Ce mélange de qualités et de défauts, tant de passion, tant d'impressionnabilité, tant d'énergie et tant de faiblesse réunies achevèrent de me dominer complètement et je reconnus bientôt que Diégo s'était rendu maître de mon être; qu'il gouvernait ma conscience; qu'il domptait mon caractère; qu'il me causait de la crainte et de la pitié; que je le respectais; que je le redoutais; que je ne pouvais vivre sans lui en aucune manière, et qu'il me serait préférable de donner ma vie mille fois, plutôt que de perdre la moindre part de son estime.

Lui, de son côté, avait pour moi une idolâtrie étrange et dont jamais on n'avait eu d'exemple, quelque chose de l'amour maternel, une espèce de culte protecteur, je ne sais quelle vénération sans subordination qui me charmait et m'humiliait en même temps. Il me querellait, me caressait, me menaçait, il était orgueilleux de moi et jaloux de mon absence; il me faisait lui rendre compte de mes moindres pensées, regardait comme à lui mes entreprises d'amour, se réjouissait de mes triomphes, louait toutes mes actions, même celles qui, chez les autres, lui semblaient blâmables, et je crois qu'il serait mort plutôt que de convenir que je fusse un simple mortel, sujet à erreur et susceptible de défaite. Enfin, pour tout dire en une fois, ni lui ni moi n'avions ni famille, ni amis, ni véritables affections, sauf de vulgaires amours avec des pécheresses plus ou moins élevées, et nous

avons enserré l'un dans l'autre, confusément et tumultueusement, toutes les forces non assouvies de nos cœurs orphelins. A tel point, que Lazare, le froid et désenchanté Lazare, parlant un jour de la redoutable amitié qui avait éclaté entre Diégo et moi, prononça ces paroles prophétiques : « *Vous êtes deux incendies que vous alimentez et vous dévorez mutuellement* ». Et cela est ainsi arrivé!... Diégo va être aujourd'hui la cause de ma mort ou moi de la sienne.... Pauvre Diégo!... Pauvre moi-même!...

V

ANGELUS DOMINI

— Parlez-moi encore de Lazare,... interrompit le père Manrique. J'ai besoin de le définir un peu mieux,... et surtout n'oubliez pas que vous avez à me raconter la consultation que vous avez tenue avec lui et Diégo concernant la proposition de Gutierrez.

— J'y arrive », répondit Fabien.

Mais, avant que celui-ci eût ajouté une phrase, on entendit dans le lointain le son discordant de plusieurs cloches qui ne repiquaient pas à volées, ni ne sonnaient pour les morts, avec tristesse, mais qui semblaient se saluer, de clocher à clocher, qui s'annonçaient une nouvelle, ou qui prenaient congé du monde jusqu'au jour suivant.

« La prière,... murmura le prêtre. Je dois la faire pour moi.... Quant à vous, vous agirez comme il vous plaira. — *Angelus Domini nuntiavit Mariæ et concepit de Spiritu Sancto*. Dieu te sauve!... Marie », etc.

Fabien répondit sans hésiter :

« Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen, Jésus. »

Après les deux autres *Ave Maria*, le *Gloria* et la bénédiction, le jésuite ajouta affectueusement :

« Salut, mon ami.

— Salut, mon cher frère », répondit Fabien. Pendant ce

temps, des cris éloignés et le roulement de quelques voitures commencèrent à troubler le silence absolu qui avait régné toute la soirée dans cette rue si excentrique....

« La marée commence à descendre, prononça le père Manrique.

— Oui ! répondit le jeune homme ; les masques reviennent du Prado.

— C'est-à-dire que pour aujourd'hui, répliqua le prêtre, la joie publique est terminée, et il ne reste plus à chacun que sa peine particulière. Au contraire, vous me semblez ce soir moins désespéré que cet après-midi. La vérité, c'est qu'en arrivant ici, vous m'avez quelque peu exagéré votre situation !... Vous m'avez conté je ne me rappelle plus quelles épouvantes à propos de l'état de votre âme, et je viens de m'apercevoir que vous savez parfaitement prier.... Il est certain que je ne vous crois pas perdu, rien qu'en vous voyant répondre à mes trois *Ave Maria*....

— Cela ne signifie absolument rien, répondit Fabien obséquieusement.

— C'est que vous ne pourrez non plus dire que vous avez fait une action oiseuse, indifférente ou en opposition avec votre conscience ! continua le jésuite. Bien au contraire : rien n'est plus naturel qu'aimant et révérent Jésus-Christ, Votre Seigneur, de la façon que vous m'avez dit d'abord — et que je ne comprends que trop, — vous vous soyez associé à la salutation que la chrétienté croyante adresse à la sainte mère du Crucifié !...

— Allons au fond, mon père ! s'exclama alors le comte avec une affectueuse vivacité. C'est moi maintenant qui provoque la discussion.... Entendons-nous avant de continuer, et que je sache une bonne fois à qui je parle !...

— Vous parlez à un prêtre catholique !

— Bien ; mais vous n'avez pas lu que des livres de théologie.... »

Le jésuite sourit avec une expression de si dédaigneuse pitié que Fabien s'empessa de dire :

« Pardonnez-moi si mes paroles....

— C'est vous qui devez me pardonner, je ne me suis pas moqué de vous, mais bien des œuvres dont vous me deman-

dez si j'ai fait la lecture. Enfant, l'incrédulité est plus ancienne que vous ne vous le figurez.... Quand je suis né, l'*Encyclopédie* avait enfanté la déesse *Raison*, et la déesse *Raison* avait déjà dansé, ivre et dévergondée, devant la guillotine. Bien plus, quoique si vieux, je me suis élevé dans votre siècle, et, bien qu'humble prêtre de très peu de lumières, j'ai lu les auteurs allemands auxquels sans doute vous faites allusion.

— Eh bien, que me dites-vous d'eux?

— Que saint Thomas et saint Augustin me paraissent plus savants et plus éloquents et, en outre, plus amis de l'homme, plus charitables, plus généreux, plus pénétrés du véritable esprit de Dieu; tel et comme cet esprit — âme de l'âme humaine — se réjouit ou s'attriste selon que l'homme agit bien ou mal envers le prochain....

— Mais vous aurez vu....

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le comte; je suppose que votre intention en venant à cette cellule n'a pas été de me convertir à l'*Impiété*! Maintenant, si votre projet est que je vous convertisse à la foi, n'espérez pas que je le fasse au moyen de syllogismes.... Ce n'est pas mon système; je vous ai dit, avant, que je n'ai pas une haute opinion de la *raison humaine*, surtout quand il s'agit de comprendre la *raison divine*; pour moi, dans l'âme de l'homme il y a bien des facultés qui ont une valeur, et qui peuvent, qui savent, et qui approfondissent autre chose que la *raison pure*. Je veux parler de ces mystérieuses puissances révélatrices qui s'appellent conscience, sentiment, inspiration, instinct,... de ces rêves, de ces tristesses, de ces intuitions qui sont, pour moi, comme des nostalgies du ciel, comme les pressentiments d'une autre vie, comme les affections de l'âme amoureuse de son Dieu. Vous me direz, vous, si tant est que vous le sachiez, que la raison humaine est, sans doute, une des raisons théologiques,... et à cela je vous répondrai que la mienne, bien qu'*éclairée* par les œuvres en question, ne me dicte rien qui s'oppose aux dogmes de l'Église, ni qui contredise les voix mystérieuses dont mon esprit se sert pour me parler de son immortalité. Mais je répète que je n'ai pas pour habitude d'entrer dans des discussions scolastiques avec

les pénitents et beaucoup moins avec les impénitents comme vous. Je n'ai pas à expliquer et à démontrer Dieu avec des arguments comme un théorème de mathématiques ! Dieu se voit en toutes parts et plus particulièrement *dans le fond de notre conscience lorsque notre conscience est pure*. Allez, débarrassez la vôtre de la fange de vos péchés et nous ne tarderons pas de parler des sources pures de la foi. Ainsi donc, passons à autre chose, monsieur le comte... toutefois il doit y avoir un peu de tout dans notre première entrevue. Vous allez m'accorder la faveur de me tenir compagnie pour prendre une tasse de chocolat.... Je suis vieux,... j'ai mangé de très bon matin,... et c'est mon heure,... vous consentez, n'est-il pas vrai?... »

Et en parlant ainsi, il tirait le cordon de la sonnette.

« Je consens à tout ce qui vous fera plaisir,... je ferai tout ce que vous voudrez,... répondit Fabien avec une immense tendresse. Hélas ! en supposant que je sorte vivant de la présente crise et que mon existence dure encore plusieurs années, je me rappellerai toujours cette soirée de Carnaval que j'ai passée avec vous.

— Moi, j'en passerai peu dans ce monde!... répliqua le vieillard, mais je n'oublierai jamais non plus ces moments où Dieu me permet d'être le ministre de sa miséricorde et de rendre la vie à une âme malade....

— Et de même à un corps malade, mon père ! répondit Fabien avec quelque gaité. Je n'ai plus la fièvre... et je reconnais que le chocolat va me sembler un nectar....

— Et pourquoi pas la *manne* ?

— Eh bien, la *manne* ! Pour cela, nous n'avons pas à discuter.... Il est certain que je n'ai pas encore déjeuné aujourd'hui et qu'il y a trois nuits que je n'ai dormi....

— Quelle folie ! s'écria le prêtre depuis la porte, en donnant ses ordres à un autre serviteur du genre du portier que nous connaissons déjà ; quelle folie !... Et tout cela pour rien !... ou pour moins que rien !

— Ah ! ne dites pas cela ! répliqua Fabien. Nous n'en sommes pas encore arrivés à la véritable tragédie. Je ne vous ai pas encore parlé de Gabrielle, de l'ange de ma vie.... Je ne vous ai pas encore parlé de la femme de Diégo, démon chargé

de me punir ! Vous n'avez pas encore une idée du terrible conflit dans lequel se trouvent engagés mon honneur et ma conscience....

— Il peut se faire que je me trompe, répondit le jésuite. Mais, enfin, nous avons le chocolat, et nous verrons bientôt comment *régler* ce que vous voudrez obtenir. *Nihil clausum est Deo*¹. Voyez-vous, je suis si mauvais, que je vous parle même en latin, pour vous séduire et vous perdre ! Parce que — qui en doute ? — ce serait pour vous une grande perdition si j'en venais à vous convaincre que vous avez une âme immortelle et qu'il y a un Dieu ! Sur le fait, vous mépriseraient un certain nombre d'Allemands, qui savent déjà, de mémoire, tout ce qui est, et même *tout ce qui n'est pas*, en dehors de la terre et bien au delà de cette vie. Allons, mon ami, mettez-vous un autre morceau de sucre, et ne me regardez pas avec des yeux si épouvantés ! Vous n'avez pas la nature vulgaire de ceux qui ont peur des jésuites ! »

La collation finie, laquelle, pour Fabien, fut presque un souper, car le père Manrique le força à prendre quelque chose de plus que le chocolat et la confiture, notre jeune homme, après avoir obtenu la permission de l'ecclésiastique, continua son histoire en ces termes :

VI

LES MÉCHANCETÉS DE LAZARE

« Je crois deviner la raison pour laquelle vous m'avez demandé de vous parler de nouveau de Lazare. Il vous paraît impossible qu'un homme sachant discerner avec tant de lucidité le bien et le mal ne fût pas un saint, et j'imagine même que vous avez pensé déjà à cette sympathie qu'il inspirait à tout le monde, à laquelle nous ne pûmes résister, Diégo et moi, pendant quelques mois.... Mais écoutez bien et admirez à quel degré d'hypocrisie un homme peut arriver.

1. Rien n'est fermé à Dieu (ou caché ou impossible).

Diégo et moi, nonobstant notre vif attachement l'un pour l'autre, nous voyions fréquemment Lazare, avec lequel nous avions formé une liaison intime, ... autant que l'on pouvait se lier d'intimité avec lui; ... je dis cela, en dernier lieu, parce qu'il était chaque jour plus mystérieux, qu'il ne parlait jamais de lui, qu'il sortait très peu de sa maison, et nous crûmes même comprendre qu'il ne désirait pas qu'on allât lui rendre visite chez lui. Mais lui, nous venait chercher tous les deux ou trois jours, en allant, le matin, au collège San Carlos, ou le soir à mon atelier, où Diégo était presque toujours, me regardant modeler la terre glaise ou travailler la pierre de mes sculptures, ... et jamais il ne nous consacrait plus d'une couple d'heures.

Lazare était très questionneur, et dès qu'il arrivait, il commençait à s'enquérir, comme une espèce de médecin, de confesseur ou de tuteur, de tout ce que nous avions fait, de ce dont nous avions parlé et même de ce que nous avions pensé en son absence. Il paraissait d'abord très indulgent et nous écoutait en souriant et essuyant ses lunettes d'or — opération à laquelle il se livrait avec une grande sollicitude dès qu'il s'établissait une conversation avec lui, — mais, dès que nous l'avions mis au courant, même de nos moindres pensées, il plaçait ses lunettes et il mettait au jour les inflexibles théories de sa morale stoïque, il comparait avec elle tout ce que nous lui avions dit, il nous démontrait que nous étions coupables de toute sorte de fautes et de péchés et il nous conseillait des choses si incompatibles avec notre manière de voir, comme celles-ci dont je me souviens : Pour moi, par exemple, de fuir certaine bonne maison où l'on commençait à me regarder avec des yeux favorables ; — Que Diégo cessât de prétendre à une certaine chaire, par la seule raison que d'autres médecins plus pauvres que lui aspiraient à l'obtenir ; — que nous refusassions des duels déjà réglés ; — que nous donnassions raison à celui qui nous couvrirait d'injures, si nous nous rendions compte que nous-mêmes, auparavant, lui avions fait telle ou telle offense ; — que nous demandassions pardon à celui-ci ; — que nous nous rétractassions devant celui-là ; — que nous fissions telle abjuration publique ; — que nous n'eussions enfin ce qui, dans le

monde, se nomme fierté, dignité, caractère et valeur... par rapport aux hommes, ni galanterie, ni amabilité, ni affection en ce qui concernait les femmes.

Pardonnez-moi, mon père, ce que je vais vous dire.... C'est une chose dont je me repens aujourd'hui,... car je reconnais que quelques-uns des conseils de Lazare sont excellents,... bien que n'étant pas le fruit d'une bonne intention. Oui! maintenant je vois que j'aurais dû les suivre au pied de la lettre, sans considérer celui qui me les donnait.... Mais la vérité, c'est qu'alors, Diégo et moi, portant notre attention plus sur le conseiller que sur le conseil, nous répondions à ces exhortations avec de grands éclats de rire, nous l'accablions de railleries et de reproches, nous lui donnions des sobriquets risibles, et nous finissions par faire la charge de sa propre vie, qui, *par suite de sa dissimulation et de son mystère*, lui disions-nous, *ne pouvait nous servir d'édifiant exemple*; jusqu'à ce que le pauvre garçon, ahuri et triste, bien que toujours souriant, avec je ne sais quelle humiliante indulgence, nous tournait le dos et s'en allait à sa retraite, pour revenir, peu de jours après, aussi affectueux et aussi intolérant que si rien ne s'était passé entre nous.

Diégo ne cessait de me prêcher ce que je soupçonnais moi-même, à savoir : que Lazare était un hypocrite et qu'il était jaloux de notre intimité, envieux de nos qualités, bonnes ou mauvaises, pour lutter et triompher dans l'arène du monde, envieux, enfin, des excès même qu'il nous reprochait.

Notre systématique et doux adversaire habitait seul, dans un de ces vieux hôtels de la paroisse de San Andrés, munis d'énormes grilles et de noble aspect, qui conservent le caractère du Madrid primitif. Tout l'édifice était à son compte, depuis l'immense portail, la cour remplie d'herbe, jusqu'à la fière tour dans laquelle nichaient les chevèches. Un portier, d'un âge avancé, habitait l'étage inférieur; c'était l'unique serviteur de notre ami, lequel occupait, pour sa part, un grand salon du premier étage qui lui servait de cabinet, de salle à manger et de chambre à coucher. Pour arriver à ce logement, il fallait passer par d'autres chambres non moins spacieuses, toutes ornées d'anciens meubles de beau-

coup de goût, de grandes tentures déjà en lambeaux et de beaucoup de tableaux à l'huile d'un certain mérite. Indubitablement, là avait vécu une famille riche et noble ; de si haute noblesse que sur certains meubles et sur toutes les tentures on voyait différents écus d'armes et de nombreuses couronnes de comtes ou de marquis.

« Mais qui était Lazare ? nous demandions-nous, nous autres. Occupait-il ce palais de son propre droit ou en l'absence de ses maîtres ? Descendait-il de ces barons, de ces comtes ou de ces marquis ?

— *Du portier* », décidait Diégo catégoriquement, et bientôt il ajoutait :

« La façon d'être de Lazare est simplement une ruse dont il se sert pour que nous supposions qu'il descend des possesseurs de ces tentures blasonnées. »

Je cherchai à m'informer, auprès des familles nobles, de ce qui concernait cet hôtel et j'appris seulement qu'il appartenait aux héritiers d'une dame anglaise qui s'établit à Madrid, où elle se maria avec un certain marquis de Porto-Rico, lequel, étant devenu veuf l'année suivante, s'en revint en Amérique, sans que depuis on entendît parler de lui. « Et quels sont les héritiers ? » demandai-je. On l'ignore ; mais vous pouvez le demander à l'hôtel même, où habite, paraît-il.... on ne sait si c'est un demi-parent ou un administrateur de cette famille, un jeune homme, enfin, très élégant et très poli,... qui, lui aussi, a l'air d'être Anglais....

Ces renseignements n'étaient pas de nature à nous sortir de doute sur la question de savoir qui était Lazare. Il restait tant à éclaircir relativement à la dame anglaise et au marquis de Porto-Rico ! « En échange, s'écriait Diégo avec son air de magistrat, le portier est un personnage réel et effectif que nous avons devant les yeux. Je répète qu'il est le fils du portier ! »

Quoi qu'il en fût, nous déduisions de tout cela une charge contre Lazare, à savoir : *Qu'il nous méprisait ou qu'il se méprisait lui-même....* Sinon, pourquoi tant de mystères, avec deux amis qu'il accablait de questions et desquels il recevait journallement des confidences ? Il ne nous croyait donc pas dignes de sa confiance ? Alors pourquoi se disait-il

notre ami? L'indignité venait-elle de son côté? Alors pourquoi ne l'avouait-il pas humblement? Ou enfin, pourquoi ne nous fuyait-il pas, si c'était une de ces taches qui ne peuvent s'effacer d'aucune manière, comme celle d'un voleur ou celle d'un bourreau?

Lazare n'avait pas d'amours, et il affirmait, en outre, que jamais il n'en avait eu. Les femmes étaient pour lui lettre morte. Il les regardait sans émotion — en supposant qu'il les regardât — et il ne les jugeait même pas dignes de sa haine ou de ses critiques. On eût dit qu'il ignorait qu'elles existassent,... ce qui nous semblait monstrueux, répugnant et un indice certain de la perversité de son caractère. Plusieurs fois nous avons soupçonné que, dans sa maison, derrière une porte qui se trouvait dans son logement, et que nous lui avions vu fermer précipitamment, en deux ou trois occasions où nous lui avions rendu visite, il pouvait tenir gardée quelque princesse des *Mille et une Nuits* qui lui faisait mépriser toutes les autres femmes.... Mais cela augmentait notre courroux contre lui, non seulement en nous démontrant, d'une manière certaine, qu'il payait par d'offensantes défiances notre franchise et notre amitié, mais encore en prouvant évidemment la fausseté de ses paroles et l'hypocrisie de sa conduite.

Nous avons plusieurs autres sujets de nous plaindre de Lazare. Par exemple, je commis une fois la maladresse de le choisir pour mon témoin dans un duel avec un certain mari, trop tôt jaloux, et qui me défendit l'entrée de sa maison; il donna raison aux témoins de mon adversaire, en reconnaissant que ma mauvaise réputation justifiait sa détermination. Je me trouvai, par suite, dans une position très désagréable, et, heureusement, Diégo, qui était mon second témoin, pour me sortir de cette fâcheuse situation, insulta les témoins adverses, se battit avec les deux, en blessa un et fut blessé par l'autre, et tout cela avant que j'eusse pu m'enquérir de ce qui s'était passé!... Lazare, interpellé par moi, haussa les épaules et me dit qu'il avait agi *selon sa conscience*. J'étais prêt à l'étrangler, mais je lui pardonnai comme on pardonne à un fou, et, le jour suivant, je me battis avec ce même mari : je lui abattis une oreille d'un coup de sabre....

— Jésus!... s'écria le père Manrique.

— Ne me jugez pas à présent, protesta Fabien avec ardeur, nous en sommes à apprécier l'égoïsme et la mauvaise intention du lâche Lazare.... » Et il poursuivit :

« Malgré tous ces mauvais procédés, nous n'en continuions pas moins d'être ses amis, par admiration de ses talents, par pitié pour son isolement, par suite de l'irrésistible sympathie qu'inspiraient sa figure et ses manières et par suite de l'inexplicable ascendant qu'ont toujours exercé sur les caractères ardents ces hommes tranquilles, froids, taciturnes et incompréhensibles et même ingrats en certaines circonstances! Il faut ajouter qu'il ne manquait aucune occasion de nous obliger et de nous être utile, pour tout ce qui nous était *d'un moindre intérêt*, à notre avis, mais qui devait le plus nous intéresser dans son opinion; il s'arrangeait, dans sa dissimulation, de façon que nous étions *battus et contents*, alors que, lui, paraissait, aux yeux de ceux qui ne le connaissaient pas, un héros d'abnégation et de soumission.

Une des règles de sa conduite était, sans doute, qu'il ne nous devait rien, de n'admettre aucun bon office de notre part et de s'arranger, d'un autre côté, pour que nous lui en imposassions le moins possible, à toute heure; jamais il n'accepta de manger chez moi; il dérangerait toujours nos plans d'aller avec lui à des promenades champêtres, au cours ou au théâtre : il alléguait quelque prétexte futile, mais qui était fondé sur l'accomplissement d'un devoir sacré; par exemple : qu'il devait aller visiter... son porteur d'eau qui était malade, ou donner une leçon d'écriture... au fils du cordonnier d'en face, ou soigner l'un de ses chiens qui était très mal; prétextes qui froissaient doublement notre amour-propre; ensuite, d'un côté, nous nous reconnaissons inférieurs à Lazare en qualités, et, d'un autre, nous voyions que dans son amitié nous étions au-dessous d'un chien! En revanche, quand nous étions malades — et, croyez-le bien, plus désireux de mourir que de guérir, — il s'établissait au chevet de notre lit, il ne s'en éloignait ni le jour ni la nuit, il nous accablait de soins et il était l'implacable complice du médecin pour ne pas tolérer la moindre infraction au régime prescrit. C'est-à-dire que, d'une manière ou d'une autre, il se

complaisait à nous tourmenter et à nous humilier avec cette continuelle régularité, avec cette formalité insupportable et avec cette rigueur qui ne s'accorde pas avec la faible nature humaine. Si Diégo me dominait, lui nous dominait tous les deux !

Mais vous souriez comme si vous vouliez me dire : « Je n'ai pas encore entendu une seule accusation fondée et rationnelle contre ce pauvre Lazare ! Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit jusqu'à présent est bon, et, en ce qui concerne les choses *qu'il ne faisait, ni ne disait*, à ses abstentions, à ses réserves, à ses austérités — assurément extraordinaires, mais non pas surhumaines, — on peut se figurer qu'elles provenaient de ce qu'il y avait en lui plus de l'ange que de l'homme, de ce qu'il était un véritable saint.

— Figurez-vous que j'ai dit tout cela, répondit le jésuite, étonné de cette lucidité de Fabien.

— Nous disions la même chose quelquefois, Diégo et moi.... poursuivit tristement le jeune homme, et il n'y avait pas d'autre motif plus sérieux de ce que nous continuions à fréquenter et à respecter Lazare. Au milieu de notre légèreté, nous ne voulions pas nous exposer à condamner un juste ! Mais, hélas ! il se produisit bientôt un fait réel, digne de foi, indiscutable, pour nous convaincre que nous ne nous étions pas trompés dans nos jugements, et que cet homme, avec une figure de séraphin, était un monstre de méchanceté et de dissimulation !

— Que tout soit pour Dieu ! s'écria le jésuite ; voyons, contez-moi cela....

VII

LAZARE DÉVOILÉ ET CONFONDU

— Un soir, continua Fabien, nous allâmes, Diégo et moi, à l'hôtel de Lazare, pour nous enquérir de sa santé, parce que nous ne l'avions pas vu depuis une semaine. Nous montâmes, et, en arrivant au salon qui précédait le sien — et qui se trouvait dans l'obscurité, alors qu'il y avait de la

lumière dans l'autre, — nous entendimes de grands éclats de voix et nous vîmes un élégant jeune homme, qui avait à peu près vingt ans, grand, brun et de figure expressive ; il était debout, les poings crispés, avec un geste menaçant et regardant notre ami d'une manière furieuse. Lui, restait assis sur une causeuse, livide, immobile, couvert de sueur, et ayant le regard fixé à terre.

« Vous avouez donc que vous êtes un infâme!... criait l'inconnu.

— Je conviens que je suis très malheureux,... répondait Lazare humblement.

— Vous confessez que vous avez attenté à l'honneur de ma mère?...

— Je ne peux le nier,... murmura Lazare, mais cependant je ne te donnerai pas le portrait..... C'est la seule chose qui me reste!

— Eh bien, alors, défendez-vous!... J'ai ici deux pistolets!...

— Je ne me bats pas!

— C'est-à-dire que vous êtes aussi un lâche!

— Comme tu voudras! Laisse-moi en paix.

— En paix! La belle idée! dites-moi où est ce portrait, ou sinon, préparez-vous à mourir à l'instant même!

— Tu agirais mal en me tuant, Juan,... dit alors Lazare avec les yeux pleins de larmes. Il y a au ciel une âme qui ne te le pardonnerait jamais.

— Traître! rugit l'autre jeune homme, et tu oses invoquer l'âme du père qui t'a déshérité!

— Il m'a déshérité!... C'est vrai!... » répliqua machinalement Lazare.

Diégo et moi, nous nous serrâmes la main dans les ténèbres.

« Voyons, pour la dernière fois je vous le dis, poursuivit celui appelé Juan, choisissez ou de me donner le portrait ou de mourir. Vous devez bien comprendre que je ne suis pas venu du Chili à Madrid pour laisser les choses comme elles étaient!

— Eh bien, fais ce que tu voudras,... répondit Lazare en fermant les yeux.

— Avant tout, je vous cinglerai ce visage hypocrite pour voir s'il peut apparaître en lui le rouge de la honte. »

Ainsi dit le hardi jeune homme, et il s'avança d'un pas vers Lazare.

« Entrons, que diable ! s'écria alors Diégo, m'entraînant après lui. Malgré tout, Lazare est notre ami ! »

Et nous pénétrâmes sur le théâtre de la scène, à temps pour éviter que Lazare ne fût souffleté.

Celui-ci se leva en nous voyant entrer, et il se plaça entre l'inconnu et nous, en donnant des signes d'une indicible terreur.

« Pourquoi venez-vous ici ? Qui vous a appelés ? cria-t-il comme un énergumène.

— Laisse donc, lâche ! s'écria Diégo avec la voix et le geste d'un père ou d'un frère aîné. C'est ta bonne fortune qui nous amène ici, pour te rendre ton honneur.

— Quel est ce piège ? dit l'insolent jeune homme en nous regardant avec hauteur.

— Enfant ! réfléchissez à vos paroles, cria Diégo en s'avançant vers lui. Nous ne sommes les sicaires de personne ici et nous ne souffrirons pas ce que vient d'endurer le pauvre Lazare !

— De grâce ! gémit celui-ci en se mettant à genoux devant Diégo, ne l'insulte pas ! ne le frappe pas ! mon Diégo ! Je lui pardonne ! Lui n'est coupable de rien !

— Voici mon nom et mes qualités, dis-je pendant ce temps au jeune homme en lui tendant ma carte.

— Un duel !... ajouta Lazare en se traînant vers moi et en joignant ses mains avec une angoisse infinie ; je te le défends, Fabien ! Ce gentilhomme a le droit de me parler comme il l'a fait....

— Mais sais-tu ce qu'il t'a dit ? interrompis-je plein de colère.

— Je le sais.

— Et tu le souffres ?

— Je ne peux faire autrement.

— Quelle horreur ! nous écriâmes-nous Diégo et moi en nous éloignant de Lazare.

Juan, tranquille et fier comme un jeune lion, me tendait aussi sa carte. Je la pris et je lus :

LE MARQUIS DE PINOS
ET DE LA ALGARA

Hôtel Péninsulaire.

Pendant ce temps, Lazare avait couru vers une armoire, de laquelle il sortit un rouleau que l'on pouvait juger être une peinture sur toile.

« Prenez le portrait,... dit-il au marquis. La question est vidée;... excusez ces messieurs, que leur amitié pour moi a aveuglés. »

Le jeune homme prit le portrait et dit : « Assurément ces messieurs ne savent pas quel homme vous êtes ! Dans le cas contraire, ils vous mépriseraient comme je vous méprise ! »

Et après nous avoir salués, Diégo et moi, il sortit de la chambre, non sans m'avoir dit avec la plus grande courtoisie :

« Vous avez mon adresse sur ma carte. »

Diégo voulut aller vers lui, mais je le retins.

« Faisons les choses en règle,... dis-je. S'il veut me rechercher, il sait déjà où je demeure, puisque c'est moi qui ai commencé à lui donner mon adresse. Maintenant, si Lazare veut que ce soit moi qui aille trouver ce jeune homme, je suis prêt, comme toujours. Demain tu iras de ma part lui porter mon défi....

— Non seulement je ne veux pas cela, mais encore je vous prie et je vous ordonne d'oublier ce qui s'est passé », répondit Lazare avec une merveilleuse tranquillité.

Et il commença à nous parler de choses indifférentes.

Nous restâmes là une demi-heure, attendant pour savoir s'il nous donnerait quelques explications au sujet de cette querelle qui, à nos yeux, le mettait dans une si désagréable situation ; mais lui, parfaitement calme, comme si des années s'étaient écoulées depuis que le péril était passé, alla jusqu'à rire et plaisanter relativement à d'autres affaires, sans faire aucune allusion à la scène qui venait de se passer.

« Allons-nous-en ! Cela ne peut se supporter ! » s'écria aussitôt Diégo, interrompant Lazare au milieu d'une phrase.

Et il sortit de la chambre sans lui dire adieu.

Lazare sourit et me dit en me tendant la main :

« Jusqu'à demain.

— Comme il te plaira », lui répondis-je avec indifférence.

En effet, le jour suivant, il vint nous voir à mon atelier et passa avec nous les deux heures habituelles, sans prononcer même une parole concernant les événements de la veille, ni donner aucun signe de trouble ni d'ennui.... Trois jours après il revint, et il en fut de même; nous continuâmes ainsi quelques mois... pendant lesquels mon aversion pour ce lâche se changea presque en haine,... et cependant, en vérité, c'est ce qu'il méritait !

Eh bien, nous allons voir, mon cher père, ce que vous pensez de Lazare.

— Pour le moment, je ne peux rien en dire, répondit le jésuite; continuez....

— Nous ne lui dîmes rien non plus, ni Diégo ni moi, pendant ces mois-là, bien que, entre nous, nous fussions convenus, dès le premier instant, qu'il était un gredin, pour avoir gardé les insultes que lui avait adressées le jeune marquis.

Quant à ce dernier, il ne nous rechercha pas et nous n'eûmes d'autres nouvelles de lui, sinon qu'il avait quitté Madrid la semaine qui suivit l'échange de nos cartes. C'est ce que l'on dit à Diégo à l'hôtel, où il alla s'informer de lui, non avec un esprit d'hostilité, ni avec le désir de le voir, mais par pure curiosité....

Je vous dirai enfin que si nous continuâmes à recevoir Lazare — car pour ce qui est de sa demeure, nous n'y retournâmes jamais, pas plus qu'à la salle de dissection, — ce fut... par un mélange de faiblesse, que j'ose définir ainsi : c'est que l'audace et l'impertinence de son silence au sujet de la honteuse histoire que nous entrevîmes dans cette soirée nous tenaient comme stupéfiés, déconcertés et sans action : c'est que Diégo qui ignorait quels étaient ses parents, et moi qui continuais à me croire le fils d'un traître à la pa-

trie, nous ne pouvions nous résoudre à augmenter l'affliction et l'isolement d'un déshérité ; c'est que l'immense talent, les qualités extérieures, l'apparente humilité et la régularité de conduite de cet homme extraordinaire ne nous offraient aucune occasion opportune de rupture, et enfin c'est qu'après avoir si souvent défendu nos péchés envers son catonisme, il ne nous semblait pas logique de nous ériger nous-mêmes en Catons, pour juger les siens....

— Certes c'est bien clair ! » murmura le père Manrique avec la plus délicate ironie.

Fabien ne s'en aperçut pas et continua :

VIII

LA CONSULTATION

« Les choses étaient en cet état, lorsque survint, comme je vous l'ai dit, la nuit dans laquelle, après l'entretien avec Gutierrez, je me vis seul, malade, inondé de joie de savoir que mon père n'avait pas été traître à la patrie, plein d'agitation et de crainte devant la tragédie dont l'indigne marquis de la Fidélité était le protagoniste, et sans me résoudre à employer les moyens qui m'étaient proposés de reconquérir mon véritable nom.

J'ai besoin, disais-je, de me consulter avec Diégo et Lazare ; l'un par son grand cœur, l'autre par sa vive intelligence, le premier par son immense amitié, le second par les subtilités même de son mauvais vouloir, m'apporteront des lumières sûres en cette circonstance.

J'envoyai donc les chercher immédiatement, et, une heure après, nous étions réunis et assis à table : Diégo mangeant, Lazare nettoyant ses lunettes — ensuite, suivant son habitude, il dit qu'il avait mangé, — et moi faisant semblant de manger.

Toutefois, à chaque moment je sentais ma fièvre empirer, et il est certain que cet état de mon sang ne devait pas laisser que d'influer sur le ton et la tournure de l'inoubliable scène qui s'ensuivit. Ma voix était brève et saccadée et je reconnus promptement que j'avais rendu Diégo nerveux.

Diégo, de son côté, était depuis quelques jours plus tourmenté que jamais par sa bile; la verdeur de son teint et l'éclair de son regard faisaient peur; il ressemblait — pardonnez-moi cette image — à un mort qui aurait la fièvre.

Lazare se tenait tranquille.

Aussitôt qu'on nous eut servi le café et que nous nous trouvâmes seuls, je leur dis avec la plus grande solennité :

« Vous allez savoir pourquoi je vous ai appelés. Préparez-vous à décider de ma vie, de ma fortune et de mon nom, ainsi que de l'honneur posthume du père qui, dans une heure néfaste, me donna la vie. »

Et je leur racontai alors tout ce que vous savez : mon enfance dans la maison des champs; la calomnieuse histoire de la mort du comte de la Umbria, telle que ma pauvre mère l'avait crue vraie et me l'avait contée à ses derniers moments; l'histoire réelle de ce même drame, ainsi que venait de me la dévoiler Gutierrez, et la troisième histoire, que devait arranger l'ancien policier pour réhabiliter le nom de mon père par rapport au pays et sans en venir à relater le drame sanglant de ses amours avec doña Béatrix de Haro.

« Vous avez là toute la vérité et tout le mensonge, leur dis-je en terminant; réfléchissez maintenant, pesez les inconvénients et les avantages de la poursuite du plan de Gutierrez; voyez si vous trouvez un meilleur moyen de venger mon père, de recouvrer mes titres de noblesse et d'entrer en possession d'une grande fortune, et, dans ce dernier cas, ayez pour entendu que j'ai plus de courage qu'il n'en faut pour suffire à tout, aussi bien pour mourir en défendant ma couronne de comte de la Umbria que pour continuer d'être aux yeux du monde le mystérieux personnage qui s'appelle Fabien Comte.

— Salut au comte de la Umbria! cria Diégo en se levant et en m'embrassant joyeusement.

— Salut à Fabien Comte! » dit Lazare avec un accent aigre et dur, en restant assis.

Diégo se crut blessé par cette contradiction de rhéteur inattendue et il s'écria, ne pouvant se contenir :

« C'est la jalousie qui parle!

— Et par ta bouche parle l'égoïsme.... répondit Lazare sans s'émouvoir.

— Insolent! répliqua Diégo : si c'était un autre que toi, je lui demanderais raison de cette insulte!...

— Je ne t'ai pas insulté : j'ai donné un nom à ton affectueux intérêt, ou, pour mieux dire, j'ai qualifié une erreur de ton jugement, et toi, tu as calomnié mes intentions....

— Faites la paix, ou je regarde la consultation comme terminée! m'écriai-je durement. La vérité est que tu es emporté, mon cher Diégo,... et quant à Lazare, je compte qu'il expliquera sa qualification....

— Je le ferai avec beaucoup de plaisir. J'ai cru que Diégo, entraîné par l'intime affection qu'il professe pour toi, te conseillait, par sa salutation, d'agir en égoïste,... que tu ne considérasses que ta convenance particulière... et que tu n'écoutes aucune espèce de considération.

— Et toi, quelle est ton opinion? Dis-la-moi sans ambages.

— Moi,... répondit Lazare, je crois que tu ne peux pas, en conscience, accepter la proposition de Gutierrez.

— De bon cœur je la refuserai,... proclamai-je alors. Et c'est pour cela que je vous ai appelés, afin que vous m'aidez à trouver un moyen de tout concilier.

— Tu n'en as qu'un seul, s'empessa d'ajouter Lazare.

— Lequel?

— Celui que je t'ai proposé : vivre et mourir avec le nom de Fabien Comte. »

Je le regardai avec tristesse et défiance et je ne répondis rien de suite.

Mais Diégo vint à mon aide.

« C'est-à-dire, articula-t-il en regardant le plafond, que tu crois, mon cher Lazare, que Fabien doit laisser au monde la croyance que son père fut un traître.

— Justement.

— Permets-moi de rire! répliqua Diégo en se laissant aller à de grands éclats. Singulière morale et drôle de religion que tu nous prêches aujourd'hui!

— La morale chrétienne, purement et simplement.... répondit Lazare en mettant ses lunettes d'or, ou, mieux encore, la morale éternelle, la morale de toutes les reli-

gions, qui consiste à écouter la voix de sa conscience et à lui obéir.

— Pardon! interrompis-je, si je m'en souviens bien, un des préceptes du *Décalogue* est d'honorer père et mère!...

— Précisément! c'est le quatrième commandement de la loi de Dieu et même le premier de la loi naturelle.

— Eh bien, je veux rendre l'honneur au père qui m'a donné la vie; je veux effacer la tache calomnieuse qui déshonore sa tombe; je veux réhabiliter son nom....

— Toutes ces volontés me paraissent fort louables, répliqua Lazare, mais la réhabilitation de ton père est impossible avec la lumière de la vérité.

— Pourquoi?

— Parce qu'en considérant bien les choses, il ne fut pas calomnié.

— Comment! il ne fut pas calomnié? tu n'as donc pas entendu qu'il a été accusé d'avoir été un traître? n'as-tu pas entendu que c'est un mensonge? Que je le prouve au monde, et mon père recouvrera sa bonne renommée!

— Mais comment vas-tu le lui prouver? au moyen de faussetés, c'est-à-dire en enfreignant un autre commandement de la loi de Dieu : celui qui défend de *porter de faux témoignages et de mentir*. Heureuse manière de purifier une histoire et de réhabiliter un nom!

— J'avoue, répondis-je, que quelques-unes des preuves dont j'ai à me prévaloir sont artificieuses; mais le fait prouvé ne laissera pas, pour cela, que d'être vrai en lui-même, comme il l'est dans ma conscience, comme il doit l'être dans la tienne.... Mon père ne fut pas un traître à la patrie!

— Mais il fut un traître,... répliqua Lazare.

— Pense à ce que tu dis là! m'écriai-je, sentant tout mon sang me monter à la tête.

— Je dis ce qui est strictement nécessaire : il faut donner aux choses leur véritable nom;... nous sommes amis pour quelque chose!

— Bonne manière d'entendre l'amitié!... interrompit Diégo.

— Laisse-le parler,... ajoutai-je, je veux connaître sa théorie.... Poursuis, Lazare....

— Le fond de ma théorie est celui-ci : *Bonum ex integra causa; malum ex quocumque defecto* ¹....

— Va donc! va donc! interrompit Diégo en se levant une autre fois, tu te moques de nous! ne vas-tu pas nous parler latin, à présent?

— Dieu me pardonne, ami Diégo, que tu es intolérant aujourd'hui! Quelle impatience, quel ardent désir as-tu donc de voir notre Fabien noble de Castille!

— Modère tes transports! tu triompheras à la fin comme toujours!... bien que tu n'aies pas raison pour triompher... mais laisse-moi, moi qui accomplis un pénible devoir, dire loyalement ce que je sais et ce que j'entends.

— Parle, Lazare, répétais-je, et achève de m'arracher les entrailles!... De tous côtés mon cœur saigne!...

— Donc, j'allais te dire, continua l'implacable moraliste, que la trahison n'a pas de mesure, et qu'aussi traître est celui qui vend un homme, que celui qui vend une armée; celui qui livre une maison, comme celui qui livre une ville. La famille, mon ami, n'est pas moins respectable que la patrie; seulement, comme la patrie représente le *moi* et les besoins du public, celui-ci donne plus d'importance à un crime de haute trahison qu'à un obscur adultère.... Mais, aux yeux de Dieu et de la conscience, ces distinctions n'existent pas, et, pour toi comme pour moi, comme pour tout homme honorable à qui tu racontes l'histoire des amours de ton père avec l'épouse du chef politique, il résulte que ton père est mort par suite d'une trahison....

— Lazare!... ne m'excite pas!... criai-je en me mordant les poings.

— Ne t'excite pas, Fabien,... répondit Lazare : tu m'as demandé mon opinion et je dois te la donner, sans considérer l'effet que te produira l'amertume de la vérité ou la douleur du remède. Je disais que ton père fut un traître envers le chef politique, qu'il éloignait de son foyer en invoquant faussement à son égard le saint nom de la patrie, alors qu'il oubliait bientôt lui-même que cette patrie existait.

1. Le bien provient d'une cause juste; le mal d'un vice quelconque. (Traduction libre.)

taît, qu'il abandonnait le château, qu'il compromettait la sûreté de la place en emportant avec lui la clef de la porterie, qu'il s'introduisait comme un voleur dans la maison d'autrui, et que là il outrageait l'honneur d'un ami confiant et d'un camarade.... Et j'allais te dire, d'ailleurs, que le comte de la Umbria fut de plus traître envers ta mère, ta pauvre mère, qui, après l'avoir entendu jurer sa foi d'époux, aux pieds de Jésus crucifié, ne soupçonna pas que cet homme mourait en adoration d'un autre amour (d'un amour criminel et infâme), sans se souvenir ni d'elle, ni de son fils.

— Assez, Lazare, gémis-je avec amertume. Ne retourne pas davantage le poignard de ton éloquence dans les plaies de mon cœur ! Je suis convaincu que j'aurais dû me tuer il y a longtemps !

— Mais, mon ami, s'écria Diégo en m'étreignant dans ses bras, comment te laisses-tu persuader par les sophismes de cet ennemi du genre humain ? Comment prends-tu tant à cœur cette froide réthorique par laquelle il défigure les éternelles lois de la société et de la nature ? Depuis quand une passion amoureuse, plus ou moins légitime, une galanterie dont on peut accuser les hommes les plus illustres de l'histoire, César, Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon, a-t-elle imprimé un signe d'infamie au front d'un guerrier, a-t-elle justifié la perte de ses biens, de ses titres et de son honneur, et doit-elle obliger ses enfants à vivre en cachant leur nom, comme celui d'un faussaire, comme celui d'un don Juan, comme celui d'un Judas?... C'est pousser les choses à l'extrême ; c'est du délire, c'est ridicule de la part de Lazare, ... en supposant qu'il parle de bonne foi ou qu'il ne se soit pas proposé de t'enjôler !...

— Bien des remerciements, Diégo, pour cette dernière gracieuseté, répondit Lazare avec tristesse. Il est sûr que toi et moi nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois.... La malveillance dont tu me donnes tant et de si cruelles preuves me met dans la dure nécessité de te délivrer de ma présence dans l'avenir. Mais, en revenant à Fabien, et c'est de lui qu'il est question en ce moment, je lui demande : Si Diégo a raison, pourquoi ne te délivres-

tu pas des artifices de Gutierrez et pourquoi ne racontes-tu pas au monde *la véritable histoire de la mort de ton père?* Seulement alors, tu pourrais jouir *en conscience* des avantages, des profits, des biens matériels, de *l'argent*, que te procurera sa réhabilitation! Au contraire, il te restera toujours le scrupule d'avoir employé les témoins et les documents faux de Gutierrez, non pour venger ton père, qui est mort et qui a été déjà jugé par Dieu, mais pour être comte et millionnaire.

— Je ferais ce que tu dis,... murmurai-je douloureusement, je dirais la vérité au monde, si je ne considérais comme une impiété de vilipender la mémoire de la malheureuse qui aima mon père jusqu'à mourir pour lui....

— Eh bien, inspire-toi au moins de cette pitié qui t'honore tant, continua Lazare, et laisse tout dans le même état! Respecte l'œuvre de Dieu! Laisse doña Béatrix dans sa tombe! à laquelle tu n'aurais pas songé peut-être si tu n'avais cru que ton père avait perdu pour elle l'honneur et même la vie. Laisse incombler à ton père le malheur et le châtiement de cette complice, de cette victime de ses amours réprouvés. Laisse ta sainte mère *vengée*, comme l'a vengé le ciel, du parjure et des outrages de son époux.... Elle est morte à trente-deux ans, par suite des infortunes que lui suscita cette double trahison conjugale, et peut-être,... peut-être, sachant qu'elle avait été délaissée et trahie par l'homme à qui elle avait donné son cœur et sa main.... Pourquoi?... Qui t'assure que ta mère n'a jamais eu connaissance de cette infidélité ou d'autres trahisons de son époux, et que le poison de cette désillusion n'a pas contribué à sa mort prématurée? Hérite, mon cher Fabien, hérite des malheurs et des afflictions de ton innocente mère et non du titre et des trésors de celui qui envenima son existence! Ne sois pas plus heureux que cette infortunée! Ne la laisse pas seule offensée, sans vengeance, sans aucun ami s'associant à sa douleur, dans ce sépulcre ignoré que personne que toi n'a arrosé de ses larmes! Le comte de la Umbria, adultère, impénitent, doit être heureux dans le panthéon non béni de doña Béatrix de Haro.... Ta mère ne

peut attendre, dans sa tombe sacrée, que le malheureux Fabien Comte! »

J'étais profondément ému par les paroles de Lazare. Cette péroraison relative à ma mère m'avait plus impressionné que tous ses arguments antérieurs, ... à tel point que je lui saisis la main et je lui dis désespérément :

« Ainsi je dois continuer à vivre sans honneur! Ainsi je dois continuer à cacher mon nom!

— Tu ne vivras ni sans honneur, ni sans nom! s'empressa de répondre Lazare. Dieu et ta conscience sauront que tu les possèdes, et cela vaut mieux que l'opinion du monde faussée. Maintenant, parle, Diégo, ... ou, pour mieux dire, décide la discussion, et, en dernier résultat, Fabien fera ce que tu voudras. »

Diégo se mordit les lèvres et répliqua dédaigneusement :

« Je ferai bien; car jamais je ne lui conseillerai ni désertion, ni lâcheté, mais la virile fermeté d'un gentilhomme. Lorsque le Cid sut que son père avait reçu un soufflet, il ne s'arrêta pas à examiner la raison de cette offense, mais il courut à la recherche du comte de Gormaz et le tua sur le champ. C'est ainsi qu'ont toujours agi les bons fils, qu'ils fussent meilleurs ou pires que leurs pères!...

— De là il se pourrait déduire, objecta Lazare, que Fabien doit appeler en duel Gutierrez, ou le marquis de la Fidélité, ou les deux officiers carlistes; mais il n'en ressortira, d'aucune façon, qu'il doit négocier avec les assassins de son père, leur donner de l'argent, acheter de faux témoins, dévoiler une partie de la vérité, cacher l'autre, forger enfin une espèce de roman et le baptiser du nom pompeux de réhabilitation. »

Lazare a raison. Je l'entends résonner au fond de ma conscience.

« Voyons, Lazare, laissons là la théologie, ... répliqua Diégo avec un suprême élan de soi-même, je sais trop que tu es plus fort que moi en subtilités et en arguties! Mais ce que je dis à l'avantage d'être loyal et honorable, et ce que tu conseilles à Fabien, c'est ce qu'aucun homme n'a encore fait. Aucun homme ne s'est refusé à empêcher, lorsqu'il l'a pu, que l'honneur de sa famille roulât dans la boue! Aucun

homme n'a permis que son père fût considéré comme traître à la patrie, lorsqu'il avait en main *les preuves qu'il ne l'avait pas été!* Aucun homme ne jetterait par la fenêtre le titre de noble de Castille et huit millions de réaux — dont il pourrait jouir légitimement — par cette seule raison que son père aurait eu le malheur ou le bonheur — ce qui est selon la manière de voir — de plaire à une jolie femme mariée avec un reptile lâche et venimeux! Conséquemment, tu n'as conseillé à Fabien que des raretés et des excentricités, issues de ton esprit malade et de l'adversité dans laquelle tu te débats. »

Un semblable discours, et surtout la violence et la passion avec lesquelles Diégo le prononça, déterminèrent un nouveau changement dans mes idées.

« *C'est lui qui a raison, disait tout mon sang; c'est lui qui tient le langage de la nature humaine.* »

Lazare reconnut qu'il perdait du terrain et fit un effort extraordinaire.

« Je le nie carrément, cria-t-il avec une vivacité inaccoutumée, qu'il n'y ait pas un homme capable de faire ce que je propose! Beaucoup et beaucoup encore ont fait de plus grandes choses!

— Oh oui!... les saints!... » exclama Diégo avec une terrible ironie.

— Précisément!... répondit Lazare en s'animant de plus en plus.

— Eh bien, je ne suis pas un saint!... » murmurai-je, il m'en souvient d'une manière qui m'effraie encore.

« Parce que tu ne veux pas l'être!... » répondit Lazare. Tous ceux qui sont au ciel étaient pétris de la même argile que toi!

— Concluons! exclama Diégo en se plantant devant Lazare. Regarde-moi en face et réponds-moi : Ferais-tu ce que tu proposes à Fabien?

— Je le crois bien! répondit Lazare avec un calme absolu.

— Hypocrite! interrompit Diégo en grinçant des dents. Et tu me le dis avec cette aisance! à moi qui te connais si bien!

— Tu peux m'insulter tant que tu voudras,... répondit Lazare. Je te répète que ce sera pour la dernière fois.... Mais je proclame que, bien que pécheur endurci, non seulement je suis capable de mépriser un nom, un titre, une fortune, mais encore, dès à présent, je prévient Fabien d'une chose.... »

Et en prononçant ces paroles la voix de Lazare tremblait légèrement.

« Je t'écoute, lui dis-je. Mais mesure bien tes expressions.

— Je les ai mesurées.... Fabien, je t'aime beaucoup,... beaucoup, beaucoup plus que tu ne peux te le figurer : mais je ne reviendrai plus te voir, je ne te saluerai plus dans la rue, je regretterai de t'avoir connu, si tu te décides à déterrer un cadavre, à le revêtir d'un masque, car ce sera prêter à ton père des vertus qu'il n'avait pas, et à le vendre comme un homme de bien, en échange d'un titre et de quelques millions!...

— C'est assez! criai-je hors de moi et complètement dominé par la fièvre et par la fureur. Tu ne peux parler en ces termes ni de mon père, ni de nous, ni d'aucun homme de naissance!

— Je peux parler de tout selon ma conscience,... répondit Lazare.

— Tu n'en as pas! exclama Diégo.

— Plus que vous autres!... répliqua le malheureux.

— C'est clair! dis-je alors, tremblant comme un épileptique. C'est pour cela que ton père t'a déshérité! C'est de cette manière que tu l'honorais! »

Lazare devint pâle comme la mort.

« Ah! vous avez donc tout entendu ce soir-là?... balbutia-t-il au bout d'un moment. Eh bien,... c'est la vérité,... mon père m'a déshérité.... Je vous demande pardon de ne pas vous l'avoir dit auparavant....

— Mais si tu es un déshérité, homme inique! rugit Diégo, comment oses-tu parler de piété filiale? comment oses-tu invoquer le quatrième commandement? comment oses-tu nous insulter?

— Je te dirai..., balbutia Lazare en tremblant autant que

moi, il y a une grande différence — Dieu sait tout ce qui en est — entre être privé d'un héritage et commettre des crimes pour s'emparer d'un autre. Je peux avoir été déshérité : mais vous autres, vous tendez à devenir des escrocs!... J'ai dit....

— Canaille! » criâmes-nous en même temps, Diégo et moi.

Et, au même instant, nous levâmes nos mains sur son visage, mais elles se croisèrent en l'air : nous reconnûmes que nous étions deux contre un et nous nous arrêtâmes.

Pendant ce temps, Lazare, qui était assis, se mit à rire d'une façon formidable, et, rapide et ferme comme un tigre, il sauta sur nous, nous prit chacun par un bras avec une force étonnante et nous fit tomber sur nos sièges, en nous faisant perdre notre aplomb.

Il nous lâcha ensuite et nous dit :

« Pour ce qui est de nous battre, non ! Combien vous êtes dans l'erreur si vous croyez que je vous crains ! »

Cela dit, il tourna sur ses talons et se dirigea lentement vers la porte, sans prendre garde à ce que nous pourrions tenter contre lui.

Diégo et moi, nous restions immobiles, stupéfaits, sans réussir à nous délivrer de notre étonnement, devant cette force herculéenne et devant cette témérité d'un homme que nous tenions pour un lâche.

« C'est un bandit ! exclama enfin Diégo, et les bandits, on les tue !... »

— Ou on les méprise ! » répondis-je, en le retenant, pour qu'il ne suivît pas Lazare.

Celui-ci était déjà arrivé à la porte de la salle à manger. Là il retourna la tête, nous regarda un moment.... Il pleurerait !

Cet homme s'était proposé de nous rendre fous.

« Va-t'en ! lui dis-je, et fais en sorte que nous ne nous revoyions jamais.... »

— Jusqu'à ce que vous me recherchiez ! » répondit-il en fermant la porte.

IX

POUR LES VÉRITÉS, LE TEMPS....

Fabien se tut un moment, attendant sans doute que le père Manrique l'interrompît, comme il l'avait fait dans d'autres passages graves de sa narration, et qu'il lui dit quelque chose touchant cette scène si triste; mais, voyant qu'il se faisait également, il poussa un soupir, et poursuivit en ces termes :

« Cette nuit je pensai mourir; la fièvre que je ressentais dans la soirée alla en augmentant de plus en plus, et au matin j'arrivai à un tel état d'agitation et de délire, que Diégo dut me saigner, craignant, selon ce qu'il m'a dit depuis, pour ma raison et pour ma vie. Cependant la venue du jour me procura quelque repos; je pleurai beaucoup,... et, à mesure que je pleurais, disparaissaient les symptômes de la fièvre cérébrale qui avaient alarmé mon bon ami.

Si Diégo n'avait pas eu la prévoyance de rester cette nuit à mon côté, je ne sais ce qui fût advenu pour moi!

A trois heures de l'après-midi, ce fut Gutierrez qui vint pour avoir ma réponse ou bien pour chercher la pétition aux Cortès qu'il m'avait laissée pour que je la signasse.

Diégo, qui continuait à rester au chevet de mon lit, me donna aussitôt ce papier avec une plume, en me faisant signe de ne pas parler, et me dit :

« Signe!... L'honneur avant tout.... Je recevrai Gutierrez. Tu n'es pas en état aujourd'hui de desserrer les lèvres. »

Je signai.

Ici Fabien fit une autre pause, dont ne profita pas non plus le père Manrique pour dire quelque chose. Le jeune homme se passa une main sur le front et continua :

« Au bout de peu de temps, tout s'était accompli comme l'avait annoncé Gutierrez. Les Cortès avaient réhabilité solennellement la mémoire du général Fernandez de Lara, déclarant qu'il avait bien mérité de la patrie par sa mort héroïque, et j'étais entré en possession de son patrimoine, j'étais comte de la Umbria et j'étais nommé secrétaire de la légation de Londres.... »

Troisième pause de Fabien.

« De sorte, interrogea le père Manrique en remuant le brasero, que le marquis de la Fidélité se comporta bien?

— Oh! parfaitement bien!... s'empressa de répondre le jeune homme.

— Sans doute, vous en serez venu à vous parler....

— Je vous dirai : il le désirait beaucoup; mais je me refusai absolument à cela. il fut convenu néanmoins, par l'entremise de Gutierrez, que nous nous saluerions en public,... pour les convenances,... de manière que, lorsque nous nous rencontrons dans la rue, nous ôtons réciproquement notre chapeau, et, si nous nous trouvons dans un salon, nous nous donnons la main et nous allons jusqu'à feindre un sourire,... mais sans nous adresser la parole.... Oh! pour cela,... je ne le ferai jamais!

— Et Gutierrez? toucha-t-il une somme?... continua à demander le vieillard, simulant une curiosité d'enfant ou de femme.

— Quinze mille piastres du marquis de la Fidélité, et quinze mille de moi, répondit Fabien.

— Trente mille piastres!... Cela me paraît beau.... Eh bien, monsieur, il faut convenir que Lazare *avait raison!*

— Que dites-vous, mon père? s'écria le jeune homme atterré par cette brusque sortie du jésuite.

— Je dis que Lazare peut être tout à fait le méchant homme que vous vous imaginez, mais que, la nuit de la fameuse consultation, il avait parlé comme un sage et même comme un saint....

— Hélas! soupira le comte de la Umbria, je craignais que ce ne fût là votre opinion.

— Étrange crainte! au bout d'un an de l'accomplissement d'un fait!

— C'est qu'il y a des mois qu'une voix secrète murmure au fond de mon âme les mêmes paroles que vous venez de prononcer!... C'est que je ne voulais pas écouter cette voix, ni reconnaître en elle le cri de ma conscience.... Subjugué, cette nuit-là, par les violents discours de Diégo et par ma propre colère!... et c'est encore une autre chose plus terrible!... c'est que le même Diégo, il n'y a que quelques

heures, m'a jeté à la face le tort d'avoir suivi ses conseils.... *Lazare avait raison*, me dit aussi aujourd'hui cet insensé, oubliant que ce fut lui qui soutint le contraire avec une véhémence qui touchait au fanatisme....

— Diégo a également ouvert les yeux à la vérité! s'écria le père Manrique en joignant les mains. Miséricorde de Dieu! ainsi vous êtes tous déjà devenus bons!

— Non, mon père! répondit Fabien d'un ton lugubre. Aujourd'hui plus que jamais, Lucifer se rend le maître de nos âmes, au moins de celle de Diégo et de la mienne. Vous dirai-je que l'amitié qui existait entre nous s'est convertie en une épée à deux tranchants qui déchire nos cœurs!... Oui, aujourd'hui plus que jamais, plus encore qu'hier, la tempête gronde sur nos têtes.... Je me suis réfugié dans cette cellule pour quelques heures, et il n'y a pas d'autre raison de ce que vous me voyez un peu tranquille... Mais, lorsque je sortirai, par cette porte, les éclairs de fureur dont me persécute Diégo et les cris de mon désespoir viendront encore réjouir l'enfer!

— Alors, répliqua le vieillard, ce n'est pas la miséricorde de Dieu, mais bien sa justice qu'il nous faut admirer en ce moment.... Plus tard viendra l'heure de la miséricorde!... Diégo tourné contre vous! combien sont mystérieuses, mais sûres, les voies de la Providence!

— Et combien terribles en même temps! ajouta Fabien avec le plus grand effroi. Mais cet horrible malheur sera l'objet de la dernière partie de mon récit.... Auparavant il me faut revenir de nouveau à l'histoire de mes erreurs et de mes disgrâces et vous parler longuement d'une femme... ou, pour mieux dire, d'un ange,... seul astre radieux dans le ciel de ma vie.... Réjouissez-vous, mon père! Je vais vous parler du bien! je vais vous montrer le beau côté de mon âme! je vais vous dire combien j'ai été près, un jour, de reconnaître la Providence de Dieu, avant de rouler de nouveau dans l'abîme du doute, dont personne aujourd'hui ne peut me tirer! je vais vous parler de la noble enfant qui vous a précédé dans la pieuse volonté de ressusciter mon âme; je vais vous parler de Gabrielle!

— Voyez-vous, voilà un exorde qui mérite ce serrement

de mains! exclama le père Manrique en prenant les mains de Fabien et les étreignant entre les siennes. Je vois que nous allons traiter une grande affaire, pour nous être connus.... Vous n'êtes pas méchant!... Mais, que dis-je!... personne n'est mauvais d'une manière irrémédiable! *Il n'y a rien de caché pour Dieu*, répéterai-je avec le philosophe. Parlez, parlez et ne craignez pas de me fatiguer, alors même que notre entretien durerait toute la nuit. »

Fabien baisa de nouveau les mains du disciple de Loyola; il ressentit un bien-être indéfinissable, semblable à celui qui fait pleurer de joie les convalescents, et il continua de la manière suivante :

LIVRE IV

QUI ÉTAIT GABRIELLE

I

UNE FEMME BIEN REÇUE EN TOUS LIEUX

« Lorsque, à l'âge de vingt et un ans, je revins de mon long voyage en Europe, une des premières déités aristocratiques que je courtais ou par laquelle je me vis courté, fut la générale ***, femme qui frisait alors les trente-cinq ans, grande, belle, très élégante, intrépide, familiarisée avec le scandale, c'est-à-dire sachant que le monde connaissait ses fragilités, et attentive seulement à ce que son mari les ignorât. Le monde, de son côté, ne la blâmait en aucune façon ; au contraire, il semblait favoriser sa vie de désordre par l'accueil qu'il lui faisait dans ses salons, dans les théâtres et dans les promenades. Même les dames d'une vertu exemplaire la recevaient affectueusement, lui rendaient visite, l'invitaient à leurs réunions et avaient coutume de lui demander de mes nouvelles, lui donnant ainsi à comprendre qu'elles savaient que j'étais son amant du jour.... Ainsi va le monde, mon père ;... et que cela serve, non pas certainement d'excuse, mais d'explication pour certaines horreurs de ma vie !

Quand j'entrai en relations avec Mathilde — ainsi s'appelait la générale, — son mari — l'un des généraux qui avaient acquis le plus de gloire dans la guerre civile, — homme de cinquante ans, déjà très lancé dans les discussions politiques, venait d'être envoyé en garnison aux Canaries contre sa volonté,... ce qui, en définitive, voulait dire qu'il était

banni de la péninsule. De bon gré, le général eût emmené son épouse dans l'archipel africain, car il l'adorait aveuglément; mais Mathilde témoigna tant de peur de la mer, qu'il aima mieux subir la douleur de l'absence, plutôt que de lui imposer les tourments de la navigation; conséquemment, l'infidèle épouse eut encore plus de facilité pour continuer à déshonorer les nobles cheveux blancs de son mari, par la satisfaction de son ardent désir de sa possession....

— Vous commencez à parler comme Dieu le commande, murmura le jésuite.

— C'est que je pense à Gabrielle! répondit Fabien.

Ce mariage mal assorti n'avait pas produit d'enfants, au grand contentement de Mathilde, qui ne pensait qu'à conserver sa beauté, et au grand déplaisir du vieux soldat, qui restait toujours avec le désir de servir à quelque chose sur la terre.... Cela fit qu'il écrivit à un frère qu'il avait, résidant en Aragon, pauvre de biens du côté de la fortune, en le suppliant de lui céder et d'envoyer au plus tôt à Madrid, pour tenir compagnie à sa femme, l'une de ses jeunes filles, qu'il adopterait plus tard et qu'il instituerait son héritière. La générale, plus riche encore que son mari et qui n'ajoutait pas à ses autres défauts celui de la jalousie, fut, d'une certaine façon, satisfaite de cette décision, loin d'en être mécontente, car il y avait longtemps, me disait-elle, « qu'elle désirait que le général *l'aimât moins et eût moins de soins pour elle et qu'il contractât de nouvelles affections, de n'importe quel caractère*, afin d'occuper la tendresse excessive de son âme ». Ce sont ses paroles textuelles.

— Et très expressives! ajouta le père Manrique.

II

L'ENFANT DE L'ARAGON

Gabrielle arriva donc à Madrid.

Elle pouvait avoir alors quatorze ou quinze ans; mais elle portait encore des robes courtes, sans doute en considé-

ration de sa tardive nature physique, qui paraissait accablée sous le poids d'un précoce idéalisme. Cependant sa gracieuse physionomie, indiquant à peine ce qu'elle devait devenir, accusait déjà une beauté expressive, quoique enfantine, qui parlait directement à l'âme, captivant encore plus les cœurs par sa franche ingénuité, par son excellente éducation morale et sociale — due exclusivement à ses parents, avec lesquels elle avait toujours vécu à la campagne — et par son angélique innocence, par son affectueuse nature et sa gaieté constante et tranquille. La première impression que je ressentis en la voyant fut de la crainte, une crainte semblable à celle que cause le jour aux personnes disgracieuses ou mal vêtues.

Quand Gabrielle arriva à Madrid, il s'était passé déjà un mois depuis le départ du général, et je comptais, à peu près, le même temps de mes relations avec son épouse; et je ne sortais plus une heure de sa maison.... Mathilde m'aimait avec la passion ardente qui caractérise les dernières amours des grandes pécheresses, surtout quand elles ont pris entre leurs serres un cœur jeune, et moi j'aimais en elle, non pas tant sa personne que l'affection fanatique qu'elle m'avait vouée. Je ne sais pourquoi, j'étais orgueilleux d'être l'objet d'un tel culte, et, orphelin et seul sur la terre, je me complaisais à m'asseoir à ce foyer, à jouir de sa chaleur, à me croire là chez moi, à me laisser conduire par cette aimable tutrice qui me paraissait plus souvent être pour moi une mère qu'une maîtresse.

La candide nouvelle venue ne tarda pas à demander qui j'étais, et Mathilde lui dit :

« Regarde-le comme s'il était ton frère; sa défunte mère, qui fut ma meilleure amie d'enfance et qui est morte en Italie, depuis un an, me l'a recommandé, dans ses derniers moments, en lui remettant une lettre pour me la présenter quand il viendrait à Madrid.... Le pauvre garçon est arrivé il y a quelques semaines, et je l'aime déjà comme un fils. »

Ma présence étant ainsi justifiée, je ne manquai pas de confirmer cette sacrilège imposture de l'adultère, imposture qui devait également servir à tromper le mari lorsqu'il reviendrait.... Toujours est-il que Gabrielle en fut satisfaite

et que, depuis ce moment, nous contractâmes ensemble une de ces délicieuses amitiés des hommes envers les enfants, de l'expérience envers l'inconscience, de la misanthropie envers l'ingénuité, laquelle faisait lord Byron s'écrier : *Quel malheur que ces petits enfants se changent en hommes!*

Mathilde, qui m'adorait chaque jour davantage et dont le plus grand souci était que tous ses parents eussent de l'amitié pour moi, ainsi que tous ceux qui fréquentaient sa maison, et même jusqu'à ses domestiques — préparant ainsi le terrain pour m'imposer à son époux lorsqu'il reviendrait, et le forcer à être mon ami, — Mathilde se réjouissait beaucoup de cette entente et de cette situation entre la gentille Aragonaise et moi : elle était heureuse de nous entendre nous tutoyer, de me voir rire et jouer avec elle, comme si j'eusse été un enfant de son âge, de la considérer s'engager avec moi dans de graves conversations relativement à mes voyages, à mes études et à mes goûts artistiques, comme si elle était une femme faite et élevée, et de remarquer finalement l'admiration et le respect que ressentait pour moi la céleste créature, en même temps que la plus tendre confiance.

Il était naturel que la pauvre enfant, ignorante du rôle odieux que je jouais dans la maison, et accoutumée déjà à entendre sa seconde mère me vanter du matin jusqu'au soir « comme étant le jeune homme le plus honnête, le plus discret, le plus vaillant, le plus sage et le plus distingué de toute l'Espagne et du monde entier », conçût à mon égard cet amour enfantin, cette franche adoration, ce culte respectueux que j'étais si loin de mériter.... Mais il était encore plus naturel que moi j'eusse honte, comme je l'eus en effet plusieurs fois, en comparant mon âme à celle de Gabrielle et en contemplant, avec répugnance, avec aversion et même avec dégoût, l'amour de Mathilde et, en même temps, la criminelle turpitude de l'unique lien qui reliait ma vie à celle de cet ange.

Et comment aurais-je pu, moi-même, être insensible au charme divin d'une pareille intimité avec un être si noble, si pur, si beau, si innocent? C'était la première fois que j'étais en rapport avec un enfant, la première fois que j'avais

des communications avec un esprit candide, la première fois que je me mirais dans une eau cristalline, la première fois, depuis la mort de ma mère, que je respectais une créature de Dieu, que je la croyais supérieure à moi, que j'enviais sa vertu, que je me repentai de mes vices.... A tel point, que lorsque cette enfant me parlait, je croyais entendre des gazouillements d'oiseaux qui m'appelaient dans le ciel; lorsque je contemplais ses yeux, je croyais entrer dans le ciel même, et lorsque je la voyais sourire, je croyais que Dieu me pardonnait mes fautes....

Je vous assure, mon père, qu'en tout cela je n'avais encore remarqué Gabrielle que comme une aimable créature qui n'était pas de mon sexe, comme une jeune fille adolescente, et non comme une future femme.... Gabrielle eût été un garçon au lieu d'être une fille, l'adoration qu'elle m'inspirait n'eût été changée d'aucune manière! Ce que j'aimais en elle, c'était la pureté de son cœur, la sainteté de l'affection qu'elle avait pour moi, l'auréole angélique de l'enfance, toutes ces harmonies et ces senteurs du ciel, pour moi inconnues, qui mettaient en action et me révélaient, en quelque sorte, les meilleures facultés de mon âme.

Quant au surplus, Gabrielle réunissait toutes les conditions spéciales et purement humaines capables de me troubler dans cet ordre d'idées. Elle était Aragonaise,... et vous comprendrez tout ce que je veux exprimer par ceci.... Elle était la personnification la plus expressive et la plus parfaite qu'on puisse imaginer de cette race extrêmement noble, dont l'intrépide sincérité et l'invincible constance ont été, de tous temps, le sujet de l'étonnement et de l'admiration du monde. Elle était simple, confiante et crédule; mais, après qu'elle s'était formé une opinion, qu'elle avait embrassé une foi, qu'elle avait conçu une pensée, il n'y avait aucun moyen de les lui arracher. Elle avait, en somme, ce que nous appelions *le courage de ses convictions* et une logique implacable, comme tous les enfants et comme tous les Aragonais.... Sans doute, vous avez dû remarquer que l'Aragonais, quelque viril et rude qu'il soit, alors même qu'il compte de nombreuses années, paraît toujours enfant : il parle avec l'ingénuité inconsiderée des *enfants terribles*, comme disent les Fran-

çais ; il ne connaît pas le danger et ne redoute pas les conséquences de ses actes ; il va là où le pousse son cœur : il demande justice et défend son droit avec la généreuse ardeur de l'innocence ; il reste candidement émerveillé devant les plus communes indignités des hommes ; enfin il ne donne jamais prise ni à l'iniquité, ni à l'absurdité, et, de là, sa renommée d'entêté et d'opiniâtre qu'il a dans le monde, entêtement et opiniâtreté que l'histoire de la patrie appelle force, magnanimité, héroïsme.... Mais je divague....

— Vous ne divaguez pas, prononça le jésuite : ce que vous faites est approfondir les choses, à la recherche de leurs causes, et je me réjouis de vous voir si réfléchi. Tout ce que vous venez de dire concernant Gabrielle et les Aragonais peut se résumer en une formule qui vous fournira une vive lumière pour apprécier cette période de votre vie.... Cette enfant était franche, ingénue, courageuse, implacable comme l'est toujours la conscience.... Cette enfant, c'était votre conscience à vous!...

— Vous l'avez dit!... s'écria Fabien avec ferveur, cette enfant était le miroir limpide où je voyais l'indignité de ma conduite. Car il faut remarquer — et c'est à cela que je voulais arriver quand j'ai commencé à vous parler de son caractère — que toutes ses observations, tous ses discours, toutes ses questions, me faisaient rougir et souvent même firent honte à Mathilde. « Quand travailles-tu, Fabien ? » me demandait-elle habituellement.... « Ma tante, dit-elle une fois à la générale, les gens vont croire que Fabien est amoureux de vous, en remarquant qu'il ne sort pas de la maison.... Au contraire, lorsque je serai plus grande, tout le monde dira qu'il est mon fiancé.... Comme nous allons rire!... » « Si les enfants te plaisent tant, Fabien, me demanda-t-elle un jour, pourquoi ne te maries-tu pas?... J'ai entendu dire que, pour avoir des enfants, il faut se marier.... Fabien, as-tu une fiancée ? Pourquoi n'en as-tu pas une ? Pourquoi n'es-tu pas allé à la messe aujourd'hui?... Tu dis que tu n'es pas sorti de la maison avant trois heures... et la dernière messe est à deux heures. » « Ma tante, avez-vous écrit à mon oncle que Fabien est à Madrid et qu'il vous tient compagnie à toute heure?... Comme le général ne parle pas de lui dans ses lettres, moi

je lui racontais tout dans celles que je lui ai écrites depuis mon arrivée ! Pourquoi ne m'a-t-il pas répondu en particulier ? Auriez-vous omis de mettre ma lettre dans la vôtre ? Je veux que l'oncle aime Fabien comme nous autres. » « Fabien, à quelle heure t'es-tu retiré cette nuit ? Je jurerais que je t'ai entendu tousser à quatre heures du matin. » « Dis-moi, Fabien, pourquoi n'as-tu pas fait transporter à Madrid le corps de ta mère ? Cruel ! la laisser dans la terre étrangère ! » « Ma tante, pourquoi ne voulez-vous pas que je raconte à mes parents, dans mes lettres, combien Fabien est bon pour nous autres ? » « Fabien, pourquoi ne fais-tu aucune mention de ton père dans tes conversations ? Est-ce que ta mère ne t'a pas raconté son histoire ? J'aurais tant de plaisir à te l'entendre conter ! » « Ma tante, pourquoi ne placez-vous pas dans le cabinet le portrait de Fabien ? Pourquoi le laissez-vous caché dans cette armoire ? Pourquoi ne voulez-vous pas que j'en aie un petit dans ma toilette, comme il en a un dans la sienne ? »

Ma tâche serait interminable si je devais vous rapporter toutes les phrases du même ordre que nous lançait journellement cette candide enfant et les foudroyantes répliques, pleines de bon sens, qu'elle opposait à nos réponses embarrassées. Qu'il me suffise de vous assurer que, Mathilde et moi, nous en étions venus à la redouter comme un juge, et que celle-ci aurait fini presque par la haïr, et moi-même d'une certaine façon, si sa figure enchanteresse, sa céleste bonté et l'intime affection qu'elle avait pour nous n'eussent pas compensé l'espèce de torture à laquelle nous soumettaient ses interrogatoires. Nous l'aimions d'ailleurs chaque jour davantage, comme les parents coupables aiment les enfants mêmes qu'ils outragent et auxquels ils portent tort par leurs fautes. Nous la respections comme on respecte tous ceux que l'on abuse et que l'on trompe, et nous ressentions à son côté tant de remords, moi du moins, qu'il y eut des circonstances dans lesquelles je faillis presque lui dire : *Abhorre-moi, mon enfant : je suis indigne que tu arrêtes tes yeux sur moi !...*

— Quelle âme si belle vous devez à Dieu !... s'écria le père Manrique. Combien il a dû vous coûter de ne pas être bon.

— Beaucoup, mon père, répondit Fabien, et c'est là ma plus grande faute!... C'est là ce qui me pèse le plus aujourd'hui!... J'ai toujours éprouvé une peine profonde à faire le mal!... et aujourd'hui je me trouve dans cette situation, que l'habitude du mal me rend incapable de revenir au bien! Personne ne se fie plus à moi!

— Bah! bah! répliqua le prêtre, j'y crois, moi! Vous y croyez vous-même! et surtout Dieu a foi en vous, car il est le témoin de toutes les pensées humaines! Ne vous tourmentez donc pas pour l'avenir. Racontez-moi le passé et soyez certain que nous trouverons un remède pour les infirmités de votre âme....

— Je ne l'espère pas, mon cher père!... soupira Fabien. Mais enfin.... Je continue.

III

GABRIELLE

Pendant ce temps était venue alors pour Gabrielle l'heure de la transfiguration; l'enfant, par moments, devenait femme, ou, pour mieux dire, ce changement s'était opéré déjà brusquement et comme par enchantement, sous la feinte de ses habits d'enfants, avant que Mathilde eût prononcé la phrase graphique et sacramentelle : *Cette enfant ne peut plus contenir dans ses vêtements!* phrase que je traduisis en langage plus poétique, en m'écriant : « Oui, oui, le papillon veut sortir de sa coque ».

Il fallut alors la pourvoir de longs vêtements, et il est certain que le jour où ce fut effectué, nous restâmes stupéfaits devant sa splendide beauté. On eût dit une fleur de magnolia s'ouvrant subitement, se changeant, de bouton emprisonné, en une fleur magnifique et odorante! On eût dit qu'un voile nuageux venait de se déchirer, laissant le champ libre à la lune triomphante et resplendissante.

Il est temps de vous retracer la merveilleuse figure de Gabrielle, telle qu'elle apparut alors à nos yeux, et telle que,

peu de temps après je cessai de la voir!... Hélas! peut-être pour toujours, mon cher père, en juste punition de mes fautes!

Elle avait grandi à tel point qu'elle était plutôt grande que petite, et plus femme que jeune fille.... Pardonnez-moi le sens profane de la comparaison, et que l'image adorée de cette noble vierge me le pardonne également, mais la vérité, c'est qu'elle avait la parfaite stature et les proportions riches et accomplies de la Vénus de Milo qui se trouve au Musée du Louvre. Sans doute, un artiste de profession, comme je l'étais, pouvait seul deviner la perfection classique de sa beauté, très modestement dissimulée par la façon décente et pudique de ses vêtements, par sa manière de marcher et de s'asseoir. D'ailleurs, cette mystérieuse et inconsciente beauté, chaste par instinct, inspirait un respect invincible, et elle n'était ni hardie, ni provocante, comme celle de la déesse grecque, mais calme et adorable, comme celle des vierges chrétiennes, pures autant que belles, qui ont préféré le ciel à la terre, et dont les images sont l'objet d'un culte sur les autels.

Gabrielle était blanche comme le marbre fraîchement poli, avec une légère teinte rosée sur les joues, qui les faisait ressembler aux délicates roses du printemps qui s'ouvrent juste après les dernières neiges de l'hiver; son front altier, un peu grand, mais d'une forme artistique, paraissait être le trône de l'intelligence et le siège de la candeur; ses cheveux étaient la lumière; ses yeux, le ciel; sa jolie bouche, un nid de grâce; sa voix, une musique délicieuse, et chacun de ses sourires, un prix dont personne n'était digne. Au travers du ciel de ses prunelles bleues on voyait encore mieux le ciel.... C'était son âme!... Son accent mélodieux allait jusqu'au cœur : comme une caresse, ou bien comme une main légère et pieuse qui soignait vos blessures sans les toucher, ou comme un baume de salut.... Et enfin toute cette physionomie, si charmante, si simple, si loyale, si sublime et si franche en même temps, témoignait je ne sais quel signe d'étrangeté sur la terre, je ne sais quel air immortel, je ne sais quel type et quel blason divin!... Indubitablement Gabrielle était un ange!...

Au reste, autant elle avait été babillarde, étourdie et turbulente pendant les derniers temps de son enfance, autant elle devint sérieuse et réfléchie dès la première heure de sa jeunesse, sans avoir perdu, pour cela, sa douce ingénuité, ni même sa gaieté, quoique cette dernière fût modérée par une calme sérénité qui avait quelque chose de la béatitude céleste. Et, en effet, la vivacité de son imagination et la tendance naturelle de son caractère aragonais, à le bien considérer, ainsi que ses idées et ses sentiments d'une nature absolue, catégorique, décisive, *à la mort et à la vie*, comme je le disais moi-même, ne tardèrent pas à la pousser vers la région des aspirations éternelles et des jouissances abstraites, à la recherche du bien absolu : et, procédant avec son inflexible logique habituelle, par le seul fait de ne pas être athée, elle devint mystique, elle aima véritablement Dieu par-dessus toutes choses, ainsi que le commande le Décalogue, et elle lui donna son âme avant de commencer à vivre, avec la même ardeur et avec la même onction que les mourants lui remettent la leur à leur dernière heure,... après une longue vie d'épreuves.

— Mon fils! mon cher fils! s'écria le père Manrique avec enthousiasme. Pourquoi êtes-vous venu ici afin que je vous guérisse?... Vous êtes radicalement guéri, ou du moins vous connaissez le remède pour tous les maux!...

— Votre désir vous illusionne, mon père! Aujourd'hui ce n'est pas mon pauvre cœur qui parle, c'est ma raison. Il ne parle pas de moi, mais bien de Gabrielle; je n'ai jamais eu pour moi la force de suivre la bonne voie....

— Mais il suffit que vous la connaissiez ainsi et que vous l'aimiez de cette manière....

— Oh non! cela ne suffit pas!... Et surtout c'est déjà bien tard!...

— Cela, nous le verrons! répondit le jésuite.

— Malheureusement vous le verrez bientôt! répliqua Fabien.

Je vous ai dit avant, et je dois vous le répéter maintenant, que Gabrielle, au moyen de son mysticisme, se trouvait très tranquille et très heureuse dans cette vallée de larmes. Non pas qu'elle fût, même d'instinct, la triste dévote

qui se renferme et *meurt de nostalgie du ciel*. C'était une amazone courageuse, qui envisageait sans crainte le rude combat de ce monde, sûre de vaincre, ou prête à mourir avant d'être vaincue; elle entraînait en lutte contre le mal avec la sérénité et la hardiesse de la femme née héroïne, ou comme si elle continuait parmi nous une profession à laquelle elle se fût habituée dans l'Empyrée, pendant la terrible guerre des milices célestes qu'a décrite l'inimitable poète anglais dans ses vers si grandioses....

Ensuite, l'équilibre de cette nature privilégiée était admirable, tant dans l'ordre moral que dans l'ordre physique. Jeunesse, beauté, esprit, gaieté, innocence, force et courage, elle possédait tout. Sa beauté semblait le reflet de sa bonté. La santé de son corps était l'image de la santé de son esprit. On eût dit qu'on avait créé pour elle l'antique formule de *mens sana in corpore sano* ¹.

Et certainement, je vous prie de nouveau de me croire, je ne l'aimais pas encore comme on aime une femme. Je la respectais trop pour élever si haut mon ambition. On n'aime pas les saintes avec l'idolâtrie des mortelles. Les saints n'ont pas de sexe. Je ne sais quelle invincible pudeur ou quel respect superstitieux me faisait considérer Gabrielle comme un être supérieur et étranger à l'orbite de notre vie. J'étais enfin le sujet devant sa reine.... Elle pouvait abaisser ses yeux jusqu'à moi,.... mais, et je ne le fis jamais, je ne me hasardais pas à élever les miens vers sa souveraine beauté.

Au contraire, en la voyant paraître, je fixais mes regards sur la terre, plein de confusion et de honte. Mathilde elle-même, malgré toute sa hardiesse, ne pouvait soutenir, en ma présence, les regards de cette étrange créature.... Gabrielle, je le répète, en était venue à être le miroir accusateur dans lequel nous voyions notre félonie, ou l'inévitable lumière qui dévoilait nos misères! Non plus par des questions, comme auparavant, mais par sa seule vue, elle établissait une série de pénibles comparaisons entre ce que nous étions et ce que nous aurions dû être, entre elle et nous, entre Mathilde même et moi, et entre ma personne et celle

1. « L'esprit sain dans le corps sain. »

du mari absent, et ces comparaisons nous humiliaient et nous faisaient rougir à toute heure. C'est-à-dire qu'à la lumière de la beauté, de la chasteté, de la foi religieuse et des nobles pensées de Gabrielle, Mathilde restait flétrie, impure, criminelle, ingrate, sans vigueur physique et sans aucune qualité morale, et j'apparaisais à mes propres yeux comme un grossier corrompu, adorateur de charmes fanés, que d'autres hommes avaient déjà délaissés par dégoût; comme un voleur qui s'était introduit dans la maison d'autrui en profitant de l'absence du maître; comme un assassin de l'honneur d'un noble exilé, enchaîné au service de la patrie; comme un traître....

— N'allez pas plus loin, interrompit le père Manrique. Vous outragez la mémoire de votre père!... Je veux dire : vous répétez les plus terribles paroles de Lazare dans la fameuse nuit de la consultation.... »

Fabien baissa la tête en murmurant :

« C'est vrai, et quand je pense à Gabrielle, cela m'arrive toujours ainsi!... Oh! si Gabrielle eût été à mes côtés cette nuit-là, les sages conseils de Lazare eussent prévalu dans ma décision.... Mais l'ange de ma préservation m'avait déjà laissé seul dans ce monde,... et seul, j'ai été entièrement seul, jusqu'à ce jour, où j'ai eu le bonheur de venir vous parler!

— Vous oubliez Lazare.... Il fit, lui aussi, des efforts extraordinaires pour vous arracher au mal!...

— Il se peut qu'il les ait tentés en effet, mais Diégo était près de moi! Diégo! l'ouragan qui ravivait tous les feux de mes passions! ..

— N'oubliez pas ce que vous venez de dire.... C'est là ce qu'était Diégo positivement.... Vous commencez à y voir clair, très clair!... Mais revenons à Gabrielle....

— Revenons à Gabrielle!... répéta Fabien.

IV

AMOR CH'À NULLO AMATO AMOR PERDONA

Il y avait déjà quelque temps que la jeune fille était devenue très taciturne, surtout dans les moments où elle était

seule avec moi; elle ne paraissait toutefois ni triste ni fâchée. Son silence était comme une méditation ou, mieux, comme celui d'une personne qui se recueille pour écouter. On eût dit qu'elle s'écoutait elle-même, en vue de s'occuper d'une chose que son esprit méditait; ou l'on eût cru qu'elle écoutait... et même qu'elle *entendait* ce que nous ne nous disions pas en sa présence....

Je m'arrêtai à croire à ce dernier effet, et je commençai à en parler à Mathilde :

« Gabrielle ne me parle, ni ne me regarde que pour ce qui est indispensable.... Gabrielle se tait et observe beaucoup.... Gabrielle soupçonne nos relations....

— Tu te trompes, me répondait Mathilde. Je lis dans l'âme de Gabrielle comme dans un livre ouvert, et je sais d'ailleurs... les choses dont nous parlons, elle et moi, lorsque tu t'en vas.... Tu peux être complètement tranquille. »

Mais je ne fus pas plus tranquille. A toute heure diminuaient la familiarité et la confiance avec lesquelles me parlait auparavant la jeune fille.... Non, je ne pouvais me contenter de la paisible douceur et de l'attitude passive, bien semblables à de l'indulgence, qui avaient succédé à son ancien enthousiasme affectueux, à cette tendre sollicitude à scruter ma vie, à ces continuels assauts donnés à mon âme!...

« Considère qu'elle est déjà une demoiselle, continuai-je à dire à Mathilde, et qu'il n'y a rien d'étrange à ce qu'elle réserve quelque peu ses pensées.

— Elle ne serait pas femme si elle agissait d'une autre manière.

— Mais, c'est que, dans le cas présent, cette réserve comporte une censure....

— Tu es dans l'erreur : cette réserve répond au sérieux que tu gardes toi-même envers elle. Tu ne te rends pas compte que, pour le dehors, tu la traites, depuis quelques mois, avec beaucoup trop de respect,... ce qui est très dangereux,... je veux dire peu convenable, à cause de l'amitié fraternelle que tu veux continuer de maintenir avec elle. On ne doit pas donner trop d'importance aux jeunes filles.... Dans le cas contraire, elles deviennent infatuées et présomp-

tueuses et perdent toute la grâce et la légèreté de leur âge. Agis avec elle comme auparavant, et tu verras qu'elle agira de même.... »

Je tentai de suivre le conseil de Mathilde, lequel me semblait le plus habile : mais, au lieu de me délivrer de mes inquiétudes, je donnai sujet à Mathilde d'en avoir de bien plus graves.... Gabrielle répondit sèchement à mes nouvelles plaisanteries, elle accueillit mes avances avec dédain et ma gaieté avec ennui et même avec douleur.... Mais, en voyant alors que je devenais plus triste que jamais, comme très blessé de son mépris, elle redevenait contente et me traitait avec affabilité et avec douceur.... En résumé, le jour où j'étais chagrin, Gabrielle chantait et riait et me conviait même à quelque'un de nos anciens amusements, et, le jour où je me montrais gai et étourdi, elle devenait silencieuse et froide comme une statue.

« Tu avais raison, Fabien, me dit alors Mathilde. Il faut changer de conduite avec Gabrielle.... »

Et, en me parlant ainsi, l'épouse infidèle tremblait légèrement, pendant qu'une pâleur mortelle couvrait son visage.

« Il est nécessaire, continua-t-elle, que tu ne lui dises plus de plaisanteries, que tu la traites très superficiellement, ou, pour mieux dire, que tu n'en fasses aucun cas,... que tu l'amènes enfin à croire que tu ne t'aperçois pas des alternatives de sa conduite envers toi....

— Pourquoi me dis-tu cela, interrompis-je, et surtout pourquoi me le dis-tu avec cette voix et ces yeux?...

— Je vais être entièrement franche avec toi. Si je t'aimais moins, si je t'aimais comme j'ai aimé d'autres hommes, je n'agiserais pas comme je le fais, mais je t'aurais dit, depuis plusieurs jours : « Fabien, mon mari va revenir : il faut « nous séparer pour toujours ».

— Comment, m'écriai-je, le général revient en Espagne?

— Il est très possible qu'il revienne bientôt. Mais il n'est pas question de cela à présent.... Il s'agit de savoir si tu m'aimes ou si tu ne m'aimes pas.

— Je t'aime... et tu le sais bien, lui répondis-je.

— Je sais que tu m'aimes comme un enfant et comme un enfant gâté.... Mais j'ai besoin de savoir si tu m'aimes aussi comme un homme,... comme un homme sérieux, un homme de parole, de conscience....

— Mais que se passe-t-il donc? Que t'a dit cette enfant?

— J'ai besoin de savoir, continua Mathilde, que tu es incapable de me condamner, en récompense de l'intime amour que j'ai pour toi, au supplice le plus barbare, le plus horrible, le plus épouvantable....

— Explique-toi donc une fois! Que nous survient-il?

— Jusqu'ici, rien. Mais je connais le monde et je désire prévenir les choses à temps. Ainsi, dis-moi, Fabien, puis-je compter sur toi?

— Pour tout!

— Tu n'abuseras jamais de ma confiance?

— Jamais!

— Eh bien, écoute : Gabrielle t'aime.... »

Je me sentis comme ébloui ou, mieux, comme revenu à la vie. Une joie céleste ébranla le fond de mon cœur, et mon âme resplendit, reconnaissante, de même que l'univers lorsque le soleil reluit après la tempête....

Tout cela fut rapide comme l'éclair. J'observai que Mathilde tenait ses yeux fixés sur les miens et je me mis à rire immédiatement.

« Tu extravagues, lui dis-je. C'est une absurdité! »

La malheureuse garda un moment le silence, pendant lequel son regard inquisiteur paraissait chercher à lire dans mon cerveau... et ensuite elle ajouta :

« Mais enfin, si je ne me trompais pas?

— Ce serait la même chose! m'empressai-je de répondre.

— Es-tu sûr que son amour ne te contenterait pas? Ne serais-tu pas disposé à l'exciter? Ne répondrais-tu pas à cet amour en silence?

— Quelle folie! » m'écriai-je avec une grande énergie, comme pour étouffer une autre voix qui murmurait déjà dans le fond de ma conscience.

Mathilde respira; elle étreignit mes mains dans les siennes et elle se mit à pleurer et à rire en même temps, avec le franc

abandon de celui qui recouvre la tranquillité qu'il a perdue.

Au contraire, moi j'avais perdu la mienne pour toujours.

« Restons-en donc, ajoutai-je hypocritement, en essuyant avec mes lèvres les dernières larmes de cette insensée, à ceci : que ce que tu m'as dit de Gabrielle n'a pas d'autre fondement qu'une préoccupation de ta part,... un soupçon comme tant d'autres dont tu m'as déjà tourmenté.... »

Et après avoir prononcé ces paroles, je me mis à écouter avidement avec le désir d'entendre sa réponse complète.

« Ce que je t'ai dit de Gabrielle, répondit Mathilde, a du fondement, et beaucoup ! En conséquence, puisque je compte sur toi, il nous faut discuter ensemble la manière d'arrêter le mal.... »

— Est-ce que Gabrielle t'a révélé quelque chose ?

— Oh non ! Elle ne sait rien.

— Comment ? Elle ne le sait pas, m'écriai-je plein d'étonnement. Ma chère amie, tu as perdu le sens.... Je te jure que je ne te comprends pas !

— Parce que tu ne connais pas Gabrielle. Si tu la connaissais comme moi, tu comprendrais parfaitement qu'elle puisse être amoureuse de toi, sans se rendre compte de son amour. Gabrielle est la simplicité et la spontanéité personnifiées. Elle ignore complètement nos relations, dont la possibilité même ne peut pas lui venir à la pensée, étant habituée depuis longtemps à m'entendre te vanter à toute heure et à voir l'adoration que j'ai pour toi. Elle est jeune, comme toi, et passe la plus grande partie de son temps à ton côté.... La nature a ses lois, et Gabrielle ne serait pas une femme si, par suite de tout cela, son cœur et son âme ne s'étaient pas accoutumés à vivre de ta vie, soumis à ton influence et alimentés de ton être, le complément du sien et le besoin de son organisation.... Voilà la raison pourquoi elle t'aime. Quant à celle de son ignorance, elle est un peu plus subtile : mais il ne faut pas la considérer comme un vain paradoxe.... Gabrielle ne connaît pas l'amour autrement que de nom ; elle n'a pas encore aimé ; elle ne parle à personne qui puisse lui expliquer ce qu'elle éprouve maintenant et elle manque, pour cela, de termes de comparaison pour juger l'état de son âme. Comme ce qui lui arrive est si naturel ; comme

personne ne s'oppose à sa satisfaction de te voir et de t'entendre : comme elle ne redoute pas de la perdre et qu'il ne lui coûte aucun souci de jouir ; comme elle n'a à résister ni à la défense, ni à la privation, elle n'est pas encore venue à mesurer son intensité et à connaître sa jouissance. Mais si bientôt elle cessait de te voir, si elle découvrait que ton cœur est à une autre femme, si, par exemple, elle s'apercevait de nos relations, ... elle acquerrait la connaissance de son amour, et le plaisir tacite dont elle profite se changerait en une passion active et dévorante ! Sinon, remarque la tristesse et le dépit qu'elle ressent, par instinct, lorsque tu la traites comme un enfant ou bien avec la joyeuse étourderie de celui qui n'éprouve pas pour elle un sentiment ineffable et mystérieux, en rapport avec le sien, ... et remarque, au contraire, la joie triomphante dont elle donne témoignage lorsqu'elle te voit triste, inquiet et comme ayant besoin de sa présence pour être heureux ! ... Pourquoi me regardes-tu avec tant de surprise ? Tu t'inquiètes de m'entendre tenir ce langage, d'analyser si intimement l'amour, et de le réduire, pour ainsi dire, à des formules presque scientifiques. ... Ah ! mon Fabien ! ... l'amour est ma seule science ... et, de plus, aujourd'hui viennent à mon aide la funeste lucidité et la douloureuse perspicacité de la jalousie.

— Ainsi c'est là tout ? répondis-je altéré de nouvelles preuves de mon bonheur. Eh bien, mon amie, je ne suis pas convaincu, ... je crois que tu te laisses abuser par des visions. ... Précisément, depuis plusieurs semaines, Gabrielle ne me regarde pas.

— Elle ne te regarde pas ... lorsque tu la regardes. ... Mais quand tu ne peux y faire attention, c'est à peine si elle te quitte des yeux. ...

— Bien ; mais cela vient de ce qu'elle soupçonne nos relations, ... répliquai-je en regardant le sol ou bien en faisant des dessins, avec ma canne, sur le tapis, afin qu'on ne pût lire sur mon visage la félicité qui m'inondait. Gabrielle m'épie. ... Et, au lieu de cet amour que tu supposes, je commence à lui inspirer de la haine et du mépris. ... Crois-moi, Mathilde, le mieux que nous ayons à faire, c'est d'éviter ses accusations, de nous voir moins souvent, de nous voir

en particulier, de ne pas nous voir ici.... Je cesserai de vous rendre visite, quoique cela me coûte beaucoup.

— Cela de certaine façon! interrompit Mathilde. N'exagère pas les choses.... Pour cacher notre situation, il suffira que je te loue en la présence de Gabrielle, et que toi tu la traites avec l'inaltérable superficialité que je t'ai déjà recommandée....

— Mais c'est que je ne puis supporter son dédain, ni sa haine!... L'idée — que tu ne parviendras pas à m'arracher — qu'elle connaît et déteste notre vie, me remplit de confusion et de honte!

— Quelle obstination! Tu me mets dans la nécessité d'être plus explicite.... Mais aie bien soin, Fabien, de ne pas abuser de ce que je vais te dire. Il est tellement certain que Gabrielle ne te méprise ni ne te hait, que je l'ai surprise hier ayant ma cassette dans ses mains et contemplant ton portrait avec extase.... Il y avait déjà quelques instants qu'elle était ainsi lorsqu'elle s'aperçut de ma présence: elle devint très rouge et me dit en souriant: « *Je ne sais ce qu'il y a dans la figure de Fabien, qu'on ne se lasse de la regarder* ». Je crois, Fabien, qu'il n'est pas nécessaire que je te commente ces paroles... et qu'à présent tu ne me parleras plus des soupçons, de l'espionnage, de la haine, ni du mépris de Gabrielle! »

J'étais comme interdit, en entendant cette musique céleste transmise à mon cœur par un ange déchu.... J'eus ensuite grand'peine à dissimuler encore, à embrasser Mathilde et à l'interrompre par ces sacrilèges paroles :

« Nous sommes d'accord. Mais, madame, nous tuerons dans sa source ce petit amour de jeunesse, que Gabrielle pourrait aussi bien éprouver pour le plus beau de tes laquais. Ne crains rien, ma Mathilde,... je t'adore et je saurai répondre à ta noble franchise! Dans une semaine Gabrielle se sera déjà *lassée* de nous regarder, moi et mon portrait... Je te le jure par mon amour! »

Mathilde, malgré tout son savoir, crut à ma sincérité.... C'est que ni l'amour ni la jalousie ne sont aussi lucides, ni aussi perspicaces qu'elle me l'avait dit.

V

LES CHAINES DU PÉCHÉ

Je ne dois pas vous cacher que, pendant ce délai d'une semaine, loin de faire quoi que ce fût pour désabuser Gabrielle, je réussis à l'envenimer avec le prétendu antidote que j'opposai à sa passion.... Pardonnez-moi et considérez que, depuis l'époque et l'heure où Mathilde me révéla et me prouva que Gabrielle m'aimait, je ne fus plus maître, ni de ma volonté, ni de mon cœur, ni de mes pensées, ni de ma conscience.

Oh! gloire! Oh! enfer! un ange s'était emparé de mon âme!... Ma dissimulation l'avait attiré, lui avait inspiré confiance, lui avait fait croire que j'étais digne de sa céleste société.... Il était racheté,... ou il pouvait me racheter! Dieu me mettait dans le chemin de la vertu,... ou il me donnait un guide pour me tirer de l'abîme de mes peines! Mais, oh! disgrâce! j'avais promis de ne pas sortir de ce gouffre, j'avais juré d'éviter cet ange; j'avais donné ma parole de repousser cette main que le ciel me tendait; je ne pouvais — pour le dire finalement — rester à côté de Gabrielle sans être l'amant de Mathilde! je devais dédaigner celle que j'adorais déjà, et caresser celle que j'abhorrais, ou me séparer en même temps de l'une et de l'autre.

Oui, j'adorais Gabrielle. Sans aucun doute, je l'adorais avant de savoir qu'elle m'aimait, et la révélation de Mathilde n'avait fait autre chose que prêter le souffle de l'air au feu caché dans mon cœur. Comme je vous l'ai dit il y a peu de temps, je n'avais pas osé considérer Gabrielle comme une créature humaine, une femme mise à la portée de mes regards et de mes désirs; mais, en apprenant que le cœur de cette vierge séraphique palpait pour moi, tout mon être s'embrasa de l'amour de son âme, en adoration de sa beauté, en soif des ondes limpides de sa pureté, et je me sentis plein d'orgueil, pénétré de gratitude, dévoré de curiosité, anxieux enfin d'entendre ses lèvres de sainte, mais aussi de déesse,

me dire au milieu de l'éblouissement de la pudeur : « Fabien, je suis à toi ! je t'aime ! »

Sublimes émotions de mon premier, de mon unique amour, où êtes-vous allées, hélas?... Quant à elle,... qu'il était vrai qu'elle m'aimait!... Je ne sais comment je la regardai la première fois qu'elle parut en ma présence, après que Mathilde m'eut arraché le bandeau des yeux ; je ne sais ce que lui exprima ce premier regard,... mais il fut tel, que la fière demoiselle se détourna effrayée ; une modestie divine colora son visage ; elle trembla légèrement et ses paupières se baissèrent vers la terre.... Il me sembla voir la Vierge de Fra Angelico au moment où elle répond au Messager de Dieu : *Ecce ancilla Domini*.

Et cependant, depuis ce même moment, je commençai à outrager et à scandaliser, de propos délibéré, ses purs et généreux sentiments ! Je lui disais que mon cœur avait déjà ressenti beaucoup d'autres amours ; que, dans ce moment, j'étais épris de l'épouse de l'un de mes amis ; que je ne me marierais jamais ; que la constance en amour est en opposition avec les lois de la nature.... Telles étaient les abominations que je proclamais, ainsi que d'autres, ce jour-là et les jours suivants, devant la noble Aragonaise, au milieu des rires impitoyables de Mathilde, qui, soit dit en passant, se gardait bien de soutenir le contraire.

Gabrielle commença par contester mes déclarations avec autant d'indignation que de fermeté ; ensuite — tout ceci le premier jour — elle me regarda en face, pendant longtemps, comme si elle doutait de la vérité de mes paroles, et, sans dire un mot de son côté, le jour suivant, elle dit qu'elle était indisposée et elle ne se présenta pas devant moi, ni le jour d'après, ni les jours suivants ; puis elle se montra à moi tranquille, douce, affable, comme résignée à sa douleur et même se complaisant à souffrir, ne parlant plus que de choses mystiques, et écoutant, avec un indulgent sourire de doute, mes vanteries d'insensibilité et de désenchantement.

Les forces me manquaient pour poursuivre cette infernale comédie ! Tous les soirs, en sortant de la maison de Mathilde, je versais des torrents de larmes, et, au lieu de me rendre à

mon hôtel, je restais jusqu'au matin à contempler le balcon fermé de la chambre de Gabrielle, adjurant, avec un grand regret, tout ce que j'avais fait et dit ce jour-là, et murmurant, dans les ténèbres, toutes les bénédictions et toutes les protestations d'amour que je n'avais pu lui adresser lorsque j'étais tout près d'elle.... Je m'en allais ensuite à ma maison et je ne dormais ni ne vivais!... Je ne faisais que penser à Gabrielle, analyser ses moindres paroles, ses gestes, ses actions, ses regards de la veille et je déduisais de cet examen cette vérité horrible qui accroissait mes tourments : Elle m'aime encore!

Hélas! m'écriai-je alors au milieu du plus cruel désespoir, pourquoi ai-je été mauvais jusqu'à présent? Pourquoi ne peut-il m'être permis de recommencer à vivre une autre fois, en perdant le souvenir et la responsabilité de mes actions passées? Pourquoi n'ai-je pas connu cette enfant avant cette femme dont je suis l'amant infâme? Pourquoi ne l'ai-je pas rencontrée dans une autre maison? Je pourrais alors me délivrer du mal sans me séparer du bien! Alors je ne devrais pas payer à l'adultère par d'impures caresses le bonheur d'avoir contemplé mon ange gardien!

Mathilde ne tarda pas à voir mon inquiétude et mes angoisses et à lire dans mon cœur.

« Mon pauvre Fabien, me dit-elle un jour, je vois tout ce que tu souffres et j'éprouve de la peine à te regarder me sourire pendant que ton âme pleure en secret. Ne dissimule pas davantage! Je te sais gré des efforts que tu fais pour étouffer et pour me cacher un sentiment qui est plus fort que toi... et je dois répondre à ton sacrifice avec générosité. Ce qui arrive devait arriver! Gabrielle est jeune comme toi.... Quoi de plus naturel que tu l'aimes! Dis-moi s'il en est ainsi et compte dès à présent sur l'abnégation de mon amour. De toutes les manières nous serions, à la fin, obligés de nous séparer.... J'ai presque le double de ton âge et je serai bientôt vieille, alors que tu devras te marier tôt ou tard.... Je préfère donc que tu demeures dans ma maison, dans ma famille, à mes côtés, non plus en qualité d'amant, mais avec le titre de fils.... Ainsi je ne te perdrai jamais! Jusqu'à ce jour j'ai été heureuse, sans penser à autre chose

qu'à jouir de tes caresses.... Plus tard je le serai en faisant ton bonheur, en te payant toute la joie que je te dois, en me consacrant à ta félicité et à celle de Gabrielle, comme une vraie mère. »

Bien que je fusse très jeune, je doutai de la sincérité ou des forces de Mathilde et je lui niai résolument, pendant quelques jours, que je fusse amoureux de Gabrielle. Mais elle mit tant de force dans ses raisonnements; elle dissipa mes craintes de telle façon; elle se montra envers moi si tendre, si grande, si généreuse, que je finis par avoir foi en sa loyauté et en son héroïsme, et, donnant un suprême essor à ma passion comprimée, je me précipitai à ses genoux et je lui dis :

« Sois bénie! Sois bénie pour le bonheur que tu m'as donné en ce monde et pour la nouvelle félicité que je vais te devoir!... Ta sublime conduite m'impose le devoir d'être sincère envers toi.... Cela est vrai! J'aime, j'adore, j'idolâtre Gabrielle!... Mais crois aussi que je t'aime plus que jamais, crois que je t'admire et que je te révère comme une sainte, comme ma mère, comme un être surnaturel, comme un Dieu. »

La foudre qui serait tombée aux pieds de Mathilde ne lui eût pas causé plus d'horreur que ces paroles dites par moi.

« Infâme! indigne! Il est donc vrai que tu l'aimes », éclata-t-elle avec fureur.

Et elle voulut pleurer et elle ne put; elle poussa un sanglot et elle tomba sur le sol, agitée par une violente convulsion, vraie ou fausse.

Le résultat de cette scène fut que, sur ma proposition et au milieu des larmes et des baisers, Mathilde et moi, nous convinmes que nous nous séparerions pour toujours, et en effet, quelques heures après, je sortis de cette maison, en vue d'une éternelle séparation, sans avoir dit adieu à Gabrielle et sans espoir de revenir jamais lui parler.... C'est-à-dire que j'en sortais comme j'y étais entré, et — me pardonne la mémoire de mon père si j'emploie encore l'horrible comparaison de Lazare — j'en sortais comme un véritable voleur, emportant dans mes serres, non seulement l'honneur du

général, mais encore l'amour-propre froissé de Mathilde et le cœur de Gabrielle!...

Pour comble de disgrâce, en arrivant chez moi et alors que j'en étais à regretter cette rupture, et à désirer que Mathilde fléchît et me rappelât, je jetai machinalement la vue sur un journal et j'y lus ces lignes :

« Nous venons d'apprendre que le général X... et tous les autres militaires qui étaient en garnison aux Canaries, ont reçu l'ordre du Gouvernement de revenir à Madrid et qu'ils doivent débarquer à Alicante, d'un moment à l'autre. Félicitations de cette nouvelle situation », etc., etc.

Il n'y a plus d'espoir, m'écriai-je alors, Mathilde ne peut faire acte de repentir, et moi aller demander mon pardon! Je ne peux plus d'aucune manière voir Gabrielle. Le retour du général me ferme complètement la porte de cette maison. La fatalité s'est chargée de sanctionner notre séparation. L'enfer a réussi à me séparer de Gabrielle!

VI

LA NÉCESSITÉ POUR GLOIRE

Je m'étais trompé.... Je n'en avais pas encore fini avec cette répugnante histoire, dans laquelle la seule et véritable victime était la noble jeune fille dont nous torturions le cœur et dont nous devons achever de scandaliser l'innocence d'une manière sacrilège! Trois jours après ma rupture avec Mathilde, je reçus la lettre suivante :

« Fabien, ne pleure pas et ne me maudis pas; viens me voir. J'ai besoin de toi. En revanche, je te donnerai toute la félicité que tu désires.

« Ta mère,

« MATHILDE. »

Et, au bas de ces lignes, il y en avait une autre, tracée par la main et de l'écriture de Gabrielle!... qui me fit trembler d'amour et de vénération, ou, bien mieux, de remords

et de gratitude, comme tout ce qui n'est pas mérité; elle disait :

« Viens pour que tu sois heureux.

« GABRIELLE. »

Mes yeux entrevirent un abîme d'horreur à travers le voile de gloire et de bonheur que renfermait cette lettre, mais j'accourus à cet appel sans hésiter. La mort même était préférable à la douleur et au désespoir dans lesquels j'avais passé ces trois jours loin de Gabrielle!

Je trouvai Mathilde seule, quand j'arrivai dans son cabinet. Elle était pâle comme si elle venait de relever d'une maladie.

Dans l'effusion de ma reconnaissance pour la généreuse lettre qu'elle m'avait écrite, je crus devoir m'emparer de ses mains et les baiser, mais elle me repoussa tristement et me dit :

« Je savais bien que tu viendrais si Gabrielle te rappelait. Quant à elle, je peux t'assurer qu'elle ne connaît pas encore la valeur des mots, *dictés par moi*, qu'elle t'a écrits au bas de ma lettre,... mais, sois tranquille, aujourd'hui je tiendrai ma promesse de te rendre heureux, et, pour que tu ne mettes pas en doute ma sincérité, j'ai tenu à ce que tu entendisses toi-même l'explication que je vais avoir avec Gabrielle.... Il sera bon, sans doute, que je m'explique aussi avec toi,... non plus comme ta maîtresse, que j'ai été, mais bien comme ta meilleure amie, que je désire être.... Assieds-toi donc et écoute-moi. »

Je me taisais,... la tristesse de Mathilde me causait de l'effroi.... Elle me semblait une nouvelle forme de son amour.

Elle poussa un profond soupir, comme si ce silence de ma part lui ôtait sa dernière espérance, et dès ce moment elle marcha résolument au sacrifice promis.

« Fabien, s'écria-t-elle avec une dignité et une fermeté dont on ne l'aurait jamais crue capable, je dois être sincère avec toi,... je t'aime encore; mais ni mon amour ni ma passion n'entrent pour rien dans ce que je vais te dire,... dans ce que je vais faire.... Non! je ne t'ai pas appelé pour te

demander de nouveau la place que j'occupais dans ton cœur, pas plus que je ne suis remplie d'une généreuse sollicitude pour ton bonheur et pour celui de Gabrielle.... Je ne suis pas si grande!... Je t'ai appelé parce que j'y suis obligée, pour ma propre convenance, par pur égoïsme, pour que tu me sauves enfin du grave danger que court mon bien-être et jusqu'à ma vie.... Écoute ce qui m'arrive. »

Et aussitôt elle me raconta l'histoire suivante :

Son mari était arrivé à Madrid, instruit, sans doute par quelque écrit anonyme, qu'il y avait un jeune homme, nommé Fabien, qui ne sortait à aucune heure de sa maison. — Il se garda bien cependant de s'informer de moi à Mathilde, soupçonnant sans doute son déshonneur et désireux de vérifier la vérité du fait. — Bientôt les domestiques, les amis et les parents lui confirmèrent qu'il y avait près de deux ans que je visitais intimement la générale, à toute heure du jour et de la nuit ; par suite, le mari, jaloux, des questions en vint aux perquisitions, et il trouva dans la chambre de Mathilde et dans ses meubles cinq ou six portraits de moi — l'un d'eux dans le fameux médaillon — et divers mouchoirs et autres cadeaux avec mes initiales....

Pourvu de ses armes et muni d'un poignard et d'un poison, le général, qui était essentiellement tragique, s'enferma avec sa femme et lui dit :

« Voici les preuves que tu étais la maîtresse d'un certain Fabien qui, depuis deux jours, a cessé la cour continuelle qu'il t'a faite pendant mon absence.... Meurs en prenant ce poison ou je te tue avec ce poignard. »

Mathilde se mit à rire et elle embrassa le général avec tendresse, en lui disant, entre ses éclats joyeux :

« J'ai là une preuve de ton amour qui me rend folle de joie. Que je suis heureuse de te voir jaloux, et combien tu es dans l'erreur de l'être ! »

Le général resta déconcerté,... et peu d'instant après il en était à admettre pour vraie toute explication quelconque, à la vue de la sereine nonchalance et de la séduisante attitude de son épouse.

Celle-ci lui dit alors que j'aimais passionnément Gabrielle et que Gabrielle aussi était amoureuse de moi, que c'était là

le seul motif de mes fréquentes visites; qu'elle, Mathilde, avait été faible et complaisante pour nous, en nous permettant de nous voir et de nous parler à toute heure, parce qu'elle me regardait comme un bon parti pour la jeune fille; mais qu'elle n'avait pas voulu qu'il se fit aucun compromis avant que le général fût arrivé et qu'il eût donné son consentement; qu'une perquisition de la police, pour raisons politiques, avait donné lieu à ce que j'étais resté pendant quelques nuits à coucher dans la maison; que ces portraits et ces mouchoirs avaient été donnés à Gabrielle, laquelle les lui avait rendus, à elle, ne se croyant pas autorisée à les garder, et, enfin, que s'il lui restait quelque doute, il n'avait qu'à appeler la charmante enfant et la questionner à ce sujet.

« Ne me remercie pas pourtant, conclut Mathilde, du sacrifice que je vais faire en t'unissant à l'heureuse rivale qui m'a ravi ton cœur... — Dieu sait que je ne le fais pas par vertu, mais bien par nécessité. — Mais le temps modifiera nos situations respectives. Je tâcherai d'éteindre les souvenirs de tes caresses et de guérir la blessure de mon amour-propre, et quand, ceci obtenu, je pourrai ressentir pour toi une noble amitié à la place de l'adoration et de la rancune que tu m'inspires justement aujourd'hui, je serai joyeuse d'avoir contribué à ton bonheur, d'y assister, de ne pas être restée sans toi pour toujours, et d'être comme une seconde mère... pour tes enfants, car jamais je ne pourrai passer pour ta mère aux yeux de ma conscience....

— Oh! Mathilde! m'écriai-je profondément ému de ces dernières paroles, tu te calomnies! Tu es la femme la plus grande, l'être le plus sublime que j'ai rencontré sur la terre.... Merci! merci! Je ferai en sorte de mériter tant de générosité, à force de vénération et d'amitié! Je serai ton fils! ton frère! ton esclave! Je baiserais la trace de tes pas!... »

Et, en parlant ainsi, je voulus de nouveau saisir ses mains et les baiser....

Mathilde me repoussa avec une plus grande sincérité qu'auparavant et tira le cordon de la sonnette.

« Que Mlle Gabrielle vienne! » dit-elle au domestique qui se présenta.

Je tombai à genoux devant la générale en m'écriant :
« Avant dis-moi que tu me pardonnes ».

Elle me regarda alors d'une manière indéfinissable qui me fit peur.... Mais bientôt elle passa ses mains sur ses yeux et sur son front, et, me montrant son cabinet de toilette, elle s'écria avec énergie :

« Laisse-moi en paix ! Entre là et écoute ma conversation avec Gabrielle.... Il faut que, lorsque mon mari reviendra ce soir, la jeune fille sache qu'elle l'est promise et que tes portraits et les divers objets qui, ce matin, ont failli causer ma perte, lui appartiennent. »

J'obéis avec une vile humilité et j'entraï dans le cabinet de toilette de Mathilde, qui était séparé de son boudoir par des rideaux.

Peu de temps après, Gabrielle se trouvait en présence de la générale.

VII

LUMIÈRE ET OMBRE

Le soir commençait à venir.

C'était le 27 avril,... je l'ai bien présent à la mémoire !

Mathilde et Gabrielle s'assirent devant une grande croisée qui donnait sur le jardin de la maison.

« Aux fers de la grille de cette croisée grimpaient et s'entortillaient les minces tiges d'un jasmin dont les fleurs recevaient les derniers rayons du soleil couchant....

Mathilde s'était placée le dos tourné au cabinet de toilette.

Quant à Gabrielle, je la voyais en face à travers la jointure des deux rideaux.

Elle était pâle, mais calme, comme son innocence, et plus belle que jamais.... En ses yeux resplendissaient les sentiments de la femme, dont elle s'était certainement rendu compte pendant ces trois jours....

« Elle est mon épouse !... » murmurai-je dans le fond de mon âme, avec un recueillement et une onction que je

n'aurais jamais cru pouvoir m'être inspirés par la joyeuse enfant des autres temps.

« Ma fille, prononça enfin Mathilde d'une voix tremblante, je te dois une explication pour les mots qu'à ma prière tu as écrits à Fabien au bas d'une lettre de moi que je ne t'ai pas lue.... »

L'Aragonaise sourit doucement, en témoignage d'une confiance illimitée. Ce sourire eût désarmé un démon!

Mathilde ne fut pas ébranlée et continua :

« Tu auras été surprise aussi, bien que tu ne me l'aies jamais dit, que notre pauvre Fabien n'ait pas paru ici depuis deux jours.... »

— Trois, avec aujourd'hui, ma chère mère, répondit Gabrielle avec tristesse.

— Et, en sus de ta surprise, tu dois le regretter beaucoup,.... le regretter de toute ton âme.... N'est-ce pas vrai, ma chérie? »

Gabrielle leva les yeux et murmura :

« Je le regrette pour lui!

— Mais quoi, tu ne l'aimes donc pas? »

La chaste beauté mit une main sur son cœur et dit :

« Avant-hier je ne savais pas ce que c'était qu'aimer.... Aujourd'hui... je sens ici une angoisse infinie qui, si ce n'est pas la mort, pour sûr, c'est l'amour.... »

— C'est l'amour! » répondit Mathilde avec un accent fatidique.

Elles se turent un instant.

La générale devait se rappeler alors que j'étais le témoin de cette scène, et elle dit avec fermeté :

« Eh bien, ma fille, j'ai une bonne nouvelle à te donner : c'est que Fabien t'aime autant que tu l'aimes. »

— Plût à Dieu! » murmura pieusement la jeune fille, comme si elle priaït pour moi, comme si mon bonheur lui importait plus que le sien, comme si l'on venait de lui apprendre qu'elle pouvait racheter mon âme.

Mathilde ne comprenait pas cette exclamation, et lui dit :

« N'en doute pas, Gabrielle.... Si Fabien te l'a caché jusqu'à ce jour; s'il a assuré en ta présence qu'il avait d'ignobles amours; s'il s'est calomnié lui-même, en se montrant

incapable de purs et nobles sentiments, tout cela a été de ma faute.... »

Les yeux de Gabrielle exprimèrent la plus grande et la plus naïve surprise.

« De votre faute ! dit-elle bientôt avec une adorable candeur, je ne comprends pas, ma chère mère.

— Si !... continua Mathilde. Je lui ordonnai de tâcher de combattre et de ralentir ta passion jusqu'à ce que le général arrivât et déclarât s'il acceptait Fabien pour ton époux....

— Eh quoi ! interrompit la jeune fille avec une ineffable joie, le général accepte ?

— Oui, ma fille !... Le général et moi, nous vous donnons dès ce jour notre bénédiction nuptiale. »

Un court sanglot coupa la parole à Mathilde.

Je pris part à cette émotion et je me sentis plein de pitié et de reconnaissance pour cette femme si héroïque.

Gabrielle, de son côté, joignant les mains et levant au ciel ses yeux, dans lesquels se réverbéraient les dernières étincelles du soleil de cette journée, ressemblait à un séraphin chantant les louanges de l'Éternel.

La voix de la générale, qui recommença à retentir, m'arrêta au moment où j'allais sortir de ma cachette et me prosterner à ses pieds.

« Ce soir même, continua à dire la victime présumée, nous écrirons à tes parents pour leur demander leur consentement. Avant, nous aurons vu Fabien et je l'aurai présenté à mon mari, ce qui veut dire qu'il restera à dîner aujourd'hui ici, comme aux meilleurs temps de vos amours cachées.... Ah ! j'oubliais,.... tu as là ces portraits, ce médaillon et ces fleurs fanées,.... ce sont des cadeaux que Fabien t'a destinés, en les mettant en mon pouvoir avec soumission, le jour de ta fête, le jour de ta naissance, etc., etc. J'ai retardé de te les remettre jusqu'à ce jour, pour ne pas entretenir dans ton cœur des espérances qu'aurait pu détruire l'arrivée du général.... mais aujourd'hui il n'y a plus rien à craindre.... Déjà Fabien est à toi et tu es à Fabien.... Embrasse-moi, ma fille, et sois aussi heureuse que tu le mérites ! »

Mathilde ne put se contenir en prononçant ces dernières paroles, ni remettre les gages de nos anciennes amours....

elle se mit à pleurer amèrement. Alors Gabrielle, en pleurant aussi, se précipita dans ses bras et couvrit son visage de baisers, pendant que je pénétrais dans le boudoir et que je me jetais aux genoux de ce groupe attendri, qui résumait toutes les affections de mon âme.

Gabrielle, en me voyant, cacha son visage rougissant dans le sein de celle qu'elle regardait comme notre mère. Celle-ci se hâta de sécher ses larmes avec je ne sais quelle promptitude fébrile ou purement dramatique ; elle se leva, calme en apparence, et, s'efforçant de sourire, elle poussa doucement vers moi la jeune fille effarouchée et se retira de son côté, au fond du boudoir, où elle se laissa tomber sur une causeuse.

« Fabien, avait-elle dit pendant ce temps, vous avez là votre épouse.... Rendez-la heureuse!...

— Mathilde!... murmurai-je en suivant la générale au lieu de m'approcher de Gabrielle.

— Laissez-moi à présent, Fabien, dit la pauvre femme avec une imposante résignation : je suis très fatiguée.... Bientôt nous parlerons tous deux.... Ne vous tourmentez pas pour moi.... Tenez compagnie à Gabrielle.... Le général sera ici dans une heure, et il est nécessaire qu'il nous trouve tous bien amis! »

Terrible égoïsme de l'amour! je pris ces paroles au pied de la lettre, et, profitant de la permission de Mathilde et usant sans pitié de sa généreuse magnanimité, je m'approchai de Gabrielle comme si nous eussions été seuls, je saisis une de ses mains et je contemplai avec ravissement sa rare beauté.

Le soleil avait disparu et les lueurs du crépuscule, filtrant au travers des jasmins de la grille, éclairaient seules cette partie de l'appartement, laissant dans l'ombre le côté où Mathilde était restée.

Gabrielle, innocente, heureuse et triomphante, était debout à mon côté, près de la croisée fleurie, me laissant serrer et caresser cette main tiède et suave, confiante et tendre, qui ne tremblait pas dans les miennes, mais, au contraire, aidait inconsciemment à la communication des effluves amoureux de nos âmes, de nos cœurs, de notre sang jeune,...

aliment précurseur de deux vies qui commençaient à se fondre en une seule.

Elle leva enfin ses yeux pleins de pudeur ; nous nous regardâmes... et ses yeux et les miens restèrent dans une contemplation infinie de nous-mêmes, immobiles, comme en extase, sans entrevoir d'autre monde que l'abîme d'anxiété radiieuse dans lequel nous étions plongés. Nos pupilles se parlaient et s'embrassaient, et moi je voyais avec une ineffable joie que dans les yeux de Gabrielle éclatait toute la passion de la femme. Au travers de la sainteté de l'ange, elle me faisait déjà pressentir la tendre épouse, avec sa double auréole de compagne et de mère future....

« Ma Gabrielle!...

— Mon Fabien!... » murmurèrent enfin nos lèvres, se cherchant sans intention et instinctivement. Mais, avant qu'elles se réunissent, un sourd gémissement se fit entendre de l'autre côté, dans les ténèbres qui remplissaient le fond du boudoir.

C'était Mathilde que nous avions oubliée!

Je demeurai glacé de terreur et j'abandonnai la main de Gabrielle.

Celle-ci recula, honteuse et confuse, ouvrit les tentures d'une porte qui se trouvait près de là et disparut rapidement.

« Ma pauvre Mathilde! m'écriai-je alors en courant avec crainte vers l'implacable générale. Pardonne-moi!... j'ai été cruel! j'ai été égoïste!...

— Bien égoïste!... bien cruel!... me répondit-elle avec une voix sourde et en essuyant les larmes qui baignaient ses yeux. Je croyais que, du moins aujourd'hui, tu aurais pour moi l'attention de ne pas la caresser en ma présence.

— Pardonne-moi!... Pardonne-moi, ma sainte!....

— Oh non! poursuivit Mathilde. C'est à toi de pardonner!... Moi j'aurais dû mourir le jour où j'ai découvert que tu ne m'aimais plus!... Oui, je me tuerai! Sois tranquille.... je me tuerai!... »

Il me semblait que le sol s'effondrait autour de moi, et, pour éviter la perte totale de mes espérances, je répondis sans réflexion :

« Ne dis pas cela.... Je t'aime plus que jamais.... Je vous aimerai toutes les deux.... Tu seras toujours *ma Mathilde*. »

Et sachant que mes caresses avaient plus d'action sur elle que mes paroles, je couvris sa figure de baisers bruyants et multipliés, que l'ardente femme ne tarda pas à me rendre.

Une lamentation plus triste que l'autre se fit alors entendre dans le boudoir, et au même moment nous entendîmes, derrière les rideaux qui avaient livré passage à Gabrielle, le bruit sourd d'un corps qui tombait sur le sol.

Nous y courûmes et nous vîmes que la jeune fille, au lieu de se rendre dans sa chambre, comme nous nous l'étions figuré, remplie de trouble et, en même temps, de curiosité, fruit de son innocence, s'était cachée derrière ces rideaux, et que de là elle avait tout entendu....

« Nous l'avons tuée!... criai-je hors de moi en m'empressant de secourir la jeune fille.

— Tu nous as tuées toutes les deux!... rugit Mathilde en m'empêchant de m'approcher de Gabrielle. Vois donc! vois donc!... je n'ai plus d'armes contre la jalousie de mon mari!

— Tu ne mourras pas! répondis-je avec férocité : Dieu conserve les démons pour la punition des coupables comme moi!... Mathilde, écoute la dernière parole que tu entendras de ma bouche!... écoute la fin de notre histoire!... Sois maudite!... »

Et je quittai définitivement cette maison, fou d'amour et de désespoir.

VIII

LA SOURCE DU BIEN

Je restai, en effet, comme fou pendant plusieurs jours. Ma première pensée fut de fuir, sans m'arrêter à examiner le mal que j'avais fait, me considérant en cela comme un assassin, un incendiaire, un homme enfin ayant commis un

crime horrible, sans rémission, pour lequel il ne saurait y avoir de pardon, ni dans sa conscience, ni dans celle d'autrui. Je m'enfuis, dis-je, sans attendre de savoir si Gabrielle était morte dans cette soirée, si elle avait quitté la maison, si, par ses déclarations ou par son silence, elle avait achevé la perte de Mathilde aux yeux du général, ni si celui-ci pensait ou non me demander raison de ses outrages....

Mais ne vous imaginez pas que ma fuite ait été réelle : ne croyez pas que j'ai fui de Madrid.... Ce que j'ai fui, c'est la vertu, c'est le devoir, c'est moi-même, c'est ma propre mémoire.... Ce que j'ai fait, le voici : désespérer du bien pour toujours, et me jeter dans les bras du mal ; chercher un refuge et une société au milieu des vices, seuls amis qui ne me délaisseraient pas dans ce monde ; me lier intimement avec les jeunes gens les plus mal famés qui trônaient alors dans certains salons, dans les tripots dorés ou dans les lupanars publics ou particuliers ; me laisser emporter au tourbillon de la dissipation ou par le courant de la mode, ne refuser ni bals, ni festins, ni aventures galantes, ni coulisses de théâtre, ni sujets de duel, ni tables de jeu, ni orgies effrénées... et tout cela, pour ne rester jamais seul, pour ne pas penser à Gabrielle, pour n'avoir plus de ses nouvelles ou, pour mieux dire, ne pas les avoir par moi-même.... L'idée de me rendre compte de l'état de mon âme me remplissait d'horreur !

Toutefois j'ouïs bientôt dire, par des personnes indifférentes, que Gabrielle était retournée dans l'Aragon.

Le jour même où j'appris ce départ fut également le premier où je rencontrai Mathilde dans la rue. Elle était en voiture découverte, à côté de son malheureux époux, le vieux et digne général, qui la contemplait, à ce moment, avec adoration et ravissement. Il ne me connaissait pas.... Elle me regarda sans émotion et avec indifférence, comme si elle ne m'avait jamais connu !... Bien plus, le gracieux sourire que, dans le même instant, elle adressait à son mari ne s'arrêta pas sur ses lèvres, et c'est avec ce sourire qu'elle passa et disparut, plus splendidement parée, plus belle, plus cynique, plus effrontée que jamais.

Je ressentis une profonde douleur et ensuite un bien-être extraordinaire.... C'est que Mathilde achevait de s'éteindre dans mon cœur.

Dans la nuit j'entendis raconter, au casino, que la générale X... avait un nouvel amant, et même il y en eut qui dirent que j'avais été remplacé par *deux*!...

Je me réjouis beaucoup de cette chance, de pouvoir jeter quelques pelletées de terre sur un cadavre dont l'odeur pestilentielle eût pu infecter le reste de ma vie.

Peu à peu Mathilde et même son souvenir s'effacèrent de mon cœur torturé... qui ne ressentait déjà plus pour elle ni amour, ni haine, ni même du mépris.... La personne m'était et m'est aujourd'hui indifférente de toute manière; et je peux la comparer aux cheveux que nous avons eus sur la tête, que nous avons bientôt fait couper et que des étrangers foulent aux pieds ensuite, en notre présence, dans le salon de coiffure sali par ces débris.

« Vous êtes bien inhumain pour vos complices! s'écria le père des âmes, en souriant après cette plaisante comparaison.

— Vous avez raison!... » répondit Fabien, en fermant les yeux comme pour mieux contempler les temps passés....

Et il dit ensuite :

« Je n'ai plus revu Mathilde.... Peu de mois après, le vieux général mourut et elle partit pour l'Italie, où, il paraît, qu'elle s'est remariée.

— Que Dieu ait pitié de ses fautes!... » murmura le jésuite.

« Je lui pardonne,... mais à la condition de ne plus la revoir jamais », répondit Fabien douloureusement.

Et un moment après il continua en ces termes :

« Après deux ou trois mois de cette vie effrénée, je ne sais quelle invincible fatigue s'empara de mon âme, jusqu'à ce qu'un jour je restai découragé dans la vertigineuse carrière de désordre et de scandale où je m'étais lancé, et je me trouvai seul, malade et malheureux, comme le soldat qui voit disparaître ses camarades et ne tarde pas à tomber aux mains de l'ennemi. Mon ennemi, c'était moi-même, comme vous avez pu en juger, et c'est dans cette funeste situation

que je revins à ma maison déserte, sans aucune espérance de bonheur....

Pour comble d'infortune, je remarquai bientôt que, bien que j'eusse transformé et troublé ma vie, bien que j'eusse piétiné sur mon cœur, je n'étais pas encore parvenu à tarir dans mon âme la source du bien, principe inépuisable du remords. Au contraire : aussitôt que commença à s'apaiser le flot bourbeux de mes passions, je vis se dessiner dans le fond la figure lumineuse de Gabrielle.... Elle était là, fixe, immobile, inébranlable, comme ma propre conscience, mais ne me jetant pas à la face, comme cette dernière, mon infâme conduite ! sans dédain comme sans raillerie, mais triste et affable en même temps, me regardant avec compassion et souriant doucement au milieu de ses larmes, comme pour me ranimer et tenter ma réconciliation avec le ciel.

Cette vision, qui commença par me causer de l'effroi, m'inspira peu à peu d'abord une timide confiance et une foi aveugle en l'inépuisable bonté et l'affection épurée de mon idole. Jamais, me disait tout mon être, Gabrielle ne pourra oublier ce qu'elle ressentit pour moi le soir où se confondirent nos âmes, près de la grille aux jasmins, et son angélique miséricorde ne me refusera pas un généreux pardon lorsqu'elle verra ce que je souffre !

Sans trop entretenir cette espérance, ma passion pour Gabrielle reprit son ancien essor et régénéra tout à fait mon esprit. Il me semblait que je revenais à une nouvelle vie. Je réprochai et méprisai mes excès et mes folies de ces derniers mois, comme s'ils n'étaient pas mes actes, sans remarquer que le monde que j'avais scandalisé les considérait comme les miens, et je recommençai à chercher mon adorée, avec la même ardeur que j'avais mise peu de temps auparavant pour fuir jusqu'à son souvenir. Je suis ainsi, mon père ; je veux dire que j'étais ainsi avant que mon malheur s'accomplît !

La première chose que j'appris, c'est que Gabrielle était en effet partie de la maison du général le jour qui suivit la terrible scène du boudoir ; j'acquis ensuite la certitude qu'elle était retournée dans l'Aragon, chez ses parents, et je pris le chemin du village où ceux-ci résidaient.

Là je sus, non par ces derniers, car je ne me hasardai pas à me présenter chez eux, mais par le directeur de la poste, que la jeune fille n'était pas venue dans le pays après avoir quitté Madrid, mais qu'elle s'était rendue au lieu où lui avaient écrit ses parents, à l'adresse suivante :

« Madame l'abbesse du couvent de X... pour remettre à Mademoiselle Gabrielle de la Guardia, Madrid. »

Je revins dans la capitale; je me rendis au couvent indiqué, et j'obtins que l'abbesse voulût bien me recevoir et m'entendre.

Aux premières paroles que je prononçai concernant Gabrielle, elle me demanda vivement, comme si elle m'eût attendu depuis longtemps :

« Vous êtes Fabien Comte ?

— Oui, madame, ... lui répondis-je rempli d'étonnement.

— Eh bien, allez au guichet, et là on vous remettra une lettre que j'ai pour vous depuis trois mois. Ne vous attardez pas ensuite à revenir ici et à me demander une autre audience : je ne peux ni entendre parler, ni parler moi-même, de l'affaire à laquelle se réfère cette lettre, et encore moins permettrai-je jamais que vous ayez une entrevue quelconque avec la personne après laquelle vous avez demandé. »

Et cela dit, elle me salua froidement et ferma la persienne du parloir.

Vous imaginez-vous l'empressement avec lequel je volai à la recherche de cette lettre qui ne pouvait être que de Gabrielle !

Elle était d'elle, en effet, et je l'ai apportée sur moi, jointe à d'autres, que je vous lirai dans peu de temps. La voici :

« Fabien ! je sais que, tôt ou tard, tu reviendras me chercher ; non pas certainement pour ce que je suis, pauvre créature mortelle remplie d'imperfections et de misères, mais bien parce que Dieu, Notre Seigneur, a voulu que mon humble personne ait une influence et une action sur la malheureuse vie.

« Ce que je ne sais pas, à point nommé, c'est quand et comment tu reviendras. Tu pourras venir immédiatement, poussé par ton féroce égoïsme qui te semblera, à toi, de l'amour et de la compassion. Tu pourras venir plus tard, entraîné par de meilleurs sentiments, c'est-à-dire par amour du bien, croyant, dans ta folie, que je suis moi-même le bien.... Enfin, tu pourras venir très tard, lorsque, près de la tombe, tu te verras repoussé par le mal, comme un instrument inutile, au lieu de l'avoir toi-même repoussé au moment opportun.

« Ce qui est, c'est que tu viendras, sans aucun doute : soit que tu croies que tu me dois quelque chose, que j'ai besoin de toi et que tu peux me donner une félicité qui n'est pas en ton pouvoir ; soit que tu t'imagines que je peux te donner cette félicité, te pardonner, t'absoudre et te secourir,.... toutes choses que l'on ne peut obtenir que de Dieu et par ses propres mérites.

« Quoi qu'il en soit, je t'écris cette lettre le jour qui a suivi notre entrevue et le premier que je passe ici seule, en présence de mon père éternel, afin que tu ne laisses pas de trouver, en me cherchant, l'unique bien que je peux te donner en ce monde.

« Fabien ! je ne me juge pas offensée par toi, ni ne te garde aucune rancune. L'offensé, c'est Dieu, et la rancune, c'est envers toi que tu la garderas toi-même. Moi, je n'ai désiré autre chose que ton bonheur, qui eût été aussi le mien, et, en me repoussant comme tu l'as fait, c'est toi-même qui restes préjudicié. J'ai voulu te conduire dans le sentier de la vertu, dont les ronces se changent en belles fleurs lorsque nous n'hésitons pas à livrer notre chair à ses apparentes aspérités, et tu as préféré retourner au chemin du péché, dont les fleurs menteuses sont la dissimulation d'épines piquantes. Je te plains donc de toute mon âme.

« Mais tu diras et tu croiras même que tu te repens et que, par suite, tu me recherches pour que je te réconcilie avec le bien, en croyant, je le répète, que le bien et moi nous sommes une même chose. Fabien ! le bien ne se recherche pas simplement par un désir, il se recherche par le mérite et par la pénitence. Il ne suffit pas de vouloir être

bon, il faut l'être ; ne me recherche pas pour cela, toi-même ; fais que ce soient tes actions qui me recherchent ; tu verras alors comme tu me trouveras, alors même que tu ne me rencontres pas ; tu verras comme tu me posséderas, alors même que tu ne me vois pas ; tu verras comme je serai là où tu voudras que je sois ; tu verras comme tu ne me perdras pas, alors même que je disparaisse du monde ; tu verras comme tu n'auras pas besoin d'intermédiaire pour obtenir la paix, le bonheur, la bénédiction de Dieu ! Parce que Dieu, c'est le bien, et non pas moi, comme tu te l'imagineras un jour par sacrilège ; et Dieu pourra seul te rendre heureux quand tu le mériteras et sans qu'il soit besoin de ma coopération.

« Si je croyais le contraire, si je croyais qu'en restant près de toi, en t'arrêtant dans ta route, et, même en te satisfaisant *par anticipation*, je pourrais contribuer à l'amélioration de ton âme, crois-moi, Fabien : au lieu de m'être enfermée dans cette cellule, j'aurais été chez toi, sans peine et sans ressentiment de ce qui s'est passé hier soir, et heureuse, autant que peut l'être une créature humaine, de te voir dans le chemin du salut. Mais ceci n'eût été qu'une guérison passagère, qui n'eût pas extirpé les racines du mal, quand il est indispensable que tu te guérisses seul, que tu parcoures sans compagne la glorieuse voie de l'amertume ; que tu éprouves tes forces contre Lucifer et que tu en triomphes en combat singulier, et que tu ne te proposes d'autre prix de la victoire que *la victoire elle-même*. A celui auquel il ne suffit pas de mériter le bien pour être heureux, tous les biens du ciel et de la terre ne sauraient donner le bonheur.

« Adieu, Fabien ! Ne crains rien pour Mathilde... Avant de la laisser, j'ai parlé au général et rejeté sur moi-même tout ce qui eût pu la compromettre, affliger ce vénérable vieillard et être un danger pour toi. Ainsi — Dieu me pardonne ce mensonge — dans la pensée de mon oncle j'ai été ta promise depuis mon arrivée de l'Aragon jusqu'à hier soir, où j'ai retiré volontairement ma promesse, préférant le cloître au mariage. Ne démens jamais cette explication, qui est le salut de Mathilde.

« Je termine en te conseillant de ne pas te tourmenter pour me voir, ni me faire parvenir de lettres de toi. Tu connais ma fermeté d'Aragonaise : tout ce que tu tenteras dans ce but sera inutile. Je ne reviendrai te voir, ni te parler, ni lire un mot écrit de ta main, que dans le cas où tu parviendras à le mériter, non à ton jugement, mais au mien ; non parce que tu me le diras, mais par ce que la renommée m'en apprendra. C'est le seul vœu que j'ai prononcé en franchissant le seuil de cet asile et je compte l'accomplir religieusement. Pour la suite, tiens pour entendu que, bien qu'enfermée ici, je connaîtrai toutes tes actions et je saurai, jour par jour, ce que tu feras, ce que tu diras, ce que tu penseras.

« Jusqu'au revoir, dans ce monde ou dans l'autre.

« GABRIELLE. »

IX

LE SUPPLICE DE SISYPHE

« Prodigieuse lettre ! s'écria le père Manrique en joignant les mains avec une fervente admiration. Personne ne dirait qu'elle a été rédigée par une adolescente.... Elle paraît plutôt une œuvre d'un docteur de l'Église longuement éprouvé par le malheur. Bien que Gabrielle, d'après tout ce que vous m'avez raconté, soit de la race des Monique, des Thérèse, des sainte Catherine d'Alexandrie ! comme elles et comme les anges du ciel, elle a la science infuse du bien, et sa mission sur la terre est de vous sortir de l'abîme du péché. Gardez cette lettre et lisez-la continuellement. Je n'ai rien à ajouter à ces salutaires préceptes.

— Je la porte toujours sur mon cœur,... répondit Fabien, et je l'ai lue bien des fois !... Toutefois je vous avoue que, lorsque je la reçus, je ne l'appréciai pas sagement, ou, pour mieux dire, je ne parvins pas à la comprendre. Ses conseils les plus profonds n'eurent pas de sens pour moi, et seulement je sus déduire, de cette théologie de l'amour,

ainsi que la qualifia mon orgueil infernal, que Gabrielle m'aimait malgré tout, et que rien ne me serait plus facile qu'obtenir son pardon et sa main, pour peu que je lui donnasse quelques preuves de repentir et d'affection.

C'était bien pour le moment : comme mon âme était surabondamment remplie de cet amour et de ce repentir, au moins comme je pouvais alors ressentir de pareilles affections, je résolus bientôt de faire tout le contraire de ce que Gabrielle me recommandait dans sa lettre, croyant, insensé que j'étais, lui complaire plus en réalité et lui prouver mieux ma passion par un siège en règle que par la vie pénitente qu'elle me conseillait.

Je commençai donc à tourner autour du couvent, à toutes les heures. Je gagnai le jardinier et le pourvoyeur, et par leur intermédiaire et celui des servantes de la sainte maison j'obtins que Gabrielle trouvât journallement sur la table de sa cellule une lettre de moi.... Dans ces lettres je lui confessai toutes mes fautes ; je lui expliquai les remords qu'elle me fit éprouver aussitôt que, bien enfant encore, elle arriva de l'Aragon et fixa ses yeux limpides sur les miens : je lui peignis l'immense amour qu'elle ne tarda pas à m'inspirer, d'abord pour sa vertu, ensuite pour elle-même : la haine et les répugnances avec lesquelles, par suite, je considérais déjà Mathilde ; mes combats avec cette dernière ; ma faiblesse de ne pas rompre avec cette adultère, afin de continuer à vivre auprès d'elle-même, mon ange adoré, et les horribles scènes auxquelles donna lieu l'arrivée du général à Madrid. Je lui parlai enfin, un jour ou un autre, de la véhémence et de la sincérité de mon amour, de mes projets d'amendement, du triste isolement dans lequel je vivais et du besoin que j'éprouvais d'encouragement et d'espérance, et je lui demandai, comme à mon ange gardien, qu'elle était, qu'elle me guidât dans la voie du bien, soit en m'écrivant, de temps en temps, quelques mots de consolation, en me disant qu'elle était contente de moi, et en me soutenant dans mon combat contre l'esprit des ténèbres, soit en me défendant contre le monde et contre mes passions.

« Au reste, je passais presque toute ma vie dans l'église du couvent. J'étais là dès qu'on en ouvrait les portes le

matin, jusqu'à ce qu'on les fermât, le soir, sans ôter les yeux du chœur, pour voir si l'ombre de Gabrielle ne paraissait pas au travers des jalousies, et toujours attentif aux chants des vierges saintes, essayant de percevoir parmi leurs voix celle de mon adorée.... Mais tout fut inutile! Gabrielle ne répondit pas à mes lettres, pas plus qu'elle ne répondit en aucune façon aux messages verbaux que je fis arriver jusqu'à elle, et je ne pus apercevoir son ombre à travers la grille du chœur, ni distinguer une seule fois sa douce voix dans les chants mystiques qui résonnaient là dedans!...

Les forces commencèrent à me manquer.... Alors j'en revins à lire sa lettre et je fixai mon attention sur ces phrases : *Ne me recherche pas toi-même; fais que ce soient tes actions qui me recherchent.... Il est indispensable que tu te guérisses seul, que tu parcoures sans compagne la glorieuse voie de l'amertume; que tu ne te proposes d'autre prix de la victoire que la victoire elle-même.*

La redoutable austérité de ces préceptes et l'invincible fermeté avec laquelle Gabrielle leur subordonnait sa conduite envers moi me causèrent de l'effroi et changèrent mon désappointement en la plus vile lâcheté. Je me vis dans la situation d'un homme qui, après avoir cheminé, du matin au soir, dans des terrains raides et remplis de broussailles et de ronces, s'entendrait dire qu'il est aussi loin du but qu'il se propose d'atteindre qu'au moment où il a entrepris sa fatigante journée....

En conséquence, je désespérai. Je ne pouvais pas, je ne savais pas être bon tout seul, sans public, sans récompense, sans secours, sans qu'au moins je susse que quelqu'un tenait compte à mon égard de l'effort et du mérite de chaque jour!...

— Quelqu'un! s'écria le père Manrique. Et vous? Vous n'étiez donc personne pour tenir ce compte vous-même?

— Mon témoignage ne me suffisait pas....

— C'est vrai!... Vous ne viviez donc pas en vous-même; vous n'aviez pas de vie intérieure; vous n'aviez pas de conscience?... Mais il restait Dieu, témoin suprême de toutes nos actions.

— Vous oubliez..., balbutia le jeune homme.

— C'est encore vrai! Vous ne communiquiez pas non plus

avec Dieu, par la raison que vous ne communiquiez pas avec vous-même!... Continuez,... continuez.... Les bases du problème se simplifient et vous le résoudrez bientôt sans mon aide.

— Je dis que je désespérai lâchement. Il me semblait que ce que Gabrielle exigeait de moi n'était pas possible, n'était pas rationnel, n'était pas humain. J'attribuai son silence à l'obstination aragonaise ou au manque d'amour. Je la crus en dehors de la nature humaine et exempte des passions terrestres et je considérai qu'enfin tous les hommes ne sont pas nés pour être saints.... Je n'étais pas dans l'intention de consacrer ma vie à une lutte stérile de laquelle il ne résulterait ni félicité dans ce monde, ni bonheur dans l'autre. Pourquoi? Comment être heureux ici-bas, en aimant une femme qui se refusait à m'entendre? Et comment monter au ciel, sans l'aide de personne, depuis l'enfer de mon désespoir?

— Poursuivez,... poursuivez,... répliqua le père Manrique avec un visible ennui. Ne tentez pas de vous disculper! Que signifie ceci : *Que tous les hommes ne sont pas nés pour être saints?* Tous, monsieur Fabien, tous, nous pouvons arriver à la béatitude, parce que nous sommes tous nés libres! Déjà Lazare vous l'a dit, la nuit de la consultation : *Les saints furent des hommes de notre même argile.* Seulement, ils usèrent de leur libre arbitre en embrassant le bien, pendant que vous, et moi et la majorité des hommes, nous transigeons avec le mal, avec la certitude que nous offensons Dieu et que nous souillons notre âme.

— C'est vrai! Ma conscience, même dans les jours où je l'ai le moins écoutée, m'a toujours fait connaître quel était le chemin de la perfection.... Mais les forces me manquaient, ou du moins je me l'imaginai ainsi, pour marcher seul dans l'âpre sentier de la vertu, et de là il advint que, dans le but de ne pas entendre les cris de mes remords, je retombai dans mes fautes en recherchant le tumulte du monde, l'éclat du scandale, le délire de l'ivresse, jusqu'à ce que j'eusse réussi à m'étourdir, à m'ensorceler, à m'abrutir ou du moins à ne plus avoir ni temps, ni repos, pour penser à ma pauvre âme.

C'est ainsi que j'agis en cette circonstance.... Abandonné

par Gabrielle et ne me suffisant pas à moi-même pour être heureux, je revins peu à peu à mon ancienne existence, d'abord avec timidité ou bien faisant en sorte que mes excès ne fussent pas connus du public, afin qu'ils ne pussent parvenir à ses oreilles; et plus tard, lorsque je fus convaincu que le monde connaissait mes nouveaux égarements et que, par conséquent, Gabrielle ne pourrait les ignorer d'aucune manière, je me livrai, à voiles déployées, aux quatre vents du libertinage, scandalisant Madrid par ce que mes adulateurs et mes disciples appelaient *ma fortune amoureuse*, et éclipsant même l'audace et l'impiété de don Juan Tenorio et de lord Byron.

Celle-ci fut, parmi toutes mes campagnes d'extravagances, la plus bruyante, la plus *brillante*, la plus terrible!... J'arrivai alors à l'apogée de mon exécration populaire.... Les pères et les époux étaient indignés ou tremblaient en entendant prononcer mon nom; les femmes honnêtes faisaient le signe de la croix en me voyant; les hommes rangés et pacifiques évitaient ma rencontre.... En échange, les femmes sans pudeur, de quelque race qu'elles fussent, se disputaient un de mes regards, pendant que les étourdis, les plus vaillants et les duellistes de profession s'arrangeaient pour ne pas se trouver sur mon chemin.... Ma colère était aussi tyrannique que mon amour!... Tout le monde me redoutait!... Moi seul, je me méprisais.

Je me méprisais, oui, aussitôt que je me trouvais seul et que je pensais à Gabrielle; et à tel point, que le vin ne fut plus capable de m'enivrer et le sommeil ne put parvenir à clore mes paupières. Quand, à la fin d'une frénétique orgie, tous les convives étaient livrés à une gaieté enfiévrée ou plongés dans le délire de l'ivresse, je restais froid et calme comme un rocher au milieu de la mer en courroux; et, lorsque le sommeil fermait les yeux du dernier camarade qui s'en allait avec moi ou de la pauvre femme qui s'endormait dans mes bras, seul je restais éveillé, vigilant et pensif, contemplant, à la lueur des lampes près de s'éteindre et de l'aurore naissante, les bouteilles vides, les coupes renversées et les écervelés avec les bacchantes ensevelis dans la stupidité du sommeil ou bien dans le froid océan de l'oubli....

C'est alors que je connus Lazare et Diégo.... Après ces nuits de dissipation j'allais promener mes insomnies et ma tristesse dans les rues de Madrid pendant les premières heures de la matinée, et c'est ainsi qu'un jour, en passant devant le collège San Carlos, il me vint la lugubre pensée d'y entrer pour contempler morte et dépecée l'une de ces prêtresses de Vénus qui venait de mourir à l'hôpital général et dont les professeurs de médecine avaient choisi le cadavre pour étudier je ne sais plus quelle maladie du cœur....

Je tardai peu à raconter à Diégo et à Lazare, avec mes autres histoires, celle qui concernait Gabrielle. Diégo opina comme moi que c'était une folie et une absurdité ce que la jeune fille exigeait de moi....

« Gabrielle, s'écria-t-il en résumant son avis, est un esprit malade, une fanatique, un être privilégié, si vous le voulez, une créature semi-divine,... mais, par cela même, incapable de se soumettre aux lois de la nature humaine et de faire le bonheur terrestre d'un mortel comme toi, comme moi et comme la presque universalité des hommes.... Je préfère ma Grégoria. »

Lazare nous fit opposition, selon sa coutume, au nom de ses théories ascétiques, et me supplia une fois, puis une autre et cent fois ensuite, de renoncer complètement au monde; de m'enfermer dans mon atelier de sculpteur; de travailler à des statues de vierge et de saints, à la place de divinités païennes; de penser à Gabrielle à toute heure, sans m'occuper si mes ressouvenirs d'amour arriveraient à ses oreilles, et enfin de tâcher de *la mériter* à mes propres yeux, alors même que je n'aurais pas l'espérance de *l'obtenir*.

La froide insistance et l'insupportable importunité avec lesquelles Lazare me prêchait continuellement dans ce sens, finirent par me rendre odieuse cette conversation, à tel point, j'ai honte de le dire, que je dus lui défendre, à la fin, avec une dure sévérité, de me parler davantage de Gabrielle à l'avenir....

Quant à Diégo, je me rappelle, également en rougissant, qu'il traita plus d'une fois indignement une matière si délicate et si sacrée, en me la présentant sous des aspects vul-

gaires et en cherchant à ridiculiser à mes yeux le *prétendu* amour de la jeune Aragonaise.

Mais alors j'avais besoin de croire que Diégo était dans le vrai, et jamais je ne l'empêchai ni ne le blâmai de parler en ces termes de celle qui continuait d'être, malgré tout, l'âme de mon âme.

Je vivais ainsi, lorsque se succédèrent les événements que je vous ai racontés, à savoir : l'arrivée de Gutierrez à Madrid, porteur de ma fortune et de mon titre de comte ; la violente discussion que Diégo et moi eûmes avec Lazare, la nuit de la fameuse consultation ; notre rupture définitive avec ce dernier ; ma grave maladie, résultat de cette épouvantable scène ; la réhabilitation de la mémoire de mon père, et ma nomination diplomatique à Londres. Il est donc temps que je passe à la narration de la dernière partie de mon histoire compliquée, et que vous sachiez à quelle extrême infortune m'ont conduit les fautes de ma jeunesse, ... fautes que je n'ai reconnues que lorsque la fatalité a commencé à s'en servir pour me châtier, et surtout lorsque vos paroles ont porté la lumière dans les abîmes de mon âme.

Puissiez-vous, de même, m'indiquer une planche de salut dans le redoutable conflit dans lequel je suis plongé et où je ne vois d'autre refuge que le crime, pour me soustraire au déshonneur ! Oui, mon père, *aux yeux de ma raison*, je n'ai aujourd'hui d'autre remède que de tuer Diégo ou causer la mort de Gabrielle, qu'aller au bague comme faussaire ou me faire sauter la cervelle.

Ce sont là les alternatives dans lesquelles m'a placé ma funeste étoile !

— Tout ceci, c'est *aux yeux de votre raison*, ... répondit tranquillement le père Manrique. Il ne manque que de s'assurer si *aux yeux de la raison divine*, ou bien de la vraie morale humaine, il y a un autre moyen de conjurer de telles horreurs.... Racontez-moi donc la dernière partie de votre histoire.

— C'est la seule que je peux retracer sans rougir de honte ! Écoutez-la, mon père.

LIVRE V

LA FEMME DE DIÉGO

I

ADIEU ET SERMENT

De nombreuses et bien diverses causes, qui n'échappent pas à votre pénétration, par exemple : la profonde impression que produisirent dans mon âme la désastreuse mort de mon père et le suicide de doña Béatrix ; la grave maladie pendant laquelle je m'étais vu aux portes du tombeau ; la subite faveur de mon sort, jusque-là toujours contraire, qui tout à coup m'apportait un nom, l'honneur, un titre de noblesse et une grande fortune ; l'écho des discours de Lazare qui ne cessaient de résonner à mes oreilles et que je désirais démentir d'une façon quelconque ; l'invincible tristesse que je ressentais malgré moi, au souvenir de notre rupture ; la douce satisfaction que je ne pus m'empêcher d'éprouver devant le bon accueil et le respect avec lesquels la société salua en moi l'héritier du comte de la Umbria réhabilité ; cette bienveillance et cette mansuétude auxquelles nous prédisposent toujours les bonheurs inespérés ou longtemps entravés, et, en dernier lieu, le martyre que je venais de connaître de ma pauvre mère abandonnée et offensée par mon père, martyre qui se confondait dans mon imagination avec celui de Gabrielle offensée et abandonnée par moi : toutes ces causes, dis-je, donnèrent lieu à un profond et véritable changement dans mes sentiments et dans mes idées : je considérai avec le plus grand dégoût ma vie passée ; je pris en horreur le libertinage ; je me proposai d'être homme

de bien, sinon jusqu'au point que Lazare m'avait tant de fois prêché et que Gabrielle m'imposait dans son inoubliable lettre, du moins jusqu'ou mes forces et ma volonté décisive pouvaient arriver, et, comme conséquence de tout ceci, je dis à Diégo, au moment de me séparer de lui pour me rendre à mon ambassade : « Je suis à penser qu'il faut te marier, mon ami.... Moi, je me marierai à mon retour d'Angleterre, ou sinon, je m'en irai explorer l'intérieur de l'Afrique.... Il y a déjà assez de scandales et d'abominations! »

Diégo s'étonna beaucoup d'abord; mais bientôt il réfléchit et me dit :

« Je le comprends! tu veux payer au sort ses faveurs; tu veux être vertueux, t'imposer des devoirs, contribuer à la félicité de quelqu'un....

— Tu viens de lire dans mon âme, mon bien cher Diégo! » interrompis-je avec une émotion inexplicable.

Lui m'étreignit dans ses bras, non moins ému que moi, et continua de la sorte :

« Eh bien, je te dirai que tu as aussi lu dans mon cœur, en me conseillant de me marier; depuis que, grâce à tes recommandations, ma clientèle, comme médecin, s'étend comme l'écume; depuis que, grâce à l'argent que tu m'as prêté, je me trouve établi dans une belle maison,... trop grande et trop superbe pour moi seul, et très particulièrement depuis que je te vois heureux, à la veille d'être délaissé par ton départ pour cette ambassade, je passe mes nuits à penser à Grégoria et à lui écrire pour lui donner la nouvelle qu'elle attend depuis tant d'années,... à savoir : que Diégo ne verrait pas d'inconvénient à l'appeler sa petite femme.

— C'est bien pour Diégo!... » m'écriai-je en lui rendant son embrassement.

Et, tous les deux, nous nous mîmes à pleurer comme deux enfants.

« Je suppose, poursuivit mon ami, que tu pleures de joie, comme moi, en considérant combien nous pouvons être bons et heureux, dans notre situation; à moins que ces larmes ne soient, par hasard, un hommage funèbre ou un présent d'adieu à notre amitié de garçons....

— Quelle folie! répondis-je avec chaleur. Au contraire!

Notre amitié se resserrera par de doubles liens, ou bien par l'affection qu'auront entre elles nos épouses. Il faut qu'elles s'aiment autant que nous nous aimons aujourd'hui!....

— Nous serons quatre, frères et sœurs, répliqua Diégo. Grégoria t'aime sans te connaître. Mon désir eût été que tu la connusses avant de t'en aller, afin que tu me disses ton opinion sur sa personne, aujourd'hui qu'il n'existe encore entre elle et moi aucun contrat; mais, depuis un mois, elle est à Torrejon, d'où elle ne partira pas jusqu'aux fêtes. Enfin, qu'y faire? j'attendrai pour m'engager que tu reviennes;... d'ailleurs, je t'ai dit déjà que mon plus grand malheur serait de me marier avec une femme qui ne te plairait pas!... Combien de temps resteras-tu à Londres?

— Six mois, au plus.... C'est le délai que je me suis donné à moi-même pour résoudre définitivement la question de mon avenir.

— Parfaitement! J'attendrai ton retour.... Que ferais-je sans toi dans cette circonstance, ainsi que dans tout autre grave événement de ma vie? Je te prierai d'ailleurs, lorsque ce sera le moment, de te charger officiellement de demander la main de ma future; d'être ensuite le parrain de noce, que tu le sois bientôt des baptêmes, et que mes enfants aient en toi un second père afin que, si ce foie maudit, que je sens, pour mes péchés, chaque jour se courroucer davantage, vient à me tuer, comme je le redoute, trop promptement.... Mais parlons un peu de ta fiancée.... Tu n'as pas besoin de me dire que tu n'en as pas, car dans le cas contraire je le saurais avant toi-même....

— Je l'ai... et je ne l'ai pas,... lui répondis-je, et je m'explique ainsi, afin que tu saches bien qu'il n'y a qu'une femme au monde à laquelle je puisse donner mon cœur et ma main....

— Comment?... Gabrielle?... s'écria Diégo rempli d'étonnement. Tu penses encore à la nièce de Mathilde?

— Je n'ai jamais cessé de penser à mon ange gardien!... » répondis-je solennellement.

Diégo, qui, comme vous le savez déjà, était bon en certaines occasions, et qui, ce jour-là, était livré à ses meilleurs sentiments, fut sympathique à la pieuse adoration que révélaient mes paroles et me dit, en inclinant son front :

« Tu fais bien ! Gabrielle, malgré ses excentricités, est la seule femme qui peut te donner la félicité et aussi la seule digne de posséder ton cœur, lorsque ton cœur sera purifié.... Il s'agit maintenant de savoir s'il y aura un moyen humain de la décider à se marier avec toi !... »

— C'est là ce qu'il t'incombe de reconnaître pendant mon absence. Seul tu m'aimes assez et tu as assez d'esprit, d'énergie et de moyens de persuasion pour la convaincre.

— Elle est toujours au couvent ?

— Je ne sais ; mais il est plus probable qu'elle s'y trouve. Il y a près de deux ans que je ne suis pas retourné à cette sainte maison.... Et, après ce que j'ai fait pendant ces deux années de mon cœur, de ma réputation et de ma conscience, je n'ose plus passer par là, ni prononcer le nom de Gabrielle devant les personnes auxquelles j'avais coutume de demander de ses nouvelles.... Cela me paraîtrait un sacrilège, une profanation ! Il est donc nécessaire que tu fasses tout ; que tu la recherches, que tu la trouves dans quelque lieu que ce soit qu'elle se cache, que tu lui dises que je suis un autre homme, et que tu la persuades que, pour moi, il n'y aura jamais plus, dans l'avenir, d'autre femme qu'elle, qu'il n'y aura plus d'autre joie ni d'autre félicité que celles de contempler sa douce image gravée dans le fond de mon âme ; assure-la de tout ceci sans crainte de l'induire en erreur.... Par la mémoire de ma mère, je te jure que jamais tu ne te repentiras de lui avoir répondu de moi !... Maudis-moi jusque sur la tombe de la noble martyre qui me porta dans ses entrailles, si je manque un jour à ce serment !

— Cela suffit ! répondit Diégo avec une foi qui se communiqua à mon âme et la remplit de joie : Gabrielle sera à toi ! L'amitié que je professe à ton égard et la confiance que j'ai dans le serment que tu viens de prononcer au nom de ta mère, moi, malheureux, qui ne peux jurer par la mienne, me serviront de bélier et de force pour enfoncer les murailles du couvent et celles non moins résistantes de la volonté de ton adorée. Va donc sans crainte ; moi je demeure ici.

— Je me fie à toi ! » lui répondis-je en l'embrassant de nouveau.

Et je partis.

II

DIÉGO CAUTION DE FABIEN.

Durant cinq mois, Diégo ne me parla de Gabrielle dans aucune de ses lettres; il se borna seulement à répondre à mes fréquentes interpellations par cette simple formule : « Tes affaires marchent; je m'en occupe; laisse-moi le soin de tout. Mais au bout de ce temps, et lorsque déjà je commençais à désespérer du succès de mes espérances, il m'écrivit la lettre que je vais vous lire.

Son contenu a de quoi vous surprendre et vous émerveiller grandement, comme il me surprit et m'émerveilla moi-même alors; mais, comme je connaissais de longue main mon ami, et que je savais jusqu'où s'étendaient sa décision, son intrépidité, son éloquence passionnée, son irrésistible séduction ou son imposante sincérité et tous les autres talents dont la nature l'avait doué pour dominer et convaincre les hommes,... il en résulta que je fus le premier à déclarer que seul il pouvait réaliser les vrais miracles dont il me rendait compte dans cette lettre :

Mon bien cher Fabien Comte, comte Fabien
et mon Fabien,

« Comme médecin que je suis, depuis trois mois, du couvent de X..., place improductive que je me suis fait donner en échange de celle bien mieux rétribuée que je remplissais à l'hospice, ce qui veut dire que tu me dois compte, devant Dieu, de je ne sais combien de mille réaux; comme grand ami que je suis de cette mère abbesse qui l'a reçu avec tant d'âpreté un certain jour, et possesseur de sa confiance, de sa plus haute vénération et de sa plus profonde crainte (car la bonne dame a fini par croire qu'elle ne mourra que lorsque je le voudrai, et que, si je m'y engage, elle ne mourra jamais): enfin, comme confident intime et presque frère, que je suis également, d'une enchanteresse Aragonaise qui s'appelle Gabrielle de la Guardia, qui, il y a quelque temps, s'adressa à Dieu pour toi... et pour elle-même... dans cette sainte

retraite, j'ai le plaisir de t'annoncer qu'il ne cesse d'arriver, dans ledit couvent, des informations dignes de foi, transmises par des confesseurs, des sacristains et des pourvoyeurs, concernant la vie exemplaire que tu mènes sur les rives de la Tamise et pour laquelle, moi, je te félicite.

« On parle, en effet, des nombreuses et importantes aumônes que tu fais aux catholiques pauvres du pays, et aux papistes émigrés de l'Italie et du Portugal; on dit comment tu as su résister aux regards séducteurs et aux sourires de plus d'une *lady non sainte*; on cite tes consciencieux travaux diplomatiques pendant que tu as été chargé de la légation en l'absence du ministre, le culte fervent que professe ton âme pour le souvenir de Gabrielle, à laquelle tu n'oses pas écrire jusqu'à ce qu'elle t'autorise à un si grand honneur, et, enfin, beaucoup d'autres faits que le médecin de la maison confirme, répète et glose chaque fois qu'il y va, sans compter les choses que ledit médecin devine, déduit ou invente, comme, *verbi gratia*, que l'ancien sceptique Fabien Comte va maintenant à la messe, qu'il se confesse comme Dieu le commande, qu'il a déjà jeûné pendant le dernier carême, et qu'il s'en est peu fallu qu'il n'allât en Italie avec Lamoricière pour combattre sous la bannière du Saint Père.... Et comme les premiers faits cités sont notoires et certains, d'après la police cléricale de Gabrielle et de l'abbesse, et comme ceux que j'ai inventés ont pour garantie mon air de juge infallible et l'idée qu'on a, dans le couvent, que j'ai grandement contribué à te ramener au sentier de la vertu, il en résulte que notre obstinée, vaillante et charmante Aragonaise, beaucoup plus charmante certainement que ne me l'ont fait imaginer tes éloges et beaucoup plus énamourée de toi que le premier jour, commence à faiblir et à s'émouvoir, bien qu'elle cherche à me le cacher, pendant que la mère abbesse n'a pas cru qu'il y eût d'inconvénient à lui dire aujourd'hui, devant moi, « que, si tu continues jusqu'à la fin de l'année de donner de si évidentes preuves de repentir, il y aura lieu d'écrire en Aragon à un certain père et à une certaine mère, pour les prier de conseiller à leur fille d'échanger la tunique blanche de son indéterminé noviciat pour la couronne de comtesse de la Umbria ».

« Pour moi, entendre cette lumineuse idée, arracher à la supérieure une lettre pour les parents de Gabrielle, dans laquelle elle leur recommande dès à présent ce projet d'union si avantageux, et m'apprêter à partir, ce soir même, pour l'Aragon, tout cela a été une seule et même chose.

« Je pars donc dans deux heures, avec la lettre de l'abbesse dans ma poche, et sans que Gabrielle connaisse notre complot. Figure-toi donc s'il me sera facile, oui ou non, de convaincre les parents de ton adorée, combien il convient de donner sa main d'épouse à un homme jeune, beau, rempli de talents, noble de Castille, millionnaire, ami des ministres, et qui l'aime de toute son âme.... Qu'importera à ces parents, et que peut importer à celui qui ne regarde pas les choses avec une si grande exagération que Gabrielle, que tu aies commis plus ou moins de folies amoureuses pendant ta vie de garçon?... C'est mieux! diront-ils, car il ne les compromettra pas étant marié.

« Ainsi donc, jusqu'au retour de mon ambassade, de l'issue de laquelle je ne te permets pas de douter.... Mais, avant de fermer cette lettre, parlons un peu de moi et de la pauvre Grégoria, car, nous autres, nous sommes aussi du monde, et aussi nous nous aimons trop pour rester célibataires.

« Les six mois que nous avons cru que durerait ton absence vont s'accomplir, et, pour peu que j'arrive bientôt à convertir Gabrielle, il se passera encore, pour le moins, autant de temps avant que tu puisses revenir, comme tu me l'annonces, ou bien que nous obtenions le consentement exprès de la défiante jeune fille et la certitude absolue qu'elle se mariera avec toi!...

« Eh bien, mon cher Fabien, ni Grégoria ni moi ne pouvons autant attendre. *Non possumus*.... Je te le jure, par les yeux bruns de ma future compagne.

« Quant à l'histoire de cette subite impatience après le long temps que j'ai fait espérer et désespérer Grégoria, la voici :

« Depuis que tu es parti, je suis retombé plus malade de mon diable de foie, qui est capable de produire assez de bile pour rendre amers tous les fleuves du monde; desquelles causes il m'arrivait déjà autrefois d'aller par les rues de

Madrid comme tourne le lion dans sa cage *del Retiro*, regardant les gens en dessous et en murmurant entre les dents, entre les canines et les molaires : *Ni volonté ni force ne me manquent!... Si je ne les mets pas tous en morceaux, c'est parce que cela ne peut se faire!...* Et, reconnaissant que, si les choses continuent de cette manière, je finirai par devenir fou ou par me tuer, et comprenant que l'isolement absolu dans lequel tu m'as laissé est la cause principale de l'extrême irritation de mon éternelle ictéricie, j'insistai auprès de Grégoria pour qu'elle vint immédiatement à Madrid : je déclarai hardiment ma pensée à sa mère le jour qu'elles sont arrivées, et je m'attachai à sa complaisante fille comme à mon unique planche de salut....

« Je la vois donc tous les jours et presque à toutes les heures.... Doña Rufa et elle me soignent, me cajolent et me dorlotent comme un petit enfant gâté. Je déjeune, je dine, je me promène et je vais au café et au théâtre, en compagnie avec elles deux, et pendant les soirées trop rigoureuses je joue au *Tute* avec celle qui doit être ma belle-mère, pendant que je dévore des yeux celle qui doit être mon épouse. Mais arrive minuit... et il faut que j'aille à ma demeure solitaire, au lieu de rester là,... comme me le commandent toutes les lois divines et humaines, en exceptant des premières celle qu'a établie la douane matrimoniale aux portes du paradis de l'amour.... Figure-toi donc la peine que j'aurai, tous les soirs, d'interrompre le tendre dialogue de mes yeux avec les yeux de Grégoria.... précisément au moment où, trahissant la réserve et la timidité de la célibataire, ses yeux commencent à me parler le langage que me parleront ceux de la mariée!... Ainsi, tu vois que nous ne pouvons attendre pour recevoir l'indispensable bénédiction, de même que je n'ai pu attendre ton *exequatur* pour faire la demande en mariage. En résumé, tu seras, depuis là-bas, au moyen d'un pouvoir, parrain de notre noce, qui s'effectuera peu de jours après mon retour de l'Aragon.

« Pour cela, nous avons déjà arrêté la maison et acheté une partie des meubles.... La mère de Grégoria s'en ira à Torrejon, pour se mettre à la tête de nos *États*, qui con-

sistent en vignes, un moulin et quelques maisons. le tout provenant de la légitime paternelle de ma future et estimé à plus de deux cent mille réaux.... De manière que je vais être complètement un monsieur propriétaire; sans compter que je finirai par être très riche, car, ainsi que je suis arrivé à le comprendre, doña Rufa a beaucoup d'argent économisé, et, avec le temps, elle héritera d'un sien oncle qui possède je ne sais combien de coupes de bois et de plantations d'oliviers....

« Au reste, ne crains pas, mon cher comte, que ni les richesses ni l'amour ne puissent m'éloigner de toi ni amoindrir l'affection et l'amitié que je ressens pour toi.... Au contraire; aujourd'hui plus que jamais, mon esprit se trouve identifié avec le tien et je n'aurai de bonheur que celui qui te paraîtra bon, que celui que tu considéreras seul comme digne de toi et par conséquent digne de moi.

« Ainsi l'a compris Grégoria, à laquelle j'ai raconté toute ta vie, tes aventures, tes victoires et tes grandeurs; pour cela, elle a le désir... et redoute de te connaître, comme on désire et on redoute un examen. Sa plus grande joie sera que tu la juges digne de ton Diégo, et de là sa crainte de ne point te plaire.... *Alors tu me haïras et tu te repentiras de t'être marié avec moi*, a-t-elle l'habitude de me dire, et je la tranquillise en lui répondant que toi et moi, nous nous sommes accoutumés de telle manière à sentir et à penser de la même sorte, qu'il me paraît plus facile que tu deviennes amoureux d'elle quand tu la connaîtras, comme j'ai été exposé de m'énamourer de Gabrielle, plutôt que de lui donner de mauvaises notes dans l'examen en question. Et la vérité est, mon ami Fabien, que ma Grégoria, nonobstant son nom prosaïque et son médiocre lignage, n'a rien à envier à aucune princesse connue ou à connaître. Elle est belle, spirituelle, mieux versée que moi dans les arts, dans la littérature et autres choses, élégante et distinguée comme celles qui vont en voiture particulière à la fontaine de Castille, et, par-dessus tout, je l'aime.... Ton Diégo l'aime!... Ton pauvre Diégo, si vieux et si valétudinaire!... Je l'aime, oui, moi qui n'avais jamais aimé!... Je l'aime, et elle y répond comme si mon amour était digne du sien! Je l'aime, Fabien,

et, par conséquent, toi aussi, tu auras de l'affection pour elle, tu approuveras mon choix, tu ne nous rendras pas malheureux par une censure cruelle de notre fidélité!

« Vois si je suis pour toi l'ami de tous les temps : je n'aurais jamais dit à aucun homme ce que je viens de te dire ! Il est bien certain aussi qu'aucun homme n'aura jamais pu disposer de l'âme et de la vie de quelqu'un comme tu peux et tu pourras éternellement disposer de la dernière goutte du sang de ton

« DIÉGO. »

« *Post data.* — L'émotion avec laquelle je t'ai écrit les dernières lignes étant calmée, je vois que j'ai oublié la principale chose que j'avais à te dire : J'ai besoin que, pendant que j'irai dans l'Aragon et que j'en reviendrai, tu m'envoies ce qui suit, par l'estafette du Ministère d'État :

« 1^o Un pouvoir à ton administrateur, pour qu'il te représente, comme parrain, à mon mariage ;

« 2^o Un bon portrait de toi pour mon cabinet, et un autre, encore mieux, pour le salon ;

« Et 3^o, ton présent de noces qui doit être un coupon de vêtement, avec les ornements en rapport, accompagné du dernier dessin de modes de Londres.

« Ma future mettra ce vêtement pour aller à l'autel. Distingue-toi donc en conséquence.

« Épilogue. — Je ne t'adresse pas aujourd'hui le portrait de Grégoria parce que, de deux qu'on lui a faits à cette fin, elle n'en a trouvé aucun à son goût. A mon retour, elle ira de nouveau se faire peindre et je t'enverrai sa douce image.

« Adieu. »

Je crois inutile, mon cher père, de commenter la seconde partie de cette lettre, c'est-à-dire celle relative au mariage de Diégo.... Je reviens donc, pour le moment, à celle qui concerne Gabrielle.

C'était bien vrai tout ce qu'on lui avait raconté relativement à mon repentir et à la bonne conduite que je pratiquais en Angleterre,... sans en être venu, car je ne dois vous

cacher aucune chose, aux pratiques religieuses que Diégo m'avait attribuées, ni même peut-être à la connaissance de la *Providence* de Dieu, ... suprême félicité que, jusqu'à présent, m'a refusée ma mauvaise étoile; je professais déjà un profond amour pour le bien; je m'efforçais de m'avancer quelque peu dans le chemin de la vertu, et je faisais tout mon possible, plus pour mériter Gabrielle aux yeux de ma conscience, que *pour l'obtenir effectivement*.

La lettre de Diégo me remplit de joie sur ce point; car je vis que, sans m'en occuper, Gabrielle commençait à connaître et à apprécier mes bonnes intentions, et si je regrettais vivement que mon ami eût supposé de moi des actes méritoires que je ne réalisais pas, je ne lui en sus pas moins gré, pour cela, des grands services qu'il était en voie de me rendre et que je ne doutais plus de voir couronnés par le succès le plus heureux. Gabrielle sera mon épouse! me dis-je avec une ineffable jubilation, et cette espérance me prêta de nouvelles forces pour continuer à lutter contre les tentations du monde et contre ma propre perversité.

Dans cet état, je reçus au bout de quelques jours cette autre lettre de Diégo :

« Mon très cher Fabien,

« Victoire sur toute la ligne!

« J'arrive de l'Aragon; je laisse convaincus les parents de Gabrielle de ce que celle-ci doit te donner sa main comme épouse, ce qui veut dire que je les laisse épris de ta personne... et aussi de la mienne.

« La mère, particulièrement, ne fera plus dorénavant que ce que je voudrai! c'est une sainte femme, que j'ai fait pleurer et rire en même temps, en lui racontant, à ma manière, tes prétendues fredaines, et qui aujourd'hui t'adore déjà autant que sa propre fille, ou peut-être davantage....

« Quant au père, qui est un rude gentilhomme, moitié aristocrate, moitié campagnard, comme ceux qui se produisent dans quelques comédies de Calderon, je te dirai seulement qu'il a reconnu que tu es *un homme bien homme*,

ce qui constitue la première recommandation pour un Aragonais, et qui n'a pas pleuré, ni peu, ni beaucoup, mais qui a ri extraordinairement en m'entendant raconter tes aventures amoureuses.

« Tu comprends d'ailleurs, assurément, que ni lui ni sa femme ne savent, et que je me suis bien gardé de leur dire, que l'une de ces aventures a concerné l'épouse du malheureux général frère de ton futur beau-père ! Gabrielle eut la bonté de ne pas révéler à sa famille les véritables causes de sa retraite au couvent, mais elle leur dit qu'elle agissait ainsi par pure vocation religieuse, et, comme le général mourut avec cette croyance, et que Mathilde n'a pas à découvrir la vérité, le grave inconvénient de cette affaire se trouve ainsi arrangé. »

— *Arrangé!*... Encore une fois ce malheureux verbe!... murmura le père Manrique. Continuez,... continuez,... et ne faites pas attention à moi.... Combien vous étiez, vous autres, amateurs d'*arrangements*. »

Fabien continua de lire :

« Quant au reste, le père de Gabrielle s'est extasié en m'entendant raconter l'histoire de tes innombrables duels, dont tu es toujours sorti vainqueur ; il m'a admiré, moi-même, comme un chasseur intrépide et infatigable, dans deux battues que nous avons faites contre les loups et les sangliers de ces montagnes, et comme tireur de barre, et joueur de paume, exercices dans lesquels j'ai eu l'honneur de le vaincre ; et, pour tout résumer, il a été convenu qu'il irait à Madrid, dans quatre mois, pour sortir Gabrielle du couvent et lui-même te donner sa main.... Je crois que tu ne te plaindras pas de moi !

« Dans tout cela, je suis porteur d'une lettre pour Gabrielle, signée par don Jaime et doña Dolorès, ainsi s'appellent tes futurs parents politiques, dans laquelle ils combattent les scrupules de la jeune fille, lui demandent de te pardonner tes étourderies et lui conseillent de se marier avec toi.... L'abbesse et moi, nous ferons le reste, sans compter la partie réservée à don Jaime lui-même, lorsqu'il viendra à Madrid....

« Et cela suffit pour aujourd'hui.... Je vais voir Grégoria, qui ne sait pas, sans doute, que je suis arrivé. Demain je rendrai visite à Gabrielle et je t'écrirai de nouveau.

« A toi de cœur,

« DIÉGO. »

La lettre du jour suivant fut encore plus satisfaisante pour mon cœur. Écoutez-la :

« Mon bien cher Fabien,

« Gabrielle a beaucoup pleuré en lisant la lettre de ses parents; elle l'a ensuite baisée, et enfin, tombant à genoux, elle a dit avec respect : *Que la volonté de Dieu soit faite!*

« Après avoir longtemps prié et pleuré, une seconde fois, en embrassant la mère abbesse, elle s'est tournée vers moi et a prononcé ces paroles : « Je regretterais que vous vous trompiez et que, pour donner à votre ami un rêve de bonheur temporel, vous causiez la perte de son âme. Je ne crois pas qu'il ait pu si promptement se repentir avec efficacité et s'affermir dans sa résolution de s'amender!... »

— Je suis sa caution, lui ai-je répondu résolument.

— *Et moi j'admets votre caution,...* s'est écriée Gabrielle en me tendant la main.... Vous devez connaître votre ami mieux que personne.... Dieu veuille que vous ne vous repentiez pas de m'avoir répondu de lui! »

« Ces phrases m'ont inspiré un profond respect, et, non par les lèvres de l'ami, mais avec le cœur de l'homme d'honneur, ne pensant déjà plus à ton bonheur, mais à celui de cette angélique créature, je lui ai dit, en plaçant sa main sur mon cœur et en laissant parler ma conscience :

« Si j'en viens à me repentir quelque jour, je vous le dirai, pour que vous le reprochiez à Fabien, et s'il était trop tard, parce que vous seriez déjà unie avec lui par d'indissolubles liens, je me chargerais de la satisfaction envers Dieu et envers vous!

— Eh bien, dans quatre mois, lorsque mon père viendra, je donnerai une réponse définitive », m'a répliqué Gabrielle en se retirant, non sans m'adresser auparavant un regard

dans lequel j'ai lu tout l'amour qu'elle te porte et les angoisses infinies de son âme.

« Et maintenant, mon ami... avec le sérieux qui constitue la base de mon caractère et que mérite une affaire si délicate, je te demande : Ai-je bien fait d'être ta caution ? Ne retourneras-tu plus dans la mauvaise voie ? Seras-tu toujours bon et loyal avec l'ange que je vais placer à ton côté ? Ne me trompe pas, par la vie du Christ, car je ne veux pas tromper Gabrielle !

« Un autre jour je t'écrirai pour mes affaires personnelles.

« A toi,

« DIÉGO. »

Ma réponse à cette lettre fut très brève ; je l'ai ici :

« Mon Diégo,

« Je renouvelle les serments que je t'ai faits spontanément le soir de nos adieux :

« *Par la mémoire de ma mère, je te jure que jamais tu ne te repentiras d'avoir répondu de moi à Gabrielle ! Que me maudisse, du fond de sa tombe, la noble victime qui m'a porté dans ses entrailles, si je manque un jour à ce serment !*

« Réponse est donnée à ta solennelle demande.

« Maintenant, tu me diras quand je pourrai écrire à Gabrielle et quand je devrai revenir à Madrid.

« A toi,

« Fabien. »

III

MARIAGE DE DIÉGO

Comme me l'avait annoncé mon ami, à peu de jours de distance je reçus une autre lettre de lui.

« Comte de la Umbria,

« Aujourd'hui il s'agit de s'occuper de ma Grégoria, dont je ne t'ai pas encore parlé depuis que je suis revenu de l'Aragon.

« Décidément nous nous marions à la fin de cette semaine, si d'ici là est achevée la robe de noce qui est archibelle, puisqu'elle a été choisie par *votre* savoir.

« Grégoria t'écrira ensuite pour te remercier et y joindra son portrait, qu'on est enfin parvenu à faire à son goût.... Dis-moi franchement si ma petite femme te paraît aussi belle qu'à moi.

« Tu remarqueras qu'elle a mis la parure que tu lui as envoyée.... Assurément, nous avons beaucoup regretté que tu aies fait une énorme dépense.... Avec le vêtement c'était assez, et c'est avec intention que je t'avais indiqué le présent de noce que nous désirions, pour que tu ne te misses pas en plus grands frais.... Il en est de même de la montre et de la chaîne que tu m'envoies à moi ! T'es-tu proposé de m'humilier avec tes millions?.... Mais tu sais que je ne considérerai jamais mon amitié comme payée par des perles ni des brillants, mais par une amitié égale, et tu auras de la peine si tu veux m'éclipser sur ce point.

« Grégoria et moi, nous avons été enchantés de la lettre que tu nous as écrite et dans laquelle tu fais des vœux pour notre bonheur, qui ne sera jamais complet que lorsque tu y assisteras, avec la charmante fille de don Jaime.

« Revenant au vêtement, je ne te cacherai pas que Grégoria, dont le goût est exclusivement délicat pour ces sortes de choses, le trouva d'abord plus riche que de bon goût; mais nous sommes allés à la Castellana et au Théâtre royal; je lui ai fait porter son attention sur les vêtements de nos plus élégantes dames de l'aristocratie, et elle s'est convaincue que celui dont tu lui as fait présent est de la dernière mode, et elle en est excessivement contente.

« Après-demain on finira de meubler la maison; elle est un peu petite, mais neuve et très jolie, et, du balcon de la salle à manger, on découvre le jardin de ton palais, qui est tout près. Nous aurions préféré qu'il y eût un jardin à nous, comme chez toi; mais nous ne sommes pas assez riches pour avoir des fleurs à la portée de la main, et nous devons nous contenter de les voir ou bien d'aller chez toi marauder dans tes lilas et dans tes rosiers. — Pour le reste, c'est un second étage, sans entresol, ce qui équivaut à un premier étage des maisons qui en ont un.

« Avant-hier, nous allâmes chez toi, Grégoria, sa mère et moi, accompagnés d'un tapissier, afin qu'il vit la salle à manger et pour qu'il tâchât, autant que possible, d'arranger la nôtre de la même façon, et que les rideaux et les sièges fussent de couleur semblable à celle des tiens, ... bien qu'en bois et en tissu à meilleur marché, car le culte que nous rendons à ton amitié et à ton goût ne doit pas arriver jusqu'à nous ruiner ! Il est certain que dans cette salle à manger je me rappelai beaucoup Lazare et la dernière scène que nous eûmes avec lui.

« Et, puisque j'ai nommé Lazare, je l'avouerai que, de bon gré, je le rechercherais pour qu'il fût un des témoins de ma noce, dans le cas où il se trouverait à Madrid. Mais je n'ose pas.... Mon cœur a pitié de lui et lui pardonne; ma conscience même l'absout peut-être de certaines choses qui, auparavant, me paraissaient mauvaises. tandis qu'aujourd'hui, au moment de devenir un homme rangé et de me marier, je ne les considère plus aussi dignes de critique.... Mais encore, dans ce cas, je le crains et je continuerai de l'éviter, par la certitude que j'ai que c'est un hypocrite très envieux, qui pourrait semer la zizanie entre Grégoria et moi.... Non ! non ! je ne le recherche pas !

« Et maintenant, adieu.... Celle-ci est ma dernière lettre de célibataire. — Dès que le premier quartier de la lune de miel sera passé, je t'écrirai concernant Gabrielle, à qui j'aurai pu déjà montrer ta réponse à ma dernière lettre et que j'attends. Jusque-là je n'ai rien à te dire de nouveau relativement à la future comtesse de la Umbria, si ce n'est qu'elle continue de t'adorer et de prier, et que chaque fois que je prends congé d'elle, après avoir terminé ma visite de médecin à toutes les nonnes, elle m'adresse un regard profond comme le ciel, qui signifie à peu près ceci : « Dites à Fabien que je l'aime autant que Grégoria vous aime vous-même, et que je souhaite que lui m'aime autant que vous, vous aimez Grégoria ». Et à propos.... je l'oubliais!... Gabrielle a brodé pour Grégoria un mouchoir magnifique et lui a fait, en outre, présent d'un reliquaire, d'une pelote et d'un rosaire de grains de Jérusalem. Cependant, elles ne se sont pas encore vues.

« Adieu, te dis-je de nouveau. Reçois mille amitiés de la *dame de Diégo* et un embrassement de cœur de

« Diégo Diégo. »

Au bas de cette lettre il y a quelques lignes de la main de Grégoria, qui s'exprime ainsi :

« Mille remerciements, monsieur le comte, ou *mon ami Fabien*, car c'est ainsi que Diégo dit que je dois vous appeler, pour vos beaux présents, pour lesquels je regrette que vous ayez fait des excès de cette manière, mais qui démontrent que vous ne me gardez pas rancune pour avoir osé vous disputer une petite place dans le cœur de votre grand ami et camarade des mauvais jours.

« Je vous envoie ma photographie, qui, je le crois, n'est pas bien venue du tout, et nous attendons comme la venue d'un saint les deux portraits de vous que nous vous avons demandés pour le salon et le cabinet. Ne soyez pas fier avec les pauvres et daignez nous sortir de peine.

« Votre lettre, dans laquelle vous parlez si favorablement de mon union avec Diégo, m'a causé une grande satisfaction, bien qu'elle contienne assez de flatteries, et, après vous avoir pardonné, je crois pouvoir dire que, vous aussi, vous pouvez considérer comme une sœur

« Votre bien affectionnée

« Grégoria. »

Le portrait que je reçus avec cette lettre aigre-douce me produisit une impression indéfinissable très semblable à la peur.

Indubitablement c'était une jolie femme, quoique la photographie n'ait pas l'habitude d'embellir le beau sexe, et Grégoria, cependant, était rendue, dans ce portrait, excessivement agréable.... On reconnaissait qu'elle avait de grands yeux noirs et expressifs, ombrés de beaux sourcils et de longs cils, des traits réguliers et énergiques, de splendides épaules et une taille extrêmement élégante.... Mais tout cela, qui constituait ce qu'on a coutume d'appeler une *belle fille*, lui donnait un certain air de hauteur présomptueux et arrogant.

très redoutable, et au moins inquiétant, pour un homme aussi fier que moi. Il me sembla que cette figure me disait : *Je ne te crains pas ; ose, si tu en es capable, me disputer le cœur de Diégo, ou bien lui disputer le mien ! Tous tes moyens si vantés s'éclipseront devant mon esprit et ma vertu.*

Je considérai donc, durant une heure, comme une chose avérée (tant mon imagination a été toujours soupçonneuse en matière d'amour-propre) que Grégoria était déjà sous les armes contre moi, me regardant comme son ennemi naturel, ou bien que, fatiguée d'entendre Diégo lui raconter mes succès en amour, elle me donnait à entendre, par son attitude de défi, que c'était un grand bonheur pour moi de n'avoir jamais rencontré sur ma route une femme comme elle.

Je ne sais si la future de Diégo pensait à quelque chose de semblable au moment où elle avait posé pour le portrait qu'elle me destinait ;... je ne sais si c'est pour cela que je lisais sur sa figure ces hostiles idées ;... je ne sais si ce fut de ma part une intention ou un pressentiment ;... je ne sais si vous ne le qualifierez pas de tentation du démon.... il est certain que je passai cette heure en contemplant fixement, et non sans inquiétude, la maudite photographie, jusqu'à ce qu'enfin je finis par rire de mes subtilités et que j'écrivis à Diégo une longue lettre dans laquelle, à la suite de beaucoup de choses relatives à son mariage, je mis un paragraphe qui s'exprimait de cette manière :

« Fais mille remerciements à Grégoria pour son portrait, et toi reçois mes félicitations. La vertu et la beauté resplendissent, d'une égale façon, dans la noble figure de celle qui va devenir la compagne de ta vie ; je suis fier d'avoir une telle sœur. »

Finalement, deux semaines après, je reçus cette lettre de Diégo :

« Mon bien cher Fabien,

« Pardonne à l'homme le plus heureux qu'il puisse y avoir sur la terre. le cruel égoïsme, qui accompagne tou-

jours le bonheur, de ne pas t'avoir écrit depuis si longtemps.

« Il y a huit jours que Grégoria est ma femme et que je ne me reconnais même pas moi-même. Mon ancienne misanthropie s'est changée en vénération et en amour du genre humain; de telle sorte qu'il s'en faut de peu que je n'aïlle de maison en maison en demandant pardon à tous les habitants de Madrid pour mes anciennes férociétés, et leur permission et licence d'être aussi heureux que je le suis, par la miséricorde de Dieu. Il me semble que tout le monde serait dans son droit en m'arrachant un bien que j'ai tant tardé de savoir apprécier, et je vis inquiet et en éveil, comme l'avare au milieu de ses trésors, craignant à chaque moment qu'on ne vienne me voler ma félicité.

« Grégoria vaut mille fois mieux que je ne me l'étais imaginé. Ne parlons pas de sa magnifique beauté et de l'amour avec lequel elle me rend fou. Son esprit et son jugement sont, en vérité, surprenants. Jusqu'à présent elle ne me les avait fait que deviner, mais, depuis que nous nous sommes unis pour toujours, elle a déployé devant moi tous les trésors de son intelligence. Quelle sûreté de jugement! quelle connaissance profonde du cœur humain! quelle droiture et quelle justice dans ses déterminations! quelle force d'âme, à ne jamais transiger avec le mal! Enfin, mon cher, dès aujourd'hui et plus tard je serai affranchi du travail de penser à quelque chose que ce soit, mais je n'aurai qu'à suivre ses conseils et j'agirai toujours comme un sage.

« Au reste, les talents artistiques et littéraires que je t'ai dit qu'elle possédait sont bien plus étendus que ce que sa modestie m'avait laissé supposer, pendant notre longue cour. Qu'il te suffise de savoir que, dans sa première jeunesse — elle a aujourd'hui vingt-huit ans — elle a fait de la versification, ... ce que je te dis bien sous réserve, car, lorsqu'elle me l'a raconté et qu'elle m'a lu ses vers, elle a exigé de moi ma parole d'honneur de ne pas te le dire, parce qu'elle prétend que tu dois être très moqueur. Mais la vérité est que ses vers ne prêtent pas à la moquerie, au moins à mon humble avis.

« Pour que mon bonheur soit complet, il ne me manque

plus que ta présence et te voir occuper, dans mon bureau, la causeuse *de fumeur* qui porte déjà ton nom, et, à notre table, la place que nous avons marquée pour toi. Ensuite nous y ferons la place de Gabrielle et celle de tous ceux que Dieu nous enverra....

« Tes portraits sont arrivés; ils sont très remarquables. Je te trouve grave et triste dans les deux, principalement dans le plus grand. Ils sont déjà placés dans mon cabinet, et dans le salon. Les cadres ont plu à Grégoria de telle manière, qu'elle veut que mon portrait en ait un du même style, si tant est que l'on sache ici sculpter et dorer le bois de cette façon.

« Mais tu diras que je tarde beaucoup à te parler de Gabrielle.... Tu as raison. Je l'ai vue aujourd'hui, après dix jours, pardonne-moi, passés sans que j'aie paru au couvent, et je lui ai lu ton admirable lettre, dans laquelle tu me jures d'être homme de bien le reste de ta vie. La noble demoiselle m'a dit qu'elle désirait conserver un écrit si intéressant et je le lui ai remis. A ta demande dans combien de temps tu pourras lui écrire, elle me charge de te répondre que « ce que tu as à lui dire, tu te le dises à toi-même, jusqu'à ce que tu arrives à te convaincre que tu ne t'es pas abusé en ce qui concerne tes résolutions ou tes forces ». Et, quant à ton retour à Madrid, elle dit « qu'il doit être postérieur à la venue de son père et à la conférence qu'elle aura avec lui à propos de tes prétentions ».

« Résultat : Elle ne veut pas que tu lui écrives et je t'aviserai quand tu devras venir, ce qui, je crois, sera dans trois ou quatre mois.

« Compte sur moi jusque-là, et reste avec Dieu.... Reste avec Dieu, oui! Je ne te le dis pas comme vaine formule, mais bien parce que je désire vivement que ce soit *de vrai*, que tu continues à avancer dans la voie du bien.... Fabien, je te le dis, moi, ce même homme qui a applaudi inconsidérément à tous tes excès et à toutes tes folies : *Hors de la loi, il n'y a pas de félicité possible!*... L'amour légitime d'une épouse, la paix domestique, le respect de nos semblables, offrent autant de douceur à l'âme, qu'elle trouve d'aigreur et de venin dans ses luttes, même les plus victorieuses, contre

la société.... Ne te moque pas de moi en lisant de telles maximes, si tu ne veux pas être abhorré de Grégoria, si tu ne veux pas que je t'abhorre moi-même!

« Mille amitiés de sa part; elle t'écrira un autre jour, car aujourd'hui elle est très en retard, à cause des enveloppes et adresses des lettres de faire part de notre mariage à ses nombreuses connaissances, et reçois un baiser bien appliqué de ton très heureux, quoique étant peu en bonne santé,

« Diégo. »

IV

GRÉGORIA

Il se passa quatre mois, pendant lesquels je restai à Londres et qui me parurent quatre siècles. La certitude que Gabrielle m'aimait plus que jamais; la dureté avec laquelle elle me traitait en même temps; le manque d'une de ses lettres pour me prouver la divine suavité de cet amour; la défense qu'elle me faisait d'épancher mon âme dans la sienne, en lui exprimant ma reconnaissance; mon adoration et mes résolutions de consacrer toute ma vie à son bonheur; tant d'espérances en suspens, sans le secours d'une parole, d'un regard, d'un signe quelconque pour les renouveler continuellement, et la crainte qui, par suite, m'assaillait, à toute heure, de voir Gabrielle perdre sa confiance en moi, accueillir quelque calomnie glissée à ses oreilles, et, se croyant trompée une autre fois, prononcer ses vœux, les prononcer peut-être à ce même instant,... tout cela, dis-je, convertit ma passion en une angoisse infinie et une inquiétude mortelle qui ne me laissaient pas un moment de repos. Aucun homme n'aura jamais souffert des tourments de l'amour comme j'en ai souffert, pendant ces mois, dans mon éloignement. Aucune femme n'aura jamais été aimée, respectée, idolâtrée comme Gabrielle parvint à l'être de moi alors! Et, par suite de tout cela, j'ose vous le dire à vous, pour la première fois mon âme en vint à être purifiée de toutes ses

fautes passées; je commençai véritablement à être bon; je reconnus que je méritais le pardon et même la récompense; je me crus enfin digne de la possession de Gabrielle!

Telle était ma situation, lorsque je reçus un télégramme de Diégo, conçu en ces termes :

« Don Jaime arrivera à Madrid dans quinze jours. Viens immédiatement. Gabrielle le permet. Don Jaime le désire. Moi je le demande.

« DIÉGO. »

Imaginez-vous l'ineffable joie dont cet avis remplit mon âme, et ma profonde gratitude envers Diégo.

« *C'est à lui que tout est dû!* répétais-je à chaque instant, pleurant de joie à la pensée de le serrer dans mes bras. Gabrielle et Diégo seront toujours les maîtres de mon cœur! Gabrielle parce qu'en elle réside mon bonheur, et Diégo parce qu'il me le donne. Mais que n'aura pas déjà fait Diégo pour moi dans ce monde? Lorsque j'étais en lutte avec la société, il se mit résolument à mon côté et versa son sang pour moi.... Lorsqu'une cruelle maladie me conduisit jusqu'aux portes du tombeau, il eut soin de moi et me sauva la vie.... Et aujourd'hui, enfin, quand je me décide à suivre la voie du bien et quand je n'aspire à d'autre félicité que Gabrielle, il se constitue ma caution, il fait qu'elle me pardonne, il m'unit à elle pour toujours. Oh! Diégo! Diégo! comment pourrai-je te témoigner toute ma reconnaissance et te prouver toute mon amitié? »

En pensant ainsi, c'est-à-dire en pensant davantage à Diégo qu'à Gabrielle, car Diégo, j'allais le voir immédiatement, tandis que Gabrielle je n'espérais pas qu'elle m'appelât avant que son père arrivât à Madrid, je franchis comme le vent la distance qui sépare les rives de la Tamise de celles du Manzanarès.

Diégo m'attendait à la gare de Madrid.

« Gabrielle est à toi! fut la première chose qu'il me dit en m'embrassant.

— Comment se porte Grégoria? lui demandai-je par galanterie et comme plaçant mon bonheur après le sien.

— Elle t'attend à la maison, me répondit-il avec un air reconnaissant.

— Allons-y! répliquai-je en l'embrassant plusieurs fois. Et toi, comment es-tu, mon Diégo? ajoutai-je ensuite, en remarquant que ses mains et son front étaient brûlants. Es-tu aussi heureux que tu l'espérais?

— Je suis aussi complètement heureux que je peux l'être, me répondit-il avec tristesse.

— Que t'arrive-t-il? m'écriai-je rempli d'épouvante. Que t'arrive-t-il, Diégo de ma vie?

— Ce qui m'arrive toujours,... ma santé, qui n'est pas bonne.... Le foie me dévore!... »

En effet, il était vert, faible, et avait la fièvre, comme dans les plus mauvais jours de son ictéricie.

« Mais enfin, Grégoria?... murmurai-je.

— C'est une sainte!... c'est une martyre!... c'est une héroïne, pour me supporter.... Mais, hélas! je ne sais pourquoi, je suis plus triste et plus mélancolique que jamais; elle fait ce qu'on ne saurait dire pour me distraire: elle m'oblige à sortir, à rentrer; elle me conduit en visite et au théâtre; elle me caresse et me reprend comme un enfant.... Tout est inutile! J'en suis revenu à prendre le genre humain en aversion et à me cacher et me défier de tout le monde.

— Sottises! m'écriai-je; nous te guérirons bien entre Grégoria et moi!...

— Oh oui! Tu me manques beaucoup! Tu réjouis mon esprit chagrin.... Tu me guériras, afin que je ne meure pas, à présent que je peux être heureux!... J'aime tant Grégoria, que l'idée de la quitter, de m'en aller dans un autre monde sans elle, me fait frémir d'horreur!... Mais c'est assez de mes ennuis, parlons un peu de ta félicité.... Je t'ai déjà dit que Gabrielle est à toi....

— Diégo de mon cœur!...

— Pas un mot de plus! Je ne te dis pas cela pour que tu m'en aies de la gratitude, mais bien que tu te réjouisses et que tu me réjouisses moi-même!... J'ai une lettre de don Jaime, dans laquelle il m'annonce que dans dix jours il sera au milieu de nous. Ainsi donc, j'ai pensé qu'au lieu que ce soit lui qui t'attendit à Madrid, il t'incombait plutôt de l'at-

tendre toi-même ici : j'ai consulté là-dessus Gabrielle, et elle est convenue avec moi que je devais t'appeler immédiatement.

« — Il reste donc décidé, lui dis-je, que vous vous mariez avec Fabien. » Elle devint rouge comme un coquelicot et me répondit :

« — Permettez-moi de ne pas répondre à cette question jusqu'à ce que mon père me la pose lui-même. » Et, en me parlant ainsi, elle m'adressa le premier sourire que j'aie vu se dessiner sur sa divine bouche.... Je te régale de ce sourire comme d'un joyau d'une valeur inappréciable. »

En nous entretenant de cette manière, nous arrivâmes à la maison de Diégo, pendant que mes domestiques transportaient mes bagages à ma propre maison.

Ce ne fut pas sans inquiétude que je montai l'escalier de la demeure de mon ami, me rappelant l'impression fâcheuse, et en quelque sorte de crainte, que m'avait causée le portrait de sa belle épouse....

« Mon Dieu, me disais-je, que nous nous entendions, Grégoria et moi ! que nous nous soyons mutuellement agréables ! que nous puissions vivre comme trois frères, son mari, elle et moi !... Je suis fatigué de luttes !... J'ai besoin de tranquillité.... »

Pendant ce temps, Diégo, comme s'il devinait mes pensées, me disait de son côté, en montant devant moi, avec une impatience fébrile :

« Nous allons voir comment te semble ma moitié !... Nous allons voir si tu approuves mon choix !... J'espère que tu ne la trouveras pas mal !... »

Oh ! ma fatale étoile ! La femme de Diégo me déplut profondément ! A peine l'eus-je vue, que j'éprouvai la même aversion et la même crainte que m'avait causées son portrait. A peine l'eus-je entendue parler, que je reconnus que la nature et notre éducation respective avaient mis entre nous mille abîmes, et que jamais nous ne réussirions à nous entendre.

Grégoria était en effet, comme me l'avait fait pressentir sa photographie, le type de la femme présomptueuse, affectée, dominatrice ; une belle fille, très vulgaire ; une de

ces petites merveilles du peuple, jouant à la Madrilène élégante et bien élevée; une sotte inclinant au dramatique, débordant de suffisance à chaque pas, et qui semblait provoquer tout le monde à rendre hommage à son honneur, à sa beauté et à son esprit; c'était enfin le type de la femme forte, non pas de nature, mais de profession, et de mauvaise foi et encore autre chose que je ne peux exprimer que par un terme provincial, dont je ne sais si vous connaissez la signification....

— Je suis au courant de tout,... prononça le jésuite en souriant. Vous voulez me dire qu'elle était de clinquant ¹.

— Justement.

— L'Académie espagnole a adopté déjà le petit mot, continua le père Manrique, et le mettra dans la prochaine édition de son dictionnaire, comme très expressif ². Au reste, dès que vous m'avez lu les lettres de Diégo concernant Grégoria, j'avais déjà deviné, Dieu me le pardonne, que la qualification de clinquant lui allait comme un moule.

— Oh oui! répliqua Fabien, elle était de clinquant sous tous les rapports : sa vertu, clinquant; sa beauté, clinquant; clinquant, sa prétendue élégance; clinquant, son langage; clinquant, autant qu'il est possible, dans sa manière d'être! C'était la plus ridicule parodie que l'on puisse s'imaginer de tout ce qui est noble et élevé, et mon pauvre Diégo, qui ne connaissait que par ouï dire les véritables grandeurs sociales, avait pris pour de bon aloi cette fausse monnaie et était excessivement enorgueilli de son acquisition.

« Voici Fabien! s'écria le malheureux; voici Grégoria! »

Et en parlant ainsi, il me poussa vers elle, comme s'il désirait que je l'embrassasse.

Grégoria recula d'un pas, dans l'attitude de la défense, et cependant me tendant la main :

« J'ai l'honneur, monsieur le comte... », dit-elle théâtra-

1. Nous n'avons pas l'équivalent de ce mot en français; il signifie faux éclat; notre expression de *clinquant* semble s'en rapprocher.

2. En effet, le dictionnaire de 1869 lui a donné son titre de naturalisation.

lement, comme si le plus important, dans un pareil moment, était mon titre de noblesse.

« Quel comte, ni quel diable ! interrompit Diégo. Appelle-le Fabien.... »

— Madame.... avais-je répondu machinalement....

— Allons ! allons ! continua Diégo, ce n'est pas là ce qui a été convenu ! Trêve de compliments ! Il n'y a ici ni comtes, ni madames, mais bien des frères pour le reste de la vie. Vous devez vous tutoyer.... »

« Je me mis à sourire, par galanterie, en serrant la main de Grégoria.

« Qu'as-tu donc, mon ami ? lui dit celle-ci avec un certain dédain.... C'est trop tôt.... N'est-ce pas vrai, monsieur Fabien ? »

Je m'inclinai très affectueusement, sans savoir que répondre... et pour dérober un instant ma figure au regard inquiet de Diégo.

« Ainsi nous allons voir, me demanda-t-il avec inquiétude. Que te semble de ma compagne ? franchement !... »

— Elle est très belle.... lui répondis-je rapidement, de crainte de ne lui faire aucune réponse.

— Que peut te dire monsieur ? dit Grégoria en intervenant. Tu t'es, sans doute, proposé de me faire rougir devant lui, en me présentant à ses yeux comme une de ces femmes qui aiment les galanteries ! Moi, monsieur le comte, je ne suis pas belle, mais je me réjouis de paraître telle à mon mari.

— Eh ! que t'en semble ? s'écria Diégo enthousiasmé, bien qu'en conservant encore quelque inquiétude au sujet de l'effet que m'aurait produit son épouse.

— Elle a beaucoup d'esprit... » . répondis-je.

Grégoria resplendit d'orgueil. Diégo m'embrassa.

La scène se passait dans le grand salon, éclairé *a giorno* comme toute la maison.

Une domestique, laide et d'un certain âge, en costume de villageoise, avait paru à la porte, écoutant la conversation.

Il pouvait être huit heures du soir.

« Vous prendrez quelque chose, dit Grégoria en s'asseyant

sur le sofa; voulez-vous vous rafraîchir? sans façon!... Asseyez-vous donc, mon ami!... Jésus, que vous êtes *bon*!

— Je désirerais un verre d'eau, répondis-je.

— Eh quoi? observa Diégo, tu ne vas pas dîner avec nous?

— Que dis-tu donc? Est-ce que monsieur n'a pas diné? s'écria Grégoria avec une terreur indescriptible.

— J'ai mangé, il y a deux heures, à l'Escurial, m'empressai-je de dire, en mentant pitoyablement.

— Mais pour ce qui est de demain,... n'est-ce pas, Diégo?... vous dinez avec nous.

— Je n'y manquerai pas, en aucune façon.

— A six heures », balbutia Diégo avec une voix sourde.

Le pauvre ami était humilié de l'imprévoyance de sa femme, ayant compris, comme moi, qu'elle n'avait pas préparé pour ce soir un dîner *présentable* et que c'était pour cela qu'elle *ne me pressait pas* autant qu'il eût convenu à mon pauvre estomac, sinon à mes nerfs agacés....

La domestique me tendait en ce moment un verre d'eau sur une assiette ordinaire.

— Je t'ai dit ce soir, murmura Grégoria avec un air de de basilic, qu'on présente à monsieur le verre d'eau sur le plateau d'argent!... Pardon, Fabien....

— Ma petite dame, répondit la domestique, la clef n'était pas mise à l'armoire des choses fines.... Ainsi c'est là ce petit monsieur Fabien? ajouta-t-elle bientôt. On reconnaît bien à son air le mauvais sujet que vous dites qu'il a été! Il a des yeux!... qui déjà...! Comment va la demoiselle Gabrielle?

— Tu vois que, jusqu'aux chats de la maison, tout le monde t'aime ici, proféra Diégo. Nous parlons tant de toi!... »

Pour moi, je suffoquais.

« Eh bien, c'est vrai, dit Grégoria en parlant à haute voix et avec un accent criard, ce qui était une autre de ses qua-

1. L'auteur a mis le mot *pavo*, qui veut dire *dindon*. Il nous a semblé que, dans ce moment, notre langue ne comportait pas une aussi grande familiarité. Ici le qualificatif *bon* est pris dans le sens un peu vif donné par l'auteur au mot *pavo*.

lités.... Je ne vous ai encore rien demandé au sujet de Gabrielle!... bien que vous ne deviez pas avoir d'autres nouvelles que celles que vous a données celui-ci!... Que Dieu veuille que vous ne soyez pas aussi *mauvais sujet* avec cette pauvre petite.

— Il ne le sera pas! s'écria Diégo. Fabien est déjà un autre homme, et, de plus, il m'a juré de bien se comporter!...

— Hum! » grogna la servante.

Je ne pus y tenir davantage et je me levai pour m'en aller, bien qu'en dissimulant mon dégoût par un bruyant éclat de rire suivi de ces menteuses déclarations :

« Alors même que je serais encore mauvais, le tableau du bonheur domestique que j'ai devant les yeux, la douce confiance qui règne ici, l'honnêteté qui respire jusque dans les phrases de cette affectionnée servante, les délices pour moi inconnues jusqu'ici et que je devine exister entre vous, et surtout, Diégo, la sévère vertu et le caractère élevé de ta noble femme, me serviront d'édification, d'exemple et d'encouragement, pour être le modèle des époux, et donner autant de bonheur à Gabrielle que t'en donne à toi ma nouvelle sœur Grégoria. »

Diégo pleura de joie en m'entendant parler ainsi et il m'embrassa très tendrement.... La servante pleura également et alla jusqu'à vouloir me récompenser en témoignant l'intention de m'embrasser aussi.... Seule Grégoria resta stupéfaite, comme si elle venait de faire un pari ou d'être prise dans son propre piège.

« Nous verrons! dit-elle enfin, avec un air d'incrédulité. L'air ne fait pas la chanson!...

— Adieu!... adieu!... m'écriai-je en l'interrompant et feignant de nouveaux sourires. Jusqu'à demain! Mille félicitations, Diégo! Mille félicitations! Tu as une femme admirable! »

Et sans donner le temps à aucune autre réplique, je sortis de cette maison, en murmurant dans le fond de mon cœur :

« Pauvre Diégo!... et malheur à moi qui devrai revenir et parler bien souvent avec sa très vertueuse et très désagréable épouse!

Mon père, pardonnez-moi cet épanchement : si la vertu ne pouvait se montrer sous un autre aspect que celui que m'offrit Grégoria, je proclamerais, à la face du ciel et de la terre, que le vice est beaucoup plus aimable, plus digne et plus généreux. Heureusement la vertu se personnifie également en des êtres si doux, si attractifs, si adorables, comme vous et comme Gabrielle, à côté desquels on ne conçoit d'autre félicité que celle d'arriver à être bon et celle de mériter surtout leurs indulgentes sympathies....

— Toujours séducteur ! répondit le père Manrique. Indubitablement vous êtes un homme très dangereux !... Mais je m'arrangerai pour ne pas me laisser induire à erreur par ces *distingos* concernant la vertu, et je serai inflexible lorsque viendra le moment de décider cette grande question de votre existence.

— Je vais terminer, répondit Fabien, et dès à présent je demande justice et non miséricorde !

V

LE PÈRE DE GABRIELLE

Le jour suivant, Diégo vint déjeuner avec moi, après être allé au couvent et s'être entretenu longuement avec Gabrielle relativement à mon arrivée et au salubre changement qui se remarquait dans mes idées et dans mes sentiments.

La noble jeune fille l'avait écouté avec une immense joie et en ne prenant déjà plus aucun soin de dissimuler l'amour qu'elle ressentait pour moi. Mais elle avait insisté sur ce point, qu'il était nécessaire que je m'abstinsse de chercher à la voir et de m'approcher du couvent avant que son père fût arrivé à Madrid.

« Dites-lui, avait-elle déclaré en dernier lieu, que je rends grâce à Dieu d'avoir écouté mes prières et d'avoir eu pitié d'une âme qui m'a toujours été si chère. Dites-lui qu'il ne me considère pas comme le *dernier but* de ses espérances et de ses souhaits de bonheur, mais bien comme une com-

pagne d'exil qui sera heureuse de le tenir par la main, pour le conduire, à travers cette vallée de larmes, à la vraie félicité, qui est Dieu. Dites-lui enfin que, malgré l'amour que j'ai pour lui, et même après m'être mariée avec lui, en supposant que le ciel en dispose ainsi, je me regarderai toujours comme la servante de Dieu, plus que son épouse, et que, s'il me plaçait dans la nécessité de choisir entre l'un ou l'autre de ces devoirs, je préférerais servir mon Père Éternel. »

« Dis-lui, lorsque tu la verras, répondis-je avec autant de ferveur que de mansuétude, que j'accepte ses conditions; qu'aidé par elle, j'ose répondre de moi, et que je laisse à sa miséricorde le soin de ne pas me priver encore longtemps de sa présence bénie. Dis-lui que je suis bien seul dans cette triste vie! »

Diégo me regarda profondément et s'écria :

« Moi-même je ne te reconnais plus et je te crois! Grégoria peut dire ce qu'elle voudra, ta guérison est radicale!... »

Grégoria mise sur le tapis si hors de propos, il ne fut plus parlé de Gabrielle. C'étaient deux sujets de conversation incompatibles. C'étaient deux figures qui se proscrivaient mutuellement.

Diégo me parla alors de sa femme, avec cet enthousiasme fébrile qui lui était habituel et qui paraissait le fruit de quelque doute propre ou la réfutation anticipée d'objections étrangères qu'il eût redoutées....

« Que tu m'as rendu heureux hier soir! me dit-il en se résumant. Le bon effet et l'admiration que Grégoria a produits en toi, et dont tu as donné de si clairs témoignages, ont doublé son mérite à mes yeux et ont augmenté ma félicité dans la même proportion. Il me semblait qu'hier soir c'était le jour où je me mariais véritablement.

— Et elle? Que dit-elle? lui demandai-je avec une cordialité affectée.

— Elle hésite encore!... Cela se conçoit.... Elle ne te connaît pas autant que moi, et, d'autre part, elle se rappelle avec inquiétude tout ce que je lui ai raconté de ton goût difficile quant à la beauté physique et de ton ancienne hérésie en ce qui concerne la morale. A tel point, qu'elle me disait ce matin, avec une franchise d'ange : « Il est bien dif-

« facile que Fabien ne méprise pas une pauvre femme honnête
 « telle que moi.... De plus, ton ami ne pourra jamais me
 « pardonner de lui avoir ravi une partie de ton cœur.... De
 « tout cela je déduis qu'il lui faudra beaucoup de temps
 « pour arriver à s'entendre avec moi,... si déjà il ne songe
 « ou ne contribue inconsciemment à me faire démériter dans
 « la pensée. » Tu te figures ce que je lui ai répondu!... En
 résumé, je l'ai laissée bien plus tranquille, et ce soir votre
 amitié sera ratifiée.... Elle est si bonne!... Depuis hier au
 soir, elle ne pense qu'au diner d'aujourd'hui, afin que tout
 soit en règle et que tu ne le trouves pas au-dessous des diners
 des grands d'Espagne ou des restaurants de Paris et de Lon-
 dres! Elle va jeter la maison par la fenêtre! »

Je passe outre quant à la description de ce maudit diner
 d'un appareil ridicule, où il y eut de tout, sauf la cordialité et
 la gaieté, bien que nous trois nous parussions être fort con-
 tents.... J'ometts les rudes réprimandes de Grégoria à la ser-
 vante, chaque fois qu'elle se trompait, selon son jugement,
 quant aux usages de la bonne société, pour la manière de
 servir à table, de présenter les assiettes ou d'appeler les plats
 que l'on avait apportés de l'hôtel et que la pauvre fille n'avait
 jamais vus.... Aussi peu ferai-je mention de mille imperti-
 nentes interpellations ou excuses que m'adressa la femme de
 mon ami pour me démontrer qu'elle savait prévenir certaines
 critiques ou censures, que maudit sois-je si j'y avais pensé,
 ou bien pour me faire croire qu'elle n'enviait rien de ce qu'elle
 n'avait pas chez elle, ni qu'elle n'eût rien à apprendre des aris-
 tocrates les plus élégantes, et qu'elle ne se croyait pas infé-
 rieure à moi pour le bon goût, ni à Gabrielle pour la vertu,
 ni à Charlemagne pour la majesté, ni à Socrate pour la
 sagesse. Seulement, à force de feinte humilité, de courtoise
 indulgence, de bruyants applaudissements et de sourires d'ap-
 probation, je parvins à éviter plus d'une polémique très dan-
 gereuse et j'obtins en même temps que Diégo ne remarquât
 pas combien j'étais mortifié et combien son épouse m'était
 désagréable!

Ainsi de tout. Mon ami, qui, sans se rendre compte de la
 cause, n'était pas à son aise, même au milieu de la satisfac-
 tion que lui causaient mes éloges, constamment adressés à sa

femme, et qui n'acheva pas de dîner, me proposa de sortir un moment, pour vaguer par les rues, selon notre ancienne habitude, et pour respirer l'air du soir. J'y consentis sans peine, ce qui ne fit pas grand plaisir à Grégoria, bien qu'elle dissimulât son dépit, et, un instant après, nous la laissâmes seule et contrariée, sur le théâtre de ses récents triomphes, ... trop faciles et trop courts pour pouvoir flatter son amour-propre démesuré!

Il va sans dire qu'aussitôt que nous fûmes seuls, la confiance se rétablit, ou plutôt l'épanchement entre Diégo et moi, et nous retrouvâmes la gaieté et la douceur de nos anciennes conversations, à tel point, que nous ne nous séparâmes qu'à une heure du matin, heure à laquelle mon ami reprit la route de sa maison, plus épris de moi que jamais et non sans me répéter plusieurs fois, au moment de me dire adieu :

« Voyons-nous bien souvent, Fabien ! Je suis malade du corps et de l'âme, et j'ai besoin de toi. Ne m'abandonne pas, non !... Je me suis habitué à croire que tu m'appartiens comme le fils à son père, l'esclave à son maître, et j'aimerais mieux mourir ou te tuer, plutôt que de consentir que tu t'émancipasses et que tu me laissasses seul.... »

Et pendant qu'il prononçait ces atroces paroles, le malheureux souriait comme pour atténuer leur gravité et m'engager à reconnaître une dette si effrayante !...

Une semaine s'écoula, pendant laquelle je ne retournai pas chez Diégo, bien que celui-ci vint chaque jour chez moi. La nécessité de rendre quelques visites officielles, en ma qualité de secrétaire de légation, l'arrangement de la maison et le règlement de quelques affaires délaissées pendant une si longue absence, expliquaient et excusaient suffisamment ma conduite aux yeux de Diégo ; mais la véritable raison de mon éloignement, c'était la profonde antipathie que j'éprouvais pour sa femme, antipathie qui déjà se changeait en haine.

Les choses étaient en cet état, lorsque don Jaime de la Guardia arriva à Madrid.

Diégo et moi, nous allâmes l'attendre. Le noble voyageur nous embrassa tous deux très cordialement, et cet élan de bienveillante confiance autant que sa noble, belle et respectable figure me captivèrent et me subjuguèrent aussitôt.

Figurez-vous un homme de cinquante-cinq ans, très robuste et encore vert, ayant la noblesse et la simple majesté de Gabrielle, et vous aurez une idée du gentilhomme aragonais. Son regard franc et sa physionomie ouverte me rappelaient vivement la beauté de mon adorée, dont je croyais contempler le pur visage, non pas modelé dans la cire souple, mais sculpté en bronze et quelque peu agrandi....

Au surplus, je ne pus m'empêcher d'éprouver quelques remords en me sentant embrassé, avec une si confiante effusion, par ce frère du brave général dont j'avais si indignement déshonoré les cheveux blancs.

« Gabrielle m'a défendu, me dit don Jaime du ton le plus affectueux, de vous parler *comme à un gendre*, ou bien comme à un fils de mon cœur, jusqu'à ce qu'elle m'ait consulté concernant je ne sais quelle préoccupation ou quel scrupule de nonne,... ce qui probablement ne sera autre chose qu'*un rien dans deux plats*, et, comme Gabrielle est le doux tyran qui nous gouverne tous, je n'ai d'autre moyen que d'obéir avec soumission.... Ainsi, à ce soir, *mon ami!*... Tenez compte que nous ne nous sommes pas encore embrassés. »

En parlant ainsi, et après m'avoir embrassé de nouveau, il s'en alla, se dirigeant vers le couvent.

Je dis alors à Diégo avec une angoisse profonde :

« Gabrielle racontera-t-elle à son père mes amours avec la générale ?

— D'aucune manière! me répondit mon ami. Je t'ai déjà dit qu'entre l'abbesse, le confesseur de la jeune fille et moi, nous sommes convenus de la formule qui doit résoudre un cas de conscience si épineux. Gabrielle demandera à son père aujourd'hui : « Pardonnez-vous à Fabien, sans aucune condition, toutes ses fautes passées? Quelque énormes qu'elles soient, quelque grande douleur, quelque répugnance que puissent vous causer celles qui pourront un jour venir à votre connaissance, ne vous repentirez-vous jamais de lui avoir pardonné, comme je lui pardonne? » De cette façon, Gabrielle ne scandalisera ni n'affligera le cœur de son père; elle ne touchera ni à ta réputation ni à celle de Mathilde, ce qui serait un péché mortel, et encore moins pourra-t-elle

être accusée en aucun temps d'avoir méconnu que don Jaime de la Guardia pouvait avoir quelque chose à pardonner à Fabien avant de l'appeler son fils.... »

— Et Gabrielle a accepté un semblable expédient? interrompit le jésuite avec une vivacité inusitée.

— Oui, monsieur!

— Je la désavoue!... Que Dieu me pardonne si je ne suis pas dans le vrai, mais j'estime que Diégo, la mère abbesse et le confesseur lui-même ont conseillé à la jeune fille une mauvaise chose! Si Gabrielle n'eût pas dû profiter, en faveur de son amour, du pardon qu'au moyen de réticences elle demandait à son digne père, elle eût eu raison de cacher que vous aviez contribué au déshonneur d'un membre de sa famille.... Mais cette union de l'égoïsme avec la charité, de l'intérêt avec l'abnégation, constitue une vraie fraude aux yeux de la conscience et, par conséquent, aux yeux du Juge suprême qui est dans les cieux!... Gabrielle vous aime beaucoup pour que son esprit éclairé de sainte n'ait pas remarqué cette ombre de péché!

— Pauvre Gabrielle!... » gémit Fabien.

Et, voyant que le père Manrique n'ajoutait rien autre chose, sinon qu'il penchait et relevait sa tête et qu'il serrait ses lèvres, comme quelqu'un qui, rempli de douleur et d'épouvante, a pris la résolution de ne pas parler, Fabien continua de son côté :

« Ce soir-là j'allai voir don Jaime, en compagnie de Diégo.

Le noble Aragonais me reçut dans ses bras, en s'écriant avec cette franche gaité qui me rappelait l'enfance de Gabrielle :

« Allons! jeune homme! demandez-moi la main de Gabrielle!

— Père de ma vie!... » lui répondis-je.

Et je me mis à pleurer, comme je pleure à présent.

Orphelin et seul durant tant d'années, c'était la première fois, depuis que ma mère était morte, que je retrouvais le doux refuge de la famille et l'ombre auguste de l'autorité paternelle!

« Dès demain,... continua don Jaime quand il eut dominé la muette émotion que lui avaient causée mes larmes, dès

demain nous commencerons à mettre en règle les papiers, et, dans un mois, le mariage s'accomplira. Je ne peux vous accorder un jour de plus! je fais grande faute à la maison, sans compter que ce diable de Madrid ne m'a jamais beaucoup plu. »

Je vous raconterai peu de choses de plus de ce dont nous avons parlé dans cette inoubliable soirée, la seule de ma vie où je me suis considéré comme véritablement heureux.... J'ai un ardent désir de terminer mon récit et je vais droit au dénouement de toutes les histoires que je vous ai rapportées.

Diégo et moi, nous dinâmes avec don Jaime à son hôtel, et toutes mes instances furent inutiles pour le décider à se loger dans ma maison.

« Je te parlerai en te tutoyant, si tu le veux, dès aujourd'hui,... me dit-il avec une bonhomie étonnante, mais laisse-moi ici avoir toutes mes aises.... »

Et, comme j'insistais dans ma demande, il mit fin à l'entretien par ces paroles inexprimables :

« Ne te fatigue pas! J'ai dit *Non*, et je suis Aragonais! Ce que je te demande, c'est de venir me voir tous les jours... afin que je puisse parler de toi à ma femme, qui va m'accabler de questions.... »

— Eh bien, dans ce cas, s'écria Diégo dont la physionomie et le ton de voix exprimaient presque quelque chose d'à peu près semblable à la jalousie ou bien à l'envie que ressent un enfant envers le nouveau frère qui vient lui dérober les caresses paternelles, dans ce cas, moi qui ne vous suis utile en rien maintenant à Madrid, je partirai demain pour Torrejon, où j'ai à régler quelques affaires. *Dans deux dimanches je serai de retour.* »

J'entendis, moi : *Dimanche prochain je serai de retour*,... mais, selon ce qu'on m'a expliqué depuis, sa phrase fut celle que j'ai indiquée la première.

Le jour où eut lieu cette conversation était aussi un dimanche.... Et je spécifie ces faits à cause de la funeste importance que leur a donnée la fatalité.

« Vous allez savoir, dis-je à don Jaime sans répondre à Diégo, la cause du voyage de notre ami.... »

— Prends garde à ce que tu vas dire!... » interrompt l'hypocondriaque, craignant que je n'eusse deviné et peut-être que je ne révélasse les souffrances de son pauvre cœur.

« Ce modèle des amis généreux,... poursuivis-je sans faire cas de son interruption, va à Torrejon de Ardoz pour vendre des troupeaux et du blé, afin d'avoir de l'argent pour remplir splendidement son rôle de parrain de ma noce. Pourquoi?... On le voit bien : parce que c'est un homme marié, il ne peut plonger sa main dans ma caisse... ni s'empêcher de me faire quelques cadeaux....

« N'est-ce pas cela, mon Diégo? Parle franchement! »

Diégo se mit à rire amicalement et me serra la main comme s'il me demandait pardon.

« Je ne dis pas mes biens,... s'écria-t-il en même temps, c'est tout mon sang que je donnerais pour ton bonheur.

— Je le vois bien! répondis-je. Cela a été toujours ainsi.

— Eh quoi! cela te semble-t-il mal? répliqua-t-il en s'assombrissant de nouveau.

— Non! mon ami, non!... Au contraire!... Je te permets de te ruiner.... Fais ce que tu veux pour moi.... Tout paraîtra peu de chose pour mon amitié », lui répondis-je en le caressant.

Don Jaime tendit aussi la main à Diégo, en témoignage de gratitude, et lui dit :

« J'espère qu'à votre retour de Torrejon vous aurez la bonté de me conduire chez vous et de me présenter à madame. Je désire beaucoup la connaître et me lier avec elle.

— Ce sera un bien grand honneur pour elle », répondit Diégo en recouvrant en entier sa gaieté.

Et il commença à gambader et à faire des tours dans la chambre, comme un enfant qui se met à jouer subitement.

« J'avais déjà reconnu, quand il est venu dans l'Aragon, me dit alors à l'oreille le bon don Jaime, que cet ami est un peu hypocondriaque. Il faut tout à fait prendre garde dans nos rapports avec lui : de l'hypocondrie à la folie il n'y a qu'un pas. »

Tels furent, en résumé, les incidents les plus notables de cette conversation.

Au reste, et pour comble de bonheur, je trouvai, en arrivant à la maison, cette lettre de Gabrielle :

« Fabien,

« Mon père t'a pardonné tout le mal *que tu peux avoir fait dans le monde, même envers sa propre personne.*

« Moi... je n'ai qu'à te dire combien je t'aime !

« Cependant, ne viens pas me voir avant le jour de notre mariage.... Ne m'écris pas non plus.... Laisse-moi seule avec Dieu tout le temps que je dois encore rester dans cette sainte maison.... Je ne dois pas me rapprocher de toi jusqu'au moment où, à la vue de cette communauté, de mes sœurs, dans l'église même de ce couvent, au pied de l'autel, mon père et Diégo te présenteront à moi pour que mon confesseur bénisse notre union, en déclarant, au nom de Dieu, que je suis ton épouse.

« GABRIELLE. »

A quel mystérieux pressentiment, à quelle séraphique intuition obéissait cette étonnante sollicitude de mon adorée, pour vouloir ni me voir, ni m'entendre, qu'au moment même de la célébration de notre mariage? Devinait-elle qu'il ne s'accomplirait jamais? Soupçonnait-elle tout ce qui est arrivé? ou agissait-elle seulement par un reste d'obstination ou de rancune, en se souvenant encore du cruel désenchantement qu'elle avait éprouvé dans cette soirée néfaste où elle m'appela son époux auprès de la grille des jasmins.

Je ne sais! La seule chose que je vois clairement aujourd'hui, c'est que, dans cette circonstance, comme en tout, Gabrielle procédait avec un merveilleux instinct. On eût dit qu'elle sentait la tempête qui ne tarda pas à rugir sur nos têtes et qui a déjà brisé toutes les fleurs de nos espérances.

Au jour suivant, Diégo partit, comme il nous l'avait annoncé; il partit aussi affectueux avec moi que d'habitude et complètement assuré, selon moi, de l'amour fraternel et de l'inextinguible gratitude que mon cœur professait pour lui!.... Et, cependant, cela est épouvantable, ici se termine l'histoire de notre amitié; et lorsque, d'ici à peu de temps, ce malheureux reparaitra de nouveau sur la scène, vous ne

verrez plus en lui le tendre et obligeant camarade de ma vie, mais bien l'archange exterminateur chargé de me donner la mort.

VI

ÈVE

La catastrophe qui m'accable se produisit d'une manière bien accidentelle et bien prosaïque, ou bien par suite de vulgaires événements. Il est vrai que la poudre était déjà déposée sous la terre, ce dont je m'aperçus bientôt, et qu'il ne fallait qu'une étincelle pour déterminer l'explosion.

Vous savez que, depuis le soir du célèbre dîner chez Diégo, où nous nous trouvâmes tous si mal à l'aise, je n'étais pas revenu voir Grégoria. L'amitié et la courtoisie me faisaient plus que jamais un devoir de lui rendre visite, pendant l'absence de son mari : mais d'autres soins, moins désagréables pour moi que les rapports avec cette femme, me firent différer ma visite jusqu'à ce que, supposant mon ami de retour, je m'étonnai qu'il ne fût pas venu me voir.

Partant donc de cette erreur, qu'à son départ il nous avait dit que, *le dimanche suivant, il serait de retour*, je m'acheminai vers sa maison, ce *premier dimanche* qui suivit le jour de son départ, ne doutant pas qu'il ne fût déjà à Madrid et craignant qu'il ne fût arrivé malade ou se trouvât fâché de mon peu d'empressement à l'égard de son épouse.

Il était donc quatre heures de l'après-midi, lorsque je frappai, non sans avoir fait auparavant une grande provision de gaieté et de patience, afin que ma troisième entrevue avec Grégoria eût un meilleur résultat que les deux précédentes....

« Qui passe par-là ? commençai-je à crier avec une gaieté *de commande*, avant même que la servante m'ouvrît la porte. Holà, la famille ! bien le bonsoir ! Voici un pèlerin qui demande l'hospitalité pour huit heures ! Voici un déserteur qui vient pour rester à dîner ! pour parler clairement,

pour faire un somme sur une causeuse, et enfin pour se délasser de huit jours de pénibles travaux! »

A ces paroles, Grégoria accourut, très sérieuse et très réservée, et me dit :

« Ah! c'est vous, monsieur le comte? Heureux les yeux qui peuvent vous voir!

— Pardonnez-moi, ma chère Grégoria,... lui répondis-je sans quitter mon air de satisfaction.... J'avoue que je me suis comporté avec vous d'une manière infâme, mais, en revanche, je viens aujourd'hui avec l'intention de rester jusqu'à minuit.... Je dis cela... parce que je pense que vous me donnerez bien à diner....

— Je n'y vois pas d'inconvénient! Vous êtes ici chez vous.

— Vous êtes bien bonne,... trop bonne!... Mais... voyons!... où est notre voyageur, qu'il ne vient pas me recevoir?

— Vous demandez après Diégo? Mais ne savez-vous pas qu'il est parti pour Torrejon?

— Comment! il n'est pas encore de retour?

— Plaisantez-vous? répliqua Grégoria. Vous savez trop bien qu'il est parti pour quinze jours!

— Je vous jure que je l'ignorais, murmurai-je en reculant machinalement vers la porte.

— Oh! ne vous en allez pas pour cela! ajouta-t-elle emphatiquement, Diégo me connaît... et il ne verra aucun mal à ce que son épouse vous reçoive et vous accueille comme s'il était à Madrid. Maintenant, si vous voyez que vous deviez trop vous ennuyer parce que votre ami n'est pas ici....

— Grégoria, lui répondis-je avec une effusion ingénue, mon plus grand désir est de vous être agréable.... Oh oui! Dieu sait combien je serais heureux que vous m'aimassiez autant que vous aimez Diégo! »

Mon ennemie pâlit légèrement en entendant ces paroles, comme si elles eussent touché sa conscience.

Mais, remarquant, sans doute, que la servante était devant nous, elle se borna à dire :

« Nous parlerons tout à l'heure.... Entrez.... » Et elle me montra la porte du bureau de Diégo.... « Je vais donner quelques ordres.... Suis-moi, Francisca

— Ainsi vous restez à dîner! s'écria la servante avec une stupide satisfaction. Vous verrez comme je ne me trompe plus aujourd'hui à servir les sauces. »

Profondément écœuré, j'entrai dans le cabinet de mon ami et je me mis à réfléchir à ce qu'il me convenait de faire : ou trouver un prétexte pour sortir de suite dans la rue, ou profiter de cette occasion pour capter l'affection et la confiance de celle que j'ai déjà appelée mon ennemie. En prenant le premier parti, je m'exposais à l'irriter de plus en plus, en la confirmant dans son idée que je la méprisais et que je la détestais; avec la seconde résolution, je courais le risque de passer quelques heures d'ennui et de soumission, étant donné que je ne réussisse pas à détruire les préventions, après tout justifiées, de Grégoria; mais, en revanche, si j'arrivais à lui faire prendre le change relativement à mes sentiments, ou s'ils s'amélioraient après une mutuelle explication, alors disparaissait la barrière qui commençait à s'élever entre Diégo et moi.... Je me décidai donc à rester.

« Diégo sera bien heureux, dis-je en moi-même, quand il reviendra, de voir que, sa femme et moi, nous sommes déjà de véritables amis.... »

J'entendis alors que l'on ouvrait et refermait la porte de la rue et je devinai que c'était la domestique qui allait au marché ou à l'hôtel. Je regrettai d'être traité avec tant de cérémonie et de donner sujet à de semblables dérangements; par suite, me laissant entraîner par ma vivacité naturelle et croyant ne point trouver de meilleure occasion pour me placer avec Grégoria sur un terrain de fraternelle confiance, je sortis du cabinet en criant :

« Grégoria! Grégoria! où êtes-vous? »

Et, l'apercevant dans une salle de toilette qui était en face du cabinet, alors que je la croyais faisant ses apprêts dans la cuisine, je m'approchai d'elle étourdi et je lui dis de la porte :

« Vous ne voulez donc pas que nous soyons amis! »

Grégoria, qui était occupée à poudrer de blanc sa figure, assez brune par elle-même, et qui se vit surprise *sur le fait* dans cette opération, devint verte de colère, et s'écria, en cachant la houppe accusatrice :

« Monsieur le comte, qu'est-ce que cela signifie? Comment entrez-vous ici sans prévenir? Croyez-vous être chez la générale? »

« Je me mis à rire, par amour de la paix, plus que pour autre chose, et je répondis humblement :

« Pardonnez-moi ma hardiesse.... J'avoue que j'ai dépassé les bornes.... Mais, croyant que la servante était sortie, je venais vous dire.... »

— La servante est sortie effectivement,... interrompit Grégoria avec un plus grand courroux, mais je ne comprends pas, pour cela, qu'en voyant que nous sommes seuls, vous vous croyiez autorisé.... »

Je sentis un frisson en entendant cette inconvenante admonestation ! Je me contins néanmoins, et je répondis très naturellement :

« Je vous répète que je reconnais avoir mal agi,... très mal,... en prenant la liberté de sortir du cabinet de Diégo pour vous chercher. Mais permettez-moi de vous prier, comme je vous en prie, de rappeler votre servante. En fait de banquet il suffit de celui de l'autre jour, qui certainement a été magnifique.... Aujourd'hui je désire que vous me traitiez comme étant de la famille, avec une entière franchise, comme un frère de Diégo.... Appelez donc Francisca et qu'elle n'apporte rien du dehors. »

Grégoria resta confuse en m'entendant parler ainsi. Un éclair, qui me sembla être de bonté, brilla dans ses yeux, et elle dit en quittant la houppe :

« Pardonnez-moi aussi de m'être laissé emporter en dehors de mon caractère.... Mon ami, les pauvres, nous n'avons d'autre fortune que notre orgueil... quand nous sommes en rapport avec des grands comme vous. Passons donc au cabinet, et à l'eau ces vétilles ! Vous mangerez ce que nous donnerons et vous prendrez patience si vous nous ruinez.

— C'est bien dit!... Voilà qui est parler ! C'est ainsi que je veux que vous me traitiez!... » m'écriai-je, réellement satisfait en me revoyant sur un terrain plainier.

Et je revins à caresser l'espérance que, ce soir-là, nous parviendrions, Grégoria et moi, à être amis, ou du moins à ne pas rester des ennemis mortels.

De retour au cabinet, je pris le fauteuil de Diégo et je demeurai silencieux pendant quelques minutes, comprenant qu'il était très périlleux d'ouvrir une conversation avec une femme ayant tant de propension aux choses dramatiques.

Elle resta debout, me tournant le dos et faisant comme si elle comptait les livres de la bibliothèque.

« Que de volumes ! s'écria-t-elle bientôt sans tourner la tête vers moi : ils pourraient être remplis de toutes les folies que vous avez commises dans ce monde !

— Malheureusement c'est la vérité ! » répondis-je de très mauvaise humeur, non seulement à cause de mon sincère repentir, mais parce que je trouvais déplaisante cette insistance de Grégoria de voir toujours en moi l'ancien libertin et non le loyal ami de son époux, le fidèle amant de Gabrielle, l'homme revenu de ses erreurs passées.

« Que les femmes sont sottes ! continua-t-elle, et que vous avez été heureux de n'en trouver aucune qui vous tint tête et qui vous fit voir que toute la campagne n'est pas à Origan.

— Vous oubliez que j'ai trouvé Gabrielle, interrompis-je avec politesse.

— Pauvre Gabrielle ! elle est amoureuse de vous comme les autres !... Je parle d'une femme qui aurait su résister à cette magie que, selon ce que dit ce sot de Diégo, vous possédez pour nous tromper.... Pour ce qui est de moi, vous eussiez perdu votre procès. Je n'aime pas les conquérants ! »

Je me tus. Qu'y avait-il à répondre à ces sottises ?

« Si je me suis mariée avec Diégo pour quelque chose, poursuivit la provinciale sans changer d'attitude et comme si elle parlait à la bibliothèque, cela a été à cause de la modestie sublime avec laquelle le pauvre garçon ne se croyait pas capable d'attirer les yeux d'aucune des femmes sur lesquelles vous avez jeté vos regards ! Ah ! combien Diégo est meilleur que vous ! Qu'il est plus digne d'être aimé ! Les hommes comme vous ne considèrent rien.... Ils croient que tout leur est dû ! Mais qu'est-ce que ceci ? Vous dormez ? ou vous figurez-vous que je dis des sottises ? »

J'essayai de sourire et je me promettais bien de ne plus retourner dans cette maison qu'en compagnie de Diégo, et encore le moins souvent possible.

Grégoria se tourna vers moi et, en me voyant si affable et si calme en apparence, elle poussa un éclat de rire nerveux et me dit, en adoucissant sa voix :

« Vous faites bien de ne pas vous fâcher.... Tout cela n'a été qu'une plaisanterie. Vous me pardonnez encore une fois, n'est-il pas vrai? Oh! j'avais besoin de m'épancher d'une manière quelconque! Vous m'avez tenue si longtemps privée du bonheur de devenir l'épouse de Diégo! Parce qu'il est certain que, jusqu'à ce que vous lui en ayez accordé l'autorisation, le pauvre garçon s'est bien gardé de demander ma main. Ne le niez pas! Je sais tout! Diégo ne me cache rien. Eh bien, allons,... ajouta-t-elle ensuite avec plus de douceur, en s'appuyant les coudes sur le bureau auprès duquel j'étais assis de l'autre côté, dites-moi la vérité : en venant ici aujourd'hui avec l'intention de passer la soirée et peut-être la nuit sous notre humble toit, ignoriez-vous que Diégo était absent? »

Je fus profondément dégoûté de cette attitude et de cette question. Dans ses yeux brillait je ne sais quelle ironie diabolique qui me rappelait Yago, de Shakespeare.... Aujourd'hui je ne peux définir, dans ma pensée, quelle rage de vipère bouillait ce soir-là dans la tête de Grégoria! Cela fit que je jugeai excessivement urgent d'éclaircir au même moment notre situation respective, et que je commençai à lui dire solennellement :

« Quand Diégo a pris congé de moi, il a prononcé ces paroles : *Jusqu'à dimanche prochain....*

— *D'ici à deux dimanches*, voilà ce qu'il a dit à vous et à don Jaime. Je vous répète que Diégo me conte tout. Pour sûr, car jusqu'à ce jour je n'ai pas eu le plaisir de connaître don Jaime.

— Eh bien, madame, j'aurai mal entendu Diégo,... répliquai-je froidement. Il n'y a rien de perdu....

— Absolument rien! » répondit-elle en se redressant comme une couleuvre sur laquelle on marche.

Et elle se mit de nouveau à regarder la bibliothèque.

« Je dis que je n'y ai rien perdu,... m'empressai-je d'ajouter d'un ton plus affable,... parce qu'en vous ayant trouvée seule, j'aurai l'occasion de vous adresser quelques plaintes amicales et de voir s'il est possible de nous entendre.

— Holà ! s'écria la fille d'Ève avec douceur, mais sans se tourner de mon côté, ce sont là des paroles importantes. Expliquez-vous franchement.

— Je ne désire pas autre chose depuis plusieurs jours, Grégoria, poursuivis-je en me laissant aller à la plus noble émotion, vous êtes très injuste envers moi ! Vous ne pouvez vous imaginer combien j'aime Diégo, ni combien je m'intéresse à vous et à votre bonheur, parce que vous êtes l'épouse de celui que je considère comme un frère.... Je désirerais aussi trouver en vous une sœur tendre, une amie dévouée,... et, bien que cela me peine, je vois que vous me haïssez chaque jour davantage !... »

Grégoria poussa un éclat de rire, sans cesser de regarder la bibliothèque, pour ne pas tourner les yeux vers moi.

« Je ne vous déteste pas, répondit-elle ensuite. La vérité est que je ne me fie pas à votre éclatant repentir autant que Diégo et Gabrielle. *Celui qui a de mauvais penchants ne les perdra que tard ou jamais*, dit le proverbe.... Par suite, je crois que Diégo devait mieux y penser avant de répondre de vous à la pauvre enfant, à laquelle vous n'apporterez autre chose que les échecs du temps passé !... Mais, enfin, je ne pense pas à me mêler de ces choses-là ; cependant, je vous prie, lorsque vous reviendrez à vos habitudes,... car vous y reviendrez sans le moindre doute, de ne pas entraîner avec vous mon mari, de ne pas le détourner de ses devoirs, de ne pas lui inspirer de la haine envers cette pauvre femme à qui, vous, accoutumé à avoir des relations avec des marquises, vous trouverez je ne sais combien de défauts, et pour laquelle, par la même raison, vous ne professez pas un bien bon vouloir.... Vous croyez que je suis une sotte et que je ne vois pas que vous m'avez déclaré une guerre à mort?... »

— Au contraire, Grégoria ! Bien au contraire ! répondis-je avec douleur. C'est vous qui m'avez abhorré dès que vous avez entendu Diégo prononcer mon nom pour la première fois.... Vous m'avez toujours regardé comme un rival, comme un ennemi de votre bonheur,... quand, précisément, c'est vous qui remplissez d'amertume et qui compromettez le mien. Parce que, vous le savez, je ne puis vivre sans Diégo, et, de plus, Diégo est ma caution au, près de Gabrielle.... je tremble

en pensant à ce qui arriverait si Diégo, prêtant l'oreille à vos conseils, en venait à croire, en effet, qu'il fait mal de répondre de moi à ma promesse ! Gabrielle me repousserait dès qu'elle m'aurait retiré sa confiance, et alors... je ne sais ce que je deviendrais !... Ah ! Grégoria, qu'il est mieux que nous vivions tous les quatre étroitement unis ; que vous vous accoutumiez à me regarder sans crainte ni arrière-pensée, et que nous nous arrangions tous pour rendre la santé et la gaieté au pauvre malade qui nous aime tant. Grégoria, je vous en supplie, au nom de Gabrielle : croyez que je suis bon ! croyez à mes loyales intentions ! croyez à mon amitié ! soyez enfin généreuse avec moi, et ne m'expulsez pas, pour Dieu, du cœur de mon ami Diégo. »

Pour mon malheur je prononçai cette dernière phrase ! Grégoria se retourna vers moi comme une panthère blessée, et commença à crier d'une façon désordonnée :

« Monsieur, vous m'insultez ! vous me maltraitez ! Vous voulez dire que je suis un embarras entre vous et votre ancien camarade de libertinage ?... »

— Je n'ai pas dit cela !... Souvenez-vous-en !...

— Vous avez dit bien plus ! Vous avez dit que je vous déteste, que je vous abhorre !... Par quelle raison, et pourquoi ? Je suis une femme toute à ma maison et à mon mari et qui n'a pas à s'occuper d'aimer ou de haïr les autres hommes ! Je ne suis pas une femme comme celles avec lesquelles vous êtes accoutumé à frayer. Ah ! je le demanderai à Diégo, s'il croit aussi que je sois incompatible avec une amitié qui, en apparence, est au-dessus de moi, et je prendrai les déterminations que la circonstance me dictera ! Ma mère me le disait bien ! Souvent et très souvent elle m'a prêté que vous me disputeriez le cœur de Diégo lorsque vous seriez de retour de Londres !... Cela est une infamie !... Venir m'insulter en profitant de ce que je suis seule !... »

Ainsi parla cette furie de l'Averne, et, pour conclusion de son discours, elle se mit à pleurer amèrement.

C'était fait pour devenir fou....

Je passai donc par-dessus toute espèce de crainte, et, prenant mon chapeau, je lui dis avec froideur :

« Je m'expliquerai également avec Diégo quand il revien-

dra et j'espère qu'il saura me rendre une entière justice. Cependant, madame, je regrette beaucoup de vous avoir dérangée et je vous baise les mains.

— Oh! je ne le dis pas pour cela!... Restez donc! répliqua-t-elle en se rassérénant aussitôt et en voulant prendre mon chapeau. Mon intention n'a pas été de vous jeter à la rue....

— Malgré tout, avec votre permission, je m'en vais sur l'heure même.

— Je ne sais pas pourquoi.... Il ne s'est rien passé ici.... Je dis plus : je crois que ni vous ni moi ne sommes dans l'intention d'affliger Diégo, en lui racontant les sottises que nous nous sommes jetées à la face afin de nous soulager le cœur et pour arriver à nous entendre.... Le refrain dit que les bons amis doivent se quereller.... Voici ma main.... Que voulez-vous de plus?

— Grégoria, je vous remercie beaucoup de ces bonnes paroles.... lui répondis-je en lui tendant la main. Mais laissez-moi m'en aller....

— Monsieur! vous dinerez au moins ici, puisque vous êtes venu pour cela!... Sinon, que dira Francisca lorsqu'elle sera de retour. »

A ce moment la sonnette retentit.

Grégoria sortit pour ouvrir et moi, derrière elle, sans quitter mon chapeau.

C'était la servante, suivie d'un garçon d'hôtel....

« Ainsi, madame, adieu!... dis-je en avançant vers la porte.

— Comment, vous partez? s'écria Francisca.

— Oui.... je suis malade....

— Taisez-vous! et notre petite dame qui a les yeux tout rouges d'avoir pleuré.... Que la très sainte Marie me soutienne! que s'est-il donc passé ici? »

Grégoria répondit immédiatement :

« Rien!... que monsieur le comte a éprouvé un vertige... et que je me suis extrêmement effrayée. Adieu, Fabien! Tâchez que cela aille mieux.

— Adieu, Grégoria! répondis-je. Avisez-moi lorsque Diégo sera de retour. »

Et je descendis l'escalier avec la célérité et l'agitation d'un homme qui s'échappe vivant d'une embuscade.

LIVRE VI

LA VÉRITÉ SOUPÇONNÉE

I

LA PORTE DU PURGATOIRE

Je n'ai pas à analyser la scène que je viens de décrire... Des événements très tristes vont lui servir à présent même de commentaire!

Cette semaine s'écoula sans aucun fait digne d'être mentionné. Les premiers jours, le souvenir de mon altercation avec Grégoria me préoccupa quelque peu; mais ensuite, me reposant sur mes bonnes intentions, et comptant sur la sûreté de l'amitié de Diégo, mes espérances étant d'ailleurs favorisées par la tendresse paternelle que continuait de me témoigner don Jaime, et mon esprit et mon cœur se trouvant exclusivement occupés de la douce idée de Gabrielle et de l'expectative de notre prochain mariage, je me défis de l'impression de cette puérile complication, bien assuré qu'elle n'aurait pas des conséquences ultérieures.

Avec cela et avec les nombreuses et agréables occupations auxquelles je me consacrai à toute heure, je négligeai le funeste ménage qui allait me causer tant de déplaisirs, et je laissai arriver et passer l'autre dimanche sans qu'il me souvint d'envoyer demander si Diégo était de retour, ou, mieux encore, supposant qu'il n'était pas arrivé, puisqu'il ne me prévenait pas et qu'il ne venait pas me voir.

Les heureuses occupations dont j'ai fait mention étaient toutes très agréables à don Jaime, puisqu'elles démontraient l'abandon sérieux et formel que j'avais fait de mon ancienne

et horrible vie. La représentation du district, très près de Madrid, où était située la plus grande partie de mes biens, se trouvait vacante depuis peu, et, par ce motif, mon administrateur et le père de Gabrielle me décidèrent à me présenter comme candidat aux Cortès. Le gouvernement m'appuyait ; c'était autant le prix des services diplomatiques que je venais de lui rendre en Angleterre, que le désir d'honorer, de plus en plus, en ma personne, la mémoire de mon père, après sa réhabilitation, mon père, dont l'héroïque mort, comme nous l'avions décrite, Gutierrez et moi, continuait d'être vantée par la presse et à la tribune, et, par suite de tout cela, ma maison était, à toutes les heures, remplie d'électeurs influents, de personnages politiques qui désiraient m'attacher à leur parti, de journalistes qui voulaient écrire ma biographie, de poètes qui me dédiaient des odes, de prétendants qui me sollicitaient pour des emplois, et d'anciens camarades qui me demandaient de l'argent.

Je me voyais, d'ailleurs, invité à des banquets et à des bals, par les personnes de véritable considération qui, dans un autre temps, avaient fui ma société, par des dames éminentes de la noblesse, des généraux qui avaient connu mon père, des ministres, des ambassadeurs, etc., invitations que je ne manquais pas d'accueillir, pour que chaque jour ma réconciliation avec la société et ma bonne conduite devinssent plus notoires.

Ajoutez-y enfin les apprêts que je faisais dans ma maison, afin de recevoir dignement Gabrielle, car il ne restait que deux semaines à s'écouler avant notre mariage, et vous comprendrez que j'eusse laissé passer encore plus de temps, tout en me disant à chaque moment : « Que fait Diégo ? » demandant tous les jours à mes domestiques, lorsque je rentrais à la maison, si mon ami n'était pas venu ; m'étonnant qu'il n'eût pas paru ou qu'il ne m'eût envoyé aucun message ; me refusant à croire qu'il était à Madrid et qu'il ne venait pas me voir parce que Grégoria aurait réussi à l'indisposer contre moi ; voulant me persuader qu'il était toujours absent ; formant de continuel projets d'envoyer pour savoir la vérité, de lui écrire, de l'appeler, de le rechercher dans la rue, ... et ne faisant néanmoins aucune des choses que je me proposais.

On eût dit qu'une paresse, qui était bien plutôt une perplexité, et une perplexité qui tenait beaucoup du pressentiment, me faisait différer de chercher l'explication de cette énigme.

Alors, ce qui, de toute manière, devait se présenter à mon esprit, et il ne pouvait en être autrement, c'était d'aller moi-même frapper à la porte de Diégo sans savoir auparavant s'il était revenu dans sa maison. L'idée de me retrouver seul avec Grégoria m'épouvantait !

Trois jours après, je me vis obligé de partir pour ce que j'appelais *mon district*, et, deux heures avant de partir — c'est la vérité, à sept heures du soir. — je me résolus à envoyer mon administrateur chez Diégo avec une lettre conçue en ces termes :

« A Diégo ou à Grégoria.

« Diégo : Si tu es à Madrid, viens immédiatement ; si tu ne peux pas, étant malade, dis-le-moi, et bien que je n'aie pas de temps pour quoi que ce soit, j'irai te voir un moment, car je pars à l'heure même pour *mon district* (!!!), où je resterai deux ou trois jours.

« Grégoria : Si Diégo n'est pas à Madrid, dites-moi pourquoi il n'est pas de retour, ce qui lui arrive, et quand il reviendra,.... enfin quelque chose qui calme mon inquiétude !

« Très occupé, mais toujours à vous,

« FABIEN. »

A son retour, mon administrateur me dit : « Après avoir plusieurs fois frappé à la porte de la maison de votre ami, sans qu'on me répondit, la servante a enfin ouvert le volet et m'a demandé : « Qui êtes-vous ? — Je viens », lui ai-je répondu, « de la part de monsieur le comte de la Umbria, « avec une lettre pour don Diégo ou pour sa dame, dans le « cas où don Diégo ne serait pas à Madrid. » La servante s'est retirée sans répondre et est revenue après un grand moment. « Les maîtres dorment, et je ne peux leur donner « ni lettre ni message. — Mais ils sont en bonne santé ? » ai-je demandé. « Je ne le sais pas ! » a répondu la domestique durement en fermant le volet. Et me voilà avec la lettre, que je n'ai pas osé faire passer par-dessous la porte. »

Ce récit me remplit aussitôt de douleur et de surprise, comme si mon cœur loyal pressentait d'une manière vague tout ce qui m'arrive aujourd'hui.... *J'ai perdu Diégo pour toujours!* me dis-je, *Grégoria a triomphé.*

Mais mon esprit se révolta néanmoins à l'idée que Diégo pût cesser de m'aimer du jour au lendemain, quoi que lui eût dit à mon préjudice la perfide Grégoria, et, considérant cette première crainte comme vaine, je m'arrêtai à cette autre pensée relativement consolante :

Diégo est fâché que je ne sois pas allé le voir ou que je n'aie pas demandé après lui dès que s'est écoulé le fameux délai de deux dimanches.... Grégoria, de son côté, se sera complue à aggraver ma conduite en lui disant que je suis un ingrat, que je les méprise, lui et elle, depuis que je me vois heureux et accueilli avec faveur dans le monde, et qu'ils doivent, eux, me rendre dédain pour dédain. — Qui sait si elle lui aura même dit tout ce qui s'est passé l'autre soir!... Mais non.... Pour cela il n'y a pas à en parler!... Ah! pauvre Diégo! Je l'apaiserai à mon retour! Tous ses ennuis viennent de son hypocondrie et de l'excès de son amitié!... Même sa manière d'agir de ce soir s'explique, par la rudesse de son caractère et de son éducation et surtout par l'habitude qu'il a de me traiter comme un enfant de huit ans. »

Je pensai alors à lui laisser une lettre de plaisanterie, quoique remplie de tendresse, qui le calmât jusqu'à mon retour; mais je me trouvais entouré d'électeurs: il ne restait que quelques instants jusqu'au départ du train, et, malgré mon désir, je dus partir sans lui écrire....

« Je reviendrai, madame doña Grégoria! m'écriai-je en m'acheminant vers la gare. Je reviendrai et nous mesurerons nos forces! Nous verrons s'il est aussi facile que vous vous l'imaginez de me priver de l'affection et de la confiance de mon unique ami, de mon défenseur de tous les temps, de ma caution auprès de Gabrielle, et précisément à la veille de mes noces! »

Malgré ces réflexions et ces projets, et quoique je fusse accablé, pendant les trois jours que dura mon absence, de réceptions en cérémonie, de visites, de mémoires, de banquets, de sérénades, de réunions, de professions de foi, de

Te Deum, d'inaugurations et d'autres obligations incombant à un candidat ministériel qui visite *pour la première fois* les populations de son district, je ne réussis pas à chasser l'inquiétude secrète avec laquelle j'entrepris ce voyage : au contraire, elle alla croissant jusqu'à devenir ma seule préoccupation et à m'inspirer, à la fin, la plus vive impatience de retourner à Madrid pour parler à Diégo, pour arrêter les troubles que Grégoria pouvait causer à notre amitié....

Ainsi donc, aussitôt que je fus de retour dans la capitale, c'est-à-dire dans la soirée d'hier, sans me donner un instant de répit, depuis deux jours que je n'avais ni dormi, ni reposé, et sans m'arrêter à la maison pour changer de vêtement, je m'acheminai vers celle de mon ami, l'âme remplie de tendresse et de loyauté, et décidé à jouer le tout pour le tout.

« Diégo est-il chez lui? demandai-je en bas à la loge du concierge.

— Oui, monsieur, ... me répondit-on, il vient de rentrer. »

Il pouvait être huit heures du soir.

Je montai rapidement l'escalier et je me vis bientôt devant cette porte fatale par laquelle j'étais déjà entré trois fois, débordant d'amitié et de confiance, et que j'avais franchie trois fois, l'esprit rempli d'angoisse.... Et cependant, c'était la seule porte dans Madrid à laquelle j'avais frappé avec de nobles et honorables intentions!...

Là vivait l'unique ménage qui, pour moi, avait été inviolable et sacré, le seul homme que, pour rien au monde, je n'eusse ni trompé ni offensé; la seule femme qui ne fût pas une femme à mes yeux, et que j'eusse respectée autant que ma propre mère, alors même que la nature lui eût départi la beauté de Vénus et tous les charmes enchanteurs d'Armide!

Je m'affectai douloureusement de cette injustice du sort, et, retenant à grand'peine mes larmes, je tâchai de me calmer, et je sonnai.

De la même façon que, lorsque mon administrateur se présenta avec ma lettre, ils restèrent très longtemps à venir voir qui avait sonné; mais pendant ce temps j'entendis des pas aller et venir, quelques chuchotements, un bruit de

portes s'ouvrant et se fermant, et la voix de Diégo qui, de temps à autre, poussait une espèce de rugissement sourd :

« Laisse-moi ! — C'est assez ! — Laisse-moi donc ! » ce furent ses paroles que je réussis à percevoir.

« Le lion a la fièvre, ... pensai-je avec plus de peine que de crainte. Pauvre Diégo ! ... cette femme va abrégér sa vie. ... »

Dans ce moment on ouvrit le petit volet, et à travers sa grille en métal je vis reluire comme deux charbons ardents. ...

« C'est moi ! ... » dis-je, croyant reconnaître les yeux de Diégo.

Le volet se ferma de nouveau.

De nouveaux pas retentirent, des bruits de portes et des chuchotements, et à la fin j'entendis la voix de Grégoria qui murmurait tout bas :

« Francisca. ... n'ouvre pas ! Dis que nous sommes couchés.

— Ah ! perfide ! ... » murmurai-je à part moi ; et je tirai une seconde fois le cordon de la sonnette, et je criai, à tout risque et à très haute voix :

« Diégo ouvre ! Je sais bien que vous êtes levés. ... Je vous entends. ... C'est moi, ... Fabien Comte ! »

Je n'avais pas fini de prononcer ces paroles, que la porte s'ouvrit aussitôt et que Diégo parut devant moi, avec son chapeau sur la tête et enveloppé de son manteau.

On ne voyait plus personne dans l'antichambre.

« Ne scandalise pas le voisinage, ... me dit-il sévèrement et sans me regarder. A quoi servent ces cris ? ... Nous savons bien que tu es Fabien Comte ! ... Quel autre que lui oserait ainsi crier à la porte de ma maison ? ... Allons, sortons. ... »

Et en parlant ainsi, il ferma la porte derrière lui, et il se mit à descendre l'escalier.

Je souffris patiemment ces insultes, et je me réjouis presque de la tournure que prenait le différend. Diégo et moi, nous pouvions bien mieux nous entendre dehors, seuls, que chez lui, devant sa femme. Et du reste, j'étais si certain de l'apaiser ! ... Je l'avais vu tant de fois me demander pardon et m'embrasser en pleurant, après des fureurs et des injustices de la même nature ! ... Mon amitié avait tant de foi en la sienne !

Je le suivis donc, sans dire un mot, jusqu'à ce que, arrivés dans la rue, je lui dis :

« Si cela te convient, nous irons à la maison.... Il pleut....

— Tu n'as pas de maison, et tu n'en auras jamais!... me répondit-il durement. Nous irons à ce café, ou plutôt à cette taverne, où nous avons coutume autrefois de nous coudoyer avec les voleurs et les assassins. »

II

LE FRUIT DU SCANDALE

Le *café de Daoiz et Velarde*, auquel Diégo faisait allusion, était situé dans le faubourg *del Avapies*; et, en effet, pendant notre époque d'extravagances et de misanthropie, nous y allâmes quelques soirs étudier, en philosophes, la physionomie et les coutumes des malfaiteurs de profession, comme nous allions plus tard aux hôpitaux étudier les cadavres de leurs victimes.

« Allons au *café de Daoiz et Velarde*, répondis-je alors, avec beaucoup d'affabilité. J'aurai du plaisir à nous rappeler notre existence d'il y a deux ans....

— Nous ne devrions jamais aller autre part!... répliqua Diégo avec une terrible ironie. C'était le centre naturel des *complices de Gutierrez*.

— Diégo! pour Dieu! m'écriai-je sans pouvoir me dompter. Vois ce que tu dis!

— Ceci n'est que pour commencer, répondit le malheureux avec le calme le plus effrayant et en me regardant pour la première fois.

— Diégo, que t'ai-je fait? Qu'as-tu? Es-tu malade? » interrompis-je en me plaçant devant lui et en l'obligeant de s'arrêter.

Diégo releva le pan de son manteau jusqu'à cacher toute sa figure, mais non sans me laisser voir, au préalable, l'effrayante décomposition de ses traits, son regard enfiévré et son sourire diabolique.

« Allons! marchons vite!... s'écria-t-il en même temps, en m'écartant, par un brusque mouvement, et en continuant sa marche interrompue.

— Mon Dieu! pensai-je, s'il était fou?... »

Diégo devina ma pensée, et, avant que je me fusse remis à marcher derrière lui, il revint vers moi, ouvrit son manteau tranquillement, et me dit :

« Ne crois pas que je sois fou.... Je l'ai été jusqu'à présent, depuis le jour funeste où je t'ai connu. Renonce donc à ce prétexte, pour refuser de me suivre si, comme je n'en doute pas, tu as peur....

— Moi, peur? De qui, et pourquoi?

— Peur de moi et de ta pauvre conscience. Ah! insensé!... tu es venu toi-même te jeter dans la gueule du loup! Il est vrai qu'après demain je t'aurais cherché en tous lieux!... Il me fallait deux jours pour terminer ton procès!

— Quel procès? Tu vois, Diégo, que tu me tues!... Tu vois que je n'en peux plus!... C'est de toi seul que je peux endurer de semblables atrocités, auxquelles, par malheur, tu m'as accoutumé!... Quel est donc mon crime?... De ne pas être allé te voir depuis huit jours? d'être plus fortuné que toi? de te devoir ma félicité? de t'aimer de tout mon cœur?

— Suis-moi!... suis-moi!... » fut sa seule réponse, en se remettant à marcher avec arrogance.

Mais il me sembla découvrir dans sa voix un reste d'attendrissement et d'affection.

Je le suivis et nous arrivâmes bientôt au café.

L'unique salle qui formait cet immonde établissement était presque remplie d'hommes et de femmes, de mauvaise apparence, et encore de plus mauvaise vie. Sur toutes les tables il y avait du vin et de l'eau-de-vie; l'atmosphère était raréfiée, empestée et chargée de fumée; elle était à peine respirable.

Notre présence suspendit pour un moment les cris, les altercations et les chants obscènes des consommateurs, qui nous regardèrent comme des araignées peuvent regarder les mouches qui tombent dans leurs toiles.

Diégo pénétra jusqu'au fond de cet antre, et, comme il s'y trouvait une petite table inoccupée, il s'assit de l'autre

côté de cette table, tournant le visage vers le public avec l'air de témérité qui lui était habituel.

Je m'assis en face de lui, tournant le dos à la réunion.

« Parle ! me dit alors l'époux de Grégoria. Pourquoi es-tu venu dans la maison de ton juge ? Tu venais me donner de l'argent, comme à Gutierrez, pour que je cachasse au monde les infamies, ou pour me tromper par de perfides discours, comme tu as trompé Mathilde, et comme tu tromperas bientôt Gabrielle et aujourd'hui don Jaime de la Guardia et toujours tous ceux qui t'ont tendu la main !... Parle, Fabien Comte ! Diégo, l'enfant abandonné, t'écoute. »

Ces horribles phrases tombèrent sur ma tête comme du plomb fondu ; mais ce malheureux tremblait de telle sorte, au moment qu'il les proférait, et donnait de tels signes de souffrance morale et physique, que je fis encore un effort extraordinaire et que je m'écriai avec une affectueuse mansuétude :

« Diégo ! je te jure, par la mémoire de ma mère, que, si je ne suis pas allé te voir depuis que tu es revenu à Madrid, ce n'a pas été par suite du manque d'amitié....

— Je le sais !... monsieur le comte !

— Non, tu ne le sais pas ! dis-je en l'interrompant. Tu crois que je suis ingrat envers toi ; que la proximité de mon union avec Gabrielle, les attentions et les obséquiosités que le monde me prodigue aujourd'hui, le bon accueil que je reçois dans des familles honorables et que j'ai mérité déjà, la protection du gouvernement, la faveur de mes concitoyens, mon espoir d'être nommé député aux Cortès, ma richesse, qui va chaque jour en augmentant, la société et l'estime de don Jaime, ... enfin tant de bonheur et de prospérité qui m'entourent aujourd'hui, m'ont fait t'oublier, toi à qui je dois tout, toi qui as été mon seul ami, dans les temps de malheur, qui as été blessé pour moi dans un duel, qui m'as sauvé la vie dans la maladie, qui m'as fait recouvrer Gabrielle et qui as été mon généreux répondant à ses yeux et aux yeux de son père.... Combien tu te trompes, Diégo !... Je t'aime plus que jamais, je te donnerais ma propre félicité si c'était possible ; je ne serai pas réellement heureux tant que tu ne seras pas bien portant et satisfait....

— Siffle, serpent, siffle! dit l'infortuné en riant amèrement. Je te reconnais à ta funeste éloquence. Mais n'espère pas me tromper encore une fois.

— Te tromper!... Et pourquoi?

— Pour que je ne t'arrache pas le masque que tu portes sur ta figure depuis un an.... Pour que je continue à être ton répondant et ton défenseur devant le monde.

— C'est toujours de même! répondis-je sérieusement. Tu abuses étrangement, mon cher Diégo, du privilège que je t'ai accordé de me reprendre et même de m'injurier quand tu es de mauvaise humeur. Laissons là le drame, et allons au fait.

— C'est que le fait peut devenir une tragédie!... répliquait-il avec un accent lugubre. Tu oublies, sans doute, que, si tu es comte, si tu es riche, si tu peux prononcer ton nom depuis à peine quelques mois, c'est en vertu de documents apocryphes, à l'aide de faux témoins, après avoir supposé la mort de Gutierrez et enfin après avoir défiguré la véritable histoire de la mort de ton père?

— Et à quel propos cela vient-il aujourd'hui? m'écriai-je avec dédain. T'es-tu proposé d'être le plagiaire de Lazare? Qu'a de commun cette histoire avec tes ennuis?

— Elle s'y rapporte... et beaucoup!... Ne suis-je pas ton répondant auprès de Gabrielle?

— Oui, tu l'es.... Eh bien, après?

— Il y a que j'en suis à reprendre ta vie, et qu'elle me fait horreur! Ah! combien Lazare avait raison en cette nuit funeste! Quel pacte indigne tu as fait avec Gutierrez!

— Et c'est toi qui me le reproches!... toi qui as combattu les observations de Lazare! Et tu me le reproches aujourd'hui!

— Oui! c'est moi qui te le reproche!... moi qui ai ouvert les yeux à la lumière, moi qui me suis débarrassé du bandeau de folle amitié qui me faisait transiger avec toutes tes iniquités; moi qui suis repentant et honteux de ma bonté et de ma tolérance, moi qui demande pardon aux hommes de t'avoir soustrait à leur juste colère!

— Calme-toi, Diégo, et laissons le fouet au repos, répondis-je en me contenant, uniquement par suite de la surprise et de la curiosité que me causaient les paroles de mon ancien

complice. Que t'ai-je fait pour que, subitement, tu me prives de ton indulgence habituelle, et que tu me juges avec cette intempestive sévérité? Est-ce que tu t'es proposé une querelle entre nous? Est-ce qu'une autre personne... se l'est proposée? »

Diégo éluda la question et continua en me disant :

« Ne crois donc pas qu'elle soit d'aujourd'hui, l'horreur que tu m'inspires!... Même au temps où mon amère misanthropie célébrait d'une façon féroce tes attentats contre la société, dont tu me rendais compte chaque jour, j'éprouvais de l'épouvante à voir la froideur avec laquelle tu trompais les parents et les maris qui t'accueillaient à leur foyer: la cruauté que tu mettais à les déshonorer, alors même qu'ils fussent tes amis; ta maestrie satanique pour séduire et perdre ces pauvres filles d'Ève; ton aptitude au mensonge, aux faux serments et au déni de tes protestations jurées; ton impiété, ton égoïsme, ton manque de conscience!... »

Je domptai un nouveau mouvement de colère, et je répondis :

« Tout cela est vrai! j'ai fait tout cela et beaucoup plus encore, pour mon malheur! Mais tu n'as pas le droit de me jeter cela à la face, toi le seul homme envers qui j'ai été loyal et fidèle; toi que j'ai aimé et que j'aime encore de toute mon âme; toi que je n'ai jamais trompé et que je ne tromperai jamais;... toi, enfin, qui peux m'insulter impunément, comme tu le fais en ce moment, quand tu sais que je ne manque ni de cœur ni de bras pour anéantir ceux qui m'injurient....

— Tu me menaces? mugit Diégo avec fierté.

— Non, Diégo, je ne te menace pas,... mais, encore une fois, je te demande d'avoir de la commisération. Explique-toi, de grâce! Que je sache pourquoi tu es ainsi avec moi! Il doit y avoir quelque chose de plus grave que ce que je me figurais! Ne pas t'avoir rendu visite pendant huit jours, n'est pas un motif suffisant pour un si grand courroux! Parle donc une fois! Que t'a-t-on dit de moi? que te survient-il? Est-ce que tu es malade? Est-ce que la fièvre te fait délirer? Je ne peux croire que, sans raison et sans aucun prétexte, tu aies commencé à me haïr! — Oh oui!... tu es malade!...

cela se voit sur ta figure.... mais je te soignerai.... Allons, partons.... viens chez moi.... tu as besoin de prendre quelque chose.... Tu as besoin de pleurer.... tu as besoin que je te fasse rire.... Diégo, mon frère ! déride cette mine renfrognée. — Tu ne m'écoutes pas ? Je suis ton Fabien ! Je suis ton ami de tout temps !

— Siffle, serpent, siffle ! répliqua le malheureux avec un ton ironique. Tu m'attires ainsi pour me mordre au fond du cœur.

— Je ne suis pas le serpent ! interrompis-je alors malgré moi. Le serpent est plus près de toi....

— Fais attention à ce que tu dis ! répliqua-t-il en donnant sur la table un si fort coup de poing que toutes les conversations du café s'arrêtèrent pour un moment.

— Je veux dire, ajoutai-je en baissant la voix, que ce n'est pas ma faute si je suis détesté par la femme avec laquelle tu t'es marié....

— Ne parle pas d'elle ! rugit-il comme un tigre. N'en parle pas ! Ta bouche la salirait en la nommant !... N'en parle pas, ou je te tue ici-même ! »

Le sang me monta aux tempes ; je m'écriai cependant, avec un reste de prudence :

« Diégo, pour Dieu ! considère qu'on nous regarde, qu'on nous entend.... et l'on va croire que je suis un criminel,.... que je suis un lâche.

— Et ils ne croiront que ce qui est certain et positif.

— Diégo !

— Ils croiront ce qu'ils vont apprendre bientôt, ce que tout Madrid publiera à grands cris dans trois jours. Ne t'ai-je pas dit que je vais clore ton procès ?... Gutierrez est vivant.... Gutierrez doit être à Madrid.... Demain je connaîtrai sa retraite et je le dénoncerai à la justice. Ce tribut payé à la vérité, et après avoir accompli d'autres réparations que me dicte ma bonne foi, le moment sera venu de te tuer de mes propres mains. »

La patience me manqua.

« Tu ne feras rien de tout cela, fou, infâme ! répondis-je avec une voix sourde mais terrible. Tu ne feras rien de tout cela ; parce que, ou tu me demanderas pardon à l'instant

même, et tu reconnaîtras l'ingratitude dont tu fais preuve, ou, en sortant, je te tue comme un chien enragé! Assez de ménagements! Chacun pour soi.

— Ah! je t'y attendais! répliqua-t-il en se rassérénant comme par enchantement. Voilà ce qui s'appelle parler raison.... Il est donc entendu que nous nous battons à mort.... Oh! Dieu sait bien que je te rends grâce! Je ne te croyais pas si valeureux!... J'avais peur de devoir t'assassiner.... Ainsi, il n'y a plus rien à dire; tout est réglé; tu peux t'en aller quand il te plaira. Après-demain je t'enverrai mes témoins.

— Oh non! cela ne peut se faire! lui répondis-je avec une telle explosion d'affection que les larmes me jaillirent des yeux. Ta folie est contagieuse et tu m'as fait divaguer aussi!... Mais je me repens de tout ce que je t'ai dit.... Je retire mes paroles.... Je ne veux ni te tuer, ni que tu me tues.... Ce serait horrible! Ce serait une atrocité! Ce serait une véritable insanité, sans le moindre fondement!... sans aucun fondement, Diégo!... Crois-moi! et sinon, regarde-moi en face.... Tu vois, tu n'oses pas me regarder! Dis-moi donc tes sujets de plainte.... Tu vois, tu n'en as aucun.

— Ne suppose pas encore que je suis fou.... répondit Diégo avec calme : c'est un prétexte très mal venu et qui rend ta cause plus mauvaise. Je suis dans mon bon sens! j'ai mon jugement, et, la preuve, c'est que, dès que tu m'as offert de te battre à mort avec moi, j'ai recouvré ma tranquillité et je te parle avec un calme complet. J'allais te dire ou je pensais à te dire que si je ne t'ai pas cherché avant que tu vinsses à moi, cela a été parce que j'avais besoin de régler les affaires de façon que, s'il m'arrivait de mourir dans ce duel, tu ne restasses pas à te rire de moi et à empoisonner le monde de tes perfidies. En effet, je dois dénoncer à la justice les crimes que le code prévoit, que vous avez commis, Gutierrez et toi, pour vous mettre en possession des biens séquestrés de l'abominable comte de la Umbria, et de conseiller à Gabrielle de ne pas se marier avec toi, ou bien de lui notifier que je reprends ma caution; avertir don Jaime de la Guardia que tu as sali l'honneur de sa famille en outrageant les cheveux blancs de son frère le général, et faire

connaître enfin au public, au moyen d'une communication que je publierai dans tous les journaux, que je te renie, toi et ton amitié, que je me repens d'avoir versé mon sang pour toi, que toutes les personnes honorables doivent éviter ton contact, comme celui d'un lépreux, et que, pour empêcher que tu ne continues d'infester le monde de ton haleine, je t'ai appelé en combat singulier, sûr que Dieu m'aidera à t'ôter la vie. Tu ne diras pas maintenant que je suis fou. Et là-dessus, adieu : jusqu'à après-demain. »

Je restai atterré en écoutant ce plan, et je reconnus dans ce diabolique artifice la main de Grégoria ; et sans me laisser désormais emporter par la colère, mais très froidement, je reconnus que je n'aurais d'autre remède que de tuer Diégo ce soir même, si je ne parvenais à lui faire recouvrer la raison, ou si je ne pouvais le décider à me rendre son amitié et sa confiance.... Dans le cas contraire, Grégoria triomphait... et il n'y avait plus pour moi ni richesse, ni honneur, ni nom, ni amour, ni bonheur ; je perdais tout!... tout, en commençant par Gabrielle, la suprême aspiration de mon âme!...

Je décidai donc de ne négliger aucun moyen de reconquérir le cœur de mon ami, fallût-il le lui arracher. N'étais-je pas, d'ailleurs, résolu à le tuer ou à mourir, pour la conclusion de cette scène ? Et ensuite, que m'importait tout le reste ?

« Attends, lui dis-je à la suite de ces réflexions, en le saisissant par le bras et en le forçant à s'asseoir de nouveau : nous n'avons pas encore fini. »

Cette action de ma part, si désespérée et si violente, et la sinistre expression d'inimitié qu'il dut lire sur ma figure, émuèrent un moment Diégo et le paralysèrent complètement ; mais il ne tarda pas à me dire, en essayant de se lever de nouveau :

« Laissez-moi ! Nos témoins s'entendront ensemble après-demain. »

Mais je le retins sur son siège, en posant sur son épaule ma main, alors aussi vigoureuse que celle d'un hercule, et je m'écriai avec la plus extrême fureur :

« Je te dis que tu ne t'en iras pas !

— Comment! je ne m'en irai pas?

— Comment, tu ne t'en iras pas? Parce qu'avant il faut vomir tout le poison que tu as dans les entrailles.

— De la violence, à moi! » rugit Diégo avec une voix sourde et en se débattant vainement pour échapper à la pression de ma main, et en cherchant des yeux une arme, une issue, une défense. « Veux-tu me tuer, par hasard?

— Je te tuerais si tu ne m'écoutes pas. Je suis déjà fou, moi aussi, et tu sais que je suis plus fort et plus valide que toi!...

— Ce que tu es, c'est plus dénaturé. Dans ce moment, tu as l'air d'un assassin! »

« Attention, ces jeunes messieurs se battent.... Ces messieurs en viennent aux mains... », crièrent en ce moment quelques voix avec une grossière hilarité.

Et il régna, de nouveau, dans le café, un silence inquiet, malhonnête, agressif....

Nous nous tûmes également, et je retirai ma main de l'épaule de Diégo, en lui disant à voix basse :

« Vois ce que tu causes.... C'est une honte!... »

Diégo se mit à rire avec une arrogance féroce, croisa ses bras et regarda le public avec une attitude de provocation et d'attaque.

« Laissez-les!... ils sont souls!... ceux-là!.... » dirent avec dédain quelques-unes de ces femmes.

Ensuite se firent entendre quelques éclats de rire et quelques sifflets, et bientôt chaque table revint à sa conversation suspendue ou reprit ses chants interrompus.

« Je n'ai pas d'armes sur moi,... me dit alors Diégo, arrêtant sur moi un regard serein plein de dignité et de courage: tu peux donc m'assassiner impunément quand tu voudras.

— Ainsi donc, m'écriai-je en le regardant fixement, il n'y a pas de remède?

— Aucun, si ce n'est de te battre avec moi, à mort, après-demain, ou de m'assassiner ce soir... et aller ensuite au bain ou à l'échafaud. Je te dis ceci en dernier lieu, parce qu'on sait, chez moi, que je suis sorti avec toi, et, pour surcroît, toute la canaille qui nous entoure a entendu notre querelle et donnera ton signalement à la justice. »

Ce calme m'irrita de plus en plus, et je lui dis :

« Ne cherche pas à m'effrayer, Diégo.... Je te dis que je suis résolu à tout, plutôt qu'à me voir dans la situation où veulent m'entraîner ton ingratitude, ta folie et la perfidie de cette femme.

— Tais-toi.... Ne la nomme pas!...

— Je ne me tairai pas!... C'est à moi de parler maintenant. Au surplus, ni le baigne ni l'échafaud n'ont rien à faire ici en ce moment : j'ai sur moi un revolver chargé de six balles, qui suffira pour me tuer après t'avoir tué toi-même.

— Je connais l'histoire de ce revolver! C'est celui avec lequel tu as ajusté Gutierrez pour éviter le déshonneur. Aujourd'hui la scène se répète avec moi, comme elle eût pu se répéter avec la garde civique.... Tu mènes une triste vie depuis que tu es devenu comte des Tromperies.

— C'est pire pour toi! répliquai-je avec une cynique férocité semblable à la sienne. C'est une existence de chien; de chien qui l'a été toujours si fidèle et si soumis et qu'en maintes occasions tu as traité avec rudesse et que tu mènes ce soir à coups de fouet et à coups de pied; de chien qui s'est souvenu qu'il a des dents de loup et qui va te les planter dans la gorge, si tu ne mets fin à tes injustices.... Réponds donc, homme féroce : Quel mal t'ai-je fait?... Qu'as-tu contre moi?

« Absolument rien.... répondit-il avec une indifférence glaciale : je te l'ai donné à entendre il y a peu d'instant; ce que j'ai, c'est que je ne veux plus avoir de rapports avec toi; que je veux délivrer le monde de ta présence, alors même que je devrais mourir aussi pour cela. J'en ai assez! J'en ai déjà trop de Fabien Comte! »

J'écoutai avec effroi et avec douleur ces fatidiques propos empreints d'une haine si profonde. Il me sembla entendre la voix de mon ancien dégoût qui, dans un autre temps, me conseillait le suicide.

Je dissimulai, malgré tout, ma profonde émotion et je répliquai :

« Puisque tu es décidé à te taire.... puisque tu t'entêtes à ne me parler que de la funeste origine de tout ce qui se passe en ce moment, je te dirai ce que je devine, alors même que mes paroles t'arracheraient l'âme.

— Tais-toi!

— Je t'ai dit que je ne me tairai pas! Ce que tu as contre moi, c'est que Grégoria....

— Ne la nomme pas, Fabien!

— Si! je la nommerai! Je te disais que Grégoria, blessée dans son diabolique orgueil, par le juste dédain avec lequel je la traitai, l'autre soir, en quittant ta maison de la manière que tu dois savoir....

— Je ne sais rien! Je ne veux rien savoir!

— Tu sais tout!... du moins comme te l'aura raconté ta femme.....

— Ma femme ne m'a rien raconté! Respecte-la. Ou ici même, je te déchire de mes propres mains!...

— Ta femme, ton odieuse femme — tu vois que je me ris de tes menaces, — désireuse, comme toujours, de me mettre mal avec toi, provoqua ce soir-là une scène horrible, qu'elle me promet de ne pas te raconter....

— Ah! tu l'avoues enfin! interrompit Diégo en se contractant de telle façon que sa figure paraissait à peine au niveau de la table. Et tu oses me le dire!... Je voulais te tuer auparavant! Je voulais que tu emportasses dans la tombe ton infamie restée au fond de ton cœur.

— Tu mens, Diégo!... Ce n'est pas toi qui voulais que je me tusse, c'est elle!... Elle qui t'a conseillé de ne pas m'écouter; de ne pas me laisser parler; de ne pas me laisser justifier. Mais je parlerai, alors même que tu mourrais sur ce siège,... alors même que mes paroles tomberaient sur toi comme une pluie de feu....

— Parle donc!... Je veux dire : mens comme un coquin, selon ton ancienne habitude,... répliqua le misérable. Mais aie la bonté de conclure promptement. Je vais t'écouter comme j'écouterai les cris d'une souris que je tiendrais sous mon pied.... Dieu me donne le cœur de supporter les nausées que tu vas me causer!

— Il ne m'a pas fallu, à moi, peu de courage pour supporter ta femme, dans les trois circonstances où j'ai eu le malheur de m'entretenir avec elle!... » répondis-je implacablement.

Diégo, qui s'était mis à regarder le plafond et à tambou-

riuer avec ses doigts, se prit à rire au lieu de me répondre.

« Non, il ne m'a pas fallu peu de résignation, continuai-je, pour tolérer la haine mesquine que Grégoria a ressentie pour moi, même avant de me connaître, la ridicule jalousie avec laquelle elle voit notre amitié, la méchante envie qu'elle a à l'égard de Gabrielle! Oh oui! ta femme nous abhorre tous. L'amitié que je professe pour toi l'embarrasse; celle que tu as pour moi l'humilie; ma bonne conduite la trouble et l'exaspère; la félicité que je me promets en me mariant lui paraît une usurpation, ou un vol, ou une injure que je vous fais à vous autres.... Elle soupçonne enfin, avec chagrin, que ni son caractère ni sa figure ne me plaisent; elle croit que je la dédaigne; elle croit que je la trouve indigne de toi, et elle veut nous séparer et me déconsidérer à tes yeux, avant que tu l'en aperçoives.... Et la vérité, Diégo, c'est que ses craintes ne sont pas sans fondement!... Grégoria ne me plaît pas; je crois que tu as mal fait de te marier avec elle!... C'est une femme détestable, et qui te coûtera la vie!...

— Ah! canaille! menteur! brigand!... Comme je reconnais les mauvais artifices à l'aide desquels tu as trompé et perdu tant de pauvres gens! interrompit Diégo avec une telle violence qu'il me coupa la parole. C'est ainsi que tu les arranges pour conserver tes relations, comme tu l'as fait pour tes rapports avec les trois sœurs!... C'est ainsi que tu semas la zizanie entre elles!... *J'ai agi de façon que chacune d'elles se méfie des deux autres*, me contais-tu, je m'en souviens, *et jamais elles ne pourront s'entendre, ni me dévoiler*. Et les contes faits à plaisir que tu inventais pour que ce magistrat te crût le neveu de sa femme! Enfin, quoi encore? Ton histoire chez Mathilde ne fut-elle pas une tromperie continue, une perpétuelle duplicité, une constante supercherie? Et tu viens me dire aujourd'hui que Grégoria ne te plaît pas! Et tu viens aujourd'hui me faire accroire que je dois me méfier d'elle!... Ah! voleur! Ah! truand! Donc Grégoria te semble détestable!... C'est sans doute pour cela que tu as profité de mon absence, un certain dimanche, pour entrer chez moi ivre et en poussant des vociférations....

— Je te croyais à Madrid! Je n'étais pas ivre!... Si elle te l'a dit, elle a menti, la mauvaise!...

— Oh oui!... elle est bien mauvaise!... C'est sans doute à cause de cela que tu as voulu un grand diner... afin que Francisca dût sortir, ce qui eut lieu en effet.

— J'ai voulu empêcher qu'elle sortît....

— Justement!... Et c'est sans doute à cause de cela que la servante n'alla pas loin, et pendant que tu pénétrais dans le cabinet de toilette où ma femme s'était réfugiée, par dignité et par convenance!...

— J'allais le dire.... Mais à quoi visent ces applications?... Pourquoi ris-tu?...

— Pour rien.... Quelle chose plus innocente que Fabien Comte envahissant le cabinet de toilette d'une femme qui est seule dans sa maison?...

— Jésus! m'écriai-je, commençant à deviner toute l'horreur de ma situation.

— Grégoria n'était-elle pas, à l'occasion, *une femme de plus?* continua Diégo. N'était-elle pas belle?... N'était-elle pas la femme d'un ami?

— Diégo de mon âme,... n'achève pas!... n'achève pas!...

— Heureusement Grégoria était digne de son époux!... Heureusement elle le fut!... et Fabien Comte n'eut que ce qu'il méritait, et dut écouter des reproches méprisants et des menaces indignées, en réponse à ses infâmes propositions. C'est pour cela que, peu d'instants après, tu sortais de la maison, chassé ignominieusement.

— Malédiction sur moi!... criai-je en me levant comme un fou. Grégoria t'a dit cela?...

— Cela n'a pas été nécessaire.... répondit Diégo avec le plus grand calme. Cette dernière partie est du domaine public!... Je suis un mari complet!... Grâce à toi, mon honneur et mon nom courent déjà, des langues des servantes à celles des garçons d'hôtel. Francisca, par exemple, sans être très perspicace, a parfaitement compris ce qui s'est passé, ce soir-là, entre le mauvais sujet *qui s'était invité à diner et s'en allait bientôt, en se disant malade, et la dame qui demeurait en versant des larmes d'indignation et de honte.* Je n'ai pas parlé au garçon d'hôtel, mais, assurément, il me répondrait la même chose ou quelque chose de pire, et, en apprenant que le repas projeté avortait si promptement, il

aura cligné de l'œil en disant : *Ces deux amants se sont pris aux cheveux.* Tu vois donc, digne fils de ton père, si je dois ou non te loger une balle dans la tête !

— Mais enfin !... répondis-je avec désespoir, que dit Grégoria ? Grégoria dira bien que ce n'est pas vrai !... Grégoria ne peut être si dénaturée !... Grégoria a de la religion !...

— Grégoria n'a pas contesté *ce qui est vrai.*

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Que tu lui as fait des propositions d'amour ; que tu as voulu lui faire violence, et qu'elle t'a jeté dans la rue. Exactement la même chose que s'est figurée Francisca.

— Jésus ! Jésus ! Jésus ! m'écriai-je en me cachant le visage dans les mains.

— J'espère maintenant que tu me laisseras partir, dit Diégo en se levant de nouveau. A après-demain ! Mes témoins iront chez toi à neuf heures. »

Je perdis totalement la tête, je m'accrochai à Diégo et je commençai à l'embrasser, au milieu des larmes et des sanglots.

« Mon Diégo ! Diégo de ma vie ! Dis-moi que tu ne le crois pas ! Dis-moi que tout cela n'est qu'un jeu ! »

Les gens du café commencèrent à nous entourer.

« Je sais bien que tu vas le nier et que tu as plus d'éloquence qu'il ne faut pour mentir pendant des heures entières !... Mais tu perdrais ton temps.... Il est impossible que tu trompes ton ancien confident,.... celui qui a enregistré tous tes exploits. Je te connais par cœur.

— Mais, Diégo,.... aujourd'hui il s'agit de toi.

— Tu as dit la même chose aux autres !... Laisse-moi !

— Laissez-le donc !... Vous ne voyez donc pas que vous allez tuer ce pauvre enfant malade, en l'étouffant, ajouta une fille en se plantant devant moi.

— N'entendez-vous pas qu'il ne vous croit pas et qu'il ne veut pas vous croire ? » dit une belle fille en me regardant de travers.

Je les regardai tous avec un air hébété et je ne répondis pas un mot. Les oreilles me tintaient. Je me sentais la mort dans le cœur.

« Qu'est-ce que c'est ? demandèrent de nouveaux interlocuteurs, accourus au bruit du tumulte.

— Rien!... C'est ce jeune homme qui a voulu faire la cour à la femme de cet autre.

— Eh bien, qu'ils se tuent!... s'écria un troisième, en crachant par terre en passant devant moi.

— Ça! Ce jeune homme paraît bien poltron! répliqua la fille. Il n'en est pas de même de celui qui est parti.

— Il est parti? » répétai-je machinalement.

Et, en effet, je vis que Diégo s'en était allé, me laissant entre les mains de cette troupe de coquins.

Je poussai alors une espèce de rugissement et je voulus courir après Diégo, mais vingt individus m'arrêtèrent, en vociférant :

« A la Permanence! En prison! Que voulez-vous faire? Ce n'est pas assez de lui avoir courtoisé sa femme.

— Arrière, vilains! » criai-je en entendant ces derniers mots.

Et mon cri fut tel et je donnai une si violente secousse, que tous ces coquins me laissèrent passer, de gré ou de force, et je m'échappai de là comme le lion qui a brisé les barreaux de fer de sa cage.

III

COMPTE RENDU

Je n'ai plus que peu de choses à vous dire, mon père.

Lorsque je fus sorti, Diégo n'était plus dans la rue. Il m'était, sans doute, bien plus nécessaire que jamais de le rejoindre avant qu'il s'enfermât chez lui; de reprendre la contestation interrompue et de défendre mon innocence, aux prises avec cette épouvantable calomnie; de lui parler, alors même qu'il ne voulût pas m'écouter, de le supplier, de pleurer, de verser tout mon sang à ses pieds, jusqu'à ce que j'eusse arraché de son âme la flèche empoisonnée que Grégoria y avait plantée!...

Déjà mon pauvre ami ne m'inspirait plus cette haine, issue de la crainte qui, peu d'instants avant, m'avait suggéré

l'idée de le tuer.... Déjà je ressentais pour lui autant de pitié que pour moi-même; déjà je trouvais excusables ses mauvais traitements, je trouvais sa colère légitime, respectables et sacrés ses outrages et ses projets de vengeance, et *juste son injustice*, s'il est permis de parler ainsi.

Malheureux Diégo!... Comment imaginer une infortune pareille à la sienne?... Croire que moi, son seul ami, l'homme qu'il avait tant aimé et pour qui il avait exposé sa vie avec bonheur, avait été ingrat et perfide jusqu'au point d'attenter à son honneur et de détruire sa félicité! Croire ceci, et le croire avec assez de fondement! Le croire, parce que de fatales apparences semblaient le démontrer; parce qu'une servante fidèle l'avait soupçonné de cette façon; parce que sa femme bien-aimée le lui avait dit ainsi; parce que ma détestable vie le rendait vraisemblable, de même que mes félonies avec d'autres maris, que mes confidences dévergondées! Qui plus que ce malheureux avait le droit de me vouer à l'exécration publique? Qui plus que lui avait le droit de me tuer de ses propres mains? Comment avait-il pu supporter mes discours durant de si longues heures?

Bien plus : alors même que je refoulerais le cri de ma conscience, que je n'écouterais que mon égoïsme, je ne pouvais penser à tuer Diégo!... Le tuer, c'était confirmer pour toujours la calomnie!... Le tuer, c'était laisser la vérité seule et sans défense! Le tuer, c'était fermer l'unique issue par laquelle je pusse sortir de l'enfer où m'avait plongé Grégoria! Le tuer, c'était donner raison au mensonge! Grégoria dirait à Gabrielle, à don Jaime, à tout le monde : « Fabien Comte a assassiné son meilleur ami pour éviter qu'on sût qu'auparavant il avait voulu attenter à mon honneur. »

Toutes ces idées vinrent à la fois à mon imagination dès que Diégo m'eut dévoilé la blessure envenimée de son cœur inconscient, et, de là, la nouvelle anxiété qui m'empêcha de sortir à temps du café et qui me força à le chercher dans ces rues éloignées, sans pouvoir présumer par laquelle il s'était enfui pour me faire perdre sa trace....

La pluie avait cessé et la lune brillait au ciel à travers les déchirures des nuages sombres, comme un navire échappé à une furieuse tempête.

« Quand verrai-je mon âme ainsi délivrée? » pensai-je avec une douloureuse envie et en dirigeant vers le firmament mes regards remplis d'une suprême angoisse.

Diégo ne paraissait d'aucun côté.

« Diégo! Diégo! » criai-je comme un insensé, comme si mon ami, dans l'état où il se trouvait, eût dû faire cas de moi, alors même qu'il m'eût entendu.

Les passants s'arrêtèrent pour me regarder, me croyant fou ou ivre, pour le moins.

« J'irai l'attendre à la porte de sa maison,... pensai-je alors; tôt où tard, il finira par rentrer chez lui, et, quand bien même il se fût acheminé de ce côté, j'arriverai avant lui. »

Je courus comme un vrai fou jusqu'à ce que je fusse parvenu à la modeste rue où habitait Diégo.

La rue était déserte.

Indubitablement Diégo n'était pas encore arrivé.

Je ralentis mes pas et je m'approchai peu à peu de la maison fatale; la porte d'entrée était fermée, lorsque je remarquai aussitôt qu'à un des balcons on voyait une personne accoudée, que je supposai être Grégoria, inquiète et dans l'attente jusqu'au retour de son mari.

« Si je parlais à cette femme! me vint-il aussitôt à l'esprit. Si je me jetais à ses pieds! Si j'obtenais qu'elle eût pitié de moi! Si j'étais assez heureux pour que, effrayée des conséquences de son infâme calomnie, elle avouât à Diégo la vérité!... »

Pour si téméraire et si insensée que parût cette espérance, ma tribulation et mon angoisse étaient telles que je m'attachai à elle comme à une planche de salut et que je m'écriai résolument :

« Grégoria, faites-moi le plaisir de me faire ouvrir la porte.... Ne craignez rien.... Il n'est rien arrivé à Diégo.... Mais il faut que je lui parle un instant.... Je vous en supplie. Grégoria!... »

Un brutal et aigre éclat de rire répondit à ma supplication.

La personne qui était au balcon, c'était Diégo.

Je restai glacé d'épouvante. Que faisait-il là? Par où

était-il passé? Où puisait-il ses forces, ce malade, pour être si prompt dans l'action, si sûr dans ses calculs, si sarcastique et si froid dans sa redoutable colère? Hélas! il les puisait dans sa propre fureur, dans sa fièvre de lion, dans sa sauvage démenée; il les puisait à la source où Othello trouvait ses cruelles railleries, ses paroles insultantes, ses ironies de chat qui joue avec sa victime assurée, et sa férocité de tigre vorace!... Il n'y avait plus d'espoir!

Mais le désespoir même me fit crier cependant :

« Diégo! fais-moi ouvrir!... Je t'en supplie.

— A la garde!... Les voisins!... Au secours! Il y a un voleur dans la rue!... » cria Diégo avec une voix de stentor.

Je poussai un cri de douleur et je me mis à fuir.

« A après-demain!... » grondait dans l'air la voix de Diégo au moment où je sortais de la rue.

Ne me demandez ni ce que je fis, ni ce à quoi je pensai pendant tout le reste de la nuit. A peine si je me le rappelle d'une manière vague et incohérente. Je sais seulement que jusqu'au jour j'ai erré dans Madrid comme un somnambule; que, sans y penser, je me trouvai dans la campagne; que je rentrai dans la ville pour en sortir peu de temps après par un côté opposé, et que, deux ou trois fois, sans savoir comment, je me surpris moi-même arrêté devant la porte de l'hôtel où habitait Lazare, l'année dernière, et où j'ignore s'il demeure encore!...

Plus d'une fois je saisis la poignée de fer de cette antique porte, avec l'intention de frapper et de me jeter dans les bras de cet autre ami de ma vie et de lui dire : « *J'ai besoin que les autres croient à mon innocence et je commence par croire à la tienne; il y a des apparences qui trompent et qui ne peuvent être démenties! Cela a dû t'arriver, le soir de ton horrible scène avec le marquis de Pinos, et c'est ce qui se passe aujourd'hui pour moi.* » Je n'osai pas frapper cependant; et je croyais entendre Diégo s'écrier ironiquement : « *Dieu les a créés pareils et ils se réunissent! L'hypocrite cherche l'hypocrite, le voleur s'entend avec le déshérité; mes ennemis font la paix entre eux.* »

« Je me rappelle aussi que, le jour venu, je me trouvais appuyé contre la porte du couvent où habite Gabrielle....

Une cloche, au timbre pur et joyeux, comme la voix d'un enfant, sonnait les premières prières que disent les vierges recluses au moment de se lever. Une tristesse infinie s'empara de mon cœur!... Qui pouvait dire à Gabrielle en cet instant que toutes nos espérances de bonheur s'étaient évaporées avec les ombres et les songes de la nuit qui venait de s'écouler, et que cette cloche joyeuse sonnait la mort de notre amour, et je gémissais avec désespoir : « *Tu es heureuse, ma Gabrielle! heureuse, toi qui peux rester avec ton innocence, dans cette sainte demeure, et y vivre et y mourir, comme les roses de son jardin séparé du monde. Hélas! moi, je ne trouverai jamais la paix, ni dans le monde, ni dans mon âme!* »

Je me souviens, enfin, qu'à neuf heures du matin je rentrais chez moi, et je lisais sur le visage de mes serviteurs des pensées qui me semblaient signifier : « *Monsieur le comte s'est lassé d'être homme de bien et a repris son ancienne vie peu de jours avant de se marier : pauvre demoiselle Gabrielle!* »

Si je lus ces pensées sur la figure de mes serviteurs, ce qu'ils me dirent ne me fut pas moins amer, car ils me firent connaître que dans mon cabinet se trouvaient quelques objets et une lettre que don Diégo venait de faire remettre....

Les objets, c'était le vêtement et la parure dont je fis présent à Grégoria quand elle se maria, les deux portraits et la montre que j'avais envoyés à Diégo, quelques bagatelles que je lui avais données en diverses circonstances, et un grand paquet contenant une somme en billets, en or et en argent, avec une inscription ainsi conçue : *Valeur 25 482 réaux*. La lettre, c'est celle que je tiens dans mes mains.

« Fabien Comte,

« Comme tu ne te marieras jamais avec la nièce de ta maîtresse, j'applique l'argent que j'ai réuni à Torrejon, et que je pensais employer pour ta noce, à te payer ce que je te dois.. Ci-joint, je te remets tout l'argent disponible que j'ai aujourd'hui chez moi.

« Je sais bien qu'en y ajoutant les repas que tu m'as donnés dans ton palais et à l'hôtel, en plus de ce que tu m'as prêté

lors de mon premier changement, et les comptes que tu as payés pour moi auparavant, il restera encore en ta faveur un crédit de douze mille réaux.... Mais, comme je ne veux pas que demain, quand nous nous rencontrerons face à face et l'épée à la main, il existe entre nous aucun lien de gratitude, ni d'aucune autre espèce, j'apprécie et je taxe à la somme susmentionnée de douze mille réaux mes visites et mon assistance, comme médecin, pendant ta longue maladie de l'année passée, ainsi que l'indemnité à laquelle j'ai droit, à ton égard, pour les suites de la blessure que j'ai reçue en te défendant, dans le mémorable duel contre les témoins de ce mari qui t'a refusé l'entrée de ses soirées. Tu ne diras pas que je cote cher mon sang, ni que j'estime beaucoup mon temps, car tu te rappelleras que j'ai gardé le lit cinquante-trois jours, avec la poitrine percée de part en part.... Nous sommes donc quittes.

« Je joins également à l'envoi tous les présents que tu nous as faits, à Grégoria et à moi, et qui, tu le vois, n'ont pas été suffisants pour acheter notre honneur.

« Ainsi, à demain. Mes témoins iront te voir à neuf heures précises. A la même heure j'enverrai les lettres qui les concernent à Gabrielle, à don Jaime, au juge de ce district et aux journaux, leur faisant connaître tous les crimes. J'ai honte d'avoir été pendant longtemps l'unique dépositaire de certains de tes secrets, le seul qui aie connu le scandale de tes méfaits.... J'ai besoin que ce scandale soit universel, pour que tu meures au milieu des huées et des malédictions que te lancera demain tout le monde.

« Diégo, l'enfant abandonné. »

« P.-S. — Je te préviens que, si tu parais de nouveau dans ma rue, comme tu y es venu cette nuit, je te mettrai entre les mains de deux gardes civiques, auxquels j'ai donné ton signalement. »

Vous comprendrez facilement dans quelle agitation j'ai passé les six heures qui se sont écoulées depuis que j'ai reçu cette horrible lettre jusqu'au moment où je suis venu, ce soir, me jeter dans vos bras. Durant ces heures, plus de

vingt fois j'ai tenu à la main un pistolet pour me faire sauter la cervelle.... Mais, je vous l'ai dit en entrant ici, ma dignité et ma conscience m'empêchent de me tuer. Je ne peux pas laisser Gabrielle convaincue de ce que je l'ai de nouveau trompée, quand ce n'est pas vrai! Je ne veux pas causer sa mort ou son malheur éternel par un nouveau coup porté à son cœur généreux. Je ne veux pas que don Jaime de la Guardia, qui m'a pardonné de si grandes fautes, et qui pourrait me demander compte de celle qu'il ne connaît pas, me condamne pour une que je n'ai pas commise. Je ne veux pas que Diégo lui-même reste dans le monde avec la double amertume de croire que mon amitié était un mensonge, et de penser que sa rigueur a causé ma mort. Je ne veux pas enfin tuer mon innocence, la seule fois que je peux m'en faire gloire, tuer l'amour et l'amitié de ceux qui m'ont pardonné mes véritables fautes, tuer mon souvenir dans leurs cœurs, la prière sur leurs lèvres, et les larmes dans leurs yeux. Je veux, au contraire, que, lorsque je devrai mourir, ceux qui n'ont aucune raison pour cesser de m'aimer me pleurent. Mon suicide serait la propagation de la calomnie, sa sanction et la reconnaissance par moi de sa mise à exécution. Et ce qu'il me faut, c'est faire triompher la vérité, inspirer la confiance, puisque je ne peux ouvrir mon cœur au monde. Être cru, mon père! être cru un seul moment et mourir!

C'est pour cela que je viens. Dans mon désespoir, voyant s'approcher la journée de demain et, avec elle, toutes les horreurs que me prépare Diégo, je me suis souvenu que la renommée citait un prêtre vertueux et sage qui savait guérir les maux les plus douloureux de l'âme, et je suis devant vous, en quête de vos conseils; en quête de Dieu, si Dieu peut être trouvé; en quête des consolations de la religion chrétienne, si cette religion a des consolations pour les incrédules; en quête de la paix du cloître, si les calomniés y sont admis.... Enfin, je ne sais pas pourquoi je suis ici!... car ma pauvre âme s'agite de doutes! Et cependant je suis ici!...

Et si vous saviez comme j'y suis venu!... Si vous saviez jusqu'où est allée la dérision du sort qui a fait aujourd'hui mon malheur!... C'est un incident trivial, mais qui résume et symbolise, dans mon esprit, toute ma maudite existence.

Je n'eus pas plutôt résolu de venir vous parler que je donnai l'ordre d'atteler une voiture, et mes serviteurs, voyant que c'était jour de carnaval et se souvenant de mes habitudes pendant les années antérieures, en déduisirent que mon intention était d'aller à la grande mascarade du Prado.... Ils décidèrent, en conséquence, d'atteler la plus ridicule et la plus mondaine de mes voitures, celle avec laquelle j'étais toujours allé aux réunions de masques, une espèce de char d'ignominie que l'on nomme *panier*, et dans lequel je montai sans m'en apercevoir. C'est avec cet équipage que j'apparus à trois heures de l'après-midi à la *Puerta del Sol*. Là j'ai été reconnu et bafoué par mes anciens camarades ou mes émules de libertinage!... Là j'ai été insulté, hué, criblé de coups de pierre par la plèbe, et il m'a fallu m'enfuir de là précipitamment, poursuivi par les hurlements des hommes et par les aboiements des chiens, comme un ennemi de l'espèce humaine, comme un réprouvé, comme un paria, comme le symbole grotesque du carnaval et du scandale!...

Et maintenant, mon père, le moment est venu de parler, vous aussi. Non pas une, mais plusieurs fois, pendant ma longue narration, vous m'avez promis de trouver un remède facile à mes malheurs, *quelque grands qu'ils fussent*. Je ne sais si, depuis que vous les avez connus dans toute leur étendue, vous continuerez de penser de la même manière; je considère comme tellement impossible de sortir de l'enfer dans lequel je me trouve! »

IV

DICTAME DU PÈRE MANRIQUE

Il pouvait être neuf heures du soir lorsque Fabien cessa de parler.

Chose étonnante! la dernière partie de cette espèce de confession, quoiqu'étant la plus triste et la plus horrible, parut complaire beaucoup au père Manrique et le tranquilliser complètement. Nous disons ceci parce que, pendant que le

jeune homme racontait sa violente scène avec Diégo et les terribles dangers qui le menaçaient par suite, le visage du jésuite s'éclaira d'un léger sourire de satisfaction et de joie qui se montrait plutôt dans ses yeux que sur ses lèvres.

« Eh bien, monsieur, s'écria-t-il enfin en se soulevant sur son siège et regardant fixement le gentilhomme. rendons grâce à la *Providence divine*,... bien que vous ne croyiez pas en elle, comme vous avez eu... l'*ingénuité* de me le confesser!... De tout ce que vous m'avez raconté, il résulte qu'il n'y a rien de perdu et qu'au contraire vous êtes en bonne voie. »

Fabien regarda le prêtre avec étonnement.

Celui-ci sourit et dit gracieusement :

« Je parierais quelque chose que je sais ce que vous pensez!... « Ce brave homme, vous dites-vous, ne s'est pas rendu compte de ma situation, ou il va s'en prévaloir pour monter en chaire et me prêcher un sermon banal contre la marche du siècle, pour donner satisfaction à l'Église romaine persécutée, pour gagner une recrue à la Compagnie de Jésus, ou pour tâcher de m'entraîner dans son parti politique... », parce que vous vous êtes dit qu'à vos yeux je dois être un carliste furibond ou du moins un néo-catholique, terrible partisan de la fusion dynastique! Soyez franc, monsieur don Fabien : ce n'a-t-il pas été là votre soupçon en voyant ma tranquillité et l'air de triomphe avec lequel je vous ai assuré qu'*il n'y a rien de perdu*? N'est-il pas vrai que vous commencez à vous défier de moi, croyant que je vais travailler plutôt *pro domo mea*¹, que pour votre bonheur et celui de vos amis, ressemblant en cela au médecin à système, qui donne une ordonnance avec la même formule pour toute sorte de maux, plus soigneux de se faire des prosélytes, ou de vendre son spécifique, que de guérir ses malades? »

Fabien baissa la tête et soupira, comme honteux et peiné d'avoir commencé de soupçonner ce que le prêtre venait de lui exprimer.

« Parfaitement bien! poursuivit le père Manrique en

1. « Pour ma maison. »

élevant ses deux mains ouvertes, en signe de tolérance, et témoignant aussi le désir de continuer sa harangue. Ne craignez pas que j'aie me fâcher de cela ! Nous sommes bien habitués à de plus grandes injustices ! Cependant, il sera bon d'étudier à fond la maladie et de voir si elle peut être guérie par un autre procédé que le mien. Pour cela, je commencerai, selon l'usage des docteurs, l'*historique* du mal et ce que nous pourrions appeler son *diagnostic*.... Le *pronostic* et le traitement viendront après.... Soyez calme pendant ce temps, et pardonnez-moi également de conserver ma tranquillité.... D'ici neuf heures du matin, où les témoins de Diégo doivent aller chez vous, et que ce dernier mettra à exécution les autres atrocités qu'il vous a fait connaître, nous avons le temps de tout arranger. Ah ! messieurs les matérialistes ! Ah ! messieurs les charlatans de l'esprit ! Ah ! messieurs les chirurgiens de l'âme ! Enfin, vous verrez combien, pour des maux si épouvantables, il y a dans la pharmacopée de l'ancien régime des remèdes plus *héroïques* et plus efficaces que le duel et le suicide ! »

Et, en parlant ainsi, le jésuite se leva, plaça une nouvelle bougie dans le chandelier et fit quelques tours dans la chambre, en se frottant les mains et la tête penchée, comme recueillant ses idées, jusqu'à ce qu'enfin il s'arrêta devant le jeune homme et lui dit :

« Je crois qu'il est parfaitement inutile de vous expliquer l'origine de la crise accidentelle dans laquelle vous vous trouvez, ainsi que de vous indiquer le nom de cette révélation ou de ce symptôme externe de l'ancien désordre de votre esprit.... vous les avez déjà entrevus vous-même, malgré le trouble qui obscurcit le miroir de votre conscience. Vous, monsieur Fernandez, outre que vous avez été vicieux, vous avez été toujours fanfaron du vice ; vous vous êtes complu à scandaliser le monde par vos méfaits ; vous vous êtes fait gloire d'être réputé pour le libertin le plus audacieux ou pour le plus *heureux* de la capitale.... je me sers de vos paroles, et, l'immensité du *scandale* ne suffisant pas à votre infernal orgueil, vous avez confié au souvenir de Diégo des secrets qu'un homme bien élevé ne révèle jamais au public, quand le public ne les devine pas lui-même.... Vous avez été, dis-je,

raconter, jour par jour, à celui qui est aujourd'hui l'époux de Grégoria, toutes les iniquités et toutes les turpitudes dont vous vous prévaliez pour corrompre les femmes de vos amis : pour abuser de la confiance de ces derniers ; pour tromper toutes les personnes qui vous tendaient la main ; pour sacrifier enfin la paix et le bonheur d'innombrables familles, en faveur du brutal égoïsme et de la féroce concupiscence à laquelle vous rendiez un culte grossier, comme si Dieu ne vous avait pas donné une âme!...

— C'est bien.... Oui,.... tout cela est vrai!... » ballutia l'ancien débauché, comme impatient d'arriver aux conclusions ou aux remèdes.

« Première prémisse!... continua tranquillement le vieillard, et, puisque vous venez de me dire : *concedo majorem*, je passe à formuler la *minor*. Diégo, le malheureux enfant abandonné, comme vous ennemi de la société, comme si la société avait été cause que la mère de cet infortuné fut une pécheresse et une mère dénaturée, et que votre père eut trahi son épouse et le mari de Béatrix de Haro, Diégo, je le répète, qui ne pouvait compter ni sur ses qualités personnelles, ni sur les biens de la fortune nécessaires pour lutter avantageusement contre les classes nobles, riches et élégantes, qui lui inspiraient spécialement haine et envie, s'empara de vous comme d'un poignard doré pour s'escrimer contre elles dans l'ombre ; il s'initia avec bonheur dans les confidences quotidiennes que vous lui faisiez concernant les dommages que vous veniez de causer au foyer d'autrui ; il applaudit à toutes ces indignités et à tous ces excès, non pas qu'ils laissassent de lui paraître odieux, mais parce qu'ils lui étaient utiles pour satisfaire ses propres haines, et il était, en somme, le démon tentateur qui vous soulevait contre un olympe dont le malheureux se considérait comme déshérité ! C'est pour cela qu'il luttait constamment contre Lazare, qui, en le pratiquant ou non, ce que nous ignorons jusqu'à présent, vous prêchait le bien absolu ; c'est pour cela que, pendant un long temps, il fut le plus cruel ennemi de Gabrielle et qu'il fit tous ses efforts pour empêcher que vous ne suivissiez les conseils de cet ange ; et c'est pour cela qu'il étouffa, avec une grande attention, tous les bons sentiments

de votre cœur, jusqu'au jour où le pauvre abandonné, favorisé enfin par le sort, se trouva occuper une position moyenne dans l'ordre de l'humanité, se sentit rattaché à la vie, se souvint qu'il avait un cœur, et pensa à se marier, à transiger avec ses préjugés, à faire partie de la société, à fonder une maison, à créer une famille.... Il s'effraya alors de son œuvre même; il regretta d'avoir excité vos passions jusqu'à la férocité, et même pensa-t-il peut-être à cesser ses rapports avec vous, et s'il ne se décida pas à prendre ce parti, ce fut pour continuer à profiter de votre protection, pour conserver et augmenter les avantages qu'il vous devait.... Il se réjouit ensuite beaucoup de vous voir également rentrer dans le chemin de la vertu.... Mais, redoutant que vous n'eussiez ni assez de courage ni assez de constance pour persévérer dans cette voie, il prit ses précautions contre *les éventualités de l'avenir*. De là, l'ardeur avec laquelle il se dévoua ensuite à rétablir les relations entre vous et Gabrielle; de là, son empressement à se constituer votre garant à son égard et à l'égard de son père: de là, sa précaution d'exiger de vous le serment de ne pas retomber dans vos anciennes erreurs; de là, enfin, sa manière d'agir en tout et pour tout comme si, après vous avoir appris à jeter des pierres sur le toit d'autrui, il s'apercevait subitement qu'il allait être lui-même en possession d'un toit de verre....

— C'est cela!... C'est la pure vérité!... » s'écria Fabien Comte en recevant comme un baume consolateur ces premières définitions de la justice réparatrice.

« Et maintenant, déduisons les conséquences, continua à dire le religieux : Diégo n'était pas le seul qui se trouvât scandalisé des abominables excès de votre ancienne existence; tout le monde l'était également, et Grégoria aussi... même jusqu'à l'humble servante de la maison que Diégo venait de fonder!... Rappelons-nous, pour preuve, l'irrévérencieuse apostrophe par laquelle Francisca vous salua en vous voyant pour la première fois.... Quant au scandale de Grégoria, je dois ajouter qu'il était d'une nature très compliquée et très dangereuse.... Cette femme, plus vaine que consciencieuse, plus présomptueuse qu'honorable, ne redoutait pas autant que vous jetiez vos regards sur elle, que de vous voir la con-

sidérer comme *indigne d'une semblable agression!*... Ah! le désordre d'esprit que votre histoire lui avait causé était complet! Grégoria était remplie de curiosité; elle était avide d'entendre les phrases magiques dont s'était servi le dragon infernal, appelé Fabien Comte, pour séduire tant et tant de filles d'Ève! Elle aspirait d'ailleurs à la gloire d'être plus forte que ces infortunées, et de repousser et de confondre le héros de si bruyantes aventures; il lui fallait surtout que Diégo entendit que vous la trouviez agréable, enviable, appétissante, afin que le hautain hypocondriaque, cet homme que vous m'avez dit devenir fou à l'idée de tomber dans le ridicule, n'eût jamais ni honte ni repentir de s'être marié avec elle.... Arrivons à la fin, à la diabolique et très épineuse scène de ce dimanche, après-midi, où Ève et le dragon se trouvèrent seuls, en l'absence de son bilieux conjoint, scène qui a laissé Grégoria si sérieusement blessée et si humiliée, et nous comprendrons qu'elle n'ait pas résisté à la vile tentation d'édicter contre vous la calomnie la plus vraisemblable et la mieux ourdie qui soit jamais sortie de l'officine du démon!

— Calomnie horrible!... n'est-il pas vrai?... interrompit le jeune homme en s'emparant des mains de l'ecclésiastique. Calomnie infâme, et à laquelle Diégo ne pourra s'empêcher de croire, quoi que je dise et quoi que je fasse!...

— J'allais vous parler de cela à l'instant même,.... répondit le vieillard. Diégo, mon cher monsieur Fabien, devait soupçonner, plus ou moins distinctement, comme vous me l'avez dit ce soir (au cas où je ne pourrais le supposer), que son adorée Grégoria, tant vantée par lui, ne vous inspirait que dédain et antipathie; et son aveugle vanité et son stupide égoïsme, procédant avec une mauvaise foi, que ce n'est pas le moment d'analyser psychologiquement, l'auront porté à ne pas vouloir s'avouer à lui-même l'humiliante vérité et à s'éprendre du mensonge flatteur inventé par son épouse.... Et, de cette manière, il se trouve *consolé et vengé* en même temps, bien que cela implique une monstrueuse contradiction pour sa conscience. D'autre part, la malsaine amitié que Diégo ressent pour vous, *formidable amitié*, comme l'a dénommée Lazare, en certaine circonstance (et il est bien vrai que les créatures ne doivent pas s'aimer d'une manière

si absolue, qu'elle a quelque chose de l'idolâtrie), cette malsaine amitié, je le dis de nouveau, se trouvait, dans les derniers mois, très attaquée; l'envie naturelle de l'hypocondriaque était fortement irritée, et sa misanthropie était arrivée au comble de l'injustice et de la fureur, en voyant que vous étiez heureux *par lui et avant lui*; que, pour quoi que ce soit, vous n'aviez pas besoin d'avoir recours à lui; que vous aviez déjà réuni tout ce qui lui manquait,.... nom, honneur, santé, beauté, richesse, valeur et jusqu'à la venue ou la possibilité d'avoir la foi, la grâce divine, la faveur de notre Père Eternel, par l'intercession de Gabrielle,.... et, par suite de toutes ces choses, Diégo avait besoin d'un motif, d'un prétexte, d'un semblant de raison, pour donner un fondement à des griefs contre vous; pour vous déclarer la guerre; pour détruire votre bonheur en vous retirant cette garantie tant prisée: pour vous isoler de nouveau; pour vous réduire une autre fois à l'obéissance envers lui; pour faire de nouveau de vous son esclave! Considérez, d'ailleurs, avec quelle jouissance et avec quelle promptitude il a ajouté foi, cet infortuné, à la calomnie de Grégoria, démontrée par de si funestes apparences et par la sincère déclaration de la servante. Ajoutez-y, et ceci est le plus grave de tout, les antécédents de votre propre existence, l'ostentation avec laquelle, très spécialement, Diégo traita toujours auparavant vos infâmes entreprises amoureuses, votre manque de respect pour l'honneur d'autrui, votre art consommé pour le mensonge, votre éloquence infernale pour vous défendre et obtenir l'absolution des pères et des maris, même dans les cas les plus évidents, les plus patents, les plus indubitables,.... et nous devons convenir, mon cher monsieur Fabien, que, par les moyens purement *externes*, les discours, les preuves, les témoins, les larmes, l'épée, le pistolet, en tuant ou en vous laissant tuer et en vous tuant vous-même, vous ne pourrez, d'aucune manière, vous justifier aux yeux de Diégo! Et pour cela, mon fils, conclut le jésuite avec un accent terrible, le *scandale* a donné ses fruits: le fardeau de vos fautes, dont Diégo avait le secret, est tombé sur la tête de l'ancien Tenorio, l'écrasant et l'anéantissant sous son poids! Tout le monde dira que Diégo a raison! Personne, personne

ne vous croira sur votre parole ! Don Jaime et Gabrielle, le public, tous s'éloigneront de vous avec horreur et épouvante, en voyant qu'après ce qu'ils appelleront votre *feint repentir*, vous avez voulu attenter à l'honneur et détruire la félicité de votre seul ami ! En résumé, vous êtes perdu sans remède... devant la justice humaine ! Vous n'avez aucun moyen d'y échapper ! Vous avez été pris dans vos propres filets, et vous n'avez d'autre parti à prendre que de vous rendre à discrétion, que de déposer les armes terrestres, d'abandonner les bannières du monde, que de vous déclarer mon prisonnier et de confier votre sort à la miséricorde de Dieu !

— Ayez pitié de moi ! gémit Fabien avec désolation. Ainsi nous aboutissons à décider que je dois *fuir* devant la calomnie, comme devant une accusation méritée, et m'enfermer dans la solitude du cloître.

— Non ! mille fois non ! répondit le père Manrique avec indignation et avec colère. Je ne vous conseillerai jamais une semblable lâcheté ! Ce serait avoir recours à un remède de pitié hypocrite, qu'il faut laisser aux écrivains de romans. Les romanciers, ... et pardonnez-moi cette digression qui n'est déplacée d'aucune manière, les romanciers, dis-je, impies après tout, comme les héritiers directs des libres penseurs du siècle dernier, ont imaginé ce *recours au cloître par les criminels* comme moyen anodin de résoudre les questions d'honneur et de dénouer les drames de la conscience. Avant les romanciers, l'homme qui avait été l'auteur d'un scandale, le coupable qu'on ne pouvait juger, le pécheur qui se trouvait en discussion avec ses frères, celui qui transgressait la loi naturelle et la loi éternelle, infractions qui ne sont pas toutes prévues dans la législation humaine, en appelait à ce qui avait été indignement nommé *le jugement de Dieu*, il se battait en duel avec un représentant quelconque de la vindicte publique, et, qu'il tuât ou qu'il fût tué, même sans tuer ni mourir, pourvu qu'il se fût montré prêt à donner son sang ou à verser celui d'autrui, alors même qu'il fût infâme, il était déclaré innocent, quand bien même il était coupable ; il pouvait considérer dès lors la justice suprême comme désarmée.... Ou bien, lorsque la tragédie était unipersonnelle, quand le conflit surgissait dans la con-

science d'un seul individu, accusé par le monde entier, il en appelait au suicide.... Et allez en paix! *Arrangez-vous comme vous pourrez!* disait le pécheur aux victimes de ses infamies et au public scandalisé, et il se couchait tranquillement dans sa tombe, bien certain que personne n'irait jamais le réveiller de ce sommeil. Mais, comme je l'ai dit, les auteurs de romans jugèrent, et ils jugèrent bien, que les crimes qui ne sont pas punis par les codes exigent une expiation plus large et d'un caractère plus religieux que le duel et le suicide, et, se trompant sur les moyens de venger la morale, ils crurent tout arranger, au dénouement de leurs drames ou de leurs nouvelles, en envoyant dans un couvent les libertins désenchantés, les coquins fatigués de leurs exploits, les larrons d'honneur et ceux qui laissaient dans le monde, comme trace de leur passage, de larges ruisseaux de larmes.... Ensuite, l'invalidé ou le vétéran du vice se délassait dans la paix d'une chartreuse ou d'un ermitage, libre de toute crainte temporelle, dégagé de tout risque, pendant que, dans le monde, coulait le sang des blessures qu'il avait ouvertes.... Je ne vous conseillerai pas une semblable fuite, une semblable désertion! Dans le cas présent, je repousse le couvent avec la même indignation que le duel et le suicide et que tout autre moyen de *fuir* le combat auquel vous êtes obligé! Je me résume : En vous disant que vous êtes *mon prisonnier*, je n'ai pas voulu vous signifier de rester ici avec moi, mais bien de vous faire connaître que vous êtes enfermé par les hommes dans un cercle impossible à franchir, et que vous êtes obligé de vous livrer à Dieu.... Mais qui vous parle de cloître?... Dans le monde! monsieur Fernandez, dans le monde! pour combattre pour le bien! pour purifier votre âme! pour racheter celle de vos semblables! pour sauver les innocents de l'épidémie du scandale! pour défaire tout le mal que vous leur avez fait! pour guérir ou payer ceux qui n'ont plus de remède! pour empêcher, en un mot, que la ruine morale à laquelle vous ont condamné Grégoria et Diégo, soit définitive, ruine qui va percer le cœur de Gabrielle et celui de don Jaime! *Ne mourez pas pour vous défendre d'une manière intéressée!*... mais mourez, s'il le faut, en défendant le bien, en confessant la vérité, en satisfaisant la justice divine.

avec l'intention de conquérir le ciel ! Mourez, enfin, en édifiant le monde par vos œuvres !

— Mon père, ... s'écria Fabien avec un profond découragement, vos conseils ne peuvent être plus sages, ... mais, malheureusement, dans la circonstance actuelle, ils ne peuvent recevoir aucune application ! ... Vous oubliez l'urgence et l'angoisse de ma situation ! ... Dans quelques heures, Diégo m'aura dénoncé à la justice humaine, aux tribunaux, au public, à don Jaime, à Gabrielle ! et ma pauvre Gabrielle, qui ne pourra résister à ce nouveau coup ! Dans quelques heures, tout le monde saura que mon père est mort par suite d'une trahison, que j'ai été faussaire, pour réhabiliter son nom, et escroc, afin de m'appropriier ses biens ; qu'un juge de première instance est saisi de cette affaire, et que je ne pourrai éviter d'aller au bagne ! ... Dans quelques heures, Diégo aura appris à Gabrielle et à don Jaime que j'ai tenté de séduire Grégoria, ... et, en l'écoutant, Gabrielle se souviendra de cette soirée, ... du boudoir de Mathilde, ... du terrible désespoir qu'elle ressentit alors, ... et elle croira Diégo ; et elle poussera un cri semblable à celui qui retentit encore au fond de mes entrailles, et elle tombera, et cette fois, non pas évanouie, mais morte ! ... Dans quelques heures, don Jaime sera venu me trouver pour me tuer comme un chien, en m'appelant traître à son amitié et assassin de sa fille, ... Dans quelques heures, les témoins de Diégo arriveront chez moi et me signifieront son défi, ... et je devrai ou refuser le combat, ou me battre avec mon ami ! ... Si je refuse ce duel, je passerai pour un lâche dans l'opinion publique et j'ajouterai cette note d'infamie à l'ignominie qui déjà couvrira mon nom ! ... Si je me bats, comment me résoudre à percer le cœur de l'homme infortuné qui fut ma seule famille et versa généreusement son sang pour moi ? ... Et si je ne me défends pas, et s'il me tue, car il me tuera sans aucun doute, que dira le monde, que dira Diégo lui-même ? Diégo et le monde cracheront sur mon cadavre, en s'écriant sans pitié : *C'est bien fait qu'il soit mort, cet indigne Fabien Comte !* Enfin, supposez que le mari de Grégoria, apprenant que je refuse de me battre avec lui ou voyant que je ne me défends pas sur le champ du combat, m'insulte encore une fois, me

soufflette en public, me crache au visage, non pas alors sur un cadavre, mais à ma face encore animée des couleurs de la vie.... que se passera-t-il, père Manrique? que se passera-t-il? Avez-vous oublié que je suis le fils du général, très coupable sans aucun doute, mais qui fut un foudre de guerre et l'effroi de ses ennemis?... Ainsi donc.... Toutes ces horreurs ne peuvent s'éviter que d'une façon : en faisant revenir Diégo de son erreur avant neuf heures du matin; en combattant en face la calomnie, et en faisant éclater mon innocence.... en redonnant la confiance au cœur de mon ami! Dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour obtenir ces résultats.... Dites-moi quel recours je peux essayer cette nuit même.... Ma consultation n'a pas d'autre objet.... C'est pour cela que je suis venu vous trouver....

— Je comprends bien!... je comprends bien!... vous n'avez pas besoin de tant d'efforts pour me l'expliquer!... répondit le jésuite avec sécheresse. Vous allez directement à votre négociation, sans vous préoccuper de ce que vous avez une âme, de ce qu'il y a un Dieu! Vous ne voulez rien perdre dans la partie, pas même vous délivrer du poids de vos fautes, dont vous avez tant parlé; vous voulez, que la vie de Fabien Comte ait été bonne ou mauvaise, convaincre Diégo en un instant, revenir au bonheur immédiatement, vous marier avec Gabrielle, avoir l'honneur, être comte, être riche, être député, et tout cela sans plus de peine, sans plus d'efforts, sans plus de sacrifices, sans plus de repentir, que de prononcer de belles paroles!... Mon ami, vous continuez d'être en délire! et nous en sommes encore comme au début.... Je croyais vous avoir coupé toute retraite quant à votre pusillanimité; je croyais vous avoir démontré que c'était en vain que vous tourneriez la ruse vers les complaisances humaines;... mais l'impiété, l'égoïsme terrestre, l'affection à la vie mortelle, aux biens périssables, aux jouissances de la matière, au règne de l'enfer, vous empêchent d'entendre la voix de l'âme!... Concluons enfin, monsieur don Fabien!... et pour cela fixons la question en termes catégoriques : *Pour moi, je ne trouve aucun moyen de convaincre Diégo!*... En voyez-vous quelqu'un? Répondez-moi carrément.

— Moi.... Non, monsieur.... balbutia le jeune homme.

— Mais alors, malheureux ! donnez-vous à moi sans réserve, sans conditions d'aucune sorte, et suivez littéralement mes conseils.... Ce sont, après tout, ceux de Jésus, que vous aimez et que vous révèrez....

— Mais que me conseillez-vous, en définitive ? Que dois-je faire ? Jusqu'à présent vous ne me l'avez pas dit....

— Quoi?... Eh bien,... rien!... Vous résigner!... répondit le jésuite avec un accent plein de dignité. C'est-à-dire reconnaître que vous méritez tout ce qui arrive, et le confesser au public, en paroles et en actions....

— Moi, déclarer que j'ai commis l'infamie dont m'accuse Diégo !

— Non, certainement,... mais déclarer les autres,... celles que vous avez commises, et souffrir, en voie d'expiation, les conséquences qui en découlent ; protester de votre innocence en ce qui concerne Grégoria, mais reconnaître que déjà vous aviez commis assez de délits pour que Diégo vous châtie de cette manière....

— Et que ferai-je ensuite ? répliqua le jeune homme. On me traitera d'hypocrite et de lâche!... La calomnie continuera de rester debout, et Diégo mettra enfin ses menaces à exécution ! Oh ! cela est horrible !... Être innocent et ne pouvoir le faire croire à personne ! »

Le père Manrique s'approcha alors de l'oreille de Fabien et lui dit avec tant de véhémence qu'il sembla vouloir lui infuser son âme même :

« Personne absolument,... mais il faut en excepter Dieu.

— Mais vous, mon père!... peut-être vous!... balbutia le jeune homme avec la suprême angoisse de celui qui se noie, si vous vouliez m'aider ! Car je suppose que vous... *vous me croyez?*... »

Le jésuite répondit en feignant l'indifférence :

« Que voulez-vous que je vous dise!... Moi-même j'ai beaucoup de peine à avoir *confiance* en un homme qui n'a pas *foi* en Dieu!... Vous-même, sans écouter la voix de votre âme, vous doutez qu'il y ait dans l'univers un juge suprême de vos actions, en vous basant sur ce que vous ne l'avez pas vu avec les yeux du visage.... Mais je n'ai pas encore non plus vu, *avec les yeux du visage*, votre cœur ni

votre innocence!... Et Diégo répondra la même chose!... Et tout le monde dira de même!... Il faut être logique, monsieur Fernandez. Vous exigez de nous que nous vous croyions sur votre parole, quand tant d'apparences et tant d'antécédents vous accusent, et, de votre côté, vous ne voulez pas croire qu'il y ait un Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, quand le ciel et la terre sont remplis de sa gloire et de sa majesté!... quand vous avez une âme qui soupire pour lui!... quand il ne vous reste, à vous, d'autre refuge que ses bras paternels!... Donnez-moi un exemple de foi et d'humilité, en croyant au Dieu qui se manifeste seulement par ses œuvres, par leur incompréhensible grandeur, et, nous autres, nous croirons à votre innocence!... surtout si vous nous l'attestez par des actions et non par de simples paroles, qu'emporte le vent!...

— Mon père! mon père!... je vous jure que je suis innocent, cria encore Fabien, en joignant ses mains avec désespoir.

— C'est bien possible.... répondit le jésuite, mais aujourd'hui il s'agit non pas de me convaincre, mais bien de convaincre Diégo: cependant il est certain que le malheureux ne voudra pas vous croire sur ma simple garantie, précisément basée sur vos propres paroles!... Je dis ceci, pour le cas où l'idée vous fût venue que j'allasse parler à Diégo ou à Gabrielle, ou même à Grégoria: tout cela serait inutile!

— Mon Dieu!... mon Dieu!... cria Fabien, que faire?... que puis-je faire?...

— Ce que vous venez de faire, mon cher fils: invoquer Dieu!... répondit le prêtre avec une inexprimable douceur.

— Je l'ai invoqué tant de fois dans ma vie!... Et il a été si insensible à mes cris!...

— Parce que vous ne l'avez pas invoqué du fond d'une conscience sans tache!... parce que vous ne l'avez pas, sans doute, invoqué avec le cri du vrai repentir, avec la sincère résolution de vous amender!...

— Assurément je l'ai invoqué de cette manière!

— Quand?... Je erois que vous vous trompez!

— Lorsque Gabrielle m'abandonna.

— Alors vous invoquiez Gabrielle, mais non pas Dieu!...

Alors vous demandiez au ciel qu'il vous livrât la beauté terrestre de la fille adoptive de Mathilde!...

— Je l'invoquai ensuite, dans la populeuse ville de Londres, lorsque, une *autre fois*, assuré que Gabrielle serait à moi, je désirais acquérir des croyances religieuses afin de ne pas la tromper au pied de l'autel sur l'état de mon âme!... Et Dieu ne s'est pas révélé aux yeux de mon esprit.

— Il y avait trop de vase dans votre conscience pour qu'elle pût refléter la lumière du ciel!... En premier lieu, vous n'aviez pas expié, par le purgatoire de la pénitence, vos anciennes iniquités; en second lieu, vous vous trouviez encore en jouissance des millions que vous avez acquis au moyen de sacrilèges et de faux.... Dieu ne se contente pas non plus de paroles, mon cher ami : Dieu veut des œuvres! et jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé que tous ceux qui nient la possibilité de voir Dieu dès ce monde, avec les yeux de la foi, l'ont cherché avec une conscience pure ou par des œuvres de charité ou de pénitence, je ne leur reconnaitrai pas le droit de nier que notre Père éternel soit accessible à l'âme de ceux qui l'invoquent avec désintéressement et avec amour. « *Bienheureux les hommes au cœur pur*, a dit « Jésus, *car ils verront Dieu.* »

Fabien se leva et son visage, transfiguré, resplendit d'une souveraine dignité.

« Et ce Dieu voit le fond du cœur de ceux qui lui refusent leur foi? demanda-t-il avec un accent transporté. Il voit, en ce moment, l'innocence qui gémit au fond de mon âme?

— Il est le seul qui la voie, indépendamment de vous-même, répondit le jésuite en s'approchant du jeune homme et en lui posant une main sur le cœur. Oui, mon cher frère, vous-même, vous voyez l'intérieur de votre âme, et cela vous suffit et est même surabondant pour vous, comme témoignage et comme justification de votre innocence.... Dieu ne fait que sourire et récompenser celui qui souffre des persécutions pour la justice; celui qui, comme vous, a faim et soif de cette justice; celui qui vit sans préoccupation de l'opinion des autres, du jugement faillible du monde, sans souci des louanges extérieures, des flatteries des mortels, mais bien

avec la satisfaction de l'intime témoignage de sa conscience!... Qu'il vous suffise de savoir que vous n'avez pas commis le crime dont vous accuse Diégo, et n'attachez aucune importance à sa colère, ni au mépris des hommes, ni à l'injustice de la société, ni aux outrages, ni aux tourments, ni à la mort.... Malgré tout, nous l'avons déjà dit, si vous n'avez pas commis ce péché, vous en avez commis d'autres.... Acceptez ce qui vous arrive comme châtiment et comme pénitence de ceux-ci.

— Et Dieu le saura? Et Dieu m'en tiendra compte? demanda Fabien avec anxiété. Si je suis bon, si je fais tout ce que vous m'ordonnez, si je renonce à tout pour Dieu.... je connaîtrai, de quelque manière, que Dieu en est satisfait.... même qu'il le sait?...

— Vous le connaîtrez par l'ineffable joie dont vous sentirez votre cœur inondé. Vous ne pouvez encore vous figurer, mon cher fils, combien est belle, combien est grande, combien est riche de floraisons éternelles, l'âme humaine!... L'âme est un monde que nous portons au dedans de nous et auquel beaucoup d'hommes ne prêtent pas attention, pour s'occuper du tumulte de la vie mortelle, pour satisfaire les mauvais appétits de la chair, pour se laisser prendre aux infernales séductions du monde, aux vaines louanges du public. Il faut se montrer à notre âme même par la fenêtre intérieure de la conscience! De quelle paix, de quel calme, de quelle campagne fleurie, de quelle verdure éternelle, de quelles clartés célestes, ne jouit-on pas alors!... Dans quel éloignement sont restées la fièvre et la folie du monde!... Dans le jardin que vous avez sous vos yeux, tout parle de l'immortalité de l'esprit, tout murmure des paroles d'espérance, tout convie au bien, tout dit qu'il y a un séjour de justice, qu'il y a un lieu de repos pour les bons, qu'il y a une récompense de la vertu, qu'il y a une patrie des infortunés, qu'il y a un père qui nous attend pour nous édifier sur cette triste vie et satisfaire toutes nos inquiétudes pour la bonté, pour la vérité et pour la beauté.

— Parlez!... parlez, mon cher père! Il me semble entendre Dieu lui-même! soupira Fabien langoureusement, en portant à ses lèvres ses mains jointes et en élevant ses yeux au ciel! Qu'il sera doux de croire de cette manière!...

— Et pourquoi ne croiriez-vous pas? Je crois bien, moi! Et ne vous imaginez pas que je vous parle à présent comme prêtre de la religion catholique, comme disciple de saint Ignace, comme catéchiste d'un dogme déterminé, positif!... Le prêtre vous parlera plus tard, un autre jour... lorsque votre esprit se trouvera plus calme et que vous ne pourrez pas vous dire que j'abuse de votre angoisse pour obtenir une concession hâtive, intéressée, inconsciente.... Le Dieu que j'invoque, aujourd'hui, pour réveiller votre conscience, pour combattre ce matérialisme qui vous accable, pour vous faire sentir toute la grandeur et la liberté de l'esprit humain, c'est le Père éternel, le Dieu qui nous a créés et qui a mis dans notre cœur le sentiment filial qu'aucun peuple, qu'aucune race, qu'aucun siècle n'ont jamais nié: le Dieu de tous les temps, antérieurs et postérieurs à la Rédemption, le Dieu dont, par la *loi naturelle*, ont toujours parlé les âmes pures, même au milieu de l'erreur et de l'ignorance.... Pourquoi ne croiriez-vous pas au moins à ce Dieu, puisque ce sera comme croire en vous-même, en la propre hiérarchie de votre esprit spirituel, libre, responsable, impérissable!... Je ne vous demande pas autre chose pour aujourd'hui! Avec cela, j'en ai assez pour sauver votre vie! Ensuite je vous ferai chrétien pour sauver votre âme! Mais que dis-je? vous vous ferez chrétien tout seul.... Quand vous croirez en Dieu le père, vous adorerez Dieu le fils,... parce que Jésus n'est autre chose que la parole de Dieu: le verbe fait chair; Jésus est le révélateur des forces héroïques de la créature pour s'élever jusqu'au créateur; Jésus fut la vérité et la voie qui s'étaient obscurcies et effacées dans le cœur de l'homme.... Jésus est le consolateur, le refuge, le sauveur de tous ceux qui pleurent!...

— Ah! mon père! mon père!... je croirai!... » murmura Fabien Comte, comme s'il priait au lieu de parler. « Je croirai!... Je le reconnais.... J'en ai besoin.... Mon âme me le dit.... Oh oui! l'âme est bien belle, l'âme est infinie.... inviolable.... immortelle. Dès que vous m'avez appris à penser à la mienne, je me suis senti fort, invulnérable, sans crainte, tranquille, en face de toutes les menaces de Diégo.... Que m'importe le monde, que m'importe l'opinion des hommes.

en comparaison de cette paix sublime, de ces délices sans nom que j'éprouve, en me regardant dans ma conscience et en voyant que je suis innocent et que j'ai une âme qui le sait!

— C'est cela!... c'est cela, mon fils! interrompit le vieillard en embrassant le jeune homme. Dieu fera le reste, si vous ne sortez pas du bon chemin!... Écoutez donc ce que Dieu exige en échange de l'éternelle grâce qu'il va verser dans votre cœur.... Faites-le et *vous verrez Dieu*, au même instant, souriant au fond de votre âme!

— Dites!... Je suis prêt à tout! Je ne connais pas ce bonheur ineffable!... Que je suis heureux depuis que je me suis résigné à *ne plus l'être*. Comme je respire depuis que *je sais moi-même* que je suis innocent!... Maintenant je n'ai plus besoin que personne le croie!...

— Voilà! voilà ce que je voulais vous dire!... répliqua le jésuite. Vous avez déjà commencé à connaître que Dieu le sait! Vous êtes déjà entré en possession de votre âme! Vous sentirez bientôt en déborder la prière, entre des torrents de douces larmes.... Et, maintenant, assez de paroles... et passons aux actions. Que vous serez heureux demain soir! quel échec va subir Diégo! car, oui, monsieur, ce qu'il y a à faire est bien simple.... En premier lieu, pour les raisons que Lazare vous a déjà expliquées, vous devez donner aux enfants abandonnés, avant neuf heures du matin, toute la fortune du comte de la Umbria, en vous réservant uniquement ce qui restera aujourd'hui, à l'ancien Fabien Comte, de la légitime de sa mère.... Sommes-nous d'accord?

— Vous pouvez y compter! répondit Fabien en baisant les mains du père Manrique. Bien des remerciements pour la justice que vous me rendez!... Ce conseil est pour moi une couronne!

— En second lieu, continua le vieillard, il vous faut renoncer au titre de comte, au secrétariat de la légation, à votre candidature à la députation aux Cortès....

— Renoncé, mon père, renoncé!... Mais arrivons au point coneret du conflit....

— Troisièmement, vous devez rechercher Lazare immédiatement et lui demander pardon de l'avoir injurié de cette

façon.... Vous n'étiez pas Dieu pour juger et châtier ses fautes!... et, au surplus, vous voyez que tous ses conseils étaient salutaires....

— Oh oui!... Cette nuit même, j'irai le voir. Pauvre Lazare!... Sans doute, il est également innocent! Est-ce que les apparences ne me condamnent pas, moi aussi!... Un an sans rien savoir de lui!... Qui sait s'il vit encore! Il peut être mort!... Combien j'avais raison de m'approcher cette nuit de sa maison!... Mais enfin le sujet principal....

— Quatrièmement, poursuivit le père Manrique, vous devez écrire à don Jaime de la Guardia et lui dire que, par respect pour la mémoire de son frère, dont vous avez perfidement souillé l'honneur, vous renoncez à la main de Gabrielle.

— Mon père!... » s'écria le jeune homme avec un air de protestation et de révolte, comme le blessé qui sent le bistouri pénétrer dans la chair vive.

« Il faut faire plus encore.... continua le prêtre : vous devez écrire à Gabrielle elle-même, et lui dire que Diégo vous accuse d'avoir attenté à la vertu de Grégoria : que, bien que ce soit une calomnie, vous ne vous considérez pas digne que personne vous croie innocent d'un tel péché ; que vous ne croyez pas mériter l'amour et la compagnie d'un ange, et que, par suite, vous vous désistez du mariage projeté....

— Mon père!... mon père! dit Fabien en sanglotant, je l'adore!... C'est impossible, ce que vous me conseillez là!

— Dieu l'ordonne! répondit le jésuite en étendant la main droite en signe de jurement.

— Ma Gabrielle! » murmura le jeune homme en se couvrant la figure de ses mains.

Et de brûlantes larmes roulèrent entre ses doigts.

« Toutes ces choses réalisées, continua le vieillard avec une voix sourde, vous irez voir Diégo et vous lui direz :
 « Je viens de me déposséder de ma fortune, de mon titre, de
 « renoncer à Gabrielle... et, si je n'ai pas moi-même dénoncé
 « aux tribunaux le délit que j'ai commis, de concert avec
 « Gutierrez et le marquis de la Fidélité, c'est parce qu'il ne
 « m'appartient pas, à moi, de les accuser, ni de les perdre,
 « étant mes prochains, et parce que je ne dois pas contri-
 « buer, par des actes positifs, à la diffamation de mon père et

« de doña Béatrix de Haro.... Mais tu peux le faire et tu peux être bien sûr que, moi-même, je me constituerai prisonnier et que je déclarerai la vérité devant mes juges. comme je la déclare dans ce papier que je te remets... » et vous lui remettrez, en effet, un papier dans lequel vous confesserez humblement tous vos crimes. Et, si Diégo vous traduit en justice, vous irez en prison et au bague, où vous pourrez jouir également de la contemplation de votre âme et vous glorifier de l'amour de Dieu.... Autre chose : si Diégo insiste pour que vous vous battiez, vous vous y refuserez, alors même que le monde vous appelle lâche.... S'il vous frappe sur une joue, vous lui présenterez l'autre. S'il vous crache au visage, s'il vous foule aux pieds, vous lui direz : *« Je suis innocent du délit dont tu m'accuses, mais je mérite que tu me traites de cette façon »* : et, si par hasard vous sortez vivant et libre de toutes ces épreuves.... je vous attends ici!... Venez me trouver, et nous continuerons à parler de Dieu et de l'âme, jusqu'à ce que j'arrive à l'heure où j'irai vous attendre dans l'autre vie!... »

Fabien ôta les mains de devant son visage en essuyant ses dernières larmes et il leva son front pâli, sur lequel se voyait déjà le signe de la sublime intrépidité et de la courageuse résignation des martyrs.

« J'accepte! dit-il enfin, en tendant une de ses mains au père Manrique.... Ma pauvre Gabrielle!... »

— Merci! » répondit le prêtre en étreignant cette main dans les siennes.

Et ils restèrent en silence pendant un long espace de temps, tous deux debout, au milieu de la cellule, le jésuite les yeux fixés sur le visage de Fabien, et celui-ci le regard vague et égaré, comme s'il contemplait de lointains horizons.

Dix heures sonnèrent.

Le jeune homme frémit, comme s'il revenait à la vie.... Il regarda autour de lui et ses yeux se posèrent sur le crucifix sculpté qui se trouvait sur le bureau.... Il s'avança alors vers lui, le saisit avec un geste d'amour et se mit à contempler Jésus, en lui disant :

« Toi, l'ami de l'homme, le frère du malheureux, tu es

mort sur la croix pour les fautes d'autrui. Moi, je vais souffrir pour les miennes.... Où trouver un sacrifice égal au tien? Tu étais innocent et tu pouvais le démontrer et t'épargner ainsi le supplice... et tu as préféré mourir, pour donner aux hommes un haut exemple d'amour, d'humilité et de foi envers le Père éternel.... Oh! Christ! je t'ai toujours aimé.... Soutiens mon courage dans le combat que je vais entreprendre pour me rendre digne de te baiser de nouveau, comme je te baise en ce moment, et de me ranger sous ta bannière!... »

Et, portant à sa bouche les pieds de Jésus crucifié, il imprima sur eux un baiser ardent, dans lequel se sentit vibrer autant d'amour que l'âme humaine peut en contenir.

Le jésuite priaît, pendant ce temps, en contemplant l'image du Rédempteur.

« Adieu, mon père! s'écria Fabien en dernier lieu, en embrassant le père Manrique. Jusqu'après le combat, si j'en sors vivant!

— Pensez à Dieu! répondit le prêtre.

— J'y penserai.... Je reconnais qu'il va me venir en aide.... Je vois que déjà commence à poindre la lumière de la foi dans les ténèbres de mon esprit. Quand reluira, dans cette nuit, le soleil de l'immortalité, je viendrai ou je vous appellerai, où que ce soit que je me trouve, pour que vous me donniez l'absolution que je ne mérite pas aujourd'hui.

— Oh! vous viendrez!... vous viendrez!... répondit le jésuite, en accompagnant le jeune homme jusqu'à la porte. Cependant je vous bénis de toute mon âme, comme un autre humble religieux bénit Christophe Colomb lorsqu'il le vit partir de son couvent pour aller, à travers les mers, découvrir un nouveau monde.... Vous allez également découvrir un autre monde : vous allez découvrir le monde qui existe au delà de l'océan de la mort.... Adieu, fils de mon cœur! »

Et, en parlant ainsi, le jésuite bénit Fabien à plusieurs reprises.

Celui-ci reçut ces bénédictions à genoux; après quoi il sortit de la cellule en s'écriant :

« Au revoir, mon père! Priez Dieu pour moi! »

LIVRE VII

LE SECRET DE LAZARE

I

L'AFFIQUET ANIMÉ

Quelqu'un qui eût vu, cet après-midi, Fabien Comte monter avec tristesse et indécision l'escalier du couvent des Pauls ne l'eût pas reconnu au moment où il le descendait, après sa longue conférence avec le père Manrique. On eût dit que le jeune homme avait vieilli de dix ans pendant ces six heures ; sa figure montrait la mélancolique sérénité et la fermeté de l'homme parvenu à la maturité de son âge et qui embrasse, de là, tout l'horizon de sa vie, déjà limitrophe de celui qui se trouve de l'autre côté de la mort.

En traversant le palier de l'escalier, éclairé par deux petites lanternes placées devant une Vierge, et en passant auprès du bassin d'eau bénite dans lequel il n'avait pas osé mouiller ses doigts auparavant, il s'arrêta aussi un instant....

Ce bassin était une petite coquille de marbre jaune, qui se détachait de la muraille, comme une main amie qui lui présentait l'eau du Jourdain....

Le jeune homme ne réprima pas, cette fois, les élans de son cœur, et, après avoir regardé autour de lui et voyant qu'il était seul, il s'approcha lentement de l'humble coupe et s'appuya contre elle, comme le pèlerin du désert s'approche de la citerne où il espère boire....

Peut-être venait-il d'éprouver la crainte... ou l'espérance,.... le doute, enfin, que le bassin fût vide.... Mais il se trouva qu'il était rempli de la céleste rosée.

« Regarde-moi, si tant est que tu existes ! murmura alors le jeune homme en levant les yeux au ciel. Ma raison bornée se récusait elle-même devant la simple *possibilité* que tu es là, me contemplant, et mon esprit, autre mystère, te donne d'avance avec joie cette preuve d'amour, de gratitude et d'humilité.... »

Et, en parlant ainsi, il plongeait dans cette eau bénite le pouce et l'index en forme de croix et se signa avec respect.

« Qui reconnaîtrait en moi Fabien Comte ! ajouta-t-il bientôt en souriant. Hélas ! si Diégo m'avait vu me signer avec joie et avec cet élan de foi, il ne douterait plus de mon innocence !... »

— Ne craignez rien !... s'écria une voix au pied de l'escalier, où l'obscurité était profonde.

— Qui me parle ? dit Fabien saisi d'un trouble indéfinissable.

— C'est moi, ... continua la voix mystérieuse, et je dis que Votre Seigneurie n'ait aucune appréhension, attendu que c'est moi-même qui ai renouvelé l'eau bénite.... »

Fabien, qui avait commencé à se croire en pleine tragédie surnaturelle, se tranquillisa en reconnaissant la voix du portier....

« Prenez garde de tomber ! » poursuivit celui-ci, et il ajouta : « Que Votre Seigneurie se tienne à la rampe.... « Pourquoi monsieur le comte s'est-il arrêté dans l'escalier ? » me suis-je demandé en entendant cesser le bruit des pas. Et c'était que Votre Seigneurie avait voulu se signer et prier devant Notre Dame de la consolation.... Allons ! allons !... je ne reviens pas de ma surprise !... Ainsi donc Votre Seigneurie est un si grand ami du révérend frère Manrique ! Pourquoi ne m'en avez-vous pas averti quand je vous ai ouvert la porte ?... Mais cela se voit ! Il y a toutes sortes de gens dans ce siècle ! Heureusement, je me suis chargé de tout dès que j'ai vu que vous preniez le chocolat ensemble et que la conversation durait des heures entières.... Quant au pauvre petit, n'en soyez pas inquiet, je l'ai fait courir pour mon compte.... »

— Quel petit ? demanda Fabien.

— Le laquais de Votre Seigneurie....

— Jésus! mon Dieu!... vous avez raison!... Comment ai-je pu oublier que cette malheureuse créature était restée sans manger, exposée au froid, sans aucun abri,... avec la nuit qu'il fait?...

— Tranquillisez-vous, monsieur le comte : quand j'ai vu que les offices se prolongeaient, je jetai à Juan un manteau pour qu'il s'en couvrit, et je lui donnai du pain et quelques autres petites choses que j'avais dans mon armoire.... Nous sommes déjà bons amis!... Et comme il aime Votre Seigneurie, le petit coquin!...

— Ah!... tenez.... prenez ceci.... dit Fabien en tendant au vieux quelque monnaie d'or.

— Non, monsieur,... je ne le prendrai pas,... répondit le portier avec fermeté. Laissez-moi le plaisir d'avoir fait une infiniment petite œuvre de charité!

— C'est bien!... mais laissez-moi le plaisir d'en faire une autre.... Avec cet or vous pourrez....

— Je n'ai besoin de rien, monsieur le comte,... si ce n'est une bonne heure avant de mourir, et cela, personne autre ne peut me l'accorder que Dieu dans sa miséricorde.

— Vous pourriez en faire des aumônes....

— Alors faites-les vous-même, et ce sera la même chose.... De toutes manières... le profit en sera pour votre âme!... Dieu suit le cours de chaque monnaie... et jusqu'aux feuilles sèches des arbres.

— Vous êtes un bon disciple de celui d'en haut! s'écria le jeune homme, en faisant sans doute allusion au père Manrique.

— Et de Celui qui est encore plus haut! » répondit le vieux, pensant assurément à Dieu.

Pendant ce colloque ils étaient sortis dans la rue.

Le groom n'était plus enveloppé dans le manteau : il s'en était dépouillé lestement en voyant sortir son maître.

« Pauvre petit Jean! lui dit Fabien avec douceur. Pardonne-moi le mauvais moment que je t'ai fait passer. »

L'enfant regarda le comte avec surprise et presque avec crainte en l'entendant parler de cette manière : on reconnaissait que le malheureux n'avait jamais entendu de paroles caressantes.

Il commença alors à se disculper d'avoir accepté les offres du portier, et à nier, comme s'il niait un crime, d'avoir senti le froid et d'avoir eu faim.

Le comte fut humilié et honteux devant ces deux êtres qui lui avaient paru, quelques heures auparavant, si peu dignes d'attention, étant donné que, quelques heures auparavant, il eût daigné les considérer, et il s'écria vivement :

« Allons ! allons à la maison ! Je te laisserai là, mon petit Jean, et je te ferai soigner comme un roi ! Eh bien ! adieu, mon ami, ajouta-t-il en tendant la main au portier et en montant dans la voiture. Jusqu'au revoir ! bien des remerciements pour tout ! Et pardonnez-moi les ennuis que je vous ai causés ! » Et, en parlant ainsi, il s'empara des rênes et du fouet et mit le cheval au trot.

« Que la Vierge accompagne Votre Seigneurie ! Que saint Antoine la protège ! » dit le vieux en s'arrêtant. Et notre jeune homme ne put s'empêcher de comparer ces bénédictions et ces saluts avec les sifflets et les coups de pierre qui lui furent lancés, dans l'après-midi, à la Puerta del Sol ; à tel point, qu'il dit :

« Mon ami Jean, tu vois que tout le monde ne me déteste pas !... »

Le groom, ou plutôt l'*affiquet animé*, comme nous l'avons appelé au début, ne comprit pas le sens de ces paroles ; il entendit seulement que son maître lui parlait de nouveau affectueusement, et il répondit, en ôtant son chapeau :

« C'est très bien, monsieur le comte. »

Fabien sourit avec douceur, et lorsqu'ils eurent dépassé la place de Santo Domingo, où il y avait encore beaucoup de masques, et quand ils furent entrés dans la rue déjà déserte des Preciados, il demanda au petit laquais :

« D'où es-tu ? »

— De Lugo, monsieur le comte, ... répondit le petit Jean, un peu plus hardi.

— Combien y a-t-il de temps que tu es à la maison ?

— Deux ans, monsieur le comte.

— Et combien gagnes-tu ?

— Dix piastres... et l'habillement.

— Et dis-moi, ... mais dis-le-moi avec vérité, tu as eu ce

soir bien froid et bien faim, lorsque le vieux est venu à ton aide?

— Ça, non, monsieur! Je suis habitué à tout.... J'ai éprouvé souvent la faim et ressenti le froid en ce monde.

— Et quel âge as-tu?

— Quatorze ans.

— Pauvre vétéran!... » murmura Fabien en le regardant avec compassion.

Dans ce moment ils traversaient la Puerta del Sol, où il se trouvait beaucoup moins de monde que dans l'après-midi.

La marchande de journaux qui avait insulté le jeune homme en l'appelant *Comte postiche* était à son poste, annonçant les titres des publications du soir et donnant le sommaire des nouvelles les plus importantes qu'elles contenaient.

« Demain elle publiera mon déshonneur! pensa Fabien. Et qui sait?... peut-être annoncera-t-elle ma mort!... Je te salue, triste femme, comme la personnification ou le véhicule de l'opinion publique!... tu seras l'exécutrice de la vengeance de Diégo!... tu seras le clairon du scandale!... »

Dans la rue de Espoz y Mina, le jeune homme adressa de nouveau la parole au groom :

« Petit Jean, as-tu ton père? lui demanda-t-il en affectant une certaine indifférence.

— Non, monsieur.

— Et ta mère?

— Non plus.

— Qui t'a conduit à Madrid?

— Personne,... je suis venu à Madrid avec des muletiers.

— Et comment vivais-tu?

— En demandant l'aumône. Bientôt je fus arrêté par la police, et je fus envoyé à l'hospice, où j'appris à lire et à écrire. Mais je me sauvai, et un cocher de mon pays m'enseignua à conduire.... Je l'aidais à laver les voitures, et il me donnait le peu de pain qu'il avait de reste; ce fut alors que le majordome de Votre Seigneurie me prit à la maison, où je me trouve fort bien.... très bien....

— Est-ce que je ne t'ai jamais traité avec dureté?... N'as-tu rien à me reprocher?... »

Le petit Galicien regarda son maître avec étonnement, comme s'il eût cru qu'il fût devenu fou.

Fabien se remit à sourire avec une tristesse infinie, et il dit en lui-même, en levant les yeux au ciel :

« Combien cette pauvre créature est surprise de m'entendre, et moi-même je ne me reconnais pas ! Hélas ! au bout du compte, ce que le père Manrique m'a conseillé est une *mort partielle*. »

En même temps ils arrivèrent à la rue Santa Isabel, où habitait le jeune homme. Celui-ci mit pied à terre, après avoir remis les rênes au groom, et il lui dit, en lui tendant un petit portefeuille très élégant :

« Jean, il est bien possible que nous ne nous revoyions plus. Dans ce portefeuille il y a un peu plus de vingt mille réaux.... Je te les donne. Retourne à Lugo, achète une voiture et une paire de mules, et consacre-toi à conduire les voyageurs. Ensuite, quand tu te marieras et que tu seras heureux avec ta femme et tes enfants, pense quelquefois à moi... et Dieu t'en récompensera. »

L'enfant se mit à pleurer et répondit, en remettant le portefeuille au comte de la Umbria :

« Je ne peux pas m'en aller de la maison ! Quel mal ai-je fait à Votre Seigneurie, pour qu'elle me renvoie de cette manière ? D'ailleurs, je ne peux pas garder cet argent !... Tout le monde se figurerait que je l'ai volé !

— Sois sans crainte ; je dirai la vérité à mon administrateur, et je le chargerai de te donner des conseils et de te diriger pour tout ; et, à présent, va-t'en dîner et dormir après. »

Et, en parlant ainsi, Fabien entra rapidement dans la maison.

Le petit Jean, plus étonné et plus émerveillé que jamais, le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il l'eut vu disparaître.

Il serra ensuite l'argent et murmura avec gravité, en s'acheminant vers la remise :

« Eh bien, monsieur, je n'ai pas autre chose à faire qu'à exécuter vos ordres.... J'irai à Lugo, et je me chercherai une fiancée ! »

II

LES PROTÉGÉS DE LAZARE

Fabien, pendant ce temps, était monté dans ses appartements, et, après avoir écrit rapidement un billet, pris un manteau, ramassé tout l'or et les billets de banque qu'il trouva dans son bureau, formant environ cinq ou six mille piastres, après avoir descendu de nouveau l'escalier, il dit à ses serviteurs :

« Portez à l'instant même cette lettre chez mon administrateur. Si quelqu'un vient me demander, dites-lui que je serai ici demain matin, sans faute, à neuf heures. Ne m'attendez pas cette nuit.... »

— Je dois avertir monsieur le comte que, s'il a la pensée d'aller au bal masqué, observa le valet de chambre, il a oublié de se mettre en habit.... »

Fabien sourit de nouveau amèrement et ne répondit pas un seul mot.

« Il va au jeu, supposèrent successivement plusieurs domestiques lorsque le jeune homme fut sorti dans la rue.

— Moi, je crois bien, dit le cuisinier, qu'il va escalader les murs du couvent où est enfermée sa future épouse.... Et cependant, je parie deux contre un qu'il ne se mariera pas!...

— Qu'a-t-il à faire de se marier!... » s'écrièrent les autres.

Fabien, pendant ce temps, se dirigeait vers la maison de Lazare, tremblant à l'idée qu'il fût mort ou qu'il ne se trouvât pas en ce moment à Madrid, ou bien qu'il ne le reçût pas à cette heure, ou enfin qu'il ne lui rendit pas justice....

Comme nous le savons déjà, l'habitation de Lazare se trouvait située dans une rue triste, où l'herbe croissait, dans l'ancien Madrid, à côté de l'église San Andrés, parage qui, aujourd'hui encore, ressemble plus à certains mélancoliques faubourgs d'Avila ou de Tolède, qu'au reste de la capitale de l'Espagne moderne.

Dès que le jeune homme fut arrivé dans cette rue silen-

cieuse, il s'arrêta devant un édifice qui pouvait bien avoir été un palais au moyen âge, et dont le portail, presque entièrement couvert de clous énormes, était fermé comme un tombeau ; et, saisissant un de ses marteaux massifs, il frappa fortement.

Il se passa un long temps avant que l'on répondit.... En revanche, l'unique fenêtre d'une petite cahute qui se trouvait juste en face du silencieux hôtel, s'ouvrit, et Fabien s'aperçut qu'on l'observait de là, bien qu'il fit en sorte de se mettre à l'abri des rayons de la lune.

Cette manœuvre lui parut très naturelle dans un faubourg si isolé et si tranquille, et, tournant le dos avec indifférence, il frappa une seconde fois au portail garni de clous.

La fenêtre se referma alors, et, un moment après, on ouvrit la porte de la petite maison, et sur le seuil apparut un garçon vêtu d'une veste, qui s'avança lentement vers le comte, avec des gestes de confiance et de paix.

Fabien ne s'émut pas non plus, quelque grande que fût sa surprise, et il se borna à baisser le pan de son manteau et à tourner son visage vers la lune, afin que l'inconnu revint de son erreur si, par hasard, il l'avait confondu avec une autre personne.

Mais ce fut l'inverse qui se produisit, car le jeune garçon, qui pouvait avoir à peu près seize ans, s'écria au même instant, en faisant un salut respectueux :

« Je ne m'étais pas trompé!.. Et que je suis heureux, monsieur Fabien, que vous vous soyez de nouveau souvenu de mon parrain ! Il vous reverra avec plaisir, car il est resté seul depuis sa maladie de l'an dernier!... Mais quoi donc!... Vous ne me reconnaissez pas?

— Je ne me rappelle pas.... répondit Fabien.

— Je suis Pepe, le fils du cordonnier en vieux qui travaille le jour sous cette porte.... Vous ne vous en souvenez pas? Je suis ce petit garçon à qui don Lazare enseignait à lire et à écrire!... Aujourd'hui c'est moi qui donne des leçons aux enfants du quartier, et j'aide mon père à soutenir la famille.... Ah! don Lazare a été toujours notre bon ami!... A tel point que, lorsqu'il est rentré si gravement malade, une certaine nuit, il y a un an à présent, mon père et moi, nous

avons aidé le portier et le porteur d'eau à le soigner et à le secourir... le porteur d'eau le veillait une nuit, et moi l'autre. Il est certain que, dans le délire de la fièvre, il ne cessait de vous appeler et de nommer don Diégo.... Mais quoi! il paraît que vous vous êtes donné le mot aujourd'hui!... M. Diégo, après être également resté un an sans venir ici, a passé aujourd'hui toute la soirée avec don Lazare. »

Fabien frémit en apprenant cette nouvelle....

« Et il est déjà parti? demanda-t-il avec une anxieuse terreur.

— Oui, monsieur.... Mais ne vous inquiétez pas, car il doit revenir.

— Quand?... Comment?... Qui te l'a dit?... interrogea le jeune homme avec plus d'épouvante.

— Je vais vous le dire.... répondit le garçon. Je montais l'escalier du palais, après le coup de la prière, parce que je suis chargé de distribuer chaque jour les restes du diner de don Lazare aux plus pauvres de cette rue, lorsque je vis don Diégo, qui prenait congé de mon parrain en lui disant : « Il n'est pas nécessaire que tu viennes chez moi; je reviens »... Et c'est ainsi que je le sais.

— Mon Dieu! pensa Fabien en courbant sa tête, ils se sont déjà entendus contre moi, pour ma perte!

— Mais dans tout cela, continua son interlocuteur, vous ne savez pas pourquoi je suis ici.... Je suis ici parce qu'en attendant frapper si tard à la porte de mon parrain, j'ai craint que ce ne soit quelque personne venant avec de mauvaises intentions.... Ah! je donnerais avec bonheur ma vie pour éviter le plus léger déplaisir à don Lazare!... Il est si bon! et il a tant fait pour moi.... Mais j'entends les pas du portier.... Le pauvre vieux, sans doute, sera monté pour savoir s'il devait ou ne devait pas ouvrir la porte.... Oh!... n'ayez pas peur!... nous faisons bonne garde autour de notre roi, le père des pauvres, le juste entre les justes!... Mais voilà le portail ouvert.... Bien le bonsoir, monsieur don Fabien.

— Bonsoir, mon ami », répondit le gentilhomme avec bonté.

Et il quitta le fils du cordonnier en murmurant mélancoliquement :

« Et, Diégo et moi, nous nous moquions de Lazare, parce qu'il aimait mieux apprendre à lire et à écrire à ce garçon que d'aller au théâtre avec nous!... Combien je lui envie aujourd'hui l'amour et la reconnaissance que cette bonne action a inspirés à l'âme de son élève!... Hélas!... je n'ai personne qui m'aime de cette manière!... Il est vrai que je n'ai jamais rien fait, dans ce monde, dont je puisse me flatter! »

Il entra aussitôt par le portail de la vieille maison, où l'ancien portier l'accueillit avec non moins de joie que le nouveau professeur d'instruction primaire.

« Grâce à Dieu!... c'est donc vous!... s'écria-t-il en lui baisant les mains. Que mon maître va être content!... Et combien vous lui avez fait faute dans cette dernière année!... J'avais peur qu'il n'en mourût. Mais Dieu a eu pitié de nous, et la joie commence à revenir dans la maison... Tous,.... tous viennent de nouveau chercher l'excellent homme que j'ai vu naître, et qui, aujourd'hui, m'inspire autant de vénération et de révérence que s'il était mon père!... Quel homme, monsieur don Fabien, quel homme!... Chaque jour, il est de plus en plus adoré!... Chaque jour, ce que nous préférons, le peu de personnes qui le connaissons, c'est de le voir et de l'entendre! »

Fabien pensa à ses domestiques et à la façon dédaigneuse et railleuse dont ils l'avaient accueilli, par deux fois, ce jour-là, en supposant qu'il s'adonnait de nouveau à de criminels plaisirs, alors qu'il venait d'ouvrir son âme à la douleur et à la vertu, et il ne put s'empêcher de dire à haute voix :

« Chacun recueille, dans ce monde, le fruit de ses œuvres! L'homme de bien reçoit des bénédictions, et le débauché ou l'homme perverti est l'objet de malédictions et de calomnies, fruit du scandale qu'il a causé!

— C'est ainsi! » répondit le portier, pendant que Fabien Comte montait le large escalier délabré du palais, avec autant de crainte que de honte.

Toutefois il rencontra encore, avant d'arriver au premier étage, un autre protégé de Lazare.... Cet être fut encore plus expansif dans sa joie que le jeune garçon et le portier, car, aussitôt qu'il eut reconnu notre jeune homme, il com-

mença à lui faire des caresses et des démonstrations de plaisir, comme s'il le remerciait, lui aussi, et s'il lui souhaitait la bienvenue.

C'était le chien favori de Lazare, le chien pendant la maladie duquel ce dernier s'était abstenu d'aller, avec Diégo et Fabien, à une promenade champêtre, et que, pour cela, il avait été appelé hypocrite.

Enfin, au haut de l'escalier, un homme attendait Fabien, les bras ouverts....

Mais — oh! surprise, oh! terreur! oh! inattendue moquerie de la destinée! — cet homme n'était pas Lazare! Cet homme n'était pas l'ancien maître de la maison, dont tout le monde vantait la vertu et la sagesse....

Au contraire : Cet homme était le fameux accusateur de Lazare, son ennemi, son juge redoutable, le jeune Américain enfin qui l'avait traité d'*infâme*, de *séducteur*, de *déshérité* et de *lâche*, pendant la terrible soirée dans laquelle il avait réussi à lui arracher le mystérieux portrait!

C'est-à-dire, cet homme était le marquis de Pinos et de la Algara.

III

OÙ IL EST DÉMONTRÉ QUE LAZARE N'ÉTAIT PAS LE FILS DE SON PORTIER.

Il est facile de s'imaginer la stupéfaction de Fabien en se voyant reçu dans cette maison par ce jeune homme, qu'il supposait être au delà des mers....

Celui-ci l'embrassa avec tristesse et, gravement, lui dit :
« La Providence vous envoie vers moi lorsque je désespérais de vous rencontrer.... Il y a huit jours que je vous cherche en vain dans tout Madrid!....

— Vous me cherchiez! s'écria Fabien avec la plus grande surprise. Et vous m'accueillez en m'embrassant! Je vous déclare que je ne vous comprends pas.... Au reste, tout le monde sait qui je suis et où je demeure....

— Vous vous rappelez sans doute, en parlant ainsi, répondit le jeune homme avec douceur, que, lorsque nous nous séparâmes, dans cette malheureuse soirée, vous me fîtes l'honneur de me remettre votre carte, comme acceptation au préalable d'un défi possible....

— Justement,... répondit, avec autant de modération que de dignité, celui qui se nommait encore comte de la Umbria.

— Eh bien, apprenez d'abord que cette carte, je l'ai perdue le même soir, en sortant de cette maison,... ce à quoi je n'attachai pas une grande importance, étant donné que je ne pensais, d'aucune manière, à vous envoyer un cartel.... »

Fabien salua affectueusement le marquis de Pinos, qui poursuivit en ces termes :

« Et quant à votre nom,... veuillez me pardonner, je l'oubliai complètement quelques heures après la terrible scène.... J'avais alors tant de choses horribles dans la pensée !

— Mais... enfin,... intima Fabien Comte.

— J'y arrive.... Eh bien, comme je vous le disais, il y a une semaine que je suis à Madrid, de retour du Chili, vous cherchant dans les rues, aux théâtres, aux promenades, sûr de reconnaître votre figure ou celle de votre compagnon, qui, je crois, s'appelle Diégo, si le hasard me faisait vous rencontrer.... Mais rien!... Toutes mes perquisitions étaient inutiles, et comme, d'un autre côté, ni Lazare ni le vieux portier ne voulaient me donner aucun renseignement à ce sujet, je perdais matériellement tout espoir, quand voilà qu'en ce même moment, me trouvant dans le cabinet de Lazare, le portier en question entre avec une grande agitation et lui dit : « Monsieur! monsieur! grande nouvelle! « Don Fabien Comte frappe en ce moment à la porte de la « rue! Je l'ai vu par le guichet! Dois-je lui ouvrir? »

« — Je l'attendais! » répondit Lazare. « Ouvre-lui immédiatement. »

« — Fabien Comte!... me suis-je écrié, me rappelant de suite que c'était votre nom.... Le ciel me l'envoie! Enfin, « je vais pouvoir lui découvrir la vérité!

« — Je te défends de le voir!... Je te défends de lui parler! » crie Lazare en cherchant à me retenir.

« Mais je suis plus léger que lui : je sors de l'appartement, je ferme la porte à clef derrière moi, le laissant prisonnier.... Et me voici, vous demandant la faveur de m'entendre, avant que vous entriez voir *mon frère*.... »

Fabien marchait de surprise en surprise, et la dernière lui ôta un moment la parole.

« *Votre frère!* s'écria-t-il enfin. Lazare est *votre frère?* »

— Mon frère, oui, monsieur,... répondit le marquis de Pinos avec un affectueux orgueil. Mais je m'explique mal,... ajouta-t-il ensuite, en joignant les mains comme s'il voulait prier : Lazare est mon second Dieu! Lazare est l'homme le plus grand, le plus digne, le plus généreux que j'aie jamais connu dans le monde! Je ne suis revenu cette fois de l'Amérique que pour vous le dire, à vous et à votre ami Diégo, moi qui ai, en votre présence, gravé sur le front de ce martyr la marque infamante de la plus atroce calomnie!

— Ah! Dieu le sait! s'écria avec élan Fabien, visiblement ému, Dieu sait que, sans qu'il fût besoin de votre témoignage, je venais ce soir pour embrasser Lazare et pour lui dire : « Je jure que tu es innocent! » Dieu le sait, et le saint prêtre avec lequel je viens d'avoir une conférence le sait également.

— Mais quoi! répliqua le jeune Américain, vous connaissez déjà la vérité? Vous saviez déjà que Lazare n'était pas coupable? Qui donc vous l'a dit?

— Mon propre cœur! mes propres infortunes! la foi,... la même foi avec laquelle je demande à Dieu qu'il inspire à toutes les âmes le pouvoir de lire dans la mienne!... Ah! pauvre Lazare! je veux le voir, je veux lui demander pardon, je veux le serrer dans mes bras!...

— Vous le verrez bientôt. Il le désire, lui aussi, ardemment.... Mais avant il faut que vous appreniez par moi des faits très graves et secrets que Lazare ne vous raconterait jamais.

— Ah! monsieur le marquis,... je ne mérite pas cette confiance! Je ne veux rien savoir!... Je n'ai aucun droit d'écouter les secrets de personne!... objecta Fabien avec amertume. Oubliez, en tout cas, ce qui m'arrive à moi-même.

— Je l'ignore de tous points, mon cher ami!....

— Eh quoi! vous n'avez pas vu, ce soir, ici, ce Diégo que vous connaissez aussi bien que moi?

— Comment! votre ami est venu ici ce soir? Alors c'est avec lui que Lazare a passé cette soirée, enfermé dans son cabinet!... Que je regrette de ne l'avoir pas su. Je lui aurais donné les mêmes explications que je vais vous donner à vous-même, et qui, depuis trois mois, pèsent sur ma conscience!

— De sorte que, continua Fabien, Lazare ne vous a rien raconté? De sorte que vous ignorez ce qui me survient?

— Je vous en donne l'assurance, foi de gentilhomme! Ah! mon frère est un tombeau!... non seulement pour garder les secrets des autres, mais aussi pour les siens propres.... Mon frère est une mer insondable pour les sublimes et silencieuses douleurs! Mon frère ressemble à ces volcans éteints de l'Etrurie oubliée, aujourd'hui recouverts par les eaux, dont l'immobile cristal laisse apercevoir, au travers de sa transparence, de mélancoliques ruines de temples et de cités! L'âme de mon frère est immense et muette comme l'éternité, à laquelle il pense à toute heure!

— Mon Dieu! Et j'ai pu le méconnaître pendant tant de temps! soupira Fabien. Et j'ai pu mépriser ses salutaires maximes! Et j'ai pu les attribuer à l'hypocrisie! Et je l'ai indignement maltraité!

— Et moi aussi! reprit le jeune Chilien, avec la plus grande amertume. Et tout eût continué de rester dans la même situation : nous, le calomniant et le méprisant, et lui, souffrant avec patience notre injustice, si Dieu ne s'était chargé de le réhabiliter à mes yeux et si je n'étais prêt, comme je le suis, à déchirer toutes les fibres de mon cœur en vous racontant la sublime histoire du héros, du saint au visage duquel j'ai craché, dans la soirée dont il a été question....

— Vous m'épouvantez! s'écria Fabien. Qu'est-ce donc que mon infortune, que j'ai méritée, à côté de ce martyr? Qu'est la pénitence que je dois accomplir, comparée aux tourments immérités que nous avons fait endurer à Lazare?... Parlez!... parlez!... Dieu me réserve cette leçon et cet exemple pour reconforter mon âme dans son angoisse!...

— Suivez-moi donc et écoutez-moi.... Quoi que vous vous imaginiez, ce sera peu de chose eu égard à la vérité! »

Et, en parlant ainsi, le marquis de Pinos conduisit Fabien dans un appartement voisin et s'exprima de la manière suivante :

IV

LE DÉSHÉRITÉ

« Lazare et moi, nous sommes les fils de l'opulent marquis de Pinos et de la Algara, né dans l'île de Porto-Rico et mort au Chili depuis deux ans.

Le marquis a été marié deux fois : la première, avec une Irlandaise de bonne maison, née et élevée dans l'hôtel où nous nous trouvons, et fille unique du baron O'Lein, alors décédé, et émigré des îles Britanniques, par suite de l'exaltation de ses sentiments catholiques.... De ce premier mariage, qui dura à peine un an et demi, naquit Lazare, qui hérita, par conséquent, du titre de baron, de la fortune pas très importante, des avantages du côté de sa mère et de ce palais en ruine, acheté par le baron quand il vint s'établir en Espagne.

La mère de Lazare était morte, mais, son aïeule maternelle vivant encore, celle-ci obtint du marquis de Pinos qu'il confiât à ses soins l'enfant, d'un âge si tendre, lequel fut élevé à Madrid et ensuite dans un collège catholique d'Irlande, de la façon remarquablement avantageuse dont vous avez pu apprécier les qualités et la sagesse, dans vos rapports avec mon frère.

Pendant ce temps, le marquis de Pinos était revenu en Amérique, et s'était décidé à s'établir au Chili, où, bientôt après, il contracta un second mariage, avec une très belle créole, qui avait à peine quatorze ans, et de laquelle je naquis dans cette triste vie....

Pardonnez-moi l'émotion qui me saisit.... Je viens de parler de ma mère.... Et c'est horrible, tout ce que j'ai à

vous conter par rapport à elle!... Mais Dieu me le commande.... Elle-même me l'a ordonné sur son lit de mort.... Le prêtre austère qui l'a assistée à sa dernière heure ne lui a donné l'absolution qu'à la condition que je dévoilerais ses fautes,... et, heureusement, j'ai ensuite obtenu de ce prêtre que cette divulgation serait limitée à l'égard des personnes que désirerait Lazare, Lazare le calomnié, afin de lui donner une réparation du déshonneur qui lui avait été imposé!... Lazare a été assez grand et assez généreux pour renoncer complètement à une semblable satisfaction.... Mais moi, je juge qu'au moins je dois le disculper aux yeux des deux hommes en la présence desquels je l'ai insulté et foulé aux pieds, dans cette funeste soirée.... Ne vous étonnez donc pas et ne me blâmez pas de m'entendre, comme vous allez m'entendre, mal parler de ma malheureuse mère.... J'accomplis une pénitence en son nom!... Je poursuis donc.

— Permettez-moi,... interrompit Fabien Comte qui écoutait le jeune Chilien avec un intérêt et une anxiété inexprimables,... ce prêtre,... était-ce un vieux jésuite appelé le père Manrique?

— Non, monsieur. Ce prêtre est encore jeune et se nomme le père Gonzalès. Quant à être jésuite, j'ai la certitude qu'il l'est.

— Continuez... et pardonnez-moi cette interruption, répliqua Fabien. Il y a tant d'analogie entre mes malheurs et ceux que je pressens, au travers des indications que vous venez de me fournir; les préceptes de ce confesseur concordent et s'harmonisent de telle manière avec ceux que vient de me citer le père Manrique, qu'il me semblait que ces deux prêtres étaient le même homme!...

— Et, en effet, c'est le même homme,... répliqua le marquis d'un air grave et au-dessus de son âge, en ce sens que, dans la compagnie de Jésus, il n'y a qu'une seule âme... l'âme de saint Ignace de Loyola. »

Fabien regarda le jeune homme avec un certain étonnement.

« Quoi donc? dit celui-ci en remarquant le regard de Fabien. Vous êtes surpris d'entendre parler ainsi le jeune écrivain qui, l'an dernier, a apporté tant de trouble dans cette mai-

son. Mais sachez que cela vient de ce que, depuis la mort de ma mère, survenue il y a trois mois, il me semble que j'approche de la vieillesse.... A tel point, que je ne pense plus qu'à Dieu et à mon âme.

— Vous aussi! » soupira Fabien d'une façon indéfinissable.

Et les deux jeunes gens se regardèrent mélancoliquement, jusqu'à ce qu'enfin le marquis de Pinos dit :

« Il y a cinq ans — j'en avais à peine quinze — mon père nous annonça, à ma mère et à moi, que Lazare allait arriver au Chili dans quelques jours, pour vivre, à l'avenir, avec nous. Le jeune baron O'Lein venait de perdre son aïeule maternelle, il avait terminé ses études d'ingénieur, il se trouvait seul sur le triste sol de l'Irlande, et mon père brûlait du désir de voir cet autre fils qu'il n'avait plus revu depuis qu'il l'avait laissé étant encore au berceau, et au sujet duquel il avait toujours reçu les informations les plus flatteuses et les plus élogieuses. Selon ces rapports, Lazare était un prodige de beauté, de talent et d'instruction; son portrait confirmait bien le premier point; quant aux deux autres, ses lettres donnaient le témoignage le plus clair de ce que ces éloges n'étaient que bien mérités. Les professeurs et quelques vieux amis de mon père vantaient également sa sévère moralité, sa vigueur herculéenne et son courage intrépide, et racontaient à ce propos plusieurs traits qui l'honoraient et le grandissaient sous tous les rapports.

De semblables renseignements enthousiasmèrent peu à peu mon père, au point d'inquiéter ma mère en ce qui me concernait. J'avais été jusqu'alors l'idole et l'enchantement du marquis, auquel, et non pas sans une certaine justice, on eût pu reprocher, pendant de longues années, de ne pas se souvenir qu'il avait un autre fils en Europe,... et ma mère, en voyant l'adoration subite qui s'empara de l'âme de son mari à l'égard de ce fruit de son premier mariage, ma mère craignit que je ne perdisse du terrain dans l'affection paternelle... et qu'elle-même ne se trouvât exposée au danger des souvenirs de la première épouse.

Ma mère n'aimait pas mon père.... Ah! mon Dieu!... voilà le moment des confessions douloureuses! Elle ne l'ai-

mait pas, dis-je, autant que lui l'aimait.... Il était matériellement ébloui par l'étrange beauté de cette fille des Andes et des brises du Pacifique; mais il était déjà vieux, et ma mère ne considérait en lui que le gentilhomme qui avait flatté son orgueil en l'anoblissant; que le millionnaire qui, pour obtenir un sourire, mettait à ses pieds tous ses trésors, comme un esclave devant une sultane; et le père fou d'amour pour l'enfant qu'il avait eu avec elle, autant qu'il était dénaturé et insensible pour celui que l'autre épouse lui avait donné.

Tout cela, je l'ai compris ou on me l'a raconté en dernier lieu.... Mais, lorsque Lazare arriva au Chili, et encore après, lorsque je vins à Madrid, l'année dernière, j'étais toujours dans l'aveuglement relativement aux véritables sentiments de ma mère.... C'était ma mère!... et je la croyais parfaite! Je l'idolâtrais aussi!... Pourquoi ne suis-je pas mort à ce moment?

La simple annonce que Lazare allait vivre avec nous produisit, dans la maison, de terribles altercations.... Mais mon père se maintint ferme, pour la première fois, contre la tyrannique volonté de son épouse, et je commençai à ressentir de la haine pour cet inconnu, mon frère, qui nous était envoyé par l'enfer pour faire verser à ma mère ses premières larmes....

Enfin, Lazare arriva,... et, à ma grande surprise, je remarquai qu'au lieu de s'accroître, le dissentiment domestique se calma comme par enchantement. Mon père l'attribua, ainsi qu'il avait coutume de le dire, à la bonté et à l'esprit du jeune baron, *qui avait désarmé la jalousie maternelle de sa marâtre*, et quant à ma mère — je l'observai en effet, — elle cessa de mal parler de mon frère, avec lequel, loin de là, elle se montrait attentive et affectueuse.

Que vous dirai-je en ce qui concerne la personne même de Lazare? Vous le connaissez depuis quelque temps; mais il fallait le voir alors, quand encore il n'avait pas connu l'amertume de la vie! Comme figure, c'était un chérubin, et son cœur débordait de joie et de bonheur, choses qui lui font défaut aujourd'hui et auxquelles supplée sa résignation infinie. Gracieux, confiant, affable avec tous, sage et modeste dans ses paroles, et facile et complaisant comme s'il y trou-

vait son propre plaisir; je ne tardai pas à me voir épris de lui, tandis qu'il me témoignait lui-même une tendresse presque paternelle, comme pour compensation de celle qu'il pouvait m'avoir retirée de la part de mon père.

Les choses se passaient ainsi, et il y avait à peine un mois qu'il était avec nous, quand mon frère disparut subitement, une nuit, sans dire adieu à personne et sans qu'on pût deviner les motifs de sa fuite ni le lieu vers lequel il s'était acheminé. Personne ne le vit partir.... Par suite, pendant deux ou trois jours, on craignit qu'il n'eût été séquestré par les Indiens du voisinage de notre domaine, qui l'auraient surpris dans le hamac où il avait l'habitude de s'endormir, pendant les premières heures de la nuit, sous le dôme formé par de superbes arbres,... ou que, s'étant aventuré dans les forêts voisines, il n'eût été dévoré par les jaguars....

Tout était ainsi, dans la maison, larmes et sanglots, perquisitions et conjectures, lorsque ma mère, qui, elle, n'avait ni pleuré ni gémé pour ce malheur apparent et s'était seulement bornée à consoler mon père, vint à lui avec une lettre ouverte, au moment où j'étais présent, et lui dit avec un accent d'indignation :

« Le facteur vient d'apporter cette lettre de Lazare, datée de Valparaiso; je l'ai ouverte, au cas où elle contient quelque mauvaise information, mais elle ne dit rien qui puisse t'inquiéter ni t'affliger; au contraire, elle te donne une bonne nouvelle.

— Quelle nouvelle? demanda mon père plein d'anxiété.

— La nouvelle que le pire des fils et le plus infâme des hommes, au lieu de se faire sauter la cervelle après l'*indignité* à laquelle il a eu recours il y a peu de jours, s'est contenté de nous délivrer de sa présence, et s'est embarqué pour l'Europe.

— A quelle *indignité* fais-tu allusion? cria mon père avec la plus grande agitation. Retire-toi, Juan.... poursuivit-il en s'adressant à moi : ta mère et moi, nous avons à parler seuls....

— Reste, mon fils.... s'écria ma mère au même instant. Je te l'ordonne! Tu es aujourd'hui un homme, et j'ai besoin

que tu saches, dès à présent et pour toujours, quel est le frère que tu as dans le monde, dans le cas où tu aurais de nouveau à te trouver avec lui pendant ta vie.... »

J'obéis et je restai.

« Voyons cette lettre ! avait dit mon père pendant ce temps. Que nous sachions ce qu'il dit ! Tes paroles et ta figure me remplissent de terreur ! »

La lettre s'exprimait ainsi :

« Père de mon cœur !... Pardonnez-moi le manque d'égards de ma fuite : j'ai voulu vous épargner l'affliction d'une séparation, peut-être éternelle. Je ne peux m'habituer à vivre au Chili, et je pars pour l'Europe, par un vapeur qui traversera les mers lorsque cette lettre vous parviendra.

« Adieu, mon père ; recevez l'âme entière de votre fils,

« LAZARE. »

« Il me manque à présent..., dit mon père après avoir fini de lire et pouvant à grand peine retenir ses pleurs, il me manque à présent d'être fixé sur l'*indignité* dont tu m'as parlé.

— Je te la ferai connaître en une seule phrase, car il y a des mots qui brûlent les lèvres : *Ton fils Lazare m'a demandé de répondre à son amour.*

— Jésus ! » s'écria mon père ; et il voulut se lever, mais il ne put se tenir debout et il retomba sur son fauteuil comme s'il était mort.

Moi, je courus vers ma mère ; je l'enlaçai dans mes bras, et je lui dis :

« Dis-moi s'il te faut la tête de cet infâme ! J'irai pour cela en Europe, et je la jeterai à tes pieds ! »

Ma mère me regarda avec une immense tendresse ; elle sourit doucement et couvrit ma figure de baisers.

« Ce n'est pas nécessaire, ... me dit-elle : il est assez puni. »

Le jour qui suivit cette scène, mon père nous lut, à ma mère et à moi, une lettre qu'il avait écrite à Lazare et conçue en ces termes :

« Monstre que j'ai appelé mon fils,

« Tu as attenté à l'honneur de mon épouse, c'est-à-dire à l'honneur de ta mère.

« Si je ne me devais pas à son amour et à celui de *mon vrai fils*, je parcourrais tout le monde pour t'ôter la vie que je t'ai donnée.

« Mais je suis malade. ou plutôt, frappé par ta main parricide, je reconnais que je ne tarderai pas à mourir, et je veux rendre mon dernier soupir à côté de ceux qui m'aiment.

« Néanmoins tu n'échapperas pas à ma juste colère. car le ciel se chargera de ma vengeance, et pour qu'il en soit ainsi, *je te maudis*, une et mille fois, te reniant à la face de Dieu et des hommes.

« Le marquis de PINOS et de la ALGARA. »

Quand mon père eut fini de lire cette lettre, et au milieu de la terreur qu'elle me causa, j'entendis que ma mère lui disait :

« Sois bien sûre que le misérable t'écrira pour se défendre : qu'il mentira, qu'il me calomnierait, et qu'il déchirerait ton cœur par de nouveaux coups.

— Je ne lirai pas sa défense!... Je n'ouvrirai pas ses lettres!... répondit mon père, au comble de l'indignation : il est mort pour moi, le réprouvé! En le maudissant, comme je l'ai maudit, je l'ai tué dans le fond de mon âme.... »

Vous allez être surpris!... Des mois se passèrent.... Il s'écoula même une année, et Lazare ne répondit pas à cette lettre!... et cependant il était indubitable qu'il l'avait reçue,.... car mon père la lui avait envoyée, en duplicata, par les consuls du Chili à Dublin et à Madrid, et ce dernier la lui avait remise en main propre.

Par les soins de ce même consul, nous apprîmes, ma mère et moi — car mon père ne recouvra plus la parole et ne permit pas qu'on lui parlât de Lazare. — que celui-ci s'était établi à Madrid, dans la maison où nous nous trouvons : qu'il ne portait pas son titre de baron de O'Lein, ni ne faisait étalage de la petite fortune (cependant plus que suffisante

pour un homme seul) héritage de sa mère, et qu'il n'avait d'autre serviteur qu'un ancien domestique de ses aïeux maternels, chargé, depuis un demi-siècle, de la loge de portier de cette espèce de palais enchanté.

Mon père ne jouit plus d'un seul jour de bonne santé depuis l'horrible événement que je viens de vous raconter. et au bout de deux ans il mourut de tristesse et de consommation.... Son dernier soupir s'exhala en murmurant d'une manière effrayante : *Je le maudis!*

Enfin, lorsque, quinze jours après, son testament fut ouvert, en conseil de famille, où se trouvait également assister le consul espagnol, car mon père avait toujours conservé sa première nationalité, on vit qu'il renfermait cette terrible clause :

« Quant à l'adultère, à l'incestueux, au parricide qui ne mérite pas d'être mon fils, Lazare de Moncada, né de mon mariage avec la défunte baronne O'Lein, je le déshérite, à cause de l'outrage qu'il m'a fait, en attentant à l'honneur de sa marâtre, ma bien chère épouse actuelle. »

Vous saurez, monsieur Fabien, que, pour que les exhérédations soient valables, il faut que le testateur ou l'héritier bénéficiaire prouvent la *juste cause* d'une si terrible disposition, et que, par suite, le *déshérité* a toujours le droit d'interposer l'*action du testament non officiel*.... Eh bien, Lazare, à qui fut dûment notifiée la dernière volonté de son père, ne réclama pas, ne protesta pas, ne prononça même pas une parole, ni devant les tribunaux, ni au dehors.... Tout cela, au grand étonnement de ma mère et de moi, car nous nous attendions à nous voir livrés à des procès interminables.

Cette manière d'agir de Lazare excitait de plus en plus la haine de ma mère à son égard, et moi-même, attribuant cette glaciale indifférence au mépris ou au manque absolu de tout sentiment moral, je songeais à venir en Europe pour fouler aux pieds celui qui semblait alors un serpent venimeux....

Une autre raison me poussait à venir trouver Lazare : c'était le désir de reprendre un magnifique portrait de mon père, œuvre de l'un des plus célèbres peintres de Madrid.

alors que le marquis de Pinos était marié avec la baronne O'Lein; portrait qui appartenait à cette maison, qui se trouvait conséquemment au pouvoir du déshérité, et à la propriété duquel je me croyais avoir plus de droit que lui.

Ici se place, dans l'ordre chronologique des événements, la terrible scène à laquelle vous avez assisté, Diégo et vous, et qui, je le pense, se trouve suffisamment expliquée et en quelque sorte justifiée pour ce qui me concerne. Je vais vous en donner les éclaircissements par rapport à Lazare.... Et que Dieu me tienne compte de la douleur qui va m'être causée par les faits que j'ai à vous raconter.

Quand je fus de retour au Chili, porteur du portrait de mon père, et ayant eu la cruelle satisfaction de voir à mes pieds l'homme que j'abhorrais tant à cette époque, ma mère, qui avait fait d'immenses efforts pour éviter ma venue en Europe, resta profondément surprise en m'entendant raconter les détails de mon entrevue avec Lazare....

« Et il ne s'est pas défendu? me demandait-elle avec insistance. Ne m'a-t-il pas accusée, à son tour? Ne m'a-t-il pas calomniée? N'a-t-il pas, du moins, nié la vérité de ma délation? »

— En aucune façon, ma mère.... Il s'est borné à pleurer et à se traîner à terre!... Il est aussi lâche que pervers! La seule chose que je ne parviens pas à m'expliquer, c'est la résolution qu'il apportait à la conservation du portrait de ce père qu'il avait lui-même si odieusement offensé!... Toute autre chose lui importait peu, pourvu que je lui laissasse le portrait,... et c'est pour cela qu'il le tenait roulé et caché dans une armoire, comme un objet détourné ou comme un gage volé, et qu'il ne voulait pas montrer!... »

Ma mère garda le silence,... dit qu'elle se sentait indisposée et se retira dans ses appartements. Ce jour-là elle ne dina pas. Le jour suivant, elle resta dans son lit et fit appeler le médecin. Celui-ci la trouva bien, et lui dit qu'elle avait seulement une légère contention d'esprit.... Mais cette contention d'esprit fut telle, qu'elle la mina peu à peu et flétrit sa beauté; qu'elle la fit vieillir et blanchir en peu de mois, alors qu'elle n'avait que trente ans; qu'elle lui causa bientôt une complète inappétence, comme celle que mon père

avait éprouvée, et qui finit par produire chez elle une consommation bien plus rapide et plus désastreuse !

L'heure de sa mort ne tarda pas à venir....

Bien qu'elle n'eût jamais été très dévote — je vous ai dit que je suis dans l'obligation de vous raconter tout, — il y avait déjà une semaine qu'elle avait demandé à se confesser, et le père Gonzalès avait avec elle de longues conférences, de jour et de nuit,... mais sans que pour cela il se résolut à lui administrer le saint viatique,... ce qui laissait à supposer que la confession n'avait pas eu lieu régulièrement ou n'était pas terminée.... Mais, je le répète, sa dernière heure arriva, et alors le père Gonzalès, qui, ce jour-là, était demeuré longtemps enfermé avec la mourante, et que l'on avait entendu plusieurs fois lui crier : « Ma sœur, considérez que bientôt il sera trop tard pour obtenir l'absolution », sortit enfin de l'alcôve, et m'annonça que ma mère voulait se confesser d'un grand péché, en ma présence et devant sept témoins....

Permettez-moi de supprimer des détails et des circonstances qui me couvrent de confusion!... La confession publique de ma mère se borna à faire connaître que Lazare était innocent ; que c'était elle qui était devenue éperdument amoureuse de lui, dès qu'elle l'avait vu et entendu ; que c'était elle qui, un soir, celui de la nuit même de la fuite de Lazare, s'approcha du hamac où il était endormi, à l'air pur, et lui déclara audacieusement son amour, et que Lazare, plein d'horreur, poussa un cri, et dit : « Ah ! mon pauvre père!... que tu ne saches jamais combien tu es malheureux!... » Il s'enfuit, comme Joseph, la laissant folle d'amour et d'épouvante....

Après cette horrible confession elle tourna les yeux vers moi, celle qui m'avait porté dans ses entrailles, et me dit :

« Non pas comme ta mère,... car je ne suis pas digne d'invoquer un titre si sacré, mais bien comme une pécheresse qui va comparaître devant la justice de Dieu, je te demande de me pardonner et d'aller en Espagne obtenir pour moi le pardon de Lazare.... Réhabilite-le; rends-lui son honneur sans tache, son titre, ses biens,... et si, pour en venir là, il est nécessaire de publier ma faute en face de tous les hom-

mes, dévoile-la, Juan de mon âme, dévoile-la.... car, pour cela, le monde te bénira comme je te bénirai du haut du ciel... quand Dieu m'aura pardonné.

— Je te pardonne en son nom!... » s'écria le père Gonzalès.

Et il lui donna l'absolution en notre présence.... Ma mère inclina son front, et exhala son dernier soupir. »

.....
Lorsque Juan de Moncada, qui n'est plus déjà, pour nous, le marquis de Pinos, eut prononcé la dernière phrase, la respiration lui manqua aussitôt.... Il poussa un gémissement et cacha sa tête entre ses mains.

Fabien s'était levé et son visage révélait une admiration, un enthousiasme, un bonheur et une plénitude d'émotions sublimes, enfin une telle possession de son âme, qu'il ressemblait à un vainqueur au moment de son apothéose....

« L'âme existe! s'écria-t-il en portant ses deux mains à son cœur dilaté et comme près d'éclater. L'âme existe! Je la sens là! Je sens qu'elle s'embrase de zèle, d'émulation, de la noble envie d'agir de la même manière qu'a agi l'âme de Lazare!... Mais, Dieu de bonté, combien plus amère que la mienne était sa situation!... Lui avait toujours été bon! Il avait le droit d'être cru! Il pouvait se défendre!... et il s'est volontairement voué au martyre!... Était-il donc obligé à un si grand sacrifice?... »

Le frère du *déshérité* leva la tête, et s'écria :

« Entendez-le lui-même pour cela!... Il faut l'entendre comme je l'ai entendu!... C'est Jésus lui-même qui semble parler par ses lèvres, comme il parla un jour par celles de l'insigne auteur de l'*Imitation*.

— Oh!... je vous en supplie!... allons à l'instant, allons le voir!... s'écria Fabien Comte en marchant vers la porte.

— Vous le verrez seul.... Je ne veux pas vous importuner.... D'ailleurs... mon cœur saigne après tout ce que je viens de vous raconter.... Suivez-moi! »

Et, dès que Juan eut prononcé ces paroles, les deux jeunes gens sortirent de l'appartement, traversèrent plusieurs salles, et ils arrivèrent à un salon devant la porte duquel Fabien s'arrêta avec respect.

« Je me le rappelle,... dit-il.... C'est là sa chambre. »

Et il passa devant son guide.

Mais Lazare n'était point là.

Juan, qui entraît alors, avec les mêmes signes de respect, désigna une petite porte, quelque peu dissimulée, qui se trouvait au milieu de ce salon, et murmura à voix basse :

« Par ici.... Je me retire.... En haut vous trouverez la porte fermée, puisque je vous ai dit que je m'étais vu forcé d'emprisonner le calomnié, pour qu'il me laissât le défendre : mais la clef est à la serrure.... Bien le bonsoir....

— Je vous avertis que, ni Diégo ni moi, nous ne sommes jamais entrés ici... et qu'au contraire, plusieurs fois, nous avons cru remarquer que Lazare nous défendait, par son attitude, de faire attention même à l'existence de cette porte.

— C'était alors d'autres temps ! répondit le jeune homme. Passez sans crainte.... Lazare n'aura plus, dès à présent, de secrets pour vous, puisque je viens de vous raconter tous ceux de son édifiante existence. »

Là-dessus, il salua Fabien affectueusement et il se retira par où il était venu.

Fabien ouvrit alors la porte mystérieuse.

V

ENTRE LA TERRE ET LE CIEL

De l'autre côté de cette porte il y avait un étroit pas-perdu, complètement dégarni de meubles, au milieu duquel on voyait un escalier en limaçon, construit en bois et en fer ; à l'extrémité de cet escalier on voyait, en haut, luire quelque clarté....

Fabien monta cet escalier, et au bout il trouva un autre pas-perdu, également sans meubles ; sur le plancher il y avait une lanterne allumée, à côté d'une autre petite porte dont la clef était à la serrure....

Malgré les grandes préoccupations qui remplissaient son cœur, l'ancien libertin se remémora, sans doute, la vive

curiosité que leur avait inspirée, à lui et à Diégo, cette partie de la maison et les mille commentaires et conjectures qu'ils avaient bâtis relativement à l'objet que Lazare pouvait bien garder caché dans cet endroit.... à tel point qu'il contempla cette porte avec une sorte de superstition et qu'il dit :

« Tout arrive en ce monde.... A la fin, je vais sortir du doute! »

Et, tournant rapidement la clef, il ouvrit....

Mais le tableau qui s'offrit à ses yeux l'émerveilla d'une telle manière, qu'il s'arrêta un moment, sans oser avancer davantage....

C'était une espèce de cage en cristal, de dimensions colossales, inondée par la clarté de la lune et marquetée de brillants d'or par toutes les étoiles et les planètes d'une nuit excessivement claire. La lumière de l'astre mélancolique, se répandant sur toutes les parois du vitrage, produisait des reflets d'argent éblouissants ou bien faisait étinceler une foule de disques rutilants et de longues colonnes d'or. C'est-à-dire, pour parler clairement, c'était un cabinet de glaces construit sur une terrasse, ou plutôt sur la plate-forme d'une tour, et qui laissait voir le ciel, non seulement par sa toiture, mais encore par ses quatre murailles. Enfin, c'était un *observatoire astronomique* dans toutes les règles, et, par suite, ces disques mystérieux et ces longues colonnes d'or n'étaient autre chose que de grandes horloges sidérales, des chronomètres, des télescopes, des instruments d'optique, des héliomètres, des théodolites, des sphères et autres instruments dont se servent les astronomes pour découvrir les astres, les suivre, les étudier, les mesurer, vérifier leur composition physique, leur pesanteur, et pour se former une connaissance exacte de leurs mouvements, de leurs orbites, de leurs places et de toutes les lois de leur nature et de leur destination.

Cette cellule aérienne était d'ailleurs un séjour qui n'avait aucun rapport avec notre monde : une station en dehors de la terre ; une espèce de salle d'attente du ciel, et au milieu d'elle on voyait Lazare debout, vêtu d'une longue blouse d'ouvrier et appuyé contre une immense lunette équatoriale, laquelle sortait, en grande partie, en dehors du cabinet, par

une ouverture pratiquée dans le vitrage, à la façon d'un canon fixé au sabord d'un formidable navire.

Nous avons dit que Fabien s'arrêta, frappé de stupeur, devant ce tableau....

Lazare souriait en regardant avec affabilité son ancien ami, pendant que, d'une main, il comprimait son cœur.

« Entre, Fabien!... » s'écria le déshérité avec une douce et mélancolique tranquillité, semblable à celle que révèle la voix des convalescents. « Voilà un an que les bras de ton ami t'attendent !

— Lazare ! cria Fabien en se précipitant dans ses bras, tu es aussi généreux que je suis malheureux ! »

Lazare resta silencieux et comme empreint d'une sorte de raideur ; on eût dit qu'il pardonnait, mais qu'il n'aimait plus.

Fabien le comprit ainsi, et il recula un peu, en murmurant :

« Je sais déjà que Diégo est venu ici.... Mais je te jure que je suis innocent.

— Je le sais!... répondit Lazare avec gravité. Et la preuve,... c'est que tu viens me trouver.

« Quand, il y a peu de temps, tu as frappé à la porte, je me disais pour la centième fois : « Si, comme je le présume, Fabien est innocent, il viendra à moi dans son infortune.... Au contraire : s'il a commis le crime dont l'accuse Diégo, il ne viendra d'aucune façon.... » Et voilà pourquoi je ne suis pas allé à ta recherche aussitôt que Diégo a été parti.... »

— Oui, tu connais bien mon cœur.... », s'écria Fabien avec élan, et il s'approcha de nouveau de Lazare, et saisit une de ses mains.

« Je te connais, et je connais Diégo.... C'est pour cela que je vous ai annoncé que vous *me recherchiez!*... Je le dis sans aucune espèce de vanité : il est certain que j'ai plus de profit que vous autres à ce que nous nous voyions.

— Pardonne-moi, Lazare ! » soupira Fabien en pressant dans ses mains crispées la main de son ami qui restait inerte. « Pardonne-moi toutes mes anciennes injustices!... Pardonne-moi d'avoir méconnu ta sublime vertu ! »

Lazare inclina sa tête avec une visible fatigue et répondit avec amertume :

« Je vois que mon frère t'a tout raconté.

— Tout!... tout!... mon bon Lazare!...

— Dieu sait si j'en ai du regret!

— Pourquoi?... Est-ce que je ne suis pas aussi ton frère!... Ou tu t'imagines peut-être que je viens à toi dans un but intéressé?

— Pourquoi venais-tu... avant de connaître mon histoire?

— Je suis venu parce que, me voyant calomnié et sans aucun moyen de défendre mon innocence, mon cœur a commencé à avoir foi en la tienne.... À tel point que, cette nuit, j'ai été deux ou trois fois à la porte de cette maison... sans oser frapper.... Je suis venu parce que j'avais besoin de croire.... afin qu'on me crût moi-même.... parce que j'ai faim de croire,... parce que croire, c'est bien doux, mon frère aimé.... parce que je *crois déjà... beaucoup plus que tu ne te le figures!*... Je suis venu, enfin, parce que, après avoir raconté ma vie à un prêtre, au célèbre père Manrique, auprès de qui je viens de passer six heures, celui-ci m'a dit que tu m'avais toujours donné de salutaires conseils: que j'avais mal agi en ne les suivant pas dans cette soirée... lorsque, avec tant de raison, tu t'opposais à ce que je trompasse l'opinion publique dans l'affaire de mon père, et parce que, par suite de tous ces faits, je devais venir te trouver et te demander pardon.... C'est pour cela que je suis venu, Lazare, rien que pour cela.... avant de savoir, comme je le sais à présent d'une manière matérielle, que tu avais fait précisément ce que tu nous conseillais de faire, à Diégo et à moi, et que toi,... non seulement, tu étais de la même nature que les saints, mais encore tu es saint, comme eux! »

Lazare serra, pour la première fois, les mains de Fabien, et lui dit en le considérant attentivement :

« Ainsi tu t'es confessé?

— Non, je ne me suis pas confessé, dans le sens sacramentel du mot.... mais j'ai raconté toute ma vie à un prêtre de la religion dans laquelle je suis né et dans laquelle j'ai été élevé,... de la religion de celui qui mourut sur la croix, calomnié et méconnu.

— Eh bien, ce prêtre, que t'a-t-il conseillé de faire de plus?... Que vas-tu faire lorsque tu sortiras d'ici?... en emportant le pardon que je t'accorde, dès à présent, ainsi que la confiance, que je ne te refuse pas, en ton innocence.... Tu sais bien que Diégo est fou de fureur : qu'il n'y a aucun moyen de l'apaiser ; que mille apparences te condamnent, et qu'il veut avoir une vengeance terrible !

— Je le sais, répondit Fabien.

— J'ai vainement tenté de le dissuader, de le calmer, de le retenir ici.... Il persiste à vouloir te tuer aujourd'hui même ! « *Pourquoi donc es-tu venu me voir, si tu ne veux pas suivre mes conseils ?* » lui ai-je dit, avec une véritable indignation, sans compter ce que je pourrais bientôt faire pour empêcher ce duel.... « Je ne sais pas », a-t-il répondu d'une manière stupide. « *Je suis venu ici comme j'irai partout arracher son masque à Fabien Comte !* » Tu es donc perdu,... mon cher Fabien,... au moins aux yeux du monde.... Dis-moi, dans ce cas, ce que tu comptes faire....

— Moi ? » répondit le jeune homme, à cette interpellation, avec une simplicité si grandiose, que Lazare le contempla avec admiration. « Moi, je n'ai plus rien autre chose à faire, dans ce monde, que me soumettre à tout ce que m'a commandé le père Manrique, et à tout ce que déterminera Diégo !... Quand je sortirai d'ici, je ne serai plus ni comte, ni riche, et je n'aspirerai plus à la main de Gabrielle. Dans peu de temps vont venir ici mon administrateur et un notaire, et je renoncerai à mon titre, je donnerai aux pauvres la fortune de mon père, j'écrirai à Gabrielle pour rompre notre compromis, et j'irai ensuite me livrer aux mains de Diégo, pour qu'il me tue, pour qu'il me foule aux pieds, pour qu'il me défère aux tribunaux, pour qu'il punisse enfin toutes mes anciennes fautes, puisque Dieu tout-puissant l'a nommé le ministre de sa justice....

— Tu vas faire tout cela ? s'écria Lazare, frémissant d'enthousiasme et de bonheur.

— N'as-tu pas fait plus encore ? répliqua Fabien Comte.

— Oh !... c'est maintenant que je peux t'embrasser ! cria Lazare, avec les yeux baignés de larmes. Maintenant tu

existes ! Maintenant tu es invulnérable ! Maintenant tu es immortel ! Maintenant tu n'as plus rien à craindre de Diégo ! Maintenant c'est Dieu qui sera le soutien et le défenseur de ton innocence !

— Mon Lazare ! soupira Fabien avec affliction.

— Quoi donc ? Est-ce que l'argile mortelle chancelle déjà ? Ce sacrifice te coûte donc beaucoup ?

— Beaucoup ! Lazare de mon âme !... J'en étais venu à adorer Gabrielle d'une telle manière !... Il est si cruel, ce genre de suicide partiel auquel je me vois condamné ! Que serai-je, moi, dans ce monde, sans elle ?

— Sans elle ?... Que dis-tu là ? Qui pourra l'arracher de ton esprit ? Qui pourra empêcher ton âme de lui appartenir ? Écoute, Fabien. J'ai besoin de te parler de moi, de moi qui aimais mon père comme tu peux aimer Gabrielle ! Tu vas savoir ce que je n'ai jamais confié à personne,.... ce que je ne croyais jamais confier à personne,.... et ici je t'avertis que Diégo ignore complètement mon histoire et que je te serai reconnaissant de ne pas la lui raconter, si tu en viens à lui,.... Ah ! le malheureux ! dans l'égoïsme de sa passion, il ne s'est seulement pas rappelé les accusations qu'il m'a adressées dans un autre temps !... Tu vas savoir, dis-je, de quels miracles l'âme humaine est capable lorsqu'elle se détache de la matière ! Tu vas savoir jusqu'où s'élèvent les forces de l'homme ! Tu vas savoir ce que tu seras... ou ce que tu peux être, et tu vas t'étonner de ce que tu te sois méconnu toi-même jusqu'à ce jour !... Tu vas savoir enfin comment je vis, et te convaincre que tu peux encore être heureux ! »

Lazare conduisit Fabien à un angle de sa demeure transparente, où se trouvaient une table et un fauteuil ; il l'obligea à s'asseoir, et, s'appuyant sur la table, il lui dit, avec une voix qui semblait sortir du fond de son âme :

« Je vais te parler de choses qui emplissent un grand nombre de livres très réputés, dont la forme littéraire est encore généralement admirée, mais dont l'immortelle essence commence à n'être plus du sentiment de la moderne Babylonie.... Je vais te parler de *mysticisme*, c'est-à-dire des ineffables jouissances qu'éprouve l'âme humaine lorsqu'elle sait devancer la mort en se séparant de son corps et en se met-

tant en communication immédiate et en contact avec l'Éternité, avec le Ciel, avec le Créateur de toutes les choses visibles ou invisibles.

« Je comprends parfaitement la négation de la possibilité et de l'*effectivité* de ces jouissances, ou leur attribution à une perturbation d'esprit, quand on ne va pas jusqu'à une infirmité de la matière elle-même, et qu'on appelle *ægrî somnia*, de la part de ceux qui vivent au milieu du tumulte de la terre, uniquement attachés au spectacle de la société, sans jamais entamer des colloques intimes avec leur âme même ni écouter, un seul moment, les cris de leur conscience.... Je m'explique très bien que, dans ces temps d'impunité et de matérialisme, apocalyptiques, à mon sens, pour ce qu'on appelle la civilisation, les philosophes, les savants, les hommes d'État, les grands critiques, préoccupés des phénomènes externes, des conflits objectifs, des intérêts conventionnels et purement humains, ne croient pas, ne comprennent pas, ou ne jugent pas digne de la haute considération de leur science *rationaliste* tout ce que disent les livres ascétiques relativement aux mystérieuses intuitions de l'âme, de ses ineffables dialogues avec Dieu, des délices extrêmes et des séraphiques extases qu'elle éprouve à se réfugier dans le sein de son Père céleste.... Elle est très naturelle et très logique, cette méconnaissance d'une béatitude à laquelle les grands hommes modernes n'arrivent pas et ne prétendent jamais arriver! Et il est encore plus naturel, en considérant à présent la généralité des pécheurs, que celui qui revient chez lui avec la conscience souillée de fange, que celui qui sort du théâtre, de festins ou de bals avec l'esprit rempli d'idoles terrestres, de mondaines beautés ou de fébriles ambitions, celui qui vient de se couvrir du sang de son prochain, celui qui lutte avec ses semblables dans l'arène de telle ou telle assemblée ou de tel ou tel club politique, celui qui vient de leur ravir leur or dans une maison de jeu, leurs femmes dans les bals masqués, leur vie dans des querelles, leur honneur par des calomnies, leur pouvoir par des publications dans les journaux, leur gloire littéraire par des articles de revue, leurs emplois par des démarches dans les antichambres ministérielles, il est naturel que ceux-là ne puissent

pas, de suite, en ouvrant seulement et en feuilletant un livre mystique... pour attendre l'heure du sommeil... rebuter la vie qu'ils mènent et qu'ils pensent continuer de mener, et reconnaître qu'il en existe une autre plus élevée, plus digne et plus heureuse, qui consiste précisément à renoncer à tout ce que l'on appelle ici-bas le bonheur....

« C'est pour cela que moi-même, cher Fabien, pendant que je te voyais courir en écerelé dans les voies de ce monde, je ne t'ai jamais tenu le langage que je tiens aujourd'hui, et que je me bornais à te demander de te rendre compte de ta conduite, de t'éloigner du mal, convaincu que j'étais que bientôt il te serait bien facile de renoncer de toi-même aux biens illusoire de la terre....

« Mais aujourd'hui Dieu miséricordieux, en se montrant favorable envers toi, non à cause de tes mérites, mais en faveur des bonnes intentions dont tu as fait preuve quelquefois, a fait pour toi ce que tu refusais de faire toi-même : aujourd'hui la Providence a dirigé ton libre arbitre, par l'entremise de Gabrielle, pour t'éloigner du mal, et, par l'intervention de Diégo, pour te dépouiller de tout le bien mensonger ; aujourd'hui enfin, tu es ce que le monde appelle *malheureux*, et, par conséquent, tu es déjà apte à apprécier et à désirer la véritable félicité : je vais donc te découvrir le fond de mon âme, je vais te montrer l'abîme de mes douleurs, afin que tu voies avec quelle bonté, même en bas, dans le plus profond du gouffre, au milieu de verdure éternelles, coule un limpide ruisseau, et Dieu est là, le souverain Dieu, conversant avec affabilité, à toute heure, avec ton ami le calomnié, avec le bienheureux *déshérité* qui te parle !

« Commence, Fabien, à te rendre compte de ce qu'était ma situation... avant de connaître de telles délices. Tu me disais qu'il te coûtait beaucoup d'accomplir l'acte que tu dois aujourd'hui même amener à sa conclusion.... A moi aussi, il me coûtait beaucoup le sacrifice que je m'imposais d'accomplir sur l'autel de ma piété filiale ! Ce fut également une espèce de suicide ! J'étais innocent, comme tu le sais, du crime que m'imputait ma marâtre : mais je ne pouvais me défendre, sans l'accuser, elle, et cette accusation à son égard équivalait à frapper au milieu du cœur celui qui m'avait

donné le jour, c'était lui dire que la femme dont il était amoureux fou ne l'aimait pas et ne méritait pas qu'il l'aimât, c'était lui découvrir qu'il était déshonoré ; c'était livrer son nom à la risée du monde.... C'était enfin sacrifier mon père pour être heureux moi-même, ou tout au moins tenu pour un homme d'honneur, au lieu de me sacrifier, afin que mon père continuât de croire à son bonheur et à sa félicité.... Je choisis le sacrifice de moi-même,.... et mon premier acte fut de me priver pour toujours de son amour et de sa société, en l'abandonnant avec toutes les apparences de l'ingratitude.... J'eus à supporter bientôt sa terrible malédiction, la haine de mon frère et le poids de la plus atroce calomnie,.... et je souffris, en dernier lieu, l'éternel châtement de l'exhérédation,.... de l'exhérédation, qui était comme l'annulation de mon être, comme mon exil de la société et de la famille, comme une sentence qui me déclarait sans droit à mon nom, sans droit au sang de mes veines, sans droit à l'air que je respirais, sans droit à l'ombre de mon corps,.... *sans existence positive*, en somme : semblable à une erreur abjurée, à un ulcère cautérisé, à un supplicé dont le bourreau jette les cendres au vent comme une épidémie dont l'air dissipe les miasmes.

« Eh bien, moi, calomnié, sans défense, maltraité par mon frère, déshérité par mon père, injurié par vous deux, je me séparai du monde des hommes... non au moyen du suicide, ni en me retirant dans un couvent.... mais en me réfugiant sur cette île déserte, enclavée dans l'océan de la vie, et où je suis continuellement seul et en communication avec l'infini.... M'enfermer dans un cloître, c'eût été trop théâtral dans ma situation ; c'eût été une cause de scandale, car quelquefois les œuvres de piété finissent par être scandaleuses ; j'ai préféré construire cet observatoire, où, sans envie et sans oisiveté, je pouvais vivre, et j'ai vécu pendant cinq années dans la contemplation du ciel et de mon âme....

« L'horrible drame qui m'avait contraint à me bannir de la société m'avait conduit aussitôt à faire le vœu spontané de ne fixer jamais mes yeux sur aucune femme, c'est-à-dire de vivre et de mourir sans amour.... Ma condition de déshérité me conseillait aussi de ne pas avoir d'amis qui pussent,

avec le temps, avoir honte de m'avoir tendu la main, et si, sur ce point, j'ai été faible un jour,... le jour que je vous ai connus, Diégo et toi,... tu te rappelleras aujourd'hui les cruels tourments que m'a causés à la fin votre amitié!... Je m'enfermai de nouveau alors, et pour toujours, dans cette retraite, et je me réduisis une autre fois à vivre pour moi-même, sans rien attendre des hommes....

« Et en quoi me faisaient faute leurs consolations? Quand mon père m'envoya sa malédiction; lorsque je connus l'effroyable calomnie qui pesait sur ma tête; quand je vis que, pour le bonheur de mon père, de mon jeune frère et de ma calomnatrice elle-même, il fallait me résigner à une si atroce injustice, il me sembla que le ciel s'entr'ouvrit et que Dieu me dit : « Je sais que tu es innocent; je te sais gré de ton sacrifice; je suis fier de t'avoir créé; je te récompenserai par mon éternel amour ». Lorsque, plus tard, j'appris que mon père était mort en me maudissant une seconde fois et en me déshéritant,... je tombai à genoux au milieu de ce réduit, et je clouai mes yeux au firmament : « Mon père! dis-je, tu dois aujourd'hui lire dans mon cœur.... Tu dois aujourd'hui savoir combien je t'ai aimé!... » Et dans ce moment même, au travers de mes larmes, je vis mon père qui me souriait affectueusement dans l'espace sans fin, en m'ouvrant ses bras, et en me disant : « Merci, mon fils,... merci!... Je te bénis.... Je te demande pardon.... Je t'attends ici pour te prodiguer l'amour et les caresses que je t'ai refusées sur la terre.... » Et enfin, quand mon frère vint la première fois et m'insulta avec tant d'inhumanité; lorsque Diégo et toi, vous m'avez insulté de la même manière, Dieu et mon père m'ont soutenu et consolé également depuis et de plus loin que ces mondes que tu vois briller sur notre tête!... A tel point, Fabien, que j'ai passé ici des nuits sublimes, dans lesquelles mon âme s'élançait hors de mon être et s'élevait vers les voies célestes, répandant en mon cœur une joie ineffable, une paix et un bonheur que je ne saurais expliquer en paroles humaines et qui ne peuvent être comparées qu'aux visions miraculeuses que les grands mystiques ont obtenues de la béatitude éternelle!...

« On me dira que tout cela a été une hallucination de mon

esprit!... que Dieu n'a pas quitté le ciel; que mon père n'est pas sorti de sa tombe; que l'ordre de la nature n'a été troublé, en aucune manière, en ma faveur; que j'ai été dans le délire; que j'ai rêvé.... Mais, Fabien, la consolation et le bonheur que j'ai ressentis, et les forces que m'ont communiquées ces visions pour qu'il m'ait été possible de continuer à me sacrifier pour mon père et pour mon frère, n'ont été ni un rêve ni un délire! Qu'il me soit accordé, du moins, que c'étaient des intuitions, des avertissements, des pressentiments de ma conscience.... Pour moi, le fait est le même. Ce fait, c'est que, quand l'homme fait abnégation de son égoïsme pour le bien de ses semblables ou pour l'accomplissement de ses devoirs, il ressent une mystérieuse allégresse, il éprouve une consolation infinie, il croit que Dieu le couronne de gloire, et il vit plus amplement et avec plus de dignité que jamais! Tout cela signifie qu'il y a un monde pour l'âme; qu'il y a une autre vie, en dehors de celle de la matière; que notre conscience pressent cette vie; que l'idée de Dieu est en nous-même, innée, consubstantielle, infuse, en satisfaction du plus grand besoin de notre âme!... Eh bien,... à ce monde, je t'appelle! Cette vie, je te l'offre! Ce Dieu, c'est celui qui t'attend là-haut!... »

Fabien avait écouté ce long discours avec un véritable ravissement, les yeux fixés vers la voûte céleste étoilée et éclairée par la blanche lumière de la lune,... et lorsque Lazare cessa de parler, il murmura, comme s'il lui répondait d'un autre monde :

« Oui, Lazare!... je le comprends, je le vois, je le touche!... Il y a quelque chose de plus fort que la calomnie!... Il y a quelque chose de plus puissant que l'injustice! Il y a quelque chose de supérieur à la colère de Diégo.... Dieu existe! »

Et, après avoir prononcé ces paroles, trouvant devant lui du papier et une écritoire, il prit une plume et il se mit à écrire rapidement.

Lazare s'éloigna alors de la table, mais Fabien l'arrêta par cette demande :

« Dis-moi : à présent, penses-tu toujours persévérer dans ton martyre? »

— Pourquoi non ?

— C'est qu'aujourd'hui tu es réhabilité!... Ta marâtre a publiquement confessé ton innocence, au moment de sa mort, et, par conséquent, tu peux reprendre, de plein droit, ton vrai nom, le titre de marquis de Pinos et la moitié de la fortune de ton père!...

— Tout cela, ce serait au prix du déshonneur de mon père et de ma marâtre après leur mort... et ce serait préférer mon bonheur à celui de mon pauvre frère.... J'ai mieux aimé écrire aux sept témoins et les prier, ainsi que mon frère, de garder un silence perpétuel à l'égard de cette confession, dont la *publicité*, plus ou moins grande, reste à ma décision et à ma convenance....

— Ton frère s'opposera à ce nouveau sacrifice de ta part!... Je n'en attends pas moins de la noblesse de son cœur!...

— Il l'a tenté,... mais il s'est convaincu qu'il n'a pas le droit de s'opposer à ma volonté, alors même qu'il renoncerait aussi à l'héritage de notre père....

— De sorte qu'alors personne n'hériterait ni du titre ni des biens du marquis de Pinos ?

— Les biens, les pauvres en hériteront, répondit Lazare.

— Cela suffit ! » répliqua Fabien solennellement.

Lazare s'approcha alors d'un télescope de recherches, et se remit à voyager dans les espaces infinis.

A ce moment il était une heure du matin.

VI

LES TRÉSORS DES NAUFRAGÉS

Une heure et demie après, un coup frappé à la porte de l'observatoire interrompit les deux jeunes gens, dont l'un s'occupait de renoncer à tous les biens de la terre et dont l'autre cherchait dans des mondes lointains la consolation et l'oubli des maux qu'il avait soufferts dans le nôtre.

Ceux qui frappaient, c'étaient le vieux portier, le frère de Lazare, l'administrateur de Fabien et un notaire.

Celui qui allait cesser d'être le comte de la Umbria les pria tous de l'écouter et demanda à son administrateur :

« A combien s'élevait mon capital lorsque je recouvrai les biens de mon père ?

— Il vous restait cinquante mille piastres.

— Quelle somme ai-je pu dépenser depuis ce jour-là, tant à Madrid qu'à Londres, ainsi que pour les préparatifs de mon mariage ?

— Vingt mille piastres.

— Il me reste ainsi trente mille piastres. De cette somme, j'en ai six en ma possession, en espèces.... Réservez-moi les autres vingt-quatre mille, en les appliquant aux présents de noces que j'ai achetés ces jours-ci et à la maison de campagne où ma mère est morte, et remettez à M. le notaire une liste de mes autres biens pour que, cette nuit même, il dresse un acte qui établisse que je cède ces biens aux enfants abandonnés de Madrid.... Demain, au jour, il devra être mis une copie de cet acte aux mains du père Manrique, qui habite au couvent des Paules....

— Monsieur le comte.... objecta timidement l'administrateur, vous avez augmenté de deux millions les huit millions de l'héritage de votre père défunt....

— J'y renonce également, répondit Fabien Comte.... Monsieur le notaire, ajouta-t-il ensuite, rédigez, en outre, cette nuit même, un acte dont il ressorte que, moi, Fabien Fernandez de Lara et Alvarez Comte, je renonce, pour moi et mes descendants, au comté de la Umbria, et monsieur l'administrateur, envoyez demain une copie authentique de cet acte, au Ministre de grâce et de justice, accompagnée des documents nécessaires. Établissez aussi ma démission des fonctions de secrétaire de la légation d'Espagne à Londres, et le retrait de ma candidature à la députation aux Cortès, le tout sur papier timbré, et apportez-moi ces déclarations avant ce matin, pour que je les signe.

— Messieurs, ajouta-t-il enfin, en s'adressant à Lazare, à Juan et au portier, veuillez me servir de témoins.

— Monsieur le notaire, dit alors Lazare, venez me voir demain, car j'ai aussi à passer un acte de cession....

— Et en même temps, ajouta Juan, veuillez venir dans

mon appartement, parce que j'ai à vous entretenir d'affaires du même ordre.... »

Le notaire et l'administrateur se regardèrent avec étonnement. Le portier priait. Lazare, Juan et Fabien se réunirent en formant un groupe amical et se serrèrent les mains avec ferveur.

Les nouveaux venus se retirèrent bientôt, et Lazare et Fabien restèrent seuls de nouveau.

« Maintenant, dit celui-ci, écoute la lecture des documents que j'ai rédigés :

« Monsieur le Juge, »

« Ne va pas plus loin ! interrompit Lazare, cette pièce est une déclaration où tu t'accuses des faussetés commises avec Gutierrez ?

— Oui....

— Eh bien, déchire-la.... il n'en est plus question. Diégo ne peut plus se servir contre toi de cette arme.... Il m'a dit ce soir, avec fureur, que Gutierrez, dont il avait réussi à découvrir la demeure, a été assassiné, il y a quinze jours, dans une maison de jeu, et qu'il résulte des constatations judiciaires qu'il se nommait Juan Lopez. Ainsi le désignaient toutes les pièces, et il est impossible de prouver autre chose :... tu es donc, au moins, délivré de la crainte du bague, dont te menaçait ton vieil accusateur.

— Je regrette beaucoup que Gutierrez soit mort ! répondit Fabien avec une souveraine fierté. Mais, faute d'aveux d'une des parties et faute de preuves,.... je ne veux priver Diégo d'aucun moyen de me faire du mal !... je lui remettrai moi-même cette déclaration pour qu'il la présente au juge !... Que m'importe à moi d'aller au bague, alors que je renonce à Gabrielle ? Voici maintenant ce que j'écris à don Jaime de la Guardia :

« Respecté monsieur,

« Je suis indigne d'entrer dans votre famille, et vous le reconnaîtrez vous-même, en apprenant que j'ai souillé l'honneur du défunt général de la Guardia, ayant eu des relations criminelles avec son épouse.

« Pardonnez-moi de vous avoir caché jusqu'à ce jour
« cette horrible circonstance qui m'ôte la possibilité de me
« marier avec Gabrielle.

« Je demeure, monsieur, votre très humble serviteur.

« FABIEN COMTE,

« ex-comte de la Umbria. »

— Courage, frère! dit Lazare en remarquant la pâleur mortelle qui couvrait le visage de Fabien.

— J'en ai! répondit celui-ci. Écoute ce que j'écris à Gabrielle.

« Gabrielle,

« Diégo retire sa caution. Diégo m'accuse d'avoir attenté
« à son honneur, en parlant d'amour à son épouse.

« Dieu sait que c'est faux, et Diégo l'apprendra dans l'autre
« vie,... mais je ne peux le lui prouver, ni me justifier dans
« celui-ci. Toutes mes anciennes fautes et tous mes scan-
« dales déposent contre moi!

« Pour cette raison, et pour d'autres, pour celles dont
« j'expose l'une à ton digne père, je renonce à ta main,
« en demandant à Dieu miséricordieux qu'il te donne toute
« la félicité que j'attendais de toi.

« FABIEN COMTE. »

— Du cœur, Fabien! redit Lazare en voyant que sur le visage de l'infortuné coulaient deux ruisseaux de larmes.

— J'en ai! répondit de nouveau le malheureux en se relevant. Tu enverras, ce matin, ces deux lettres à leur destination,... et maintenant, si tu le veux bien, va te reposer. Moi, j'attendrai ici qu'il fasse jour; je signerai les pièces que j'ai commandé d'établir, et ensuite j'irai chez moi attendre les témoins de Diégo, après lesquels il viendra sûrement lui-même, dès qu'il saura que je ne me bats pas!... J'ai besoin, pour ce moment, de réunir tout mon courage. Diégo est grossier de sa nature et me mettra sa main sur la figure! Ne te rappelles-tu pas qu'il faillit frapper ton frère dans la funeste soirée où nous l'avons connu?... Dieu me donne la force de souffrir une si grande insulte!... Mais

oui, je la supporterai.... je la supporterai.... N'ai-je pas renoncé à Gabrielle? Alors je renoncerai à moi-même! »

Pendant que Fabien disait ces choses, Lazare se promenait en songeant, jusqu'à ce qu'enfin il dit :

« J'espère que Dieu ne permettra pas que Diégo et toi en veniez à de telles extrémités.... J'arrangerai cette affaire d'une autre manière, en supposant que le malheureux ne soit pas complètement fou! Assieds-toi là et écris-lui une lettre, en lui racontant tout ce que tu as fait et tout ce que tu es prêt à faire, d'après les conseils du père Manrique.... Je la lui porterai dès qu'il fera jour... et Dieu prononcera! »

Fabien obéit aveuglément et se mit à écrire.

Lazare revint à ses télescopes et à ses astres et murmurait tristement :

« Voyons, pendant ce temps, où vont les autres mondes! »
Une heure se passa.

Il était quatre heures du matin et l'on n'entendait sur la terre d'autre bruit que le grincement de la plume de Fabien. Lazare, monté sur une espèce d'échafaudage, d'où il maniait, au moyen d'appareils mécaniques, une lunette énorme, en la dirigeant tantôt vers un astre, tantôt vers un autre, regardait de temps en temps son ami, sans prononcer une parole, jusqu'à ce que le bruit de la plume s'arrêta tout à coup et qu'il vit que Fabien s'était endormi, la tête penchée sur le pupitre.

« Le malheureux! murmura Lazare, depuis combien de temps n'a-t-il pas reposé? »

Et il descendit de son échafaudage avec beaucoup de circonspection et s'approcha de l'amant de Gabrielle.

A la dernière page qu'il avait écrite était apposée sa signature. La lettre était donc achevée.

Lazare l'enleva avec précaution et la lut.

Elle était ainsi conçue :

« Mon bien cher Diégo,

« Il va paraître, ce jour critique et solennel de notre vie, peut-être le jour de ma mort, peut-être le jour de la tienne ; le jour, enfin, dont toi et moi aurons à rendre un compte rigoureux à Dieu quand il nous appellera au dernier juge-

ment.... Écoute-moi donc comme si tu écoutais un homme qui va mourir!...

« De toutes manières et quoi qu'il advienne aujourd'hui, ce sera pour la dernière fois que t'adressera la parole *Fabien Comte*,... ton seul ami, l'homme qui t'a tant aimé et qui t'aime encore, celui qui te doit de si grandes faveurs et qui aujourd'hui te bénit, plus que jamais, pour l'immense félicité que tu viens de lui procurer!

« Oui, mon cher Diégo, Dieu t'a créé pour mon bien! tu m'as accompagné dans les sentiers de l'erreur comme un frère plein de sollicitude, tenant pour moi le compte de mes crimes et de mes fautes, et remplaçant ma conscience apathique et endormie, et toi, au moment suprême, tu m'as arrêté sur le chemin de perdition, tu as jugé ma vie avec sévérité, tu as brandi sur ma tête l'épée de la colère céleste, et tu m'as obligé à tomber à genoux devant le Dieu de miséricorde, pour lui demander pardon de mes fautes....

« Dieu m'a écouté!... Dieu me pardonnera, ainsi que vient de me l'annoncer un digne prêtre!... parce que je suis aujourd'hui tout à Dieu, à qui tu m'as fait croire, et dans les bras de qui tu m'as forcé de me réfugier, en me repoussant de ton sein. Ton injustice a donc été providentielle! ta fureur m'a purifié! ta persécution m'a racheté; tes insultes cruelles à l'égard de mon innocence, qui ne saurait être plus réelle quant au crime dont tu m'accuses, ont ravivé toute la dignité de mon cœur, m'ont fait rentrer en moi-même, ont réveillé ma conscience, et me voici devant toi, de nouveau, pour te dire, en contact immédiat avec Dieu, délivré de toute anxiété et de toute crainte, sans avoir besoin de témoins pour ma défense, et sans la moindre peur de ta colère!... Merci, Diégo, merci!....

« Ainsi donc, je ne te demande pas de me croire. — Il se peut que toi tu en aies besoin! Quant à moi, cela m'est inutile!... Pourquoi?... le Juge suprême sait que je suis innocent!

« Je ne te demande pas non plus que tu cesses de me frapper.... Au contraire, je t'envoie des armes pour que tu me frappes. J'ai besoin d'être puni, et puni par toi; mais non pas comme expiation de l'offense que tu m'attribues et

dont je ne me suis pas rendu coupable envers toi, mais bien comme pénitence des fautes innombrables dont je m'accuse et dont je me repens.... Venant de ta main, le châtement me sera bien plus sensible, et il sera d'ailleurs mieux accepté au ciel, et plus profitable pour mon âme!

« Et ne crois pas que je te parle avec tant d'humilité pour apaiser ta fureur.... Mon pauvre Diégo, tu ne peux plus me faire aucun mal! toutes les armes dont tu m'as menacé hier soir, je m'en suis moi-même servi contre moi.... Et l'une d'elles, qui s'est rompue entre tes mains, est celle que, comme je te l'ai déjà dit, je te remets avec cette lettre, après l'avoir aiguisée beaucoup mieux que ta haine n'eût pu le faire.... Je joins en effet à cette lettre une déclaration, écrite et signée de ma main, qui pourra remplacer, avec avantage, devant les tribunaux celle que ne peut faire le défunt Gutierrez. Présente au juge le document que je l'envoie, et, sans qu'il soit nécessaire d'avoir d'autre preuve, j'irai au baignoir irrémédiablement.

« Au reste, et comme te le dira Lazare, à cette heure j'ai donné aux enfants abandonnés de Madrid toute la fortune de mon père; j'ai renoncé au titre de comte de la Umbria, j'ai retiré ma candidature à la députation aux Cortès; j'ai écrit à don Jaime de la Guardia pour lui dire que j'ai déshonoré son frère, et que, par conséquent, je ne dois pas me marier avec Gabrielle, et j'ai écrit à Gabrielle elle-même pour lui faire connaître qu'aujourd'hui tu n'es plus mon répondant; que tu m'accuses d'avoir parlé d'amour à ta femme; que je n'ai pas de défense contre cette accusation, et que je renonce, par suite, au mariage projeté....

« En ce qui te concerne, c'est-à-dire quant au duel auquel tu veux me contraindre, je suis décidé à n'y consentir d'aucune manière. Néanmoins... je me trouverai chez moi, à neuf heures du matin, mais pour dire à tes témoins que je ne veux pas me battre, et j'y resterai, ou j'irai, si tu le désires, me mettre à portée de ta main, pour que tu me soufflettes, pour que tu m'assassines, pour que tu me traînes dans les rues et sur les places publiques, et sois bien sûr que je souffrirai tout avec résignation, et même avec orgueil et avec joie, de la même façon que je supporterai, sans y répondre, les

injures que tu pourras m'adresser à l'aide des journaux, e j'irai également de moi-même dans les lieux publics, afin que la populace me poursuive de ses sifflets et de ses insultes.... Dieu me tiendra compte de tout ce que tu me feras souffrir! Et si tu me laisses la vie, et que tu renonces à me livrer aux tribunaux, je partirai pour les missions de l'Asie, en qualité de frère de la Compagnie de Jésus.

« Voilà pour ce qui me concerne! Maintenant, animé de l'amitié que je t'ai toujours portée et que je ne cesserai jamais d'avoir pour toi, ainsi que de la gratitude infinie que je te dois, je vais te parler de toi-même, car je suis trop préoccupé de ta félicité temporelle et éternelle pour te laisser mourir dans le désespoir... et te condamner, comme tu te condamnerais sans remède, dans la situation où se trouve ton âme!...

« Diégo, prépare-toi à la mort : ta dernière heure s'approche! Que tu croies ou que tu ne croies pas à mon innocence, la calomnie forgée par ta malheureuse femme va te coûter la vie. Si tu parviens à reconnaître que tu m'as injustement tourmenté, que tu as été ingrat et cruel envers ton meilleur ami, les remords te tueront. Et si tu persistes dans ton erreur, si tu me frappes et que je ne te réponde pas, si tu me tues et que tu vois que je te bénis en mourant, tu resteras flottant entre l'horreur, le désespoir et le doute, et tu mourras ou tu deviendras fou.... mais tu mourras plutôt.... car ta santé est aujourd'hui bien altérée!

« De ces deux morts, la plus douce pour toi, et la plus profitable à ton âme, serait celle que te causeraient les remords après l'être convaincu de mon innocence, car, s'il te coûtait beaucoup d'apprendre que ta femme avait menti, qu'elle était cause de ta mort et de ma séparation de Gabrielle, tu aurais pour consolation la pensée qu'elle avait fait tout cela par suite de l'amour qu'elle ressentait pour toi....

« Et c'est ainsi, mon Diégo! Ta femme,... je le vois aujourd'hui clairement,... j'y ai beaucoup réfléchi.... entends toute la vérité.... ta femme, dis-je, désirait que je devinsse amoureux d'elle et que tu l'apprisses : en premier lieu, pour que tu la jugeasses digne de toute l'ardeur de ton amour, en même temps qu'elle réveillait mes désirs; et, en second lieu, pour nous désunir et pour empêcher que je ne te fisse parti-

ciper à la profonde antipathie qu'elle m'inspirait, et dont elle commença à s'apercevoir la première fois que nous nous sommes entretenus ensemble. Malgré tout, le dimanche où je lui rendis visite, en ton absence, — ce que je vais te dire est épouvantable!... mais Dieu me commande d'éclairer ton esprit et de corriger tes erreurs, pour te délivrer du péché, — ce dimanche, Grégoria se créa cette illusion, basée sur de fatales apparences, que je pourrais bien t'oublier pour un moment, et essayer de l'enchaîner au char de mes triomphes.... Je dis ceci parce que je me rappelle qu'elle me provoqua, qu'elle m'excita plusieurs fois, en me poussant à la discussion et en commentant d'une manière sarcastique mes aventures passées.... J'affectai de ne pas la comprendre.... Je me défiai de ses infernales manœuvres : de là, cette altercation qu'elle suscita ensuite, par l'effet de sa grande irritation contre moi ; de là enfin, l'atroce calomnie que le dépit lui a suggérée....

« Je pardonne à Grégoria ! Dis-le-lui.... C'est ma faute et le résultat de mes scandaleux excès ; c'est la perturbation qui s'est bientôt produite dans son âme et qui nous a tous conduits à la situation où nous nous trouvons!... Pardonne-lui également, *si tant est que tu ajoutes foi à mes paroles.*

« Je n'ose pas espérer qu'il en soit ainsi.... Je crois que ton fatal aveuglement est sans remède,.... mais je vais conclure, en admettant cette hypothèse et en dissertant quelque peu à cet égard.

« Diégo : en supposant que la vérité brillât aujourd'hui à tes yeux, et que tu reconnusses que je suis innocent du crime dont tu m'accuses ; en supposant que tu me demandes pardon et que tu eusses le désir de rétablir les choses en l'état où elles se trouvaient avant ces erreurs, je m'y refuserais de toutes les forces de mon âme.... Non!... je ne veux d'autre prix ni d'autre avantage de la campagne que j'ai entreprise, que l'immense gloire que j'ai déjà acquise,.... c'est-à-dire la reconquête de mon âme et la vision de Dieu!... A tel point que, lors même que tu m'en prierais à genoux, personnellement, je n'accepterais pas de nouveau aujourd'hui le titre et l'héritage de mon père.... et lors même que tu redeviendrais ma caution auprès de Gabrielle,

et que Gabrielle fût convaincue de mon innocence, et me tendit la main, je ne me marierais pas avec la noble fille de don Jaime, mais je persisterais au contraire à aller en Asie, prêcher la foi du Crucifié.

« Je dis plus,... et ceci te démontrera combien je suis désintéressé dans la présente lettre : je renonce également à toi-même!... Par conséquent, le jour où tu arriveras à croire à mon innocence, si c'est Dieu qui te réserve un si doux châtiment, ne me recherche pas pour réparer tes torts et me demander pardon.... Pour moi, tu es mort! Bien que notre amitié ne soit pas éteinte, nos rapports ont définitivement cessé!... Toi et moi, nous ne nous reverrons plus sur la terre!... Je ne veux plus des joies de ce monde!... Je ne veux plus d'enthousiasmes passagers!... Je ne veux plus d'amitiés, si ce n'est avec ma conscience!... Je ne veux plus d'amour, si ce n'est pour Dieu! Je ne veux plus m'exposer à ce qu'on vienne douter encore de mes plus nobles affections!

« En revanche, je t'invite pour l'autre vie! Là tu verras mon cœur.... Là tu verras mon innocence par toi crucifiée. Là tu liras dans le fond de mon âme.... Là tu sauras enfin avec quelle loyauté je t'ai aimé... et vais continuer à t'aimer sans te voir. Ton reconnaissant ami,

« FABIEN COMTE. »

Quand Lazare eut achevé de lire cette lettre, il la porta à ses lèvres et la baisa.

Il contempla ensuite Fabien avec la tendresse et avec le respect que commande le sommeil des malheureux, et, prenant ensuite les autres lettres qui se trouvaient sur la table, ainsi que la déclaration au juge, il sortit de l'observatoire, en marchant sur la pointe des pieds, pour ne pas réveiller le jeune homme endormi.

Il se passa une autre heure, et la lune disparut, laissant l'espace dans les ténèbres.... Mais le crépuscule du matin ne tarda pas à se montrer, suivi, peu d'instants après, de la lumière du jour, qui commença à marquer à l'horizon lointain les limites du ciel et de la terre.

Le chant d'un coq salua la venue du jour, et presque en même temps commencèrent à piauler quelques moineaux....

L'aurore, à l'orient, colora le ciel d'une légère teinte rosée, et bientôt s'étendit, par toute la voûte azurée, une lumière éteignant, à son passage, les feux des étoiles.... On commença alors à distinguer sur la terre les objets les uns des autres; on entendit les cloches de quelques églises sonnante pour la messe; leurs tours et leurs coupôles, ainsi que les sommets des hautes montagnes, se dorèrent bientôt, et enfin le soleil sortit, répandant sa lumière par toute la capitale de la monarchie et inondant l'observatoire d'un océan de feu.

Fabien ouvrit les yeux en ce moment : il se trouva face à face avec le père Manrique, qui le regardait en souriant....

LIVRE VIII

LES TÉMOINS DE FABIEN

I

OÙ LE JÉSUIITE DIVAGUE ET SE CONTREDIT

« Bien le bonjour, monsieur Fernandez!... dit le disciple de Loyola sans ôter les mains de dessous son manteau. Comment avez-vous passé la nuit?

— Vous ici! s'écria Fabien, croyant qu'il rêvait. Quelle heure est-il? Et Lazare!... Ah! il a emporté mes lettres!... Mon sacrifice est consommé! Adieu, ma Gabrielle!... Adieu pour toujours! »

Le père Manrique attendit que le jeune homme se calmât, et il lui dit bientôt avec une feinte indifférence :

« Vous vous informiez de Lazare?... Il sortait de la maison précisément au moment où j'allais frapper à la porte.... Il est certain que nous nous sommes reconnus sur-le-champ sans nous être jamais vus!... « *Vous êtes le père Manrique?* » m'a-t-il demandé en se retournant vers moi. « *Vous êtes Lazare?* » lui demandai-je en même temps, et nous nous mîmes à converser comme deux amis de toute la vie.... Quel estimable sujet!

— Un saint! père Manrique!... Un saint!... Combien je l'envie! Lui, a tout le courage qui me fait défaut, à moi!

— Ne vous le disais-je pas?... Et, à propos : je connais aussi le frère de Lazare,... c'est-à-dire le fameux marquis de Pinos et de la Algara.... Lorsque je montais l'escalier, accompagné de *notre* Lazare, qui avait rétrogradé pour me conduire auprès de vous, nous nous heurtâmes l'un contre

l'autre avec le jeune Chilien, qui me reconnut aussi immédiatement. Pour sûr, vous aviez passé la nuit à me faire des amis!... Et quels bons amis!... Lazare et le marquis de Pinos s'embrassèrent affectueusement en se rencontrant, et, sur-le-champ, tous deux me dirent avec le même bonheur : « *Voici mon frère!* » ce qui me suffit pour comprendre, après ce que vous m'aviez raconté, que ces deux jeunes gens étaient deux anges vaillants et vainqueurs de quelque démon qui les avait tenus divisés pendant quelque temps.

— Vainqueurs du démon de la calomnie!... vainqueurs d'une autre Grégoria! s'écria Fabien : Lazare avait été calomnié comme moi !

— C'est ce que je m'étais figuré!... Mais parlons de vous.... Ensuite Lazare me racontera lui-même son histoire, sinon son frère me la fera connaître; il ne tardera pas à monter nous retrouver.... Eh bien.... voyons, mon cher Fabien : comment se trouve cet esprit?... Moi, je n'ai pu dormir de toute la nuit, en pensant à vous; et, Dieu m'éclairant, je me dis : « Allons trouver notre pauvre navigateur,.... et cherchons de suite Lazare,.... car, indubitablement, ils seront ensemble... ». Et, vous pouvez m'en croire, à peine étais-je arrivé dans ce faubourg, où vous m'aviez dit que demeurerait votre ami, que tout le monde m'a indiqué sa maison.... Ah! comme tous ces gens l'aiment!... Et, malgré sa réserve dans l'exercice de la charité, personne n'ignore qu'il dépense ses rentes en aumônes.... « *C'est un saint!* » m'ont dit, comme vous, toutes les personnes qui se sont informées du motif qui m'amenait dans cette maison. »

Selon sa coutume, le père Manrique faisait semblant de divaguer dans ses discours : mais en réalité il ne perdait pas de vue son objet. C'était, dans ce moment, de consoler et de fortifier Fabien, et, à la vérité, il l'obtint mieux en vantant les vertus de Lazare qu'il n'y fût parvenu au moyen d'exhortations directes.

Notre jeune homme le comprit, à la fin, et s'écria d'une manière très affectueuse :

« Ne m'abandonnez jamais, mon père!... Vous avez le don d'apporter le calme dans mon âme! Vous savez déjà que Lazare est allé chez Diégo pour s'entretenir avec lui....

— Je le sais si bien, ... que j'ai lu la belle lettre que vous avez écrite à votre malheureux adversaire....

— Alors donc, vous devez savoir également que j'ai écrit à don Jaime et à Gabrielle!... A Gabrielle, ... mon père!... J'ai renoncé à son amour!... J'ai renoncé à sa main!

— Je sais tout, ... je sais tout, ... et de tout cela, ce que vous avez fait de plus grand et de plus juste, ça a été de ne pas profiter de la mort de Gutierrez pour éviter le coup le plus terrible dont Diégo vous a menacé. La déclaration spontanée que vous avez écrite et signée, vous accusant de faux, d'escroquerie, va anéantir le mari de Grégoria!... C'est ainsi qu'on lutte contre le monde!... C'est ainsi que l'on conquiert le ciel! Il vous manque seulement aujourd'hui de donner la forme sacramentelle à votre confession d'hier soir, afin qu'il me soit permis de vous absoudre.... Mais nous aurons du temps pour tout.... »

La conversation allait sur ce ton, lorsqu'on frappa à la porte du cabinet de cristal....

C'était l'administrateur, avec le notaire, précédés par Juan de Moncada.

Ils apportaient à Fabien le contrat de cession de ses biens paternels, l'acte de renonciation au comté de la Umbria et les autres documents dont il les avait chargés.

Il les signa sans hésitation, et, prenant ensuite la copie du contrat de cession, il la remit au père Manrique, en lui disant :

« J'avais ordonné qu'on vous portât cette espèce de testament, afin que vous vous chargiez de son exécution.... Mais, puisque vous êtes ici, je considère comme un suprême bonheur de vous le remettre en mains propres.... »

— Une aumône de dix millions de réaux!... observa avec une certaine emphase l'administrateur. Les enfants abandonnés ne se plaindront pas!

— Dix millions de réaux, ... répondit froidement le père Manrique en serrant le papier sous sa soutane, cela représente une poignée de la poussière de cette planète que Dieu a sortie du néant, et qu'il peut réduire encore au néant avec la même facilité. »

Celui qui parlait ainsi venait de glorifier comme exor-

bitantes les aumônes de Lazare.... Fabien Comte comprit la suprême délicatesse de cette apparente contradiction et répondit immédiatement :

« Pour moi, je ne me fais aucun mérite de ce que je viens d'accomplir. Que Dieu en tienne compte à mon défunt père, au nom duquel j'agis !

— Oh oui!... Mais renoncer également à son titre de comte!... murmura le notaire en reprenant l'acte où cette renonciation était exprimée.

— Respectez la volonté de Dieu! » dit Fabien en saluant avec cérémonie les deux commentateurs....

Ceux-ci se retirèrent aussi émerveillés que la nuit passée.

« Bien, mon fils! s'écria alors le jésuite. Je suis très satisfait de vous. »

Juan voulut également dire quelque chose à son héroïque ami, mais l'émotion l'en empêcha et il dut se contenter de lui serrer les mains.

« Prenez, mon père,... ajouta Fabien en remettant au prêtre un portefeuille bien garni. Gardez-moi cet argent, qui sera peut-être le seul reste de mes biens légitimes, en plus de cette pauvre terre où est ensevelie ma mère, et des cadeaux de noces qui se sont déjà convertis en suaire de mon amour.... Plus tard nous déciderons ce qu'il y aura à faire de cette somme que je remets en vos mains.... Cela dépendra de la voie que prendra ma vie!... Mais, si je meurs aujourd'hui, employez-la pour le bien de mon âme!... Et maintenant, adieu.... Je vais chez moi, attendre les témoins de Diégo.

— Les témoins de Diégo! cria Juan tout étonné. Diégo et vous, allez vous battre!... Oh! dans ce cas vous aurez aussi besoin de témoins.... Je vous prie d'accepter mon concours.

— Et le mien aussi,... ajouta le vieux prêtre avec une expression indéfinissable. Seulement, il pourra se faire que les adversaires me récuseront à cause de mon vêtement clérical!... Mais, par intérim, peut-être ce pauvre vieillard pourra-t-il vous servir à quelque chose.... »

Fabien ne put s'empêcher de sourire et dit avec un certain contentement, en s'appuyant sur l'épaule de Juan de Moncada :

« Eh bien, mes amis,... personne ne dirait qu'il m'arrive aujourd'hui tant et de si horribles calamités! Je me sens soulagé comme d'un poids énorme et je remarque en moi je ne sais quelle espèce de bonne humeur... que je n'ai plus ressentie depuis la mort de ma mère.

— C'est que votre conscience va se mettre à flot, répondit le père Manrique. C'est que vous achevez de jeter à la mer une grande partie du chargement qui vous était inutile, et qui mettait en péril le vaisseau de votre âme! Eh bien, partons!... Allons trouver ces terribles témoins! Assurément ils ne seront ni si joyeux ni si tranquilles que les vôtres! Du moins, mon cœur me dit que la victoire nous restera.

— Vous êtes bien belliqueux, père Manrique! dit tristement le frère de Lazare.

— Quoi! moi, belliqueux! répliqua le jésuite. En aucune manière! Ce que je suis, c'est très confiant dans la force et la sagesse du *troisième* témoin de Fabien... ou, pour mieux dire, du *premier*....

— Quel est-il? Lazare, peut-être?

— Non, mon ami....

— Et qui donc?

— Dieu lui-même!... répondit le jésuite.

— Je vous expliquerai toutes ces choses dans la rue, dit Fabien à l'autre jeune homme. Il est certain que vous allez trouver dans mon histoire beaucoup de points d'analogie avec celle de Lazare! »

En parlant ainsi, les trois nouveaux amis étaient déjà sortis du vieil hôtel, non sans avoir recommandé auparavant au portier de dire à son maître, dès son retour, qu'ils l'attendaient dans la maison de Fabien....

II

NEUF HEURES DU MATIN

La pendule de la salle à manger de la maison de Fabien marquait neuf heures moins un quart.

Assis à cette même table qui se trouvait dans cette salle

lors de la fameuse consultation dans laquelle Lazare fut vaincu, étaient à déjeuner en ce moment le père Manrique, Juan de Moneada et celui qui avait cessé d'être le comte de la Umbria.

Lazare n'était pas encore de retour de sa conférence avec Diégo.

Les serviteurs, sachant déjà sans doute ce qui était arrivé à l'égard du groom la veille, et étonnés de voir un prêtre dans la maison, comprenaient qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire et en opposition avec leurs suppositions de la soirée précédente.... Ils faisaient donc leur service à table avec un air de préoccupation et de crainte, à la façon des employés publics le jour d'un changement de ministère.

Le déjeuner avait été silencieux et triste. Seul Fabien s'était montré un peu mieux disposé à parler, ouvrant différentes conversations sur des sujets étrangers aux circonstances dans lesquelles ils se trouvaient. Mais ces conversations ne réussirent pas à prendre quelque développement, et, à la fin de chacune d'elles, Juan s'écriait avec une impatience fébrile :

« Et ce Lazare qui ne revient pas!... »

Et enfin, quand le déjeuner fut terminé, et lorsque le père Manrique et les deux jeunes gens se trouvèrent seuls, Fabien ne put se contenir davantage, et, posant une main sur celle du jésuite, il lui dit avec une mélancolique résignation :

« Je ne regrette que la pauvre Gabrielle!... »

— Gabrielle se suffit à elle-même!... répondit le vieillard. Vous la connaissez bien!... elle sera sœur sur la terre et, après, une sainte dans le ciel,... et, ici comme là-haut, elle priera Dieu pour l'homme dont elle aura été l'ange gardien pendant les jours de tribulations.

— Vous irez la voir quelquefois,... n'est-il pas vrai? dit Fabien d'un ton suppliant.

— Oui, mon ami.... J'irai la voir,... répondit le père Manrique, surtout si vous ne venez pas me le réclamer et si vous ne me demandez pas de vous rapporter le résultat de mes visites.... Gabrielle est morte pour vous, comme vous pour Gabrielle,... à moins que Dieu ne décide autre chose!... »

A ce moment, le timbre retentit.

Fabien devint encore plus pâle qu'il ne l'était déjà.

Le père Manrique et le jeune Chilien se regardèrent avec une anxiété qu'ils ne purent non plus dissimuler.

La pendule marquait neuf heures précises.

« Voici les témoins, murmura Fabien avec un accent triste et résigné : « Que Dieu me donne du courage afin d'être ce que le monde appelle *un lâche*.

— Monsieur... », disait en même temps un domestique dans l'attitude d'annoncer.

« Qu'ils entrent ! » répondit Fabien sans le laisser achever.

Cependant des pas résonnèrent dans l'appartement voisin ; la tenture se leva et un homme apparut dans la salle à manger.

C'était Lazare.

« Seul ? » demanda Juan très vivement.

« Seul ! » répondit Lazare en se laissant choir sur le premier fauteuil qu'il trouva à sa portée, comme s'il ne lui restait pas assez de force pour faire un pas de plus.

Mais de là il salua Fabien Comte avec un geste de triomphe et avec un regard de joie immense, en lui disant, entre les intervalles de respiration que lui laissait la fatigue :

« Victoire!... victoire, mon Fabien!... Diégo m'envoie te demander pardon ! »

Le père Manrique et Juan se levèrent en entendant les paroles de Lazare : Juan de Moncada pour embrasser Fabien avec une joie délirante, et le père Manrique pour élever vers le ciel son visage radieux et ses mains jointes comme en actions de grâces.

Fabien demeura immobile sur son siège, et lorsque Juan l'étreignit dans ses bras, il le trouva rigide et froid comme un cadavre.

Mais la réaction ne se fit pas attendre.... Le jeune homme torturé devint écarlate ; la colère et l'indignation jaillirent de ses yeux en larmes de feu et, se haussant comme un géant qui rompt ses fers, il s'écria d'une voix de tonnerre :

« Ah!... je suis libre!... Ainsi donc, l'insensé reconnaît son infamie et mon innocence!... Ainsi donc le bourreau me demande pardon!... Il est trop tard!... Je ne lui pardonne pas! Je ne lui pardonnerai jamais !

— Fabien ! cria Lazare en courant à lui....

— Maintenant c'est moi à qui il faut du sang ! poursuivit le malheureux. Maintenant c'est moi qui l'appelle au combat, cet homme vil et ingrat, cet inique qui m'a tenu trois jours sous ses pieds !... Lazare !... Juan !... Allez.... courez.... ne perdez pas un moment et dites-lui, à ce calomniateur, dites-lui, à ce misérable enfant abandonné....

— Messieurs,... je me retire.... Que Dieu reste avec vous !... » interrompit alors le père Manrique, en prenant son chapeau et s'acheminant vers la porte.

Fabien, atterré, ne continua pas son discours.

Le jésuite s'arrêta alors et dit en montrant le ciel :

« L'ingrat, le véritable ingrat.... c'est vous !... »

Fabien laissa tomber ses bras le long de son corps et s'abattit sur son siège.

« C'est la vérité !... » murmura-t-il.

Le père Manrique revint sur ses pas en entendant cette phrase ; il ôta son chapeau et, s'asseyant aux côtés du jeune homme humilié, il lui dit avec douceur :

« N'oubliez donc pas ce que nous avons dit hier au soir dans ma cellule.... Au reste, il me semble indispensable, avant tout, que vous écoutiez Lazare et que vous sachiez par quels moyens et jusqu'à quel point la miséricorde divine a daigné vous exempter d'une si juste peine.... »

Fabien se couvrit le visage de ses mains et balbutia d'une voix défaillante :

« Vous avez raison.... Parle, Lazare,... et ne doute jamais de ma profonde gratitude. »

Lazare, qui était resté, pendant ce temps, essuyant ses lunettes d'or, les remit en place et parla dans les termes suivants :

III

LES OEUVRES ET L'AMOUR

« Certainement Diégo ne mérite pas la dureté avec laquelle tu l'as traité, dans un moment d'excusable égarement.... Je viens de laisser le malheureux dans un bien douloureux

état, à tel point que, quelque grand mal qu'il t'ait fait, il est plutôt digne de ta compassion que de ta colère.... Mais j'entre en matière sans plus tarder :

Quand je suis arrivé chez lui, il était déjà levé.... Il m'a dit qu'il n'avait pas dormi, et sa figure le révélait suffisamment.

Il était en train, le pauvre fou — car il n'y avait que ce nom à lui donner à ce moment, — de préparer une paire de pistolets de combat, et il souriait d'une manière effrayante en les regardant. Il vint lui-même m'ouvrir la porte, avec ces armes à la main, et il m'introduisit dans son cabinet en me disant :

« J'ai cru que c'étaient les témoins.... Je les ai invités pour huit heures, afin de leur donner mes dernières instructions.... A mort, Lazare!... A mort!... J'ai trouvé deux capitaines d'infanterie dont je ne connais même pas le nom.... Les premiers que j'ai rencontrés dans la rue!... Rudes gens, de fier aspect, et habitués aux balles.... Deux tigres ayant soif de sang comme moi!... Ainsi donc...! Voyons,... qu'est-ce qui t'amène ici?... Je suppose que tu ne viens pas me sermonner de nouveau!... Cependant, si tu as cette intention, je te dirai que je suis décidé à le tuer... et que je le tuerai indubitablement... et toi-même, et ma femme, et le monde entier, tous ceux qui se mettront devant moi!... »

Moi, je le laissai parler, pour acquérir le droit de me faire écouter; mais, dans ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit et sa femme apparut.... Sa femme!... effrayante créature! l'image même du péché!

« Monsieur, me dit-elle d'une voix sèche et désagréable qui me crispa les lèvres, je sais tout! Je suppose que vous êtes un des témoins.... Eh bien, je vous avertis que je suis résolue à aviser la police et à vous faire mettre *tous en prison*....

— Tais-toi, toi, et ne te mêle pas de mes affaires, interrompit Diégo durement. Ce monsieur n'est le témoin de personne!... C'est mon ami Lazare.

— Ah! monsieur est...? Bien.... Oui, je me souviens! Ainsi donc vous êtes redevenus amis!... J'en suis très heureuse!... Le ciel vous amène dans cette maison!... Assuré-

ment, puisque vous venez de si bonne heure, c'est que vous savez tout.... Il faut à tout prix empêcher ce duel!... J'ai été trompée!... Diégo m'avait promis de ne pas chercher de dispute, et de ne pas se donner comme instruit de l'affaire si je lui disais toute la vérité!... Et voyez en quel état il se trouve depuis que je la lui ai dite!... Vous ne savez pas quels jours et quelles nuits je passe!... »

Je gardai le silence.

Grégoria me regarda alors avec défiance, et un éclair de haine subite brilla dans ses yeux. La vipère n'eût pas été plus prompte à lancer son venin.

Diégo s'écria alors :

« Grégoria, va-t'en.... Et quant au reste, ne fais pas d'extravagances.... J'ai la clef de la porte et je ne la lâcherai pas!... Quand je sortirai, je te laisserai sous clef, ainsi que Francisea;... de cette manière, vous ne pourrez avertir l'autorité.... Je te dis que ma proie ne m'échappera pas!... Ainsi donc, retire-toi.... Ce monsieur peut avoir quelque chose à me dire. »

Peut-être cela a été une appréciation de ma part, mais il m'a semblé que la voix de l'hypochondriaque révélait une sorte de dégoût, de fatigue et d'instinctif dédain,.... enfin un commencement d'aversion à l'égard de son épouse.

Elle répondit :

« Je ne crois pas que ce que monsieur peut avoir à te dire doive être un secret pour moi.

— Cependant, madame.... dis-je pour conclusion, je désirerais parler en particulier à mon ami. »

Grégoria frémit de rage.

« Tu l'entends bien!.. répliqua Diégo.

— Veuillez vous retirer.... ajoutai-je.

— Oh!... je m'en irai.... je m'en irai.... balbutia-t-elle en me regardant tantôt avec crainte, tantôt avec fureur. Que vos secrets vous profitent! »

Et, sans daigner répondre à mon salut respectueux, elle sortit brusquement du cabinet, fermant la porte d'un coup, et disant avec des cris aigus :

« C'est pour cela qu'on se marie!... Qui aurait pu dire cela à ma mère?... »

Diégo continuait d'examiner les pistolets.

« Je viens de la part de Fabien,... lui dis-je aussitôt que nous demeurâmes seuls.

— Je le présumais, répondit Diégo avec un rire sardonique. Le traître essayera de tous les moyens pour rester impuni!... Mais il se trompe.... A cause du respect que j'ai pour toi, je pense qu'il t'aura menti... et que tu viens le défendre....

— Je viens seulement te remettre une lettre de lui.

— Garde-la pour toi.... Je me la figure.... Elle est très éloquente,... si éloquente, qu'elle me donnerait des nausées!

— Elle a l'éloquence des faits,... et dans cette lettre il ne te demande rien.

— Eh bien, pourquoi m'écrit-il alors?

— Par pitié pour l'état où tu te trouves!

— Qu'il ait pitié de lui-même! Dans deux heures nous verrons lequel de nous deux sera le plus digne de compassion.... Détrompe-toi,... il m'écrit parce qu'il me craint!

— Et moi je dirais plutôt que tu ne lis pas sa lettre parce que tu as peur de lui. S'il n'en est pas ainsi, lis-la.... La voici.

— Je ne la lirai pas.

— C'est-à-dire que tu t'entêtes à ne pas sortir de ton erreur?

— Non; c'est qu'aujourd'hui je n'ajoute plus foi ni aux paroles ni aux écrits de personne.

— Mais tu croiras aux œuvres.... Je te répète qu'il s'agit de faits!

— Eh bien, dis-les-moi... et épargne-moi le dégoût de voir l'écriture de ce misérable....

— Le premier de ces faits, c'est que Fabien Comte, ayant appris la mort de Gutierrez, et sachant qu'il ne t'a pas été possible d'identifier la véritable personnalité de l'ancien inspecteur de police, se dénonce lui-même comme escroc et faussaire, dans une déclaration écrite de sa main, adressée au juge et qu'il t'envoie à toi-même pour que tu la présentes.... Prends-la.... »

Diégo resta surpris....

« Et dans quel but fait-il cela? me demanda-t-il après avoir lu la déclaration.

— Pour que tu ne croies pas que, s'il se défend avec tant d'insistance de l'accusation que tu lui adresses, il le fait par crainte de quelque châtement, si ce n'est par amour de la vérité et par affection pour ta personne....

— Mais c'est que je veux ne pas être généreux, et présenter cette déclaration aux magistrats!... C'est que je la présenterai sans aucun doute!...

— Je t'ai dit qu'il te l'envoie pour cela.... »

Diégo laissa les pistolets, s'assit sur un sofa, et passa une main sur son front couvert de sueur.

« Voyons! voyons!... Donne-moi cette lettre.... dit-il ensuite. Tu es trop habile et tu réussiras à me faire croire que le blanc est noir!... J'aime mieux entendre les hurlements du monstre. Lui et moi, nous ne pouvons pas nous tromper. »

Je lui donnai la lettre et il commença à la lire pour lui-même, avec un air dédaigneux.

Mais, dès qu'il eut parcouru les premières lignes, il devint grave et presque pensif, et lorsqu'il eut terminé la première page, il recommença sa lecture, au lieu de tourner la feuille....

« Dis-moi, Lazare!... s'écria-t-il bientôt sans me regarder. Et c'est vrai, ce que dit là, ce garçon? »

— Quoi?

— Qu'il a eu une conférence avec un prêtre....

— Comment, si cela est!... Et rien de moins qu'avec le père Manrique!... Je les ai laissés ensemble chez moi, il y a une heure. »

La physionomie de Diégo continua de se transfigurer et de s'assombrir chaque fois davantage; mais déjà ce n'était plus l'ombre de la haine ou de la fureur, mais bien les ténèbres et le deuil d'une mortelle angoisse.

Aussitôt il poussa un éclat de rire convulsif, et il dit :

« Ah!... farceur!... Quelle façon de mentir.... Heureusement je ne le crois pas.... »

— Qu'est-ce que tu ne crois pas? dis-je en l'interrogeant.

— Ce qu'il a donné aux enfants abandonnés, vilaine épigramme dont tu ne peux comprendre la portée; ces huit millions qu'il a volés au fisc.... »

— Cependant, c'est la pure vérité. J'ai été moi-même l'un des témoins du contrat de cession.

— Tiens!... et ceci donc? continua-t-il avec un air de raillerie et comme s'il ne m'eût pas entendu. Qu'il a écrit à don Jaime et à Gabrielle pour révéler, au premier ses amours avec Mathilde, et à la seconde ma foudroyante accusation!... Mensonge également!... J'aurais besoin de le voir pour le croire.

— Je viens moi-même d'envoyer à don Jaime de la Guardia les deux lettres,... répliquai-je solennellement.

— C'est que je ne te crois pas non plus, toi!... Tu te figures que je ne vois pas clairement le stratagème. L'un et l'autre, vous vous êtes réparti les rôles pour m'enjôler!... »

Il parlait ainsi,... mais sa figure exprimait une incertitude anxieuse.

Dans ce moment, la sonnette se fit entendre.

« Grâce à Dieu! voilà déjà les témoins!... » rugit alors le malheureux, revenu, au moins en apparence, à sa férocité et à son rire étrange. « Assez d'embrouillements et de faiblesses! Je vous connais tous deux! Tu es aussi dénaturé que lui!... Quelles nouvelles as-tu du marquis de Pinos et de la Algara? »

Je pensai à ton innocence, Fabien, plutôt qu'à la mienne, et, afin de pouvoir mieux te servir, je répondis immédiatement et sans me fâcher :

« La personne dont tu t'enquiers est chez moi maintenant.... Elle est chez moi,... me témoignant à toute heure la confiance et la tendresse que tu me refuses! »

La sonnette retentit de nouveau.

« Comme tu mens! s'écria Diégo en se dirigeant vers la porte. Ce jeune homme est retourné en Amérique avec des envies de t'étrangler.... Et, sans cela, pourquoi ne me l'as-tu pas présenté hier?.... Mais je vais ouvrir,... je me souviens maintenant que j'ai la clef de cet enfer de maison!... »

— Attends! de grâce! lui dis-je en lui barrant le passage. Aurais-tu foi dans mes paroles et reconnaitrais-tu que Fabien peut être aussi innocent, si *mon frère le marquis de Pinos* venait ici, dans un moment, et s'il te disait qu'une autre femme, sa propre mère et ma marâtre à moi, avait inventé

contre moi une calomnie presque identique à celle que ton épouse a forgée contre Fabien Comte.

— Respecte la femme qui porte mon nom! Respecte la maîtresse de cette maison! s'écria-t-il avec une sorte de frénésie. C'est ma faute si tu l'insultes,... moi qui ai prêté l'oreille à tes paroles, sachant bien que tu étais un autre serpent venimeux. Laisse-moi! que je passe! »

Et il sortit en me repoussant violemment.

J'entendis après ouvrir la porte de la rue et une voix commune qui demandait :

« — Monsieur Diégo?

— C'est moi,... répondit celui-ci. Qu'est-ce que c'est?

— Cette lettre... de l'Hôtel espagnol. »

La porte se ferma, et Diégo s'approchait encore du cabinet, quand éclata dans le pas-perdu une forte altercation entre les deux époux....

Ils s'efforçaient tous les deux de parler à voix basse, mais la véhémence de la discussion était telle que je perçus, à certains intervalles, les phrases suivantes de Grégoria :

« Non, rien! C'est que tu ne m'aimes plus!... Il en sera de même de cet ami que de l'autre!... Ne m'as-tu pas dit que son père l'a déshérité?... Alors, tu vois!... Tu n'aurais pas dû souffrir qu'il me renvoyât du cabinet! Oh!... allons-nous-en dans mon pays.... Je ne veux pas rester à Madrid un jour de plus! »

A cela l'irascible époux avait répondu à peu près ces mots :

« Laisse-moi en paix! Je sais ce que je fais!... Les femmes,... à la cuisine!... Tais-toi ou je t'étrangle.... A l'enfer! C'est là que nous irons tous! »

Il se passa ensuite quelques moments de silence.... Et Diégo rentra dans le bureau en affectant la tranquillité.

« Tu sais que tu avais raison? me dit-il avec une sorte de surprise puérile, mêlée de douleur et de bonté, qui m'émut profondément. Celui qui a frappé, c'est un domestique avec une lettre de don Jaime.... La voici.... Voyons ce qu'elle contient.... »

Et il s'assit, tremblant, avec une extrême agitation, et il lut,... et le même abattement couvrit sa figure décomposée.

« Est-il possible! » s'écria-t-il en terminant sa lecture.

Et il fixa sur le sol son regard immobile, atone, persistant et, en même temps, sans objet, comme celui de certains aveugles ou comme celui des cadavres auxquels aucune main amie n'a fermé les yeux....

Je m'emparai alors de la lettre et je vis qu'elle contenait ce qui suit :

« Monsieur Diégo Diégo,

« Mon cher monsieur, je viens de recevoir deux lettres de M. le comte de la Umbria, l'une pour moi, et l'autre pour ma fille, dans lesquelles l'homme dont vous vous êtes constitué le répondant se désiste du mariage projeté avec Gabrielle, en alléguant deux motifs distincts : l'un vous concernant, et que, fâcheusement, vous n'avez pu prévoir lorsque vous avez donné votre garantie, et l'autre ayant rapport à ma famille et que je ne comprends pas que vous m'avez caché la première fois que j'ai eu l'honneur de vous parler.

« D'une manière quelconque, comme ces deux points touchent de très près à mon honneur, et qu'il s'agit, de plus, du bonheur de ma fille, je vous prie de m'attendre aujourd'hui à onze heures, dans votre maison, où j'irai recevoir les explications ou les satisfactions qui me sont dues et que j'attends de votre courtoisie.

« Votre bien affectionné serviteur, qui vous baise les
« mains,

« JAIME DE LA GUARDIA. »

« Tu le vois! tu as bien lu! m'écriai-je en m'asseyant auprès du pauvre malade. Diras-tu encore que, Fabien et moi, nous nous sommes concertés pour te tromper. »

Diégo ne me répondit pas, mais il se retourna, et, reprenant ta lettre qu'il avait laissée sur le bureau, au milieu de sa lecture, il se concentra de nouveau sur son contenu.

« Qu'il ne se battra pas!... Qu'il se laissera maltraiter par moi!... murmurait-il sourdement, mais déjà sans colère, en arrivant à ce passage de ton écrit. Je ne le reconnais plus! Je ne le reconnais plus! »

Et il continuait de lire :

« Que, de toutes manières, je dois mourir.... Que ma

dernière heure s'approche,... disait-il en gémissant tristement. C'est vrai!... Les uns et les autres, vous m'avez tué!... Pauvre Diégo!... pauvre Diégo!...

— Lis,... lis toujours,... lui dis-je en lui désignant le passage dans lequel tu lui expliquais la conduite de Grégoria.

— Oh!... ceci est impossible!... s'écria-t-il, plein d'angoisse. Ceci ne peut être vrai!... Comment veux-tu que je croie à une semblable horreur? *C'est ma femme!* Sais-tu ce que signifient ces mots? C'est moi-même; c'est ma chair; c'est mon sang; c'est la personnification de mon honneur; *c'est la femme de Diégo!*

— Ève était la femme d'Adam,... répliquai-je. Mais continue.... Il ne reste plus que peu de chose....

— Ah! malheur à moi! soupira-t-il avec désolation. Je crois que je n'en ai déjà que trop lu.... Mais ce ne sont pas ses paroles.... Ses éloquents actions sont là, qui m'accablent et m'anéantissent!... Renoncer à son titre! Donner ses millions!... Laisser Gabrielle! Se dénoncer aux tribunaux!... Ah! Lazare! Lazare! que vais-je devenir si maintenant il est reconnu que Fabien est innocent!... Où cacherai-je ma honte?... Où cacherai-je mes remords?

— Il te restera toujours l'amour de ta femme. Il te restera toujours le cœur de ton ami Lazare!... Tu vois que Fabien même le reconnaît : Grégoria a voulu vous séparer *par suite de son grand amour pour toi et par la crainte de perdre ton affection....*

— Entendons-la! dit-il en se levant d'un bond. Je vais la trouver.... Je veux l'interroger en ce moment.... Je reviens de suite....

— Attends, je t'en supplie! insistai-je en lui montrant la lettre. Il ne reste plus que peu de chose.... Lis! Tu vois? il s'en va en Asie! Il va mourir pour défendre la vérité contre l'erreur!... Il va mourir pour prêcher la foi du Crucifié.

— Qu'ai-je fait, mon Dieu!... Qu'ai-je fait de cet homme! s'écria-t-il avec une agitation qui croissait à chaque moment. J'ai besoin de parler à Grégoria!... Laisse-moi, Lazare!... Je te jure que je ne la tuerai pas....

— Achève donc.... Lis.... répétai-je en lui remettant la

lettre devant les yeux. Vois ce qu'il dit,... qu'il ne recherche pas, tant s'en faut, ton amitié,... qu'alors même que tu en arrives à rendre justice à sa tendresse, jamais vous ne vous reverriez, ni parleriez; qu'il agit sans intérêt... et qu'il l'attend dans le ciel, où tu connaîtras un jour son innocence et ton ingratitude!...

— Le ciel!... son innocence!... mon ingratitude!... » répétait machinalement le malheureux.

Et, revenu une autre fois au comble de l'excitation, il commença à crier d'une voix terrible :

« Qui parle du ciel? A l'enfer!... à l'enfer!... au plus profond de l'enfer; c'est là que nous irons tous!... Grégoria!... Grégoria!... Viens immédiatement! »

Et bientôt il ajouta en sanglotant, sans verser des larmes :

« Hélas! Lazare, cette lettre de Fabien m'a ôté la vie!... Ainsi le marquis est ton frère! Et toi aussi, tu es innocent! Dis à ton frère qu'il vienne voir le pauvre Diégo.... »

— Voyons! que se passe-t-il donc ici? » cria dans ce moment Grégoria en pénétrant dans le cabinet, pâle comme la cire, mais affectant du courage et de la colère.

« A mon sens, elle était restée à nous écouter et elle savait à quel point se trouvait son procès.

« Je t'ai appelée pour te tuer,... » cria Diégo en saisissant un pistolet. Prépare-toi à mourir si tu ne m'avoues pas, à l'instant même, que Fabien est innocent!... »

Je m'interposai entre les deux époux.

« Monsieur!... articula Grégoria sans regarder Diégo et se dirigeant vers moi avec une telle froideur que sa voix me parut être le sifflement d'une vipère, vous n'êtes pas venu expressément ici pour conseiller à mon mari de me tuer? Mais laissez-le se satisfaire! Tire, Diégo! Voici le sein de ton épouse,... frappe-le,... puisque tes amis le veulent!

— A genoux, madame! poursuivit Diégo avec le ton du commandement et sans cesser de l'ajuster quand elle se trouvait à sa portée. La vérité seule peut désarmer mon bras. Vous savez bien que je suis fou! Tu sais, épouse du condamné, que je suis capable de te tuer et de me tuer après!... Avoue donc!... Et toi, Lazare, laisse-moi!... Fais attention que je peux te tuer aussi, toi!...

— Eh bien, si tu es fou,... disait en même temps Grégoria, moi, j'ai encore ma mère,... elle me défendra dans ce monde....

— Avoue!...

— C'est que je peux porter plainte devant les tribunaux et présenter une demande en divorce....

— Avoue! » répétait Diégo après avoir réussi à la saisir par un bras, et lui appuyant le pistolet sur le front.

La pauvre femme poussa un cri.

« Tu m'as fait mal!... » balbutia-t-elle.

J'arrachai de nouveau Grégoria des mains du forcené et, la protégeant de mon corps, pendant qu'elle se pelotonnait dans un coin, saisie d'une franche et véritable terreur, je m'écriai :

« Madame, ne craignez rien, tant qu'il me restera un souffle de vie.... Et toi, Diégo, laisse cette arme que jamais tu n'aurais dû diriger contre ta femme. Grégoria va confesser à l'instant sa faute, qui est excusable, sachant qu'en agissant ainsi, elle mettra fin à cette scène barbare, qu'elle évitera un duel, terrible de toutes manières, car il est aussi fâcheux de tuer que de mourir, et qu'elle te rendra la santé et le bonheur.

— Qu'elle avoue, et je lui pardonne sur-le-champ!... ajouta Diégo avec l'enfantine simplicité qui est le propre de son caractère. Qu'elle avoue, et nous irons à Torrejon, ou à Paris, comme elle le désirait, pour me faire examiner par les médecins!... Qu'elle dise la vérité et je lui saurai gré de l'excès de tendresse qui l'a portée à vouloir me séparer d'un homme qu'elle croyait être dangereux pour notre félicité. De toutes manières, insensée, tu as atteint ton but; car Fabien Comte et Diégo Diégo ne se verront plus dans cette vie!... Avoue donc, Grégoria.... Avoue!... Sache bien, au contraire, qu'il ne me restera d'autre ressource que de me faire sauter la cervelle!

— Bah! tu n'es pas un homme de tant de cœur! » répondit Grégoria, de son coin, suivant avec une curiosité diabolique la bouche du pistolet que Diégo appliquait en ce moment, tantôt à sa gorge, et tantôt à l'une de ses tempes.

Diégo resta stupéfait et abaissa son arme, et moi-même

je me reculai, comme pour laisser Grégoria à découvert, en entendant cette phrase.

La rusée commère comprit à l'instant à quel point elle venait d'empirer sa cause par cet oubli qui nous permettait de lire au fond de sa conscience, et elle s'empressa de dire d'un air humble :

« Je préfère confesser la vérité!... Je ne veux pas que tu te tues, mon Diégo!... Mais nous irons à Torrejon,... n'est-il pas vrai? Rappelle-toi que tu me l'as juré.... Nous irons avec ma mère, loin de ces amis, les tiens, qui me causent tant d'effroi,... et nous serons heureux, bien heureux!... »

Diégo n'écoutait pas. Il était évident qu'il continuait de voir la physionomie avec laquelle Grégoria lui avait lancé cette phrase qui équivalait à une excitation au suicide....

La peur de celle-ci s'en accrut, et, jouant le tout pour le tout, avec la témérité que possèdent seuls les faibles, elle s'approcha de Diégo et l'entoura de ses bras, en souriant d'une manière caressante, et en lui disant presque à l'oreille :

« Ingrat! tu ne vois donc pas que tout mon crime vient de ce que je t'aime plus que tu ne m'aimes! Tu ne vois pas que l'air même me trouble! Tu ne vois pas que si je t'ai menti plus souvent, cela a été parce que j'étais jalouse de Fabien! Tu ne vois pas que je t'adore! »

Diégo frémit convulsivement sans regarder sa femme....

« Mon Diégo!... Diégo de mon cœur!... poursuivit celle-ci en approchant son visage du sien....

— Tais-toi! s'écria-t-il alors, avec le ton d'un homme en délire. Ne m'interromps pas!... De sorte..., de sorte que Fabien est innocent?

— Oui! répondit Grégoria. Mais, en revanche, je suis ta femme!... Que dis-je, ta femme!... Je suis beaucoup plus encore!... Tu l'avais sans doute oublié... en me menaçant avec ce pistolet? »

Et, s'approchant de son oreille, elle ajouta quelques paroles que je n'entendis pas, mais que je devinai sur-le-champ.

Diégo la regarda alors.... Il poussa un long et profond soupir, et il balbutia doucement :

« Cesse,... n'achève pas de me tuer!... Je ne l'ai que

trop présent !... Pour lui, je te pardonne !... Tiens.... va-t'en dans ta chambre.... Je n'en peux plus ! »

Et, en parlant ainsi, il lui remit le pistolet et ensuite la clef de la porte de l'escalier ; et enfin, voyant que Grégoria ne bougeait pas, il la caressa, passant une main tremblante et amollie dans les cheveux noirs de la calomniatrice....

Elle me salua sans me regarder et sortit du cabinet d'un pas ferme, après avoir laissé sur la table l'arme que son mari tenait auparavant.

Je conclus.

Dès que nous fûmes seuls, Diégo se mit dans son fauteuil, en face du bureau, déchira la déclaration dans laquelle tu te dénonçais à la justice et m'en remit les morceaux, tels que je te les rends à toi-même, et, enfin, posant les mains sur son cœur, comme pour étouffer une poignante douleur, il me dit avec une effrayante tranquillité :

« Je suis mort.... Fabien me le pronostiquait dans sa lettre... et mon cœur me le confirme par de sourds élancements.... Dis-moi, que dois-je faire, avant de mourir, pour réparer mes torts envers Fabien, et porter remède à tous les maux que j'ai causés ?

— Tu n'as rien à faire, répondis-je avec affabilité. Il suffit que tu lui écrives deux lignes où tu reconnaitras ton erreur.... Fabien n'a pas besoin d'autre chose.... et même il pourrait s'en passer.... Quant à ta santé, tantôt je te soignerai moi-même.

— Cependant, je veux lui parler.... Dis-le-lui de ma part. Dis-lui que j'ai besoin de son pardon ; non pas comme il voudrait, mais que je l'entende de sa bouche.... et que je lui demande la faveur d'aller le lui demander à genoux. Au reste, je sais ce que j'ai à écrire à don Jaime et à Gabrielle....

— Il ne m'appartient pas, quant à ceci, de te dire ni oui, ni non,... répondis-je avec cordialité. J'ignore quelle voie prendra Fabien, en raison de ce changement sur lequel il ne comptait pas. »

Diégo baissa la tête, et, un moment après, il se mit à écrire pendant que je rendais grâce au Tout-Puissant qui avait fait resplendir ton innocence dans ce monde de tromperies et d'injustices.

Et maintenant, voici la lettre de Diégo.... En me la remettant, il m'a serré la main en silence, et, ensuite, en me reconduisant à la porte de son bureau, il n'a eu que la force de s'écrier :

« Viens me voir!... »

Et cela dit, il s'enferma en tirant la clef.

Tu me diras à présent, mon cher Fabien, si tu veux lire ou si tu préfères que je lise, à haute voix, la lettre de Diégo.

— Lis... », murmura Fabien avec une solennelle tristesse.

Lazare lut ce qui suit :

Au comte de la Umbria.

« Madrid, 28 février 1851.

« Cher Fabien,

« Je ne mérite pas que tu me pardonnes, pas plus que je ne mérite que tu me permettes de te parler, ni de te voir; mais considère qu'il me reste peu de jours à vivre, que je vais comparaître devant le tribunal de Dieu et que tu es l'arbitre du sort de mon âme.

« On t'a calomnié,... je le sais. Je sais que tu as été toujours mon meilleur et mon plus loyal ami, et je te demande humblement pardon d'avoir douté de toi, pendant quelques jours,... jours horribles, pendant lesquels mon pauvre cœur a souffert les plus cruelles douleurs, parce que je ne pouvais cesser de t'aimer. Ma fureur insensée n'était, en réalité, que la mesure de mon amitié.

« Adieu, Fabien. Prends pitié de Grégoria ou, du moins, de l'enfant que je ne dois pas connaître... et dispose du peu de vie qui reste à ton malheureux ami, qui ne voudrait pas mourir sans te voir.

« DIÉGO....

« J'écris en ce moment à Gabrielle et à don Jaime.... »

IV

L'HOMME PROPOSE

Dès que Lazare eut terminé la lecture de cette lettre exprimant de si nobles pensées, Fabien était tout autre que lorsqu'il demandait à grands cris le sang et la vie de Diégo.

Déjà il avait éprouvé des sentiments de commisération, en entendant le récit de la terrible scène dans laquelle l'époux abusé avait appris toute la vérité : mais les humbles paroles que lui adressait cet homme de fer changèrent sa pitié en admiration et en gratitude... à tel point, qu'il les écouta avec un visage enthousiasmé et les yeux élevés au ciel, pendant qu'il tendait une de ses mains à Lazare et l'autre au jésuite, et celui-ci attirait affectueusement Juan, pour qu'il eût sa part de la félicité et de la gloire de ce groupe triomphant.

« Merci, mon Dieu !... » s'écria enfin Fabien Comte, pendant que tous les autres étaient comme suspendus à ses lèvres. « Merci, pour m'avoir accordé d'avance en ce monde la justice dont j'étais tant altéré ! Merci aussi à vous, mon père, qui, en m'indiquant le chemin que je devais suivre pour apaiser Dieu, m'avez implicitement fourni les moyens d'éclairer le cœur de mon ami ! Il m'a cru à cause de mes œuvres ; mes œuvres sont issues de ma foi en Dieu ; et cette foi, qui ne s'éteindra plus dans mon âme, c'est vous qui me l'avez inspirée par vos exhortations. Merci, enfin, à toi, généreux Lazare, qui m'as payé par tant de faveurs mes anciennes injustices, et qui m'as édifié et fortifié par l'exemple de tes nobles vertus ! Je te félicite, plein d'amour et de joie, pour la justice que tu as également trouvée dans l'excellent cœur de ce digne gentilhomme ton frère ! Et maintenant écoute la réponse que tu feras de ma part à Diégo, si le père Manrique n'a aucune observation à opposer à mes paroles.

« Tu lui diras, avant tout, que je ne lui écris pas, pour me soumettre dès aujourd'hui à la règle de conduite que je veux suivre à son égard tout le temps que nous reste-

rons encore dans ce monde, et qui sera celle que je lui annonçais dans ma lettre, ... à savoir : de ne plus le fréquenter, ni le voir, ni lui écrire, mais d'agir comme si nous étions morts l'un pour l'autre, ... afin que la réhabilitation après laquelle j'ai tant soupiré ne me cause aucun avantage temporel, aucun bonheur terrestre, car ce serait certainement un avantage et un bonheur pour moi de revoir Diégo dans ma maison... dans quelque temps, dès que nos blessures seront cicatrisées....

« Qu'il ne vienne donc pas me voir, comme il le désire : qu'il ne le tente jamais.... C'est la seule faveur que je lui demande, aujourd'hui que je pourrais abuser de son indulgente bienveillance!... En revanche, je lui pardonne et je pardonne à sa femme, sans réserve d'aucune espèce, et je demanderai à Dieu, à toute heure, qu'il la comble de félicités.... Ajoute-lui que mon conseil est qu'il accède aux désirs de Grégoria, et qu'ils partent pour Torrejon.... Là le bon air et la paix des champs amélioreront peut-être l'état de son corps et celui de son esprit.... Dis-lui enfin que je l'embrasse de toute mon âme, pour la dernière fois, et que, s'il meurt avant moi, et s'il est vrai qu'il va avoir, dans ce monde, un fils de son sang, celui-ci trouvera toujours des bras ouverts, où que se trouve Fabien Comte....

« C'est assez pour ce qui concerne Diégo.... Maintenant, père Manrique, parlons un peu de moi....

« Ne craignez pas, comme vous le disiez, il y a peu de temps, que j'aie oublié notre longue conversation d'hier.... Je ne serai pas si ingrat et si versatile envers Dieu!... Au contraire : je maintiendrai à l'heure du beau temps tout ce que j'ai promis pendant la tempête! — Ainsi donc, lors même que don Jaime de la Guardia, ... lors même que Gabrielle... », et la voix du malheureux amant trembla en prononçant ce nom adoré, « me demanderaient d'accomplir le mariage auquel j'ai renoncé, je repousserais comme un crime une félicité si ardemment désirée!... Procéder d'une autre manière serait faire croire que mes sacrifices publics n'étaient qu'une indigne comédie. Diégo, je le répète, n'a cru à mon innocence qu'en voyant que je renonçais à toutes les joies du monde.... Je ne dois, par conséquent, ni ne veux

pas non plus détruire les fondements de sa confiance. Donc, ce qui est fait est fait. Et, pas plus que je ne dois reprendre les millions qui ont appartenu à mon père, ni son titre de comte, ni les autres choses auxquelles j'ai renoncé au moment des tribulations, afin d'apaiser Dieu et de calmer Diégo, de même, et quoi qu'il en coûte beaucoup à mon cœur, je ne dois pas non plus reconquérir Gabrielle....

« En résumé, je vous ai promis hier, et je l'ai dit à Lazare, et je l'ai écrit à Diégo, de partir pour l'Asie, en qualité de missionnaire, si je me sauvais heureusement, ou du moins si je sauvais ma vie du conflit où se trouvaient engagés mon honneur et ma conscience.... et, pour rien au monde, je ne manquerai à de si solennelles promesses! Par conséquent, je suis à vous, mon cher père. Disposez de moi. Je n'ai plus aujourd'hui rien à faire dans cette maison qui fut la mienne et qui appartient à présent aux pauvres enfants abandonnés.... Partons!... Allons-nous-en à ce couvent où j'ai passé hier de si douces heures! On ne me refusera pas, là, une humble cellule, où je puisse m'abriter jusqu'à ce qu'arrive l'heure de mon départ pour l'Extrême Orient! Et vous, vous ne me refuserez pas non plus la préparation qui me fait défaut, pour être reçu dans l'Eglise du Christ, d'abord comme un pécheur qui a été absous, et ensuite comme ministre de ses autels et prédicateur de l'Évangile. »

Un silence religieux accueillit ce grave discours.

Le père Manrique et Lazare se regardaient en manière d'interrogation, comme pour se céder la parole, pour le cas où l'un ou l'autre trouverait quelque objection à faire à ces raisonnements. Juan pleurait doucement, comme pleure la mélancolie.

« Il n'y a rien à opposer aujourd'hui à ce que vous venez de dire.... s'écria enfin le père Manrique en se levant. Il n'eût point parlé d'une autre manière, notre père San Francisco de Boya, quand il renonça au marquisat de Lombay et au duché de Gandia pour entrer dans la compagnie de Jésus! Partons donc.... Vous, ami Lazare et ami Juan, allez chez Diégo!... Vous et moi, mon cher fils, nous allons au couvent des Paules.

— Partons, répondirent-ils tous.

— J'espère, dit alors Juan avec une extrême modestie, que nous nous réunirons une autre fois pour que vous décidiez de mon avenir. Lazare et moi, nous ne réussissons pas à nous entendre.... Lui renonce à tout, et, en revanche, il exige que je profite de son généreux sacrifice.

— Ne me fais pas de peine, Juan,... répliqua Lazare avec douceur. Je te convaincrain bientôt que ce que je te conseille est juste....

— Et surtout,... observa le père Manrique, vous savez à présent où nous sommes, Fabien et moi. Venez donc nous voir. »

Fabien, pendant ce temps, faisait ses adieux à son administrateur et à ses serviteurs, en donnant certains ordres à l'égard de ces derniers, dont les salutations, les larmes et les bénédictions l'accompagnèrent, jusqu'à ce qu'il eut franchi le seuil de la maison qui avait cessé de lui appartenir.

« Je reviendrai bientôt, moi, et nous réglerons cette espèce d'*exécution testamentaire* », dit le prêtre à l'administrateur.

Arrivés dans la rue, les quatre amis se séparèrent; Lazare et Juan montèrent dans une voiture et partirent,... pendant que le père Manrique et Fabien Comte, après être convenus qu'ils n'étaient pas pressés et que la matinée était fort belle, entreprirent à pied le chemin du couvent des Paules.

En sortant de la rue, Fabien s'arrêta et tourna la tête afin de contempler, pour la dernière fois, la maison qu'il avait habitée et qu'il venait de décorer pour recevoir son épouse....

Un sanglot s'échappa alors de son cœur, et ses lèvres murmurèrent encore ce nom :

« *Gabrielle!* »

Le père Manrique, qui le remarqua, s'enveloppa de son manteau jusqu'aux yeux et pressa le pas....

Fabien suivit derrière lui machinalement.

V

DIEU DISPOSE

Une demi-heure après, et, précisément au moment où le jésuite et Fabien frappaient à la porte du monastère de Saint-Vincent de Paul, ils virent entrer dans cette rue solitaire, à bride abattue, la voiture même, ancienne propriété de l'ex-comte de la Umbria, dans laquelle Lazare et Juan étaient partis pour aller chez Diégo.

« Père!... s'écria Fabien, c'est ma voiture!... Et Juan de Moncada est dedans!... et... voyez donc!... il nous fait signe de nous arrêter....

— Vite! vite!... il n'y a pas un instant à perdre!... disait au bout de quelques secondes le frère de Lazare en ouvrant la portière de la voiture, arrêtée déjà devant les Paules.... Venez avec moi!... Diégo se meurt!... Une hémorragie épouvantable!... Le médecin ne lui donne pas une heure à vivre!...

— Dieu saint!... gémit Fabien en reculant au lieu d'obéir au jeune homme, je ne veux pas le voir!... je ne veux pas y aller!... je ne veux pas me trouver avec Grégoria!...

— Lisez!... » répliqua Juan en descendant de la voiture et lui tendant un papier taché de sang. « Ces paroles, il les a écrites presque mourant!... La lettre vous l'indique bien.... Lazare vous supplie aussi de venir.... »

Fabien lut l'écrit ensanglanté, qui était ainsi conçu et en caractères presque illisibles :

« Fabien,

« A genoux, et au moment de la mort, je te prie, au nom de Jésus-Christ, de venir adoucir l'agonie de ton

« DIÉGO. »

Le jeune homme regarda le père Manrique avec des yeux effarés et murmura d'un ton lugubre :

« Je dois y aller.

— Allons! » répondit le jésuite.

Et, tous les trois, ils montèrent dans la voiture, qui repartit à fond de train.

Juan leur raconta, pendant la route, que, lorsque Lazare et lui étaient arrivés chez Diégo, il avait eu déjà un premier vomissement de sang, pas très abondant, mais assez pour le remplir de frayeur; qu'il avait supporté avec douceur la nouvelle que Fabien se refusait à lui parler; qu'il avait été très affectueux avec les deux frères, se félicitant de les voir si tendrement unis; que Grégoria, atterrée par l'avis du médecin à l'égard de cet accident arrivé à son époux, était à son côté, vêtue de noir, baignée de larmes et réellement troublée, et que, se trouvant ainsi tous ensemble, il survint à Diégo un second vomissement et bientôt un troisième, et les deux si copieux, qu'ils l'avaient laissé presque sans une goutte de sang dans les veines....

Sur ce récit, la voiture arriva à la maison fatale.

Le père Manrique et Juan montèrent devant, afin de préparer Diégo.

Fabien les suivait; mais il s'arrêta dans l'antichambre, où Lazare l'attendait.

D'après ce que lui dit celui-ci, Diégo venait d'avoir un quatrième vomissement, et il était mourant.... On l'avait transporté de son bureau sur un lit, et ce fut là que le saisit cette funeste crise de son ancienne maladie.... Grégoria se trouvait près de lui.

Fabien, sombre et silencieux, flottait entre la pitié et la rancune, entre les restes de son ancienne amitié pour Diégo et la douleur, encore vive, des insultes cruelles qu'il venait de subir de sa part.... Ce n'était pas la même chose, pardonner de loin, ou se trouver en présence de celui qui, quelques heures auparavant, le renvoyait ignominieusement, du haut d'un balcon, de cette même maison, l'appelant canaille, voleur, et le menaçant de la force publique! Il y a des situations que l'âme tolère, mais que les nerfs ne peuvent supporter!... Le sang n'est pas aussi généreux, ni aussi patient que la conscience!... La fange humaine ne laisse pas d'être de la fange!

Et bientôt, être obligé de voir Grégoria! Peut-être même être obligé de lui parler!... quand, à cause d'elle, il avait

perdu, lui le calomnié, le suprême bonheur d'être uni à Gabrielle!... Il est certain qu'il était horrible, extrêmement horrible, le nouveau sacrifice que le malheur imposait à Fabien Comte.

Aussi en fit-il l'observation à son ami Lazare.

« Accepte-le comme une pénitence!... lui répondit celui-ci. Dieu t'en récompensera.

— Entrez... », disait au même instant le père Manrique en ouvrant la porte.

Fabien s'avança lentement.

« Faites en sorte que Diégo ne parle pas.... l'avertit Juan doucement en sortant sur le pas de la porte. Le médecin pense que la première émotion que pourra éprouver le pauvre malade sera aussi la dernière. »

Fabien pénétra dans la chambre du moribond.

Diégo, à moitié enfoncé dans le lit, tenait ses yeux fixés vers la porte, et, en voyant paraître Fabien, il les ferma et les rouvrit en manière de salut.

Fabien s'avançait, un doigt posé sur ses lèvres, pour lui recommander un silence absolu.

Les yeux du moribond s'ouvrirent en signe de gratitude, et ensuite, devenus tristes, et levés vers le ciel, ils exprimèrent clairement une supplication....

Fabien lui prit la main droite, cette terrible main qui se levait si menaçante le jour précédent, et il la baisa plusieurs fois, comme une marque de pardon et d'oubli.

Les yeux de Diégo se mouillèrent et, en même temps, sourirent avec un reste de son ancienne et irrésistible grâce.... Ensuite, il les tourna vers le médecin, et agita les lèvres comme pour exprimer qu'il désirait parler....

« Pas un mot... », murmura le docteur.

Alors s'agita une masse noire qui se trouvait de l'autre côté du lit et à laquelle Fabien n'avait pas fait attention... et le visage de Grégoria, caché jusque-là par les couvertures du lit, se montra comme une apparition tragique, pendant que d'une voix fatiguée elle disait :

« Ne parle pas....

— La moitié d'une parole, rien de plus,... balbutia Diégo si bas et si lentement, qu'on eût dit qu'il allait rendre le

dernier soupir. Je te demande une grâce.... continua-t-il de dire sans quitter la main de son ancien ami. Dis-moi que tu me l'accorderas....

— Ce que tu voudras!... » murmura Fabien avec un accent bienveillant, dans lequel vibraient la compassion et la tendresse.

Diégo réunit quelques nouvelles forces et ajouta :

« Jure-moi que tu ne manqueras pas de le faire!... »

— Je te le jure!... répondit Fabien.

— Eh bien, écoute.... Pour que Dieu me pardonne — et en disant ceci il fit un effort dont on ne l'eût pas cru capable — pour que les anges du ciel ne me regardent pas avec horreur,... marie-toi avec Gabrielle. »

Un nouveau personnage, qui venait de pénétrer dans la chambre, arriva à temps pour entendre ces dernières paroles....

Ce nouveau personnage était don Jaime de la Guardia.

Fabien ne l'avait pas vu entrer.... à tel point, qu'en entendant la supplication de Diégo, il frémit, comme s'il venait de recevoir une mortelle blessure; il tourna les yeux vers le vieux prêtre et se jeta dans ses bras, en s'écriant avec douleur :

« Mon père ! expliquez-lui que cela est impossible! »

Mais Diégo avait déjà cessé de vivre.

Ce fut un cri de douleur de Grégoria qui l'apprit aux assistants. Et celle-ci étreignait dans ses bras le cadavre de celui qui avait été son époux.

ÉPILOGUE

Un mois s'était écoulé depuis la mort de Diégo. C'était une magnifique matinée de printemps.

Les cloches du couvent où Gabrielle demeurait depuis près de trois ans tintaient joyeusement, et cependant, selon le calendrier, ce n'était ni un jour de vigile, ni un jour de fête quelconque de l'Église.

A la porte du temple on voyait une chaise de poste, chargée de malles et d'autres objets de voyage, dans laquelle ne se trouvait aucune personne.

Dans l'église, l'orgue résonnait, accompagnant les dernières réponses des sœurs aux prières d'une messe chantée : et il est certain que celui qui lira ces dernières pages de notre récit, s'il eût passé par là à cette heure, et s'il fût entré pour savoir quelle messe inaccoutumée se célébrait dans cette église, il aurait vu que c'était la messe de mariage de Fabien et de Gabrielle, que venait d'unir pour toujours le père Manrique.

En effet, Gabrielle et Fabien étaient agenouillés devant l'autel, et près d'eux se trouvait don Jaime de la Guardia, qui avait été parrain de noces, et Lazare et Juan, en qualité de témoins.

Le lecteur eût également admiré, à ce moment, la rare beauté de Gabrielle, dont nous n'avons parlé jusqu'à présent que d'une manière relative. Jamais un ange du ciel n'a revêtu une forme humaine si gracieuse et si noble, ni jamais la classique beauté, si vantée par le paganisme de la Grèce,

ne s'est rehaussée d'une manière si sublime par les splendeurs de l'esprit immortel auquel servait d'enveloppe, comme un vase d'albâtre transparent, cette incomparable physionomie.

Au reste, les sœurs, dont Gabrielle venait de quitter le mystérieux sanctuaire pour entrer dans la partie du temple réservée au public, les sœurs avaient fait merveille pour la parer, comme si c'était une sainte image, objet de leur culte le plus fervent, qu'elles auraient ornée pour la conduire en procession dans les rues et à travers les places publiques.... Chacune d'elles lui avait mis un ruban, une fleur, un modeste joyau ou un reliquaire béni, en lui donnant, en même temps, mille baisers et embrassades et bénédiction, et jusqu'à des conseils, ... conseils qui, à cause de leur naïveté même, pouvaient lui être utiles, dans sa nouvelle situation, bien qu'ils fussent exprimés par des vierges timides qui n'avaient jamais eu que par ouï dire l'idée des écueils et des orages du monde....

Au travers des vastes jalousies du chœur, les vierges du Seigneur contemplaient leur suave compagne, en même temps qu'elles chantaient, à son intention et en manière d'épithalame, les hymnes solennelles du culte quotidien, auquel elles allaient continuer de consacrer toute leur vie.

Gabrielle, qui avait été instruite déjà des terribles événements que nous venons de raconter et des grandes souffrances que Fabien avait ressenties en vue de purifier son âme, le regardait de temps en temps, et bientôt après tournait ses regards vers l'autel, comme si elle voulait attirer et diriger avec ses yeux ceux de son époux vers la contemplation de Dieu et de son infinie miséricorde.

L'heureux époux, attentif et fier, bien que sa figure portât encore les traces d'une légère mélancolie, regardait alternativement sa charmante et chaste moitié, le père Manrique, Lazare et Juan, ... comme s'il leur rendait grâce à tous de la félicité qu'il éprouvait, et ensuite il élevait ses regards vers le Christ de l'autel, et il priait....

La cérémonie terminée, Gabrielle rentra, encore une fois, dans le couvent, d'où elle revint, quelques minutes après, vêtue d'un habit de voyage, et portant dans la main sa cou-

ronne de mariée. Quelques larmes coulèrent sur ses joues de rose, en signe de l'extrême émotion qu'elle avait éprouvée en se séparant définitivement de la digne abbesse et de ses tendres sœurs de claustration.

Toutes, elles s'étaient collées à la jalousie du chœur d'en bas, pour voir l'épouse sortir de l'église; et, lorsqu'elles virent la noble jeune fille s'approcher de l'autel de la Vierge des douleurs et mettre à ses pieds, comme une offrande, sa couronne nuptiale, lorsqu'elles la virent s'arrêter au milieu du temple et étendre ses bras vers le chœur, en les saluant avec son mouchoir et en leur envoyant des baisers d'affectueux adieu, une multitude de voiles blancs ondoyèrent derrière la jalousie, en réponse à ses adieux, de tendres gémissements se firent entendre dans l'enceinte sacrée, et d'abondantes larmes coulèrent de tous les yeux.

Nous renonçons à décrire d'une manière circonstanciée les scènes qui eurent lieu ensuite, à la porte du temple, lorsque les deux nouveaux mariés montèrent dans la chaise de poste qui devait les conduire à un certain domaine, sur la grand'route de Valence, d'où ils devaient, la semaine suivante, aller à la modeste maison des champs où Fabien avait été élevé; lorsque don Jaime et sa fille s'embrassèrent affectueusement; lorsque Fabien baisa les mains du gentilhomme aragonais; lorsque le père Manrique bénit, à plusieurs reprises, ceux qu'il ne se lassait pas d'appeler ses enfants; et pendant que Lazare, appuyé sur l'épaule de Juan, contemplait ces tableaux avec un sourire digne des anges du ciel....

La voiture partit, et le père Manrique, don Jaime de la Guardia, Lazare et son frère Juan restèrent immobiles et muets sous le porche du temple.

Quelques minutes après, le jésuite, surmontant son émotion, dit :

« Combien sont mystérieux, mais combien sont sûrs les jugements de Dieu! Voyez par quelle accumulation d'événements Fabien Comte a conquis, alors qu'il y avait renoncé, tout le bonheur qu'il souhaitait dans cette vie. « *Je ne veux pas le paradis, mais le repos* », me disait-il en dernier lieu, en se rappelant une phrase du poète anglais, pour me

prouver qu'il ne devait pas se marier avec Gabrielle, bien qu'il l'aimât, et malgré le serment que lui avait arraché Diégo à son lit de mort. « *Eh bien, acceptez le paradis comme une pénitence, lui répondis-je. Je sais bien, il me semble, qu'il eût été plus facile pour vous de ne pas retourner à l'océan de la vie, avec une si précieuse charge! Mais Dieu, par l'entremise de ce mourant, vous a témoigné clairement son désir que vous continuiez de lutter contre les ouragans de la société humaine, exposé à ce que le vent du scandale que vous avez produit, vienne encore secouer le vaisseau de votre bonheur ou celui des enfants que vous donnera Gabrielle. Dieu ne croit pas, probablement, que vous vous soyez suffisamment purifié par trois journées de purgatoire, et il vous impose, pour la fin de votre pénitence, cette continuelle crainte que les hommes ne vous affligent par de nouvelles calomnies ou par de nouveaux fruits du scandale passé.* »

« Fabien me donna raison, et ce n'est pas pour un autre motif qu'il a préféré le mariage, avec ses sollicitudes et ses responsabilités, aux déserts de l'Asie, avec leurs rigueurs et leurs dangers....

— De tout ceci il résulte, entre bien d'autres choses, observa don Jaime, que mon gendre sera le modèle des maris.... Et, voyez-vous, voici pourquoi j'ai eu la manche si large en ce qui concerne l'affaire touchant mon frère :

« Fabien n'a pas séduit ma belle-sœur, mais, au contraire, c'est elle qui l'a séduit,... comme tant d'autres,... et d'ailleurs la forme et la manière dont il s'est servi pour me confesser sa faute m'ont engagé à l'absoudre. Et maintenant, messieurs, je prends congé de vous, pour retourner dans l'Aragon ; je pars ce soir. Croyez bien fermement que c'est pour moi un grand bonheur d'avoir connu de si dignes personnes, dans ce Madrid que je croyais entièrement soumis au diable.... »

Aussitôt que le prêtre et les deux jeunes Moncada eurent dit adieu au père de Gabrielle, Lazare regarda Juan avec solennité, et lui dit :

« Tu les as bien entendus, mon cher frère : souvent il faut

accepter la félicité dans le monde comme travail et comme sacrifice.... Souvent il y a générosité à accepter ce bonheur.... C'est pour cela que Fabien s'est marié, et c'est pour cela qu'il est nécessaire que tu gardes le titre de marquis de Pinos (bien que nous donnerons secrètement aux pauvres les revenus de mon majorat), que tu retournes en Amérique, et que tu continues là-bas ta vie précédente, en conservant pour cela tes biens légitimes, paternels et maternels. Pour moi, j'ai suffisamment, et même trop, de ce dont j'ai hérité de ma mère.... C'est le cas de ne pas déshonorer la tienne après sa mort; il ne faut pas non plus souiller la mémoire de notre père, ni perdre le fruit de mes travaux et détruire mes projets conçus depuis tant de temps; ni scandaliser le monde par l'histoire qu'il faudrait forger pour une *réhabilitation*, dont je n'ai aucun besoin pour quoi que ce soit. »

Juan se refusa longtemps, et avec énergie, à accepter les propositions de son frère; mais le père Manrique intervint dans la conversation et ils réussirent enfin à le convaincre.... de telle sorte, qu'il offrit de s'embarquer immédiatement pour l'Amérique.

Juan s'en alla donc faire les préparatifs de son voyage, et le père Manrique et Lazare se trouvèrent seuls.

« Et vous, que pensez-vous faire? dit le jésuite en interrogeant le déshérité.

— Moi!... répondit celui-ci, comme s'il n'avait pas entendu la demande, je vais me transporter au cimetière de San Nicolas pour faire une visite au pauvre Diégo.... La matinée est fort belle....

— Bien!... Mais je suppose que nous nous reverrons? ajouta le vieillard en lui serrant la main en signe de salutation.

— Oui, monsieur,... répondit Lazare. J'irai vous voir fréquemment, et je crois même que je finirai par vous demander l'hospitalité et rester là-bas définitivement. Après tout, nous passons tous les deux notre vie à contempler le ciel plus souvent que la terre.... mais, à dire vrai, votre *astronomie* me plaît mieux que la mienne. »

TABLE DES MATIERES

LIVRE I

Fabien Comte.

I. — L'opinion publique.....	1
II. — La porte de l'autre monde.....	7
III. — Le père Manrique.....	10

LIVRE II

Histoire du père de Fabien.

I. — Première version.....	19
II. — Un homme sans nom.....	24
III. — Un autre homme sans nom.....	25
IV. — Seconde version de l'histoire du comte de la Umbria.....	28
V. — Troisième version. — Projet de contrat.....	36

LIVRE III

Diégo et Lazare.

I. — Folies humaines.....	44
II. — Portrait de Diégo.....	48
III. — Portrait de Lazare.....	50
IV. — Comment il se trouve aussi des amis acharnés...	53
V. — <i>Angelus Domini</i>	57
VI. — Les méchancetés de Lazare.....	61
VII. — Lazare dévoilé et confondu.....	67
VIII. — La consultation.....	72
IX. — Pour les vérités, le temps.....	83

LIVRE IV

Qui était Gabrielle.

I. — Une femme bien reçue en tous lieux.....	87
II. — L'enfant de l'Aragon.....	88
III. — Gabrielle.....	94
IV. — Amor ch'a nullo amato amor perdona.....	98
V. — Les chaines du péché.....	105

VI. — La nécessité pour gloire.....	109
VII. — Lumière et ombre.....	113
VIII. — La source du bien.....	118
IX. — Le supplice de Sisyphe.....	123

LIVRE V

La femme de Diégo.

I. — Adieu et serment.....	132
II. — Diégo caution de Fabien.....	136
III. — Mariage de Diégo.....	145
IV. — Grégoria.....	152
V. — Le père de Gabrielle.....	160
VI. — Ève.....	169

LIVRE VI

La vérité soupçonnée.

I. — La porte du purgatoire.....	178
II. — Le fruit du scandale.....	184
III. — Compte rendu.....	198
IV. — Dictame du père Manrique.....	205

LIVRE VII

Le secret de Lazare.

I. — L'affiquet animé.....	225
II. — Les protégés de Lazare.....	231
III. — Où il est démontré que Lazare n'était pas le fils de son portier.....	235
IV. — Le déshérité.....	239
V. — Entre la terre et le ciel.....	250
VI. — Les trésors des naufragés.....	261

LIVRE VIII

Les témoins de Fabien.

I. — Où le jésuite divague et se contredit.....	272
II. — Neuf heures du matin.....	276
III. — Les œuvres et l'amour.....	279
IV. — L'homme propose.....	293
V. — Dieu dispose.....	297
ÉPILOGUE.....	301

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

BIBLIOTHÈQUE

DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

ROMANS

ALLEMANDS, DANOIS, ESPAGNOLS, ITALIENS, RUSSES

Chaque volume, broché 1 fr. 25

Alarcon (D. Pedro A. de) : *L'enfant à la boule*, traduit de l'espagnol. 1 vol.

— *Le scandale*. 1 vol.

Azeglio (M. d') : *Nicolas de Lapi*, traduit de l'italien. 2 vol.

Bersezio (V.) : *Nouvelles piémontaises*, traduites de l'italien. 1 vol.

— *Les anges de la terre*. 1 vol.

— *Pauvre Jeanne!* 1 vol.

Blest Gana (A.) : *L'idéal d'un mauvais sujet*, traduit de l'espagnol. 1 vol.

Caballero (F.) : *Nouvelles andalouses*, traduites de l'espagnol. 1 vol.

Caccianiga : *Le baiser de la comtesse Savina*, traduit de l'italien. 1. vol.

— *Le bocage de Saint-Alipio*. 1 vol.

Carmen Sylva : *Nouvelles*, traduites de l'allemand. 1 vol.

Cervantès : *Nouvelles*, traduites de l'espagnol. 1 vol.

- Farina (S.)** : *Amour aveugle*. Nouvelles traduites de l'italien. 1 vol.
— *Le trésor de Donnina*. 1 vol.
— *L'écume de la mer*. 1 vol.
— *Pour la gloire*. 1 vol.
- Freytag (G.)** : *Doit et avoir*, traduit de l'allemand, 3 vol.
- Galdos (P.)** : *Maraniela*, traduit de l'espagnol. 1 vol.
— *L'ami Manso*. 1 vol.
- Gerstæcker** : *Les deux convicts*, traduit de l'allemand. 1 vol.
— *Les pirates du Mississipi*. 1 vol.
— *Aventures d'une colonie d'émigrants en Amérique*. 1 vol.
- Gessing** : *Demos*, traduit de l'allemand. 2 vol.
- Gœthe** : *Werther*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Gogol (N.)** : *Tarass Boulba*, traduit du russe. 1 vol.
— *Les âmes mortes*. 2 vol.
- Hacklænder** : *Boutique et comptoir*, traduit de l'allemand. 1 vol.
— *La vie militaire en Prusse*. 4 vol.
Chaque vol. se vend séparément.
— *Le moment du bonheur*. 1 vol.
- Hauff** : *Nouvelles*, traduites de l'allemand. 1 vol.
— *Lichtenstein*. 1 vol.
- Heiberg (L.)** : *Nouvelles danoises*, traduites du danois. 1 vol.
- Helm (Mme)** : *Madame Théodore*, traduit de l'allemand. 1 vol.

- Hillern** (Mme de) : *La fille au vautour*, traduit de l'allemand. 1 vol.
— *Le couvent de Marienberg*. 1 vol.
- Immermann** : *Les paysans de Westphalie*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Jokai** (M.) : *Le nouveau seigneur*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Kompert** : *Nouvelles juives*, traduites de l'allemand. 1 vol.
- Kraszewski** (J.) : *Sur la Sprée*, traduit du polonais. 1 vol.
- Lenep** (J. Van) : *Les aventures de Ferdinand Huyck*, traduites du hollandais. 2 vol.
— *La rose de Dekama*. 2 vol.
- Ludwig** (O.) : *Entre ciel et terre*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Mancini** (P.) : *De ma fenêtre*, traduit de l'italien. 1 vol.
- Manzoni** : *Les fiancés*, traduit de l'italien. 2 vol.
- Mügge** (T.) : *Afraja*, traduit de l'allemand. 2 vol.
- Nouvelles du Nord**, traduites du suédois, de A. Blanche, Frédérique Bremer, J.-L. Rudeberg, etc., 1 vol.
- Ossip Schubin** : *Gésa*. — *Mal'occhio*, nouvelles traduites de l'allemand. 1 vol.
- Pouchkine** : *La fille du capitaine*, traduit du russe. 1 vol.
- Reuter** (F.) : *En l'année 1813*. Épisode de la vie militaire des Français en Allemagne, traduit de l'allemand. 1 vol.

- Sacher-Masoch** : *Le legs de Caïn*, contes galiciens, traduits de l'allemand. 1 vol.
- *Le nouveau Job*. — *Le laid*. 1 vol.
- *A Koloméa*, contes juifs et petits-russiens. 1 vol.
- *Entre deux fenêtres*. — *Servatien et Pancrace*. — *Le Castellan*. 1 vol.
- *Sascha et Saschka*. — *La mère de Dieu*. 1 vol.
- *La pêcheuse d'âmes*. 1 vol.
- Salow** : *Nouvelles*, traduites du russe. 1 vol.
- Schubin (O.)** : *L'honneur*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Spielhagen (F.)** : *Le mariage d'Ellen*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- *Lady Clara*. 1 vol.
- Stinde (J.)** : *La famille Buchholz*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Tourgueneff (I.)** : *Mémoires d'un seigneur russe*, traduit du russe. 2 vol.
- *Scènes de la vie russe*. 1 vol.
- *Nouvelles Scènes de la vie russe*. 1 vol.
- Werner (E.)** : *Vineta*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Wichert** : *Les perturbations*. — *Au bord de la Baltique*. — *Le vieux cordonnier*. Nouvelles traduites de l'allemand. 1 vol.
- Zschokke** : *Addrich des mousses*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- *Le château d'Aarau*. 1 vol.

